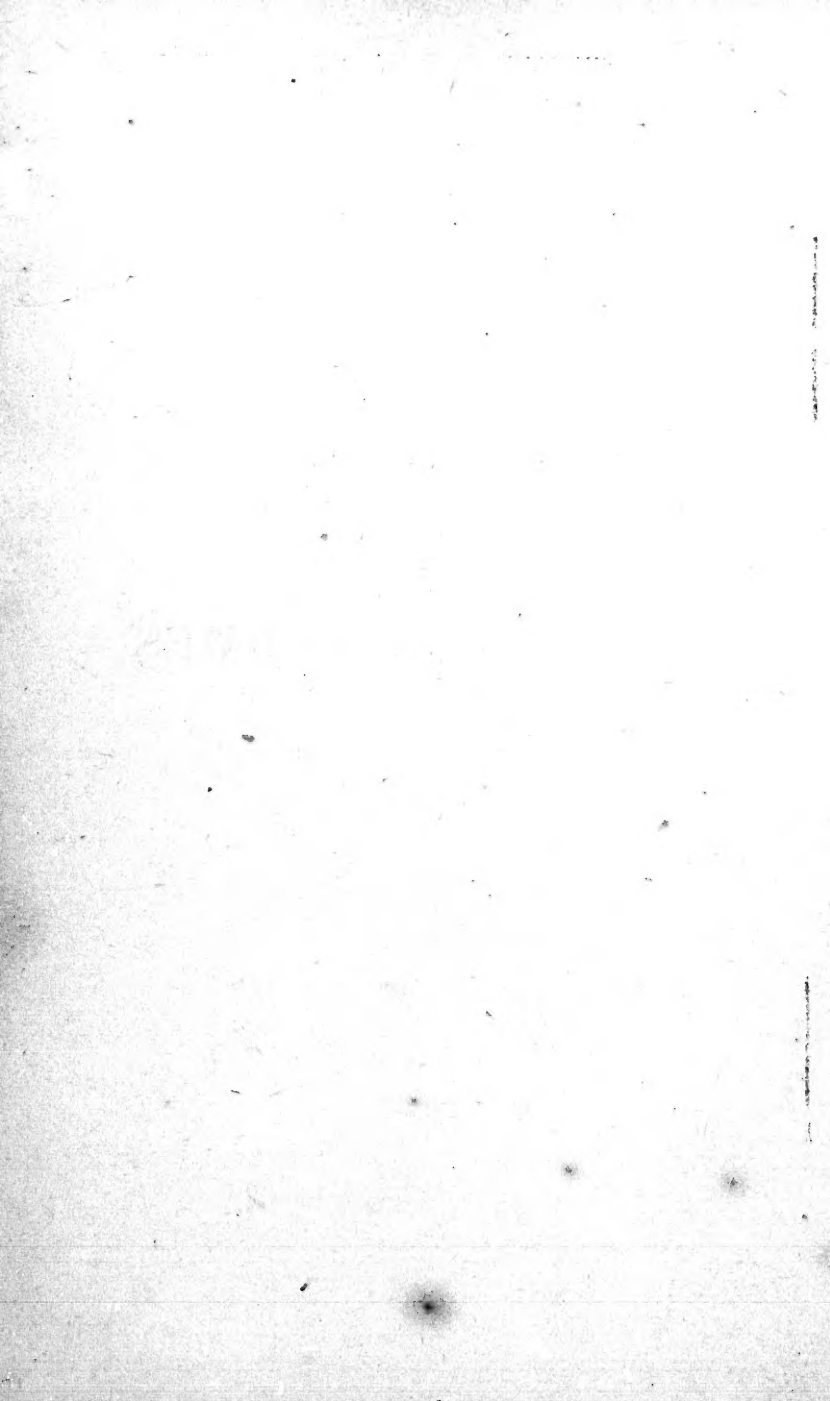




LE .

CHEMIN DES LARMES



LE

CHEMIN DES LARMES

OU

UN AMOUR DÉÇU

Par ***

MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

1896

CDLO.

LE CHEMIN DES LARMES

UN AMOUR DÉÇU

Un matin, c'était un samedi, appuyé au balcon de la fenêtre de mon cabinet, je réfléchissais pendant que mes regards embrassaient les magnifiques paysages environnants sur lesquels le soleil versait des torrents de lumière, car la matinée était merveilleusement belle et sereine.

Pas un nuage ne venait ombrer la limpidité de la vaste coupole bleu-turquoise qui s'étendait au-dessus de la terre et allait se fondre à l'horizon derrière les coteaux boisés.

L'atmosphère était saturée des senteurs agrestes et balsamiques qui arrivaient par bouffées des bois, des jardins, des champs et que portait au loin une brise tiède et légère.

J'admirais le splendide panorama qui se déroulait à mes yeux.

Le château et les futaies de Beauregard, qui couronnent le coteau du côté de Versailles et forment l'étroit vallon de la Celle-Saint-Cloud et de Bougival.

Marly-le-Roi, qui retentit encore du bruit des chasses et du brouhaha des élégants de l'Ermitage.

Louvécienues embaumé de ses fleurs et parfumé aussi par le souvenir de la pauvre Dubarry.

Plus loin la terrasse de Saint-Germain et ses environs, les châteaux, les villas en amphithéâtre.

Chatou, Croisey, Bougival, chers aux canotiers.

Meudon et ses bois où s'égarèrent joyeusement les amoureux de la vingtième année, sous la protection paternelle de l'ombre de Rabelais.

Saint-Cloud encore fumant de l'incendie allumé par les torches prussiennes.

Plus bas, Paris, ville immense, tout à la fois fourmilière laborieuse et fournaise ardente, ville de travail et de plaisir, cœur et cerveau du monde civilisé.

Soudain, la porte de mon cabinet s'ouvrit et, derrière moi, une voix dit :

—Monsieur, voici vos lettres et vos journaux.

—C'est bien, merci, répondis-je.

Sur mon bureau, avec trois journaux, la bonne avait déposé une lettre et un paquet d'un certain volume ficelé et cacheté.

Le paquet et la lettre m'avaient été adressés et m'étaient envoyés à Bougival par les soins de l'administration.

J'examinai le paquet ; il portait le timbre de la poste du bureau de Beaume.

La lettre portait la même adresse écrite de la même main. L'écriture m'était absolument inconnue ; mais je devinai facilement une écriture de femme.

Avant de rompre l'enveloppe du paquet, je le palpai avec une certaine inquiétude. Ce devait être un manuscrit.

J'eus comme un frémissement. Songez donc, un manuscrit, un manuscrit de femme ! Le manuscrit de femme est le fléau des romanciers.

Allais-je ouvrir le paquet ou le laisser intact ? Mon expérience me faisait hésiter. Enfin je me décidai ; je déchirai l'enveloppe.

Je ne m'étais pas trompé ; c'était un manuscrit d'une centaine de pages écrit assez lisiblement.

Je lus alors la lettre que je reproduis textuellement :

Saint-Armand, le 10 août 1881.

“ Monsieur,

“ Je me permets de vous adresser le récit dramatique de mon existence ; c'est un véritable roman.

“ J’ai éprouvé tous les malheurs possibles comme jeune fille, comme épouse et comme mère, et je crois que vous intéresserez le public en les leur racontant.

“ Je ne saurais faire ce récit moi-même et je vous serais infiniment reconnaissante de vouloir bien vous en charger.

“ Dans le cas où vous consentiriez, vous voudriez bien changer tous les noms, y compris ceux des localités.

“ En attendant votre réponse, je vous prie, monsieur, de recevoir mes salutations.

COMTESSE PAULE DE V.

Bien des fois déjà des communications de ce genre m’avaient été adressées ; je ne fus nullement surpris. Mais l’expérience m’ayant appris que les prétendus drames, qui sont envoyés ainsi aux romanciers, ne sont le plus souvent que des élucubrations absolument dénuées d’intérêt et même de raison, je me sentais assez disposé à jeter dans un coin le manuscrit de la comtesse.

Cependant, je me ravisai, et séance tenante et courageusement, je me mis à lire.

Je fis bien.

Ma lecture dura une heure. Le récit m’avait intéressé.

—Oui, me dis-je quand j’eus fini, il y a quelque chose dans cela. Cette histoire d’une femme pourrait être le canevas d’un roman.

Le lendemain j’avais le plaisir de recevoir chez moi quelques amis au nombre desquels se trouvaient des romanciers.

Après le déjeuner, en prenant le café sous les frais ombrages des érables et des sycomores, on parla de littérature, théâtre, roman.

—Messieurs, dit une dame, j’ai quelque chose à vous demander : Une histoire dramatique, vraie, prise dans la vie réelle, avec des personnages qui existent ou qui ont existé, c’est-à-dire en chair et en os, peut-elle être aussi intéressante, aussi émouvante que le roman que vous inventez, que vous cherchez et qui est composé de péripéties toutes d’imagination ?

—Moi, dit une autre dame, je crois que messieurs les

romanciers n'ont rien de mieux à faire que de se mettre l'esprit à la torture pour trouver un sujet, d'abord, puis des incidents très corsés, très empoignants, qui passionnent les lecteurs.

—Voilà aussi mon opinion, dit le mari de la première dame ; il n'y a pas de roman dans la vie positive, si dramatiques et si étranges que soient certains faits, certains événements.

Si, dans le roman, l'écrivain ne forçait pas les caractères, s'il les prenait tels qu'il les rencontre sur son chemin, il ne parviendrait pas à intéresser ses lecteurs, ses personnages seraient de simples passants qui ne feraient même pas détourner la tête.

Un romancier devait répondre : Mon ami M. prit la parole.

Il protesta énergiquement, citant à l'appui de sa cause plusieurs affaires, les unes de police correctionnelle, les autres de cours d'assises.

—Oui, oui, continua-t-il, et soyez-en convaincus, nos inventions les mieux venues, les plus saisissantes sont au-dessous de la vérité, au-dessous de ce qui se passe continuellement autour de nous, entre les murs de la vie privée.

Que de drames intimes restés ignorés du public dépassent en horreur tout ce que le romancier le plus fécond peut imaginer ! Et d'autre part, que de dévouements inconnus et de sacrifices sublimes ! Vous parliez des caractères : ceux que nous créons, si étonnants qu'ils puissent paraître, existent dans le monde réel. Et l'héroïsme ? Ah ! celui de beaucoup de personnages que je pourrais nommer l'emporte de beaucoup sur les héroïsmes d'invention ! Enfin, les scènes les plus attendrissantes comme les plus terribles, racontées par un romancier ingénieux, ne sont le plus souvent que des espèces de photographies.

La seule chose qui, dans un livre, appartient à l'écrivain, c'est l'arrangement des faits, c'est la mise en scène.

—Mon ami... a absolument raison, dis-je alors.

Et je parlai du manuscrit que j'avais reçu la veille et de la lettre qui l'accompagnait.

—Est-ce que de l'histoire de cette comtesse vous ferez un roman ? me demanda-t-on.

—Je ne sais pas ; peut-être.

—Oui, oui, il faut le faire.

—Eh ! je le ferai.

Tenant ma promesse et sans dénaturer aucun des faits, j'ai écrit l'histoire de la comtesse Paule.

I

LA BELLE PAULE

Nous sommes à Saint-Armand-les-Vignes, gros village du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Baume, à quelques kilomètres de la patrie de Gaspard Monge.

C'est le matin, au commencement du mois de mai 1860. Le temps est superbe, le soleil resplendissant.

La maison dans laquelle nous allons pénétrer est située à peu près au centre du village dans la rue principale; sa blanche facade est égayée par des pampres verts; à son premier et unique étage, au-dessus du rez-de-chaussée, il y a une petite chambre. Dans cette chambrette, assez coquettement meublée, se trouve une belle jeune fille qui n'a pas encore dix-sept ans ; elle est assise près de la fenêtre toute grande ouverte et travaille à un ouvrage de couture.

Tout en piquant et tirant son aiguille, la jeune fille semble s'absorber dans un rêve.

A quoi peut-elle songer ?

De temps à autre, comme à la vue de quelque riante image, un mystérieux sourire se dessine sur ses lèvres.

Soudain, elle a un mouvement de surprise et dresse la tête. Un bruit inaccoutumé a frappé son oreille. C'est, dans la rue, le galop d'un cheval.

La jeune fille se lève précipitamment et sa jolie figure s'encadre dans la baie de la fenêtre, encadrée elle-même de gobéas, de jasmins et autre plantes grimpantes.

Le cheval qui galope est monté par un jeune et élégant cavalier. En passant, le jeune homme jette un regard sur la fenêtre, fait un léger mouvement de tête qui peut être pris pour un salut, et c'est tout.

La jeune fille est devenue rouge comme une pivoine, son

cœur bat violemment et avec une émotion indicible elle laisse échapper ces mots :

—Ah ! c'est lui....

Cette exclamation répond évidemment à quelque secrète pensée, faisant suite peut-être au rêve de tout à l'heure, car la jeune fille ne connaît pas le cavalier, qui est déjà loin, et qu'elle vient de voir pour la première fois.

Elle jette un long regard dans la coulée de la rue, ne voit plus rien, mais entend encore le bruit des sabots du cheval sur le pavé. Elle pousse un soupir, se retire de la fenêtre comme à regret, retombe palpitante, sur son siège, et ne pensant plus à son travail de couture inachevé, elle se plonge dans une rêverie profonde.

.....

.....

Cette jeune fille, une simple paysanne, était réellement d'une grande beauté et bien faite pour causer l'admiration d'un peintre et d'un statuaire.

On aurait dit une de ces figures exquises qui illustrent les *Kee psakei*.

Blonde et rose avec de grands yeux bleus, un regard angélique, sa douce physionomie, parfois rêveuse, mais toujours suave et pleine de charme, pouvait être comparée à celle des anges. Sa bouche mignonne, ornée de dents petites et blanches, semblait avoir été faite pour le sourire. Le nez aux narines mobiles et fines, délicatement attaché, était d'un dessin charmant. Elle avait la taille svelte, élancée, gracieuse, pleine d'élégance. Son cou était celui de Niobé. Ses mains et ses oreilles étaient exquises de formes. Son beau front pur et ses joues aussi fraîches que la rose qui s'épanouit sous les caresses du soleil appelaient les baisers.

Tout en elle était adorable et résumait toutes les perfections.

Cet ensemble de grâces charmantes et naïves était complété par un air de noblesse et de distinction tel que l'on eût pu croire, en la regardant passer, qu'on avait sous les yeux une princesse déguisée.

Elle s'appelait Paule.

Mais comme elle avait pour second prénom celui de Françoise, les femmes et les jeunes filles du village, traduisant Françoise par Fanchon, appelaient la belle Paule Fanchon, Fanchon la Princesse.

Dans leur bouche, ce surnom de princesse n'était pas un éloge, un hommage rendu à la beauté de la jeune fille, à sa distinction, à sa grâce, c'était un sarcasme amer, plein de jalousie et d'envie.

Tous les hommes, jeunes et vieux, pauvres et riches, tournaient autour des jupes de la belle Paule comme des papillons autour de la flamme d'une bougie. Et, comme les papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire, messieurs les galantins se brûlaient le cœur au feu ardent des prunelles de la belle Paule.

Femmes et jeunes filles la détestaient, cela se comprend; les unes auraient donné beaucoup pour qu'elle quittât le pays; d'autres, les plus terribles, excitées par la jalousie, allaient jusqu'à désirer sa mort.

Il faut bien le reconnaître, si dur à dire que ce soit, les femmes, quand il s'agit de rivalité de beauté ou de rivalité d'amour, sont impitoyables et implacables.

Cependant il ne faut pas trop jeter la pierre aux femmes: ce qu'elles sont par amour, par jalousie, par vanité même, les hommes le sont par ambition, par cupidité, par orgueil.

Si encore Paule n'avait été que charmante, gracieuse et jolie, mais elle était intelligente, raffinée dans ses goûts, supérieure par ses aspirations.

Les choses vulgaires lui répugnaient, elle allait au beau instinctivement, naturellement, comme les fleurs se tournent vers le soleil.

Il y avait en elle comme un souffle puissant d'intuition; elle savait certaines choses sans les avoir apprises. Son imagination lui révélait des délicatesses sociales dont ses compagnes n'avaient pas même d'idée, des élégances artistiques véritablement merveilleuses.

Musicienne d'instinct, il lui avait fallu seulement quelques leçons du curé pour toucher de l'orgue, certainement sans observer les règles de l'harmonie qu'elle ignorait com-

plètement, mais avec un grand sentiment. Sa voix était expressive, et quand elle chantait l'*Ave Maria*, on se sentait pris du besoin de prier.

Ses parents, des vigneron, n'étaient pas riches, et sa mère ne pouvait guère faire de frais pour sa toilette ; mais avec le plus petit bout de ruban, Paule était mieux parée que les plus riches avec tous leurs affiquets.

En vérité, comment les mères et leurs filles auraient-elles pu pardonner tout cela à Fanchon ? Il ne faut pas demander l'impossible.

Mais toute médaille a son revers ; et comme la perfection n'est pas de ce monde, Paule était vaniteuse, fière et dédaigneuse, non pour le vain plaisir d'humilier ses compagnes, mais par le seul sentiment de sa supériorité.

Sa mère et son père l'avaient gâtée et elle devait à leur trop grande faiblesse les défauts de sa nature et de son caractère.

Depuis qu'elle était née, on l'avait adulée, et ses oreilles n'avaient entendu que des louanges. Son père, un excellent homme, se serait agenouillé devant elle. Sa mère qui l'adorait, s'extasiait devant sa beauté, ne voulait voir en sa fille qu'une merveille, la portait aux nues. Pierre Rouget, son grand père, l'idolâtrait.

C'était à qui, du père, de la mère et de l'aïeul vanterait le mieux la beauté, la grâce, l'esprit, les mérites de la jeune fille.

— Ah ! lui disait la bonne femme en la contemplant avec admiration, si nous étions à la ville, tu épouserais qui tu voudrais.

— Un millionnaire, disait le père.

— Un prince, ajoutait la mère.

Ces paroles faisaient rire la belle Paule, mais lui donnaient des singulières idées de grandeur.

Au fait, pourquoi n'épouserait-elle pas mieux qu'un pauvre vigneron comme son père, mieux même qu'un riche vigneron ?

Elle se berçait dans des rêves insensés et bâtissait châteaux et palais en Espagne.

Et comme elle était franche et naïve, elle ne dissimulait par ses visées ambitieuses.

Ses compagnes en riaient et n'avaient pas tort.

En effet, quelle chance Fanchon pouvait-elle avoir qu'un jeune homme de la ville, beau, élégant, riche, vint la chercher à Saint-Armand-les-Vignes pour lui offrir son nom et sa fortune ?

Mais quelle jeune fille n'a pas eu son rêve irréalisable ?

Paule avait lu dans les contes de fées qu'il y avait toujours un prince charmant pour épouser la fille du bûcheron. Mais le temps des fées était passé, et il n'existait plus de prince charmant.

Bref, autant par les allures involontaires de la jeune fille que par les paroles échappées à ses parents, qui s'en allaient répétant partout : " Elle est digne d'un prince," le surnom de *la princesse* lui fut donné et lui resta.

On ne l'appelait plus Paule ou Françoise Pérard, mais Fanchon-la-princesse.

Et quand elle arrivait à la danse, car elle aimait le plaisir, on s'écriait :

—Voilà Fanchon-la-Princesse !

—Fanchon-la-Princesse, tu étais hier au lavoir.

—Fanchon-la-Princesse, iras-tu aux vignes demain ?

Les grandes filles la gouaillaient.

Les gamins souvent la poursuivaient de huées.

Un jour qu'elle marchait sur la route, poussant sa brouette, une affreuse petite bossue, sale et hargneuse comme un chien galeux, lui jeta une grosse pierre à la tête en criant :

—Hue donc, la Princesse

Le sang coula.

Le père Pérard voulait étrangler la bossue.

Mais Paule était aussi bonne que belle, elle s'opposa à ce que son père la vengeât.

Ce n'était pas seulement en raison des dons qu'elle avait reçus de la nature, que la jeune fille et ses parents se berçaient de l'espoir d'une grandeur extraordinaire. D'autres arguments étaient invoqués par eux.

Il y avait une légende dans la famille.

II

LE SERGENT ROUGET

Pierre Rouget, le grand-père maternel de Paule, avait été soldat pendant une douzaine d'années et avait même conquis, à la pointe de sa baïonnette, le grade de sergent. C'était un brave qui, s'il eût su lire et écrire, aurait gagné l'épaulette d'or.

Pierre Rouget était sergent depuis peu : c'était un rude soldat, impassible, et se disant que lorsque le tambour battait la charge il fallait avancer quand même. Et il avançait sans sourciller, sans s'inquiéter des balles, des boulets, se contentant de crier à ses hommes :

—Allons, camarades, de l'ensemble et en avant !

Après la prise du fort Saint-Louis, qui fut bientôt suivie de la prise du Trocadéro, une compagnie fut chargée d'aller débusquer une bande de guérillas qui s'étaient retranchés dans une des maisons situées près de l'embouchure du canal. Cette compagnie était celle de Pierre Rouget. L'affaire ne fut pas longue ; mais elle coûta la vie à un caporal et à deux soldats. Furieux, nos fantassins ne firent pas de quartier ; les guérillas dont ils s'emparèrent furent passés par les armes.

Comme les hommes du sergent Rouget se retiraient, ils entendirent une malédiction prononcée par une voix de femme et aussitôt suivie d'un coup de feu.

La balle siffla aux oreilles du sergent.

Les soldats revinrent sur leurs pas, fouillèrent la maison et découvrirent dans un angle, debout, un pistolet à la main, une vieille femme.

Il n'y avait pas à douter, c'était elle qui venait de tirer.

Quatre ou cinq baïonnettes se dirigèrent vers la femme et allaient la clouer à la muraille, quand le sergent bondit et d'une voix tonnante s'écria :

—Bas les armes !

Puis se plaçant entre les soldats et la vieille Espagnole :

—On ne tue pas les femmes ! dit-il.

A ce moment il se sentit pris par les jambes et une voix d'enfant murmurait :

—Gracia ! gracia !

Le sergent baissa la tête. Une fillette d'une douzaine d'années était à ses pieds.

—Tonnerre ! en voilà bien une autre, fit-il, une petite fille, maintenant, et gentille en diable !

L'enfant répéta en joignant les mains :

—Gracia ! gracia !

Un soldat releva brutalement la fillette.

Rouget le repoussa violemment.

—Vraiment, dit-il avec indignation, il ne manquerait plus que nous nous attaquions aux enfants.

—Mais, sergent, à la guerre comme à la guerre.

—Tonnerre ! pas d'observation, et par file à droite.

Comme l'enfant se pressait contre le sous-officier, devant en cet homme un protecteur, il lui dit :

—N'aie pas peur, petite.

Et, sur un geste impérieux, les soldats se retirèrent à quelque distance.

La vieille se tenait toujours debout, farouche. De son bras maigre, elle attira la fillette à elle.

—Tu es bon, dit-elle au sergent dans un baragouin mélange d'espagnol et de mauvais français, tu es bon, merci ; Dieu te récompensera.

Rouget la regarda alors avec attention.

C'était une femme d'une haute stature, paraissant âgée de soixante ans, sèche, maigre, aux regards énergiques et portant le costume des gitanas.

—Tu es bon, reprit-elle, tu as sauvé l'enfant, c'est bien.

—Mais je t'ai sauvée aussi, toi, il me semble...

—Oh ! moi, fit-elle avec une expression et un accent intraduisible...Tiens, regarde !

Et écartant son corsage, elle découvrit une plaie béante.

—Diable !... Si le major était ici il te panserait.

—Inutile : je serai morte ce soir.

La malheureuse avait prononcé ces paroles froidement. Le sergent la regarda avec admiration.

—C'est possible, répondit-il en homme habitué à voir la mort de près.

—C'est exact ... Mais je te remercie d'avoir empêché tes soldats de m'achever.

Je te crois bien ; on part toujours trop tôt.

—Ce n'est pas cela que je veux dire : les Français sont vainqueurs, je suis heureuse de mourir !

—Bien ! tu as le cœur d'un homme !

—Ecoute, Français, cette enfant est ma petite-fille : son père était dans l'armée de Garcès, il a été tué à la défense du moulin de la Guerba.

—Oui, de ce côté, les Espagnols ont tous été tués.

—Eh bien, puisque tu as sauvé cette enfant, puisque Dieu a permis qu'elle vive et ne soit pas souillée, je te demande de continuer ton œuvre.

—Hein, que veux-tu dire ?

—Je veux que tu emmènes Inès avec toi.

—Plait-il ?... que j'emmène cette petite ?...

—Oui.

—Et que diable veux-tu que j'en fasse !

—Tu la conduiras au général Lopès Banos qui a été fait prisonnier.

—Bon. Après ?

—Tu diras au général que la vieille Mercédès la lui confie, et tu ajouteras que Ramon, son père, est mort pour la patrie.

—C'est tout ?

—Oui.

—Ce que tu réclames de moi sera fait. Mais je ne veux pas t'abandonner ici.

—Ne t'occupe pas de moi ; je te répète que je mourrai ce soir.

—Tu peux te tromper, fit le sergent plus ému qu'il ne voulait le laisser voir.

—Non, je ne me trompe pas.... Tu vas t'éloigner, mais avant je veux te récompenser.

—Comment ?

—En te révélant l'avenir.

Le sergent se mit à rire.

—Donne-moi ta main dit la vieille.

Rouget hésitait.

—Français, est-ce que tu as peur ?

Rouget haussa les épaules et tendit sa main.

—C'était une main large, puissante, fortement attachée, mais calleuse et noire. Les lignes intérieures étaient difficiles à suivre dans leurs méandres : aussi la gitana resta-t-elle quelque temps à l'examiner.

—Eh bien, dit le sergent d'un ton goguenard, tu ne découvres rien ?

—Incrédule, je vois au contraire bien des choses.

—Alors, parle, et parle vite.

—Tu mourras vieux.

—C'est déjà quelque chose.

—Tu resteras pauvre.

—Tant pis ; mais il ne faut pas être sorcier pour deviner cela.

—Tu mourras satisfait, heureux !

—Merci.

—Ecoute maintenant et souviens-toi.

—Je t'écoute de mes deux oreilles et j'ai bonne mémoire.

—Tu te marieras, tu auras une fille ; ta fille, mariée à son tour, aura également une fille ; à celle-ci, ta petite-fille, sont promises les plus hautes destinées.

—C'est fini, tant mieux, dit le sergent.

Et il haussa les épaules en retirant sa main.

A ce moment, le clairon, sonnant au ralliement, se fit entendre.

—Ah ! voilà qui nous appelle, dit Rouget.

—Pars donc, emmène l'enfant et sois fidèle à ta promesse.

N'en pouvant plus, la gitana s'affaissa et s'étendit sur le sol. Agenouillée, la petite fille l'embrassait.

—Allons, vous autres, dit le sergent à ses hommes en route !

Et il tendit sa main à l'enfant qui la prit sans hésitation.

—Un instant, dit le soldat qui avait brutalisé la petite Inès, il faut que la vieille me dise aussi la bonne aventure.

Et il s'approcha de la moribonde qui se souleva.

—Donne-moi ta main, dit-elle.

—Voilà !

La vieille l'examina attentivement et la laissa retomber.

—Eh bien ?

—Tu le veux ?

—Oui, certes, serai-je maréchal de France ?

—Avant qu'une semaine soit écoulée, tu seras mort !

Le soldat resta ébahi et fut pris d'une sorte de frémissement. Mais comme c'était un brave, il eut un sourire ironique et reprit son rang.

L'enfant, aidée du sous-officier, arrangea sa grand'mère le mieux qu'elle put, l'embrassa une dernière fois et partit.

La vieille gitana murmura une prière, ferma les yeux et attendit stoïquement la mort.

Elle avait prédit au soldat que dans huit jours il n'existerait plus.

Six jours plus tard, s'étant risqué en maraude, il fut pris par un parti de guérillas et fusillé.

On comprend l'effet que cette mort annoncée dut produire sur Pierre Rouget.

Un an plus tard, notre brave sergent, fatigué de la vie militaire, quitta le service et rentra à Saint-Armand-les-Vignes. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Il se maria à l'âge de trente-quatre ans et eut une fille unique qu'il donna pour femme à Jacques Pérard, un simple journalier, mais un brave et honnête garçon, très rangé, très travailleur, ne perdant jamais une minute, n'ayant jamais connu le chemin du cabaret.

D'ailleurs le jeune homme et la jeune fille s'aimaient ; Pierre Rouget avait donné son consentement à un mariage d'amour.

Quinze mois après cette union, Paule-Françoise était venue au monde. L'enfant grandit et devint la ravissante jeune fille qu'on appelait ironiquement Fanchon-la-Princesse.

L'ancien sergent s'était rappelé la prophétie de la vieille gitana, et comme tous les vieillards, qui aiment à parler de leur jeunesse, il se plaisait à raconter à sa fille et à son gendre l'étrange aventure qui lui était arrivée en Espagne.

Tout ce que la gitana lui avait prédit s'accomplissait.

N'était-ce pas merveilleux, inouï ?

Mais tout n'était pas encore arrivé. Il y avait à attendre les hautes destinées promises à la belle Paule.

III

LA CARAVANE

Quatre jours après le passage du cavalier inconnu dans la principale rue de Saint-Armand-les-Vignes et l'apparition de la belle Paule à sa fenêtre, toute la population du village était rassemblée sur la grande place.

C'était un dimanche après vêpres, une joyeuse après-midi, Femmes et jeunes filles étaient en habits de fête : jupons aux couleurs voyantes, bonnets enrubannés, croix d'or au cou, fichus coquettement drapés sur les épaules, tabliers de soie aux nuances les plus fantaisistes.

Les hommes, dont la plupart avaient le dos voûté par la longue habitude du binage, étaient en sarreau bleu brodé de blanc ou en veste de gros drap, tous coiffés du grand chapeau rond à larges bords.

Les gros bonnets de Saint-Armand-les-Vignes discouraient dans les groupes.

Les jeunes filles lorgnaient l'estrade élevée dans un angle entre quatre tilleuls en fleurs et sur laquelle des chaises de paille attendaient les musiciens.

Disons bien vite que la grande place était la salle de bal des dimanches et jours de fête, comme dans la semaine, le jeudi, elle servait au marché.

Et l'on jasait, et l'on riait, et on se pousait !

Le garde champêtre, le sabre au flanc, la plaque luisante au bras, le chapeau à trois cornes sur le côté de la tête, grave comme il convient à l'autorité, causait avec animation avec l'officier des pompiers.

L'un et l'autre avaient servi dans l'armée.

Le garde champêtre avait été caporal dans un régiment de ligne, le 22e ; et comme il répétait à chaque instant : Quand j'étais au 22e ou dans le 22e, on lui avait donné le surnom de "père Vingt-Deux."

Et il était loin de s'en fâcher.

Le lieutenant des sapeurs-pompiers avait gagné les galons de maréchal des logis dans un régiment de chasseurs, ce qui lui faisait dire souvent : "Et nous autres cavaliers !"

C'étaient, d'ailleurs, deux vieux braves, buvant sec, en vrais Bourguignons qu'ils étaient, mais à cheval sur la consigne.

Derrière eux, comme c'était son devoir, en sa qualité d'inférieur, se tenait le tambour de la ville, un ancien *tapin*, qui avait roulé sa caisse en Afrique sous le général Pélissier.

Un autre brave, mais aussi un autre buveur, si buveur même que les loustics du pays l'avaient surnommé Pompe-à-Mort.

On ne manquait ni d'esprit ni de malice à Saint-Armand-les-Vignes.

Comme il y avait eu revue des pompiers le matin, les trois anciens hommes de guerre étaient vêtus de leur uniforme et, ça et là, quelques sapeurs, dont le casque resplendissait au soleil, faisaient admirer aux femmes leur prestance martiale.

— Ainsi, père Vingt-Deux, disait un garçonnet au garde champêtre, vous en avez vu en Algérie des chameaux ?

— Un peu, mon neveu.

— Des chameaux vivants ?

— Oui, vivants, comme toi et moi.

— Avec leurs bosses ?

— Avec leurs bosses, comme tu dis, gamin, et avec leurs Bédouins.

— Et vous commandant, en avez vous vu aussi ?

— De quoi ?

— Des chameaux avec leurs bosses et leurs Bédouins ?

— J'ai fait mieux que voir des chameaux, j'ai voyagé dessus entre leurs bosses.

— Ah ! fit le gamin émerveillé, quand je serai soldat, commandant, je veux aller comme vous en Afrique.

— Sans aller aussi loin, petit, tu verras tout à l'heure un chameau.

— Un vrai ?

— Oui, un vrai. Est-ce que tu crois qu'on en fait en caoutchouc ?

A ce moment, on vit accourir, venant de l'extrémité du village, une vingtaine de gamins qui criaient à tue-tête :

—Les voilà ! les voilà !

Aussitôt un grand mouvement se produisit dans la foule. Les enfants grimpèrent sur l'estrade qui fut vite envahie. Les femmes se groupèrent sur les marches de l'église en se dressant sur la pointe des pieds.

Cette émotion, cet empressement du populaire provoquèrent chez le chef des pompiers, un sentiment de dédaigneux étonnement.

—On s'aperçoit bien, dit-il au père Vingt-Deux, que tous ces pékins n'ont jamais rien vu ; ce n'est pas comme nous autres cavaliers.

Le père Vingt-Deux avait bien envie de protester contre cette seconde partie de l'observation, mais comme elle venait d'un supérieur, il se contenta de répondre :

—J'ai vu bien des choses aussi quand j'étais au 22e.

Les cris : Les voilà ! les voilà ! retentirent de nouveau poussés de tous côtés par la foule, qui se mit à battre des mains.

Les fenêtres de la mairie s'ouvrirent et se garnirent de têtes.

C'était un cortège ou plutôt une caravane.

Elle comprenait quatorze... individus, bêtes et gens. Savoir du côté des bêtes :

—Un chameau, un singe, un ours, un cheval, un âne, un boule-dogue, un-caniche et une pie.

Du côté des gens :

Un jeune garçon, une jeune fille, une vieille femme, un petit bossu et deux hommes.

La caravane marchait dans l'ordre suivant :

Le jeune garçon en tête, tenant le chameau par une corde en guise de licou.

Le singe huché entre les deux bosses du chameau.

Le petit bossu tirant l'ours à l'aide d'une courroie.

La jeune fille campée sur l'âne.

La vieille femme à califourchon sur le cheval.

La pie perchée sur l'épaule de la femme.

En serre-file : le caniche à droite, le boule-dogue à gauche.

Les deux hommes de front fermant la marche.

Le petit bossu tapait sur le tambourin pendu devant lui à la façon des montreurs de marionnettes.

La femme soufflait consciencieusement dans un trombone à courisse.

La jeune fille faisait vibrer l'acier du triangle.

L'un des deux hommes brandissait une lance énorme avec banderole bleue. L'autre avait un fouet noueux.

La jeune fille avec son teint bistré et ses lèvres rouges, était délicieusement jolie.

Elle ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ans.

Elle était en costume de gitana : jupe courte rouge et noire avec galons d'or, corset noir tout constellé de paillettes, ceinture rouge aux extrémités flottantes. Elle avait une aumônière de cuir pendue à son côté, des verroteries aux coudes et aux poignets. Ses pieds étaient chaussés de maroquin rouge, ses bas rayés étaient de même couleur. Pour compléter le costume, elle avait sur la tête une mantille noire, et un petit poignard à la lame triangulaire était attaché à sa ceinture.

Elle avait de superbes cheveux noirs bouclés, retenus par un bandeau de pièces de cuivre, brillantes comme des sequins d'or, mais à coup sûr moins brillantes que la prunelle de ses beaux grands yeux noirs veloutés.

La caravane marchait lentement, solennellement. Chaque personnage gardait sa dignité comme tout fonctionnaire bien élevé dans une réception d'apparat.

Le chameau baissait et levait alternativement son long cou avec une régularité de pendule, pendant que le singe, par un geste automatique et rapide, ôtait et remettait son chapeau, saluant la foule ébahie.

L'ours dodelinait lourdement sa grosse tête.

L'âne redressait fièrement la sienne, comme l'âne portant des reliques de La Fontaine ayant l'air de vouloir faire admirer ses magnifiques oreilles.

Le petit bossu décrochait des œillades et des sourires aux femmes.

La jeune fille souriait à tout le monde et montrait ses belles dents blanches admirablement rangées.

Au fur et à mesure que la caravane se déroulait, la foule s'écartait et se formait en demi-cercle.

Au centre d'un groupe à part se trouvaient le commandant des pompiers, le garde champêtre et le tambour de ville.

Au moment où le chameau s'arrêta, toute la suite du cortège demeura immobile. Alors le public salua bêtes et gens par de formidables bravos.

Soudain sur un signe de la jeune fille, le silence se fit comme par enchantement.

IV

MERCÉDÈS, LA GITANA

La belle jeune fille, toujours assise sur son âne, promena sur son auditoire attentif un regard plein de douceur et de coquetterie ; puis d'une voix peut-être un peu gutturale, mais encore harmonieuse, elle fit à l'auditoire une harangue délicate.

Pendant ce temps, don Stephano, le régisseur général, se détachait de son rang et venait prendre place au milieu du demi-cercle.

Don Stephano était l'homme à l'habit noir et à la pipe culottée.

Méthodiquement il avait éteint sa *bouffarde* et l'avait glissée dans une de ses poches.

D'abord il exécuta avec son bâton un savant meulinet, qui se termina par un espèce de salut sous les armes, lequel obtint un regard approuvateur du père Vingt-Deux, accompagné de ces mots :

— Très correct.

Don Stephano sourit à cet éloge et salua le garde champêtre.

Après avoir jeté avec élégance son couvre-chef à terre, il toussa sans trop d'affectation, puis avec cette voix caverneuse, éraillée, qui n'appartient qu'aux saltimbanques, il

prononça son boniment où il passa toute sa troupe en revue. Quand il fut rendu à la jeune fille il dit :

Quand à Mlle Mercédès, la Fleur-de-Grenade, je renonce à vous faire son éloge; vous la verrez à l'œuvre, et d'ailleurs, je veux vous laisser la surprise. Je vous dis seulement que la senora Mercédès connaît la cartomancie, la chiromancie, la nécromancie, enfin que sa science est unique dans le monde. Elle dit aux jeunes filles si elles se marieront bientôt et dénonce aux épouses les maris infidèles.

Il y eut un long frémissement dans la partie féminine de l'auditoire.

—Et, mesdames, continua Stephano, savez-vous quel est l'oracle infailible qui révèle à la senora Mercédès les secrets les mieux cachés ? Je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... Non, vous ne trouverez pas... Eh ! bien c'est notre pie !

Maintenant, allez la musique !

Le tambourin, le trombone, le triangle, les sonnettes résonnèrent de nouveau ; les chiens aboyèrent, l'âne se mit à braire, l'ours à hurler, le cheval à hennir, le public à applaudir, et ce fut pendant quelques instants un vacarme infernal.

Les femmes et les jeunes filles surtout se montraient enthousiasmées. Oh ! ce n'était pas la perspective d'entendre chanter don Stephano, de voir le singe faire des armes, le Bédouin se disloquer, l'ours danser, qui causaient leur émotion : c'était, disons-le vite, l'ardent désir qu'elles avaient de voir mettre à l'épreuve les talents cabalistiques, de la senora Mercédès, dite la Fleur-de-Grenade.

Au premier rang des spectateurs se trouvaient la belle Paule et, tout près d'elle, le vieux Pierre Rouget.

En entendant prononcer le nom de Mercédès, l'ancien sergent, n'avait pas pu s'empêcher de tressaillir et ses regards s'étaient fixés curieusement sur le visage de la jeune Espagnole. Il croyait revoir, tant la ressemblance lui semblait frappante, cette fillette de douze ans dont il avait été le protecteur pendant vingt-quatre heures et que, selon la promesse qu'il avait faite à la vieille gitana mourante, il avait conduite au général espagnol Lopès Banos.

Mais ses yeux, quoique bons encore, devaient le tromper,

sans doute. Cette ressemblance qu'il trouvait entre la petite-fille de la vieille gitana et cette jeune fille, qui était devant lui, n'existait pas.

Il se disait cela, le vieillard, et cependant il restait sous le coup d'une émotion extraordinaire. Tout ce que lui avait dit la vieille Espagnole revenait à sa pensée et il lui semblait que les paroles prophétiques résonnaient de nouveau à ses oreilles.

Cependant les saltimbanques commençaient leurs exercices à la grande satisfaction des enfants et de beaucoup d'autres personnes pour qui pareil spectacle était une nouveauté.

La jeune gitana descendit de son âne et fut aussitôt entourée et vivement sollicitée de commencer ses expériences. Seulement, c'était à qui ne serait pas la première à offrir sa main à l'examen indiscret de la jolie sorcière.

Parmi les jeunes filles que dévorait l'irrésistible désir de connaître leur destinée on pouvait remarquer la belle Paule Pérard. Elle aurait bravement donné à la Fleur-de-Grenade ses boucles d'oreilles et sa bague d'or ornée d'une turquoise, pour qu'elle lui dise seulement le nom du beau cavalier qu'elle avait vu passer sous sa fenêtre.

La jeune senora se promenait devant les rangs pressés des spectateurs, et, finissant par avoir raison de l'hésitation des jeunes filles, les prenait à part et leur prédisait l'avenir, le même à toutes, un avenir heureux.

Quand elle arriva près de Paule, elle s'arrêta brusquement, frappée d'admiration, et pendant quelques instants resta comme en extase.

—Allons, Fanchon, dit une femme, à ton tour de te faire dire ta bonne fortune.

—Oui, oui, s'écrièrent plusieurs jeunes filles, à toi, Fanchon-la-Princesse, à toi.

—On va te faire savoir si tu seras un jour une grande dame, ajouta une envieuse en ricanant.

La jeune fille était devenue très rouge et tremblait d'émotion.

—Ah ! ah ! Fanchon-la-Princesse a peur !

—Et de qui, et de quoi aurais-je peur ? répliqua-t-elle en haussant les épaules.

Et tendant sa main à la gitana, elle ajouta :

—Ce qui va m'être dit, personne ne le saura.

—Ah ! vraiment, fit une vieille fille furieuse d'avoir depuis longtemps coiffé sainte Catherine, pourtant voilà ton grand-père, le vieux Pierre Rouget, qui tend déjà l'oreille pour écouter.

Au nom de Pierre Rouget la jeune Espagnole sursauta et ses yeux étincelèrent. Elle saisit la main de Paule et lui dit :

—Mademoiselle, votre grand-père se nomme Pierre Rouget ?

—Oui.

—Et il a été soldat ?

—Hein, qu'y a-t-il ? demanda en s'approchant l'ancien sergent.

—Il y a grand-père, que mademoiselle me demande si, dans le temps, tu as été soldat.

—Eh oui, certes, j'ai été soldat, dit le vieillard.

La gitana s'était tournée vers lui, et le regardait avec une expression indéfinissable.

—Monsieur, dit-elle, quand vous étiez soldat, vous êtes allé en Espagne ?

—Parfaitement.

—Et vous étiez à la prise du Trocadero ?

—Mon Dieu, oui, j'y étais.

—Vous rappelez-vous une petite fille qui s'appelait Inès ?

—Si je me rappelle ! je le crois bien... Mais tenez, plus je vous regarde, plus je trouve que vous êtes son portrait vivant.

—Inès Ramon était ma mère.

—Votre mère ! Ah ! j'aurais dû le deviner. Et qu'est-elle devenue, votre mère ?

—Elle est morte.

—Pauvre enfant !

—Ma mère m'a souvent parlé de vous, monsieur, et en me parlant de vous, de ce que vous aviez fait pour elle, elle m'a appris à aimer la France et les Français. Dans notre

famille, monsieur, on a la religion du souvenir. Si, aujourd'hui, je me suis rappelé votre nom, c'est qu'il a toujours été dans mes prières.

— Ah ! vous êtes une brave fille !

— Ma mère, monsieur, a contracté envers vous une dette de reconnaissance que sa fille serait heureuse de pouvoir payer un jour. Je ne suis qu'une pauvre gitana, mais si jamais vous ou quelqu'un des vôtres avait besoin de Mercédès, la fille d'Inès Ramon, serais-je au bout du monde, j'accourrais pour mettre à son service tout mon dévouement.

Après ces paroles, pendant que le vieillard essuyait ses yeux mouillés de larmes, la jeune Espagnole embrassa Paule, examina l'intérieur de sa main, et, pendant un instant, lui parla tout bas à l'oreille. Ensuite, ayant fait un salut gracieux à l'ex-sergent, elle se dispose à continuer de jouer son rôle de devineresse.

Soudain ses regards tombèrent sur un grand et beau gars de vingt-cinq ans qui, en contemplation devant la petite fille de Pierre Rouget, la dévorait des yeux. Il était très pâle et avait des mouvements fiévreux. Sa physionomie agitée exprimait en même temps l'admiration, la tristesse, et toutes les ardeurs d'une passion violente, indomptable.

A la façon dont il regardait la belle Paule, la gitana devina facilement l'amour qui était dans son cœur et les inquiétudes qui tourmentaient son âme.

Mercédès, allait passer, mais le jeune homme se redressa brusquement, lui saisit le bras et l'arrêta.

— Que me voulez-vous ? demanda la gitana un peu surprise mais non effrayée.

— Vous venez de parler tout bas à la belle Paule, que lui avez-vous dit ? Oh ! apprenez-le moi, j'ai besoin de le savoir.

En partant, il avait mis une pièce de vingt francs dans la main de Mercédès.

— Non, monsieur, non, répondit-elle, gardez votre or ; je ne puis satisfaire votre curiosité : ce que j'ai dit à la belle demoiselle est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler.

— Je vous prie...

—N'insistez pas, monsieur, c'est inutile. Reprenez votre pièce d'or.

—Non, je vous l'ai donnée, elle est à vous.

—Vous êtes généreux... Soit, j'accepte votre don. Maintenant, donnez-moi votre main gauche.

—Pourquoi faire ?

—Vous le verrez.

—Je ne crois pas aux sorcières.

—Qu'importe ? Donnez-moi toujours votre main.

—Vous le désirez, la voilà.

Mercédès examina attentivement les lignes de la main et dit :

—Vous êtes bon, vous avez un grand cœur, des sentiments élevés ; vous êtes serviable, toujours prêt à obliger et dévoué à ceux que vous aimez ; malheureusement, et comme cela arrive trop souvent, vous n'êtes pas récompensé selon vos mérites, et votre destinée ne sera point ce qu'elle devrait être. Vous aimez la belle Paule ?

—Oh ! oui, je l'aime ! je l'aime à en mourir !

—C'est une grande passion ; vous avez essayé de vous en guérir ?

—Oui, mais je n'ai pas pu.

—La demoiselle sait-elle que vous l'aimez ?

—Je le lui ai dit.

—Que vous a-t-elle répondu ?

—Ses beaux yeux se sont fixés sur moi et elle a souri tristement.

—Et puis ?

—C'est tout.

—Elle n'a rien dit ?

—Rien. Ah ! tenez, si vous pouviez me faire aimer...

—Je le voudrais pour vous et pour elle, mais je ne possède pas le philtre d'amour.

—M'aimera-t-elle un jour ?

—Peut-être.

—Alors, il m'est permis d'espérer ?

—Il ne faut jamais désespérer. Inspirez-vous de votre cœur afin de faire fondre la glace du sien.

— Ah ! pour elle je ferais tout au monde, pour elle je donnerais ma vie avec joie.

— Voilà ce qu'il faut faire comprendre, lui faire sentir.

— J'essayerai. Merci.

Mercédès s'éloigna du jeune homme.

A ce moment, Paule prit le bras de Pierre Rouget et l'entraîna en disant :

— Venez, grand-père, allons-nous-en.

Ils passèrent devant le jeune amoureux qui les salua avec respect ; il aurait bien voulu adresser la parole à la jeune fille, le pauvre timide, mais Paule ne s'arrêta point, et pressa le pas, au contraire, en murmurant :

— Comme il m'aime ! Pauvre garçon !

— Qu'est-ce que t'a dit la gitana ? demanda Pierre Rouget à sa petite-fille, quand ils furent sortis de la foule.

— Elle m'a dit que je n'étais pas née pour le travail des champs.

— Ça, c'est bien sûr.

— Que je me marierais bientôt, et que je serais adorée de mon mari.

— Très bien.

— Que je n'épouserai pas un paysan...

— Parbleu, c'est ce que j'ai toujours dit, moi.

— Enfin, que je verrai s'accomplir tous mes rêves.

— Oui, tu seras riche, heureuse, de hautes destinées t'attendent. La vieille gitana du Trocadero l'a prédit.

V

ETIENNE DENIZOT

L'amoureux de la belle Paule Pérard se nommait Etienne Denizot. Comme il le disait lui-même, il aimait la jeune fille à en mourir. Pour lui il n'y avait que Paule au monde, il ne voyait qu'elle, ne pensait qu'à elle.

Bien des jeunes filles de Saint-Armand, et des environs cherchaient à attirer l'attention d'Etienne par de petits manèges de coquetterie et de gentilleses à son égard ; mais il ne s'apercevait de rien ; il dédaignait les plus jolies et

les plus riches, comme Paule le dédaignait lui-même ainsi que tous les autres garçons qui subissaient le charme de sa beauté, de ses grâces.

D'abord, comme cela arrive souvent au village, quand on se voit presque tous les jours, Etienne et Paule s'étaient liés d'amitié. Plus tard, lorsque la jeune fille entra dans sa seizième année, l'amitié d'Etienne devint de l'amour, et cet amour, plein de délicatesse, de dévouement, d'abnégation, de respect et d'admiration, mais hélas ! non partagé, irrité par la réserve et la froideur de celle qui en était l'objet, n'avait pas tardé à prendre les allures d'une passion dévorante.

Les sentiments de Paule étaient restés les mêmes ; elle avait toujours de l'affection, de l'amitié pour Etienne ; mais c'était tout, elle ne pouvait lui donner davantage.

Elle avait ses rêves ambitieux, et Etienne Denizot, un paysan, n'était pas l'homme appelé à les réaliser.

Etienne était de huit ans plus âgé que Paule.

C'était un garçon bien bâti, de bonne tournure, robuste de corps, aux membres solides, plein de santé, à la barbe et aux cheveux noirs, à la figure ouverte, au regard franc.

Il était un des riches cultivateurs de Saint-Armand. Il possédait, outre un petit vignoble d'un excellent rapport, un certain nombre d'arpents de prairie et de terre en labour qu'il faisait valoir lui-même, aidé d'un domestique et de plus ou moins de gens de journée, suivant les saisons.

Il était grand travailleur, généreux, toujours disposé à rendre service, dur pour lui, doux et bon pour les autres. Etienne enfin, était une excellente nature, et réalisait le type de bon enfant.

Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il avait perdu son père, et il avait dû à ce malheur d'être épargné par la conscription. Il était fils unique de veuve. Il vivait avec sa mère, une digne et honnête femme, qui ne voyait rien au-dessus de son gars, rien de plus beau que son Etienne.

L'excellente mère n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir que son fils s'était profondément épris de Paule Pérard. Il était triste, rêveur, constamment préoccupé et comme inquiet. Tout d'abord, la mère fut contrariée de sa

découverte, car elle pressentait pour son fils un gros chagrin. Déjà Etienne souffrait, elle souffrait aussi.

— Mon fils, lui dit-elle un jour, tu n'es plus du tout le même : ta bonne gaieté d'autrefois a disparu ; tu ne parles plus ! tu ne chantes plus, tu ne ris plus ; tu es soucieux, on te vois rêvasser sans cesse ; tu n'as plus le même cœur au travail, et quand tu es dans les champs tu vas et viens comme une âme en peine... Voyons, mon gars, parle, qu'est-ce que tu as ?

Le jeune homme baissa la tête, et laissa échapper un soupir.

— Tu ne me réponds pas, reprit la mère, mais va, ce que tu as, je le sais, et le soupir que tu viens de pousser en dit long. Tu es amoureux de la belle Paule ; il y a longtemps que je l'ai comprise.

— Eh bien ! oui, ma mère, vous avez deviné, j'aime la belle Paule.

— J'aurais préféré que tu jetasses les yeux sur une autre, mais ce qui est fait est fait. Oh ! ce n'est pas que je veuille dire du mal de la petite aux Pérard ; c'est une bonne fille ; pas méchante du tout, bien élevée, instruite, honnête et sage, ayant enfin tout ce qu'il faut pour faire une bonne ménagère. Malheureusement, elle est fière, et elle se fait si haute... Et puis, elle et ses parents ont des idées si singulières. On ne sait pas, vraiment, quelles folies ces gens-là ont en tête. Il n'est pas jusqu'au vieux père Rouget qui ne s'imagine que sa petite-fille est pétrie d'une autre pâte que les autres.

Il n'y a qu'une personne dans cette famille qui n'ait pas l'esprit de travers ; c'est la sœur de Pierre Rouget, la grand'tante Françoise, qui est comme tu le sais, marraine de Paule.

Celle-là au moins est sensée ; elle voit et pense comme tout le monde, et ne s'en va pas courir au pays des chimères. Elle a aussi deviné que tu aimes sa petite-nièce, et dernièrement, elle me disait :

— Votre garçon, mère Denizot, est travailleur, c'est un jeune homme laborieux et rangé, sans compter qu'il est

fort bien de sa personne ; voilà le mari qu'il faudrait à notre Paule.

—Mais, tante Françoise, ai-je répondu, c'est un mariage qui se pourrait faire.

En répondant cela, je pensais à toi, Etienne, et je te le dis malgré tout ce qui ne me va pas chez les Pérard, je serais heureuse si Paule devenait ta femme, et je suis toute prête à lui donner à côté de toi une place dans mon cœur. Une mère aime tout ce que son fils aime.

Mais voyons, Etienne, puisque tu aimes la belle Paule à en perdre l'appétit, à en devenir malade, pourquoi au lieu de te morfondre comme tu le fais, ne lui fais-tu pas la cour ainsi que fait le garçon à la jeune fille qu'il veut épouser ?

—Elle ne me l'a pas permis, ma mère.

—Et tu t'en es tenu là, et quand elle se présente au bal du dimanche, tu n'oses même pas la faire danser ?

—Si vous saviez comme près d'elle je suis craintif ?

—Pauvre peureux ! Si tu crois que c'est en agissant ainsi qu'un jeune homme se fait aimer, tu te trompes du tout au tout. Tiens, veux-tu que je me mêle un peu de tes affaires, que j'aille voir le père et la mère Pérard, et que je parle pour toi ?

—Mais je veux bien, chère mère. Ah ! si tu pouvais réussir !

—C'est bien, je verrai les Pérard, et je ferai pour le mieux.

La mère d'Etienne connaissait en partie les espérances ambitieuses de Paule et de ses parents. Comme tout le monde elle en avait ri et en riait encore.

—C'est de la folie, pensait-elle ; mais ce sont des gens de cœur, et la raison leur reviendra ; il est impossible que le père et la mère, qui adorent leur fille, ne comprennent pas ce qu'il faut pour son bonheur.

Le lendemain, qui était un dimanche, la mère Denizot, dans ses plus beaux atours, se rendit chez les parents de Paule un peu avant l'heure des vêpres.

Mme Denizot était une femme ronde en affaires, qui n'avait pas l'habitude des circonlocutions et moins encore celle de parler pour rien. Allant droit au but, elle dit au

père et la mère de Paule, qu'elle avait trouvés ensemble :

— Mon fils est amoureux fou de mademoiselle Paule ; si vous ne le saviez pas déjà, je vous l'apprends ; eh bien ! je viens au nom de mon fils vous demander pour lui, la main de Mlle Paule.

Le mari et la femme restant muets, elle reprit :

— Je n'ai pas à vous faire l'éloge d'Etienne, vous le connaissez et savez ce qu'il vaut ; nous n'avons pas à parler de ce que votre fille aura un jour, et de ce que mon garçon possède aujourd'hui, nous laissons ces calculs à d'autres.

— Il est certain, dit Pérard revenu de sa surprise, qu'Etienne Denizot est beaucoup plus riche que notre fille.

— Nous ne nous occuperons pas de cela. Etienne aime Mlle Paule et, sûr de la rendre heureuse, il vous demande de la lui donner pour femme.

— Madame Denizot, répondit la mère de Paule, nous sommes très flattés, très honorés de votre démarche, mais notre fille est trop jeune pour être mariée.

— La jeunesse ne saurait empêcher le mariage que nous pourrions, du reste, retarder à six mois si vous le désirez. Mlle Paule n'a pas encore dix-sept ans, c'est vrai ; mais elle est grande, forte, dans son complet épanouissement, et on lui donnerait plutôt vingt ans que dix-sept.

— Oui, en effet, Paule paraît plus que son âge : mais voyez-vous, madame Denizot, nous ne voudrions pas la voir travailler aux champs, et puis ce n'est pas dans ses goûts.

— Eh ! mon Dieu, qui vous parle de cela ? Vous savez bien que la femme de mon fils n'aura à aller ni aux vignes, ni à la charrue, qu'elle n'aura aucun gros ouvrage à faire. Elle restera à la maison, et fera ce que j'ai fait, moi : elle soignera son ménage, et le petit ou les petits qui pourront venir.

— Je connais les idées de ma fille, répliqua Mme Pérard ; ce qu'elle désire, c'est un mariage d'amour.

— Faut-il donc vous répéter que mon fils l'adore, qu'il en est fou ?

— Oui, madame Denizot ; mais, malheureusement, Paule ne partage pas les sentiments de M. Etienne.

— En ce moment ; mais, laissez faire, votre fille aimera

mon fils ; Etienne n'est point de ceux qu'on ne peut pas aimer.

— Il y a autre chose, dit Pérard, notre fille ne veut pas épouser un paysan et nous pensons comme elle.

— Et pourquoi cela, quand ce paysan est un brave et honnête gargon ? Est-ce que vous n'êtes pas des paysans, et votre fille une paysanne ?

— Sans doute et croyez-le, madame Denizot, nous ne faisons pas fi des paysans, loin de là.

— Eh bien alors ?

— Nous reconnaissons avec plaisir que votre fils est de tous les garçons du village le plus honnête, le plus loyal, le plus travailleur ; il a de grandes et sérieuses qualités.

— Eh bien ?

— Mais voilà, Paule ne l'aime pas ; aussi croyons-nous devoir conseiller à M. Etienne de ne plus penser à notre fille.

Le refus était catégorique.

La mère d'Etienne devint très rouge et foncea les sourcils. Après un moment de silence, elle reprit avec une amertume mêlée d'ironie :

— Pourquoi ne dites-vous pas toute la vérité ? Mais cette vérité, je la connais. Ainsi, c'est donc bien vrai tout ce que l'on dit ? Vous attendez qu'un jeune homme de la ville, élégant et riche, vienne vous demander votre fille ?

Les époux Pérard restèrent silencieux ; mais leur embarras était visible.

Mme Denizot continua :

— Attendez-le donc ce jeune homme de la ville, élégant et riche, puisque votre fille ne veut pas épouser un paysan et que vous l'encouragez dans ses rêves insensés et ses idées malsaines.

— Nous ne voulons pas que notre fille soit malheureuse, dit avec vivacité la mère de Paule, et nous ne pensons qu'à son bonheur.

— Nous verrons. Mais je vous le dis, vous êtes des gens privés de raison, et vous vous repentirez cruellement de votre folie.

Sur ces mots, la mère d'Etienne se retira droite, raide, irritée.

Ceci s'était passé quinze jours avant le passage de Mercédès la gitana, à Saint-Armand-les-Vignes.

Etienne ne s'était pas tenu pour battu.

En apprenant l'insuccès de la démarche de sa mère, il avait dit simplement :

—J'attendrai.

—Tu attendras quoi ?

—Qu'elle se lasse elle-même d'attendre.

Le jeune homme était tenace comme tous les amoureux. Il se disait :

—Quand elle verra que je suis toujours là, patient, dévoué, et que toutes les filles de son âge se marient, elle se décidera à me prendre.

—Faute de mieux, aurait pu répondre la mère.

Il faut dire que le pauvre amoureux comptait un peu, peut-être même beaucoup sur la marraine de la belle Paule, dont l'appui n'était pas à dédaigner, d'abord parce que c'était une vieille femme d'un grand bon sens et qu'elle avait de l'influence sur la jeune fille.

La sœur de Pierre Rouget était de quelques années moins âgée que son frère ; elle demeurait avec lui, mais comme elle était encore valide et aimait à s'occuper, elle était plus souvent dans la maison de Jacques Pérard, où elle trouvait toujours quelque chose à faire, que dans celle de l'ancien sergent.

Pendant que Pérard, sa nièce et sa petite-nièce étaient à la vigne, elle soignait le bétail et préparait les repas des travailleurs.

La tante Françoise ne s'était pas mariée ; elle avait gardé le célibat, parce que le mariage n'était pas dans ses goûts ; toutefois, aucune femme ne mettait plus d'ardeur qu'elle à conseiller aux jeunes filles de se marier.

Tout le monde à Saint-Armand l'appelait la tante Françoise, où la mère Françoise ; son âge la faisait bénéficier de ce titre de mère auquel elle n'avait aucun droit. Elle le méritait cependant, car elle adorait les enfants, et comme elle avait toujours quelques friandises à leur distribuer,

elle ne pouvait guère se montrer dans la rue sans en avoir trois ou quatre accrochés à ses jupes.

Quoique vieille, la tante Françoise était encore une femme de tête, qui ne se laissait diriger que par sa froide raison. Malgré le ruban rouge qui ornait la boutonnière de la veste de son frère, elle ne se gênait point pour se moquer de ses racontars qu'elle qualifiait de radotages, et elle le raillait sans pitié au sujet des fameuses prédictions de la bohémienne espagnole.

Naturellement, elle ne partageait en rien les illusions de l'ancien sergent, des époux Pérard et de sa petite-nièce; au contraire, elle blâmait fort son frère d'avoir, par ses récits absurdes, tourné la tête à la jeune fille et à ses parents. Elle souffrait de cela dans son affection pour Paule et elle s'effrayait de l'avenir; elle ne pouvait voir que des conséquences funestes.

—Oui, sans doute, disait-elle à son frère, ta petite-fille est charmante, sa nature est pleine de distinction et de charme, elle est élégante dans toute sa personne, et je conviens volontiers que son éducation et son instruction la mettent au-dessus de toutes nos paysannes.

—Eh bien ! répondait Pierre Rouget, puisque de ton avis elle est au-dessus de sa condition, pourquoi ne chercherait-elle pas à en sortir ? Pourquoi ne serait-elle pas aimée rien que pour elle-même par un homme du grand monde ?

—Paule est merveilleusement belle, trop belle, hélas ! pour la fille d'un vigneron. Oui, elle peut inspirer une passion, une grande passion, à un homme de ce monde où tu vas, dans ton rêve, lui chercher un mari. Mais Dieu veuille que cela n'arrive point.

—Pourquoi cela, s'il te plaît ?

—Parce que ce serait un grand malheur.

—Un grand malheur, dis-tu ?

—Oui.

—Explique-moi cela.

—Si un homme du monde, un richard, un noble commettait la faute d'épouser Paule, ils seraient bientôt malheureux tous deux.

—Tu ne sais ce que tu dis, ma pauvre sœur, dit le grand-père en haussant les épaules.

—C'est toi qui ne veux pas comprendre, mon frère.

Oui, encore une fois, oui, Paule serait malheureuse, très-malheureuse, parce qu'elle n'est pas de ce monde où toi, ta fille et ton gendre voudriez la faire entrer ; parce que, pour n'être pas celles des paysannes, ses habitudes, son éducation sont encore à cent lieues de celles des jeunes filles riches élevées à la ville.

—Allons donc ! elle se formera !

—Elle sera ridicule !

—Ridicule ! Paule, la petite-fille de Pierre Rouget !

—Oui, cent fois, oui.

—Françoise, tu es folle !

—Tâche de ne jamais être fou plus que je ne suis folle. Supposons que Paule se marie selon votre désir à tous ; eh bien ! une fois que les premières vapeurs de l'amour seront passées, son mari s'apercevra bien vite que sa femme n'est pas de son monde ; elle sera au-dessous de sa position auprès de lui, comme elle semble être au-dessus de celle qu'elle occupe ici ; le mari alors regrettera la sottise qu'il aura faite et je te laisse à examiner ce qui s'ensuivra.

Ecoute, mon frère, écoute-moi : En épousant un brave garçon de sa classe, de sa condition, Paule souffrira peut-être un peu d'abord, mais elle conservera sa supériorité et aura la tranquillité d'esprit et des satisfactions d'amour-propre, au lieu des humiliations, des déboires de toutes sortes qui l'attendent dans un monde qui n'est pas le sien...

Mais, au fait, je suis vraiment bien bonne de te parler de cela.... Il ne viendra pas, le prince que vous rêvez, il ne viendra pas, heureusement, et ma filleule sera très heureuse de devenir la femme d'un brave garçon qui l'adorera, tiens, comme....

—Comme Etienne Denizot, n'est-ce pas ?

—Oui, mon frère, comme Etienne Denizot.

—On sait qu'il est ton protégé.

—Mais je ne m'en cache point, mon frère ; Etienne Denizot est le mari qu'il faut à Paule, le mari qui lui convient, et je donnerais de grand cœur le peu de jours qui me restent à vivre pour voir ma filleule mariée à ce bon et hon-

nête garçon dont vous êtes assez avengles tous pour ne pas vouloir.

Mais la tante Françoise, perdait son temps et sa peine et était navrée de voir qu'elle prêchait dans le désert. Tous ses raisonnements marqués au coin de la sagesse étaient traités comme radotages de vieille fille par son frère et les époux Pérard.

La tante Françoise avait eu toujours un faible pour Etienne et, comme nous venons de le voir, elle se déclarait ouvertement sa protectrice. Une circonstance devait encore se produire pour rendre plus cher à la vieille fille ce prétendant évincé, mais que rien ne décourageait.

VI

L'INCENDIE

On était arrivé au mois d'août.

Sans négliger le travail des vignes où de nombreuses et superbes grappes prêtes à mûrir, pendaient aux ceps, les habitants de Saint-Armand se pressaient de faire la moisson.

Ce jour-là, presque tout le monde était dans les champs. La chaleur était accablante, l'atmosphère chargée d'électricité, et l'on redoutait un de ces terribles orages qui, trop souvent, détruisent en moins d'une heure le fruit des labeurs d'une année. On voulait que le soir, les épis coupés fussent liés en gerbes, et celles-ci, autant que possible, entassées dans les greniers.

Derrière les faucheurs et les moissonneurs, les femmes, les jeunes filles, les vieillards et jusqu'aux enfants levaient les javelles qu'ils plaçaient sur les liens de paille de seigle. On liait, on réunissait les gerbes par douzaine; les grands chars à quatre roues arrivaient de tous côtés; aussitôt chargés ils retournaient au village, et revenaient vite prendre un nouveau chargement.

Vers trois heures de l'après-midi, un être humain se glissant derrière les jardins, longeant les murs, les haies,

les palissades, jetant autour de lui des regards inquiets, sournois et méchants, se dirigeait vers la demeure de Jacques Pérard.

Cette demeure, une des plus belles de la commune, avait comme nous l'avons dit, un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Au-dessus de l'étage, se trouvait le grenier à grains et un autre grenier où étaient entassés des fagots, des planches, et beaucoup d'objets de ménage ou de basse-cour, devenus inutiles ou encombrants : baquets pour le savonnage, vieilles futailles, etc.

Ces greniers se trouvaient séparés par une muraille, dans laquelle une porte était percée, d'un autre grenier beaucoup plus vaste, qui recevait les fourrages, les céréales en gerbes, et qui se trouvait au-dessus de la grange, de l'écurie et d'une remise.

La tante François était seule à la maison. Ayant besoin d'un fagot, elle était montée au grenier, auquel on arrivait en grimpant une échelle, et en ouvrant une trappe.

La bonne vieille fille se trouvant subitement incommodée par la chaleur étouffante, s'était reposée sur une botte de paille de seigle, destinée à faire des liens, puis s'était endormie d'un lourd et profond sommeil.

Le corps du logis avait deux issues, l'une sur la rue, l'autre sur le jardin. Avant de monter au grenier, la tante François avait poussé le verrou de la porte sur la rue, mais avait négligé de fermer également la porte de derrière. D'ailleurs, à quoi bon tant de précautions ? Les voleurs étaient inconnus à Saint-Armand-les-Vignes.

Cependant, la personne aux allures mystérieuses dont nous venons de parler, était arrivée derrière la haie de troènes dont le jardin de la maison Pérard était clos.

C'était une jeune fille de seize ans environ, qui ne paraissait pas en avoir plus de dix ou onze, rachitique, contrefaite, aux jambes cagneuses et sales, un véritable avorton.

Elle était pauvrement vêtue d'un caraco de toile grise et d'une jupe souillée, déchirée, trouée : une loque.

Elle avait les pieds nus ; ses bras longs et maigres pendaient le long du corps ; ses mains et sa figure étaient

crasseuses ; sa tête était couverte de cheveux roux épais, ébouriffés, à travers lesquels le peigne semblait n'avoir jamais passé.

Sa face était blême, avec des lèvres pâles, pincées, des yeux louches, un front déprimé, un museau de fouine.

Cette espèce de monstre, n'était autre que la petite bossue qui, un jour, avait blessé Paule à la tête d'un coup de pierre et que Jacques Pérard avait voulu châtier comme elle le méritait.

Un sentiment d'implacable haine avait germé, grandi dans le cœur gangrené de cette déshéritée. Elle avait juré de se venger de Pérard et de sa fille, et avec la patience du chat-tigre qui guette sa proie, elle avait attendu l'heure favorable.

Cette heure était sonnée.

Ne pouvant s'attaquer aux personnes, elle avait résolu de s'en prendre aux choses. Ruiner la famille Pérard était son idée, son but.

Dans son intelligence du mal, elle s'était dit qu'une fois pauvre comme elle, Fanchon-la-Princesse ne trouverait pas de mari, et c'était là tout ce qu'elle voulait. Or, croyant ainsi arriver à son but, elle allait mettre le feu à la maison.

Après être restée un moment immobile comme une statue, sûre de n'être vue par personne, elle franchit la haie, qui était plutôt un ornement du jardin qu'une clôture, et à pas de loup, marcha vers l'habitation.

Elle regarda à travers les vitres de la fenêtre et ne vit personne. Elle tendit l'oreille et ne perçut pas le moindre bruit à l'intérieur de la maison.

Alors, pour entrer, elle n'eut qu'à faire jouer la clanche et à pousser légèrement la porte.

Au milieu de la pièce, elle s'arrêta de nouveau et se mit aux écoutes. Un silence profond régnait autour d'elle.

— Personne, murmura-t-elle, il n'y a personne.

Devenue hardie, ne redoutant plus rien, elle se dirigea vers l'escalier du premier étage qu'elle grimpa avec la légèreté d'un chat, de même que l'échelle de meunier conduisant aux greniers.

Son intention était d'allumer le feu dans un tas de paille

ou de foin ; mais soit qu'elle manquât de force ou d'adresse, elle ne parvint pas à ouvrir la porte en bois de chêne qui fermait le grenier à fourrages.

Cet obstacle ne la fit point renoncer à accomplir son œuvre horrible. Elle enflamma successivement plusieurs allumettes et les jeta dans les fagots et les bourrées. Elle en avait encore trois dans sa main à allumer lorsqu'elle aperçut la vieille tante couchée sur la botte de paille de seigle. Elle tressaillit violemment, puis resta un instant comme paralysée par l'épouvante.

Mais la vieille Françoise avait les yeux fermés et ne faisait pas un mouvement. La misérable bossue comprit que la sœur de Pierre Rouget était profondément endormie ; elle se rassura et se hâta de s'éloigner. Par une précaution diabolique elle abaissa la trappe avant de descendre l'échelle.

Un instant après, elle était hors de la maison. Personne ne l'avait aperçue. Par des chemins détournés, elle se rendit dans les champs, afin d'y faire constater sa présence.

Le feu couva pendant près d'une demi-heure ; enfin il éclata.

La tante Françoise se réveilla, mais à demi asphyxiée ; elle se traîna jusqu'à la trappe qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir. Alors folle de terreur, elle se mit à appeler désespérément au secours.

Les flammes ayant percé la toiture commençaient à se déployer dans l'air au milieu d'une énorme colonne de fumée noire et épaisse. Presque aussitôt dans la rue retentirent ces cris :

—Au feu ! au feu !

Etienne Dénizot arrivait avec un chariot chargé de gerbes. Il abandonna son attelage dans la rue et se précipita vers la maison de Jacques Pérard devant laquelle se trouvaient seulement une dizaine de personnes, des vieillards qui ne pouvaient rien faire. Mais des hommes valides ne tarderaient pas à arriver, car le curé avait couru au clocher et sonnait le tocsin.

On dit à Etienne :

—La mère Françoise est dans la maison, elle appelle au

secours : elle doit se trouver dans le grenier, au milieu des flammes.

— Oh ! fit le jeune homme.

Ne pouvant ouvrir la porte verrouillée, comme nous l'avons dit, il enfonça l'œil-de-bœuf qui éclairait l'évier, et se glissant par cette ouverture, il pénétra dans la maison.

— Mère Françoise ! mère Françoise ! appela-t-il.

Pas de réponse.

Mais il crut entendre, venant d'en haut, une plainte étouffée.

Alors, au risque d'être asphyxié par la fumée qui remplissait la maison, Etienne s'élança vers les greniers où il parvint après avoir poussé la trappe d'un bras vigoureux.

Trois fois les flammes lui barrèrent le passage. Mais il entendait les plaintes, les gémissements de la tante Françoise. Enfin, il avança à la lueur de l'incendie, à travers des tourbillons de fumée, il découvrit celle qu'il voulait sauver, étendue en travers de la porte du grenier à fourrages et s'attendant à être brûlée vive.

Le second corps de bâtiment venait d'être envahi par les flammes et, dans un instant, l'incendie allait redoubler de violence.

Derrière Etienne, une partie du plancher s'effondra tout-à-coup et l'étage fut en feu. La retraite n'était plus possible de ce côté ; et il n'y avait pas une minute à perdre s'il voulait sauver la tante Françoise et ne pas périr lui-même au milieu des flammes.

Il ouvrit la porte qui était devant lui, prit dans ses bras la vieille fille, qui avait perdu connaissance, et marcha rapidement jusqu'à la lucarne du grenier à fourrage qui était ouverte, et par laquelle s'échappaient des nuages de fumée.

La foule s'amassait devant la maison incendiée ; de tous les côtés accouraient les travailleurs des champs, hommes et femmes affolés, poussant le cri sinistre :

— Au feu !

L'officier des pompiers, accompagné de quelques hommes, avait couru chercher la pompe. On l'attendait ; mais il était à craindre qu'elle n'arrivât trop tard.

Quand Etienne parut à la lucarne, des voix dans la rue crièrent :

— Ah ! le voilà, le voilà !

Puis il y eut une immense clameur qui indiquait qu'on savait le jeune homme dans la maison et que tout le monde avait craint qu'il n'eût été victime de son dévouement.

Au-dessus de la lucarne, s'avancant sur la rue, il y avait une poulie de fer fixée à une potence à fourche solidement scellée dans la muraille. Cette poulie, c'était le salut. Mais la corde ?

Etienne la trouva presque à ses pieds et laissa échapper un cri de joie.

Il mit la corde dans la rainure de la poulie, la ramena à lui, lia la tante Françoise sous les bras, et toujours évanouie, la fit passer par la lucarne ; puis tirant sur la corde pour faire contre-poids, il opéra, aux applaudissements, aux acclamations de la foule, la descente de la vieille fille que reçurent les bras de ceux qui étaient en bas.

Sans rien perdre de sa présence d'esprit, rapidement, le jeune homme attacha la corde à la potence et cria d'une voix forte :

— Amis, à la corde et tenez ferme.

Quatre hommes se pendirent aussitôt à l'autre l'extrémité de la corde.

Alors, avec la légèreté et la force musculaire des bras d'un matelot ou d'un gymnaste, Etienne s'accrocha au cordage et à son tour commença sa descente devenue extrêmement périlleuse, car maintenant tout brûlait et la toiture du second corps du bâtiment s'engloutit comme celle du premier dans la fournaise.

Sous les yeux de la foule anxieuse, frémissante, Etienne descendait, aveuglé par la fumée et mordu par les flammes qui glissaient le long de la muraille.

Tout-à-coup, la corde brûlée se rompit. Heureusement le jeune homme n'était plus qu'à trois mètres du sol ; il tomba mais sans se faire aucun mal.

De nouvelles acclamations retentirent de toutes parts.

On entourait le vaillant garçon, on le félicitait, tout le monde aurait voulu l'embrasser.

Ce fut la mère de Paule, qui, la première, en pleurant, se jeta à son cou, Paule, à son tour l'embrassa. Prompte à l'enthousiasme, la jeune fille lui témoignait une reconnaissance sans bornes.

Si, à ce moment, Etienne lui avait dit :

— Paule, voulez-vous être ma femme ?

Elle aurait accepté spontanément.

Mais Etienne n'était pas homme à se faire payer un service, si grand qu'il fût, et il se borna à penser que son action plaiderait suffisamment pour lui sans qu'il s'en mêlât.

D'ailleurs, il n'était pas en état de parler beaucoup et de rester longtemps debout.

Sans le blesser grièvement, le feu l'avait atteint en plusieurs endroits du corps et il avait les cheveux brûlés. De plus, le frottement de la corde avait mis ses mains en sang.

Il avait besoin de soins ; sa mère et deux de ses amis l'emmenèrent.

La pompe était enfin arrivée et commençait à noyer l'incendie.

La tante Françoisé avait vite repris connaissance ; mais sous le coup des terribles émotions qu'elle venait d'éprouver, elle n'avait pu prononcer que quelques paroles incohérentes. On l'avait aussitôt transportée chez elle et couchée dans son lit.

L'habitation de Jacques Pérard était détruite, heureusement la maison de l'ancien sergent était assez grande pour donner asile au père, à la mère et à la fille. Le soir même les incendiés s'y installèrent.

Le crime de la bossue n'avait pas ruiné les Pérard, comme elle l'espérait. La maison et les denrées étaient assurées, et les bâtiments reconstruits devaient plutôt gagner que perdre en valeur.

L'incendie donna lieu à une enquête judiciaire, laquelle établit que ce sinistre devait être attribué à la malveillance. Mais ce fut tout, et l'auteur du forfait resta inconnu et par conséquent impuni.

La misérable petite bossue ne fut même pas soupçonnée.

VII

LA MARRAINE

L'événement avait fait grand bruit dans le pays, comme on pense bien.

Etienne Denizot était le héros du moment et toutes les mères auraient voulu le donner pour époux à leur fille.

Mais l'on savait qu'il aimait Fanchon-la-Princesse. Il est vrai que l'on savait également que la belle Paule le tenait à distance et que le père et la mère Pérard lui avaient nettement refusé la main de leur fille.

—Oui, disait-on, avant l'incendie ils ne voulaient pas donner leur fille à Etienne Denizot; mais Etienne le brave garçon, a sauvé la tante Françoise d'une mort certaine. Après une si belle action, Fanchon-la-Princesse n'a plus le droit de faire la dédaigneuse et ses parents ne peuvent plus refuser sa main à Etienne.

Donc, presque tout le monde s'attendait à entendre dire que le mariage de la belle Paule avec le sauveur de la tante Françoise était décidé.

Aussi l'étonnement fut-il grand quand on vit que la situation restait absolument la même.

Un matin Etienne Denizot reçut une lettre de la préfecture. Le préfet informait le jeune homme, qui certes ne pensait guère à cela, que le gouvernement avait décerné

au sauveteur de Françoise Rouget une médaille d'honneur, une médaille d'or.

Cette médaille était une récompense méritée par l'acte de courage et de dévouement d'Etienne ; mais c'était une autre récompense, ardemment désirée, qu'aurait voulu l'amoureux de la belle Paule.

En moins d'une heure, tout le monde dans la commune sut qu'une médaille d'or avait été décernée à Etienne Denizot pour sa belle action...

Le jeune homme était estimé et aimé de tous.

Ce fut un jour de fête à Saint-Armand-les-Vignes.

La médaille avait été envoyée au maire, et ce fut le chef de la municipalité, assisté de son adjoint et escorté de son conseil, qui la remit solennellement à Etienne, en félicitant le gouvernement de savoir récompenser le mérite partout où il se trouve.

Etienne Denizot avait pour parrain un frère de sa mère, appelé Firmin Mouillot. Ce brave homme aimait son neveu et filleul en bon oncle et bon parrain. Il admirait le jeune homme dans tout ce qu'il faisait et disait.

— Mon neveu est le coq du canton, répétait-il souvent dans son langage pittoresque de paysan.

Il vit la médaille de sauvetage, la tint longtemps dans sa main et s'en montrait si fier, si rempli d'orgueil, que l'on eût dit que c'était à lui-même qu'elle était donnée.

Deux jours après, habillé comme un jour de fête, il vint trouver la mère d'Etienne et lui dit :

— Ma sœur, tu vas venir avec moi.

— Où cela ?

— Tu le verras quand nous y serons.

— Mais, Firmin, il faut que tu me dises...

— Quoi ?

— Ce que tu as en tête, ce que tu veux faire.

— Eh bien ! écoute : Etienne se meurt d'amour pour la belle Paule ; ça ne peut pas durer ainsi, il faut que ça finisse, il faut que nous sachions aujourd'hui même ce que pensent les Pérard et si, oui ou non, ils donneront leur fille à ton fils.

—Mon frère, tu vas au devant d'un nouveau refus, dit la veuve en secouant la tête.

—Nous verrons ; mais je veux en avoir le cœur net de toute cette histoire-là. Mets tes souliers, une coiffe blanche, un fichu sur tes épaules et viens.

Tu le veux absolument ? Eh bien ! soit.

La famille Pérard, nous le savons, demeurait maintenant chez le père Rouget, dont la maison se trouvait à l'extrémité du village.

La tante Françoise était toujours alitée : elle avait été violemment secouée, la pauvre vieille, et le médecin avait déclaré qu'il y avait peu d'espoir de guérison.

Paule avait une grande affection pour sa marraine et était presque constamment auprès d'elle, lui prodiguant ses soins et ses caresses.

Plus d'une fois, la malade avait parlé à Paule de son sauveur, de cet honnête et excellent garçon, qui serait un si bon mari.

Mais alors la physionomie de la jeune fille changeait d'expression ; soucieuse, inquiète, elle baissait la tête et ne répondait rien.

Paule renfermait en elle toutes ses pensées. Ni à sa mère, ni à sa marraine, ni à personne elle n'avait parlé du jeune et beau cavalier aperçu dans la rue par une belle matinée de printemps. Elle n'avait pas revu cet inconnu ; mais quelque chose en elle lui disait qu'il reviendrait, et sans cesse elle pensait à lui.

La nuit, il lui apparaissait dans son sommeil ; le jour, à chaque instant, elle s'imaginait qu'il allait tout-à-coup paraître devant elle, et le pas d'un cheval dans la rue faisait battre son cœur avec violence.

Elle avait à peine vu sa figure, et cependant son image était restée gravée dans sa pensée et dans son cœur. Si elle eût su dessiner, elle aurait pu faire son portrait.

Nature ardente et romanesque, Paule avait ouvert son âme aux délicieuses sensations ; presque tout de suite elle s'était mise à aimer son bel inconnu ; l'amour était dans son cœur et le remplissait.

Pérard et sa femme étaient ensemble lorsque la mère et l'oncle d'Etienne se présentèrent. Le père Rouget était absent.

Les deux époux n'eurent pas de peine à deviner le but de la visite qui leur était faite ; ils allaient subir un nouvel assaut, avoir à répondre à une nouvelle demande en mariage.

Les visiteurs ayant demandé à ne parler que devant la tante Françoise et en présence de Mlle Paule, on les fit entrer dans la chambre de la malade.

—Mère Françoise, dit Firmin, je vous apporte une bonne nouvelle.

—A moi, fit-elle, en souriant mélancoliquement.

—Oui, à vous, et vous l'accueillerez avec joie.

—Oh ! alors, dites, dites vite.

—Eh bien ! mère Françoise, voici la chose : le gouvernement a appris comment vous avez été sauvée du feu par mon neveu.

—Ah ! le brave garçon, le brave enfant !

—Donc, mère Françoise, ayant appris l'affaire le gouvernement a voulu récompenser Etienne.

—Le gouvernement a bien fait, dit simplement la vieille femme.

—Il a donné à mon neveu la médaille en or que voici, une médaille d'honneur.

—Ah ! c'est beau, c'est beau, et c'est bien mérité ! s'écria la tante Françoise.

—Oui, bien mérité, appuya Pérard.

Françoise Rouget, avait pris la médaille d'une main tremblante ; après l'avoir regardée avec des larmes dans les yeux, elle la porta à ses lèvres.

—Est-ce que vous saviez qu'Etienne avait reçu cette médaille ? demanda-t-elle en portant successivement ses yeux sur le père, la mère et la fille.

—Nous le savions, répondit la mère de Paule.

—Et vous ne me l'aviez pas dit ! fit la malade tristement et avec un profond accent de reproche.

—Maintenant, reprit Firmin Mouillot, autre chose ; il s'agit de savoir si, définitivement, vous voulez donner votre

filles pour femme à Etienne Denizot, mon neveu et mon filleul.

—Paule baissa les yeux et devint très pâle.

Le père et mère gardèrent le silence.

Eh bien ! dit la tante Françoise, surprise de cette attitude, pourquoi ne répondez-vous pas ? Et toi, Paule, pourquoi baisses-tu ainsi les yeux ? pourquoi es-tu si pâle : Ne trouves-tu pas qu'Etienne soit digne de toi ?

—Je ne dis pas cela, tante Françoise.

—Tu ne le dis pas, mais tu le penses peut-être.

—Vous vous trompez, répliqua vivement la jeune fille.

Certainement elle admirait Etienne, le trouvait bien sous tous les rapports et s'avouait intérieurement que toute fille serait fière de devenir sa femme. Mais elle avait son rêve, elle avait son amour.

—Ah ! Paule, Paule, je ne te comprends pas, fit tristement la malade.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune fille.

—Mais, ma tante, hasarda Pérard, vous savez bien...

—Ah ! oui, ah ! oui, la fameuse prédiction faite à mon frère !... Eh bien ! je vous le dis encore une fois, vous et Pierrot, vous êtes fous !

—On ne peut pourtant pas nous contraindre à marier notre fille contre son gré, à la donner à un paysan dit la mère de Paule avec aigreur.

—Mais qu'êtes vous donc ? exclama la tante Françoise.

—En voilà assez, dit fièrement Mme Denizot, blessée dans sa dignité et son amour maternel, c'est trop d'humiliation... Je sais ce que vaut mon fils et on ne le marchand pas. C'est moi maintenant qui ne peux plus entendre parler de ce mariage. Etienne aime Paule et il souffrira beaucoup, le pauvre gargon ; mais il faudra bien qu'il se console.....

Tu vois, mon frère ; ah ! je t'avais prévenu de ce qui nous attendait..... Voilà, voilà ce que nous sommes venus chercher ici. Enfin, c'est comme ça !..... Mais c'est bon, je ne suis pas embarrassée pour trouver à mon fils une femme qui lui fera oublier Mlle Fanchon-la-Princesse.

Ce mot était de trop, et les parents de Paule eurent un regard de colère.

Pérard allait probablement répondre par quelque dure parole : la malade l'arrêta.

—Taisez-vous, Jacques, dit-elle; tais-toi, ma nièce, ajouta-t-elle en regardant la mère de Paule qui allait parler; j'ai quelque chose à dire, écoutez-moi, oui, écoutez-moi bien, car ce sont peut-être mes dernières paroles que vous allez entendre.

—Oh ! tante Françoise ! protestèrent Pérard et sa femme.

—Le médecin a dit que je ne me remettrais pas, et moi je sens bien que je suis arrivée à la fin de ma vie. La machine est usée. Je n'ai pas peur de la mort, croyez-le bien .. Celui qui durant sa vie a toujours rempli ses devoirs meurt doucement. Je mourrais sans un seul regret, contente, si Paule, ma chère filleule, que j'ai toujours tant aimée, avait son bonheur assuré. Mais, hélas ! je vois noir dans son avenir et j'ai peur qu'elle ne soit un jour la plus malheureuse des femmes.

Paule, viens, approche-toi, ma poulette.

La jeune fille, qui avait son mouchoir sur ses yeux, s'avança et, machinalement, s'agenouilla devant le lit.

—C'est bien, dit la vieille, tu es là à ta place.

Elle continua :

—Paule, ma chérie, c'est une mourante qui te parle, et, tu le sais, mon enfant, on doit se garder de ne pas tenir compte des paroles de ceux qui vont mourir. Ecoute-moi donc. Les rêves sont choses creuses et il n'y a dans la vie que des réalités ; s'abandonner à ses rêves c'est se préparer de cruelles déceptions. On ne construit pas sur le sable mouvant, mais sur un terrain solide. Il en est de même de la vie, elle ne peut pas s'appuyer sur des illusions.

Paule, ma chérie, si tu veux être heureuse, ne cherche pas le bonheur au pays des songes, des chimères ; c'est ici, seulement, à Saint-Armand-les-Vignes, que tu le trouveras.

Il n'existe pas un meilleur jeune homme qu'Etienne Denizet et qui te convienne mieux. Paule, si tu deviens sa femme, tu seras heureuse. Pour la femme, avoir un bon

mari qui travaille et dont elle est aimée, voilà le bonheur !

Je sais que tu pourrais me répondre comme tu m'as déjà répondu, que tu as de l'amitié pour Etienne, mais que tu ne l'aimes point comme tu veux aimer celui que tu prendras pour mari.

Hé, ma chérie, qui te dit que, bientôt, tu n'aimeras pas Etienne comme il mérite d'être aimé, comme tu voudrais l'aimer pour devenir sa femme ?

Je ne te demande pas de dire tout de suite : je consens à épouser Etienne. Mais je te conjure de réfléchir, de penser sérieusement à ton avenir, de bien voir ce qu'est Etienne Denizot, ce qu'il vaut et ce qu'il est capable de faire pour toi !

Alors tu seras mieux disposée en sa faveur, tu comprendras que ton bonheur est près de lui et, dans des tressaillements de joie, tu sentiras que tu l'aimes d'amour.

Paule, mon enfant, promets-moi de te souvenir de mes paroles et de faire ce que je demande.

—Marraine, je vous le promets, répondit d'une voix étouffée la jeune fille qui sanglotait.

Françoise Rouget posa sa main sur la tête de Paule et lui dit :

—Va, tu es bonne et tu mérites d'être heureuse : relève-toi, ma chérie, ta vieille marraine te bénit !

Regardant le père et la mère elle reprit :

—Vous avez entendu ; vous aussi n'oubliez pas mes paroles.

Elle se tourna ensuite vers la mère et l'oncle d'Etienne et dit :

—Mère Denizot, vous embrasserez votre brave enfant pour la vieille Françoise Rouget, en lui disant qu'il ne doit pas désespérer encore.

Tout était dit.

Le frère et la sœur se retirèrent vivement impressionnés.

Le surlendemain la tante Françoise rendait le dernier soupir.

VIII

LA FONTAINE-BELLE-EAU

A cinq ou six cents mètres de Saint-Armand, il existe une fontaine appelée la Fontaine-Belle-Eau, où les jeunes filles du village, particulièrement l'été, pendant les grandes chaleurs, viennent chercher l'eau à l'usage du ménage et celle qu'emportent ceux qui travaillent aux vignes et aux champs.

La fontaine, profonde de quatre-vingts centimètres et large de cinquante à peine, est à fleur de terre et se trouve au bord d'un chemin dont le fossé reçoit son trop-plein. La nature l'a creusée au bas d'un large côteau planté de vignes et couronné de magnifiques sapins dont les cimes hautes et droites s'élancent fièrement vers le ciel.

On vient prendre l'eau à la fontaine avec des cruches que l'on appelle bures dans nos départements de l'Est. Ce sont des vases de grès à anse, d'une contenance de quatre à huit litres, s'arrendissant et s'élargissant du collet à la base. Au-dessous du collet, sur une des faces convexes, émerge un petit tube de la grosseur du doigt et ayant la forme d'une tétine, que l'on prend entre ses lèvres pour boire.

La Fontaine-Belle-Eau de Saint-Armand-les-Vignes est renommée dans toutes les communes environnantes. Ce n'est pas qu'elle ait quelque propriété médicale reconnue ; mais son eau a cette qualité d'être naturellement filtrée par couches sablonneuses qu'elle traverse souterrainement ; enfin elle est d'une grande limpidité, très agréable à boire et toujours très fraîche sans jamais être glacée.

Un des premiers jours de septembre, vers trois heures de l'après-midi, la belle Paule sortit de la maison de son grand-père, ayant une bure à chaque main, pour aller puiser de l'eau à la fontaine.

Sous son chapeau de paille de riz garni d'un crêpe et coquettement placé sur le côté de la tête, son gracieux et joli visage était adorable.

Du reste son vêtement de deuil lui allait à ravir, et, sans cependant rien ajouter à sa radieuse beauté, communiquait un charme indéfinissable à sa physionomie douce et rêveuse.....

Elle était seule sur le chemin poudreux, bordé de haies vives et plein de soleil. Bien que l'on approchât de l'automne, il faisait encore chaud comme aux jours caniculaires. La vendange s'annonçait bien, promettait beaucoup : toutes les tonnes seraient remplies.

Arrivée à la fontaine, Paule posa à terre ses deux vases, essuya sa figure mouillée de sueur, et comme elle n'était pas pressée de retourner à la maison, elle s'assit sur un petit tertre, à l'ombre d'un buisson, pour se reposer.

Cachés dans les haies, les petits des linots et des fauvettes, devenus grands, gazouillaient tous ensemble, pendant que les grillons et les cigales chantaient, tapis dans les hautes herbes.

Dans les haies et les buissons venaient aussi se réfugier des bandes de grives, après avoir couru à travers les vignes où, en visitant les grappes, elle gobaient les premiers grains mûrs.

Paule écoutait le chant des oiseaux et des grillons et tout en promenant mélancoliquement ses regards sur la campagne, elle pensait à ce que lui avait dit sa marraine et à la promesse qu'elle avait faite.

—Oui, se disait-elle, Etienne Denizot est un brave et honnête garçon ; il n'a pas les mains fines et les belles manières des jeunes gens des villes, mais il est bon et, bien sûr, celle qu'il prendra pour femme sera heureuse.

Pauline comprenait que la tante Françoise, en lui parlant comme elle avait fait, n'avait en vue que son bonheur ; elle sentait en elle le regret de ne pas l'aimer d'amour.

Tout-à-coup, le bruit d'une respiration haletante l'arracha à ses réflexions.

C'était un chien qui venait de se montrer sur le chemin, après avoir traversé la haie, un beau chien d'arrêt noir et blanc à poil ras, aux longues oreilles tombantes. L'animal était essoufflé, avait chaud, et sa gueule ouverte et sa langue tirée indiquaient qu'il avait une grande soif.

En effet, il se précipita dans le fossé qui recevait l'eau de la fontaine et but avidement avec un bruit de langue qui témoignait de la satisfaction et du bien-être qu'il éprouvait.

Après s'être désaltéré, ayant sans doute besoin de se mieux rafraîchir encore, il prit un bain en se roulant dans l'eau, à l'endroit même où il venait de boire.

—Pauvre bête ! murmura la jeune fille, allons, maintenant, le voilà content.

Elle se leva, s'approcha de la fontaine et remplit sa première bure ; elle allait prendre la seconde pour la plonger dans la belle eau claire, lorsque, soudain, un jeune homme, un chasseur, le maître du chien, parut à son tour sur le chemin.

Il était vêtu d'un élégant costume de chasse de velours marron rayé : ses pieds étaient chaussés de forts brodequins sur lesquels tombaient de hautes guêtres qui enveloppaient ses jambes jusque sous les genoux ; pour coiffure il avait un chapeau de feutre mou aux larges ailes relevées de chaque côté de la tête.

Il avait la gibecière au côté du fusil désarmé en bandoulière.

Il paraissait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans ; il était grand, bien taillé et de bonne tournure. Sa barbe noire qu'il portait en collier, encadrait sa figure aux traits fins.

et réguliers, un peu brunie par le hâle, à laquelle deux grands yeux fendus sous un beau et large front donnaient un caractère d'énergie, de force, de fierté, d'animation, de vie.

Un cri de surprise et de joie avait failli échapper à la jeune fille ; mais peut-être n'avait-elle pas eu la force de le pousser tant son saisissement avait été prompt et violent.

Certes, il y avait de quoi ; du premier coup d'œil Paule venait de reconnaître le bel inconnu qui pendant plusieurs mois, avait été l'objet de tous ses rêves, avait occupé toutes ses pensées, et que, un instant auparavant, elle désespérait de revoir jamais.

D'abord elle était devenue rouge comme la fleur du grenadier, puis une réaction s'était faite et, très pâle maintenant, le cœur battant à se briser, elle tremblait comme la feuille.

À la vue de cette belle jeune fille qui lui apparaissait comme une ondine, ou une amadryade, le jeune homme s'était arrêté frappé d'admiration ; enfin il s'avança son chapeau à la main.

Par un mouvement inconscient, peut-être, mais certainement instinctif, la jeune fille passa sa main sur son front pour écarter quelques frisons dérangés par un souffle de la brise, secoua légèrement ses jupes et étira son corsage.

Les grandes coquettes des salons, des boudoirs et d'ailleurs, ne font pas autre chose quand un inconnu se présente à elles. C'est quelque chose comme le mouvement à la fois offensif et défensif de la sentinelle qui aperçoit l'ennemi.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, après avoir salué avec beaucoup de politesse, depuis plus d'une heure je souffre de la soif ; vous seriez bien aimable en me permettant de boire à cette cruche, que vous venez de remplir de cette belle eau claire et fraîche.

— Oh ! avec grand plaisir, monsieur.

Et se baissant vivement, elle prit la bure, la leva à la

hauteur de son visage et la pencha légèrement, approchant le tube de la bouche du chasseur.

Celui-ci but à longs traits, mais sans cesser de regarder cette ravissante jeune fille, qu'il ne se lassait pas d'admirer, qui le tenait sous le charme, et qui souriante, laissait voir entre ses lèvres roses, des dents fines et blanches, les plus belles qu'on pût voir.

Quand il eut fini de boire, il prit la cruche des mains de la jeune fille, en disant :

—Je vous remercie, mademoiselle.

Puis, ayant posé la cruche à terre, à côté de l'autre, il reprit :

—Mademoiselle, notre rencontre près de cette fontaine me remet en mémoire une scène charmante des temps primitifs, racontée dans la genèse, et pour un peu je m'imaginerais que vous êtes la belle Rébecca, fille de Batuel, fils de Nachor, frère d'Abraham, le patriarche.

—Il y a un peu de cela, peut-être, monsieur, répondit la jeune fille avec une émotion visible ; seulement je ne suis pas Rébecca qui donna à boire à Eliézer, serviteur d'Abraham, ainsi qu'à ses chameaux.

Un peu étourdiment, elle ajouta :

—Et vous n'êtes pas non plus Isaac à qui Rébecca fut donnée pour épouse.

L'inconnu sourit, et après un court silence :

—Me permettez-vous, mademoiselle de vous demander votre nom ?

—Je m'appelle Paule, monsieur, Paule Pérard.

—Vous êtes en deuil, auriez-vous perdu récemment une personne de votre famille qui vous était chère ?

—Oui, monsieur, répondit-elle tristement, ma grand'tante et ma marraine, Françoise Rouget, est morte, il y a quinze jours.

—Je prends part à votre peine, mademoiselle. Il me semble que ce nom de Rouget, que vous venez de prononcer, ne m'est pas inconnu.

—Mon grand-père, qui a été militaire et qui est décoré, se nomme Pierre Rouget.

—Oui, oui, Pierre Rouget, on a parlé devant moi de votre grand-père, mademoiselle.

—Oh ! on ne disait pas de mal de lui !

—Au contraire, mademoiselle, au contraire.

—Mon grand-père est un des hommes les plus honnêtes et les meilleurs qui existent.

—Si je ne me trompe pas, mademoiselle, ce village, dont j'aperçois d'ici les premières maisons à travers les arbres, est Saint-Armand-les-Vignes ?

—Vous ne vous trompez pas, monsieur.

—Est-ce que vous êtes de Saint-Armand, mademoiselle Paule ?

—J'y suis née et j'y ai toujours demeuré.

—Moi, mademoiselle, je ne suis pas de la Bourgogne, et je ne connais guère ce canton ; cependant j'ai déjà passé une fois à Saint-Armand-les-Vignes.

—Oui, au mois de mai dernier, dit Paule vivement et sans réfléchir, c'était dans la matinée et il y avait un beau soleil comme aujourd'hui ; vous étiez à cheval.

—C'est vrai. Ainsi vous m'avez vu ?

—Oui.

—Et vous vous rappelez que c'était au mois de mai, le matin, et qu'il faisait un temps superbe ?

Paule, comprenant qu'elle avait manqué de réserve, rougit et baissa les yeux.

Pendant quelques instants le jeune homme la regarda fixement.

—Ah ! fit-il d'un ton presque joyeux, je me souviens..... Comme je passais dans la grande rue de Saint-Armand, une jeune fille parut à une fenêtre ; c'est à peine si j'ai pu voir son visage, car mon cheval allait d'un trot rapide ; cependant, mademoiselle, je vous reconnais maintenant. Oui, oui, c'était vous.

La rougeur de Paule devint plus vive encore.

—Tenez, continua le jeune homme, je vois encore cette fenêtre du premier étage tout enguirlandée de feuillages verts auxquels se mêlaient des fleurs bleues, roses et blanches. Oh ! comme cette verdure et ces jolies fleurs du printemps étaient bien le cadre qui vous convenait ! J'au-

rai probablement l'occasion de passer encore à Saint-Armand, et je reconnaitrai facilement la fenêtre et la maison blanche aux volets verts.

—Non, répondit Paule en secouant la tête, vous cherchiez vainement la maison, elle n'existe plus.

—Que voulez-vous dire ?

—Une main malveillante, croit-on, y a mis le feu et elle a été entièrement brûlée.

—Oh !

—Les pertes ont été d'une certaine importance ; mais elles étaient heureusement couvertes par des assurances. Depuis quelques jours la reconstruction est commencée.

Pour le moment nous demeurons, mon père, ma mère et moi, chez Pierre Rouget, mon grand-père. Sa maison est la deuxième que vous voyez d'ici, à travers les arbres.

—Oui, je la vois, mademoiselle. Vous connaissez sans doute M. de Vaucreux, dont le domaine est à deux petites lieues de Saint-Armand-les-Vignes ?

—Oui, monsieur, je connais M. de Vaucreux et je suis même allé deux ou trois fois au château de la Chaumelle, avec mon grand-père.

—Eh bien, mademoiselle, je suis actuellement l'hôte de M. de Vaucreux, et je resterai probablement à la Chaumelle jusqu'à la fin de ce mois, temps suffisant pour faire un peu la guerre aux lièvres, aux perdrix et aux cailles qui abondent en ce pays.

Les yeux de Paule se portèrent machinalement sur la gibecière.

—Je n'ai pas été heureux cette après-midi, reprit le jeune homme en souriant, je n'ai tué que quatre perdreaux et une demi-douzaine de cailles.

Après une pause, il continua :

—Vous avez bien voulu me dire votre nom, mademoiselle, je croirais manquer à un de mes devoirs si je ne vous faisais pas connaître le mien : je suis le comte Maxime de Verdraine.

La jeune fille tressaillit dans tout son être et un éclair de joie illumina son regard.

—Décidément, pensait le jeune chasseur, cette jeune fille

est divinement belle et plus je l'examine, plus je l'entends, plus je la trouve adorable.

Il ne se rendait pas bien compte des sensations qu'il éprouvait ; mais il était sous le charme que subissaient tous ceux qui s'approchaient de la belle Paule.

N'ayant plus rien à dire, il semblait que les deux jeunes gens dussent se séparer, et cependant ni elle ni lui ne bougeaient ; évidemment ils avaient de la peine à se quitter.

Du reste, Maxime le dit franchement à Paule, et voulant prolonger l'entrevue, il parla avec une certaine expansion.

—M. de Vaucreux, dit-il, est un ami de mon grand-père, le marquis de Verdraine. Ils ne s'étaient pas vus depuis une quinzaine d'années lorsque M. de Vaucreux, l'année dernière, est venu rendre visite à mon aïeul au château de Verdraine, dans le Dauphiné ; il est resté près de trois semaines avec nous, et, en partant, il me fit promettre de venir le voir à la Chaumelle.

Fidèle à ma promesse, je suis venu voir M. de Vaucreux au mois de mai dernier ; mais j'étais attendu à Paris et je n'ai pu rester que cinq jours.

J'avais été parfaitement reçu et je regrettais de ne pouvoir faire un plus long séjour à la Chaumelle. Pour m'engager à revenir, sachant que j'aimais beaucoup la chasse, M. de Vaucreux parla de ses bois remplis, me dit-il, de chevreuils, de lièvres ; des belles plaines de ce pays où il y a abondance de gibier à plumes. Je sais quels égards sont dus à un vieillard, qui est de plus l'ami de ma famille. Je suis revenu et je m'en félicite doublement : d'abord parce que j'ai pu déjà donner la satisfaction la plus entière à mes goûts cynégétiques ; et ensuite, mademoiselle Paule, parce que je viens d'avoir le bonheur de vous rencontrer.

—Oh ! monsieur ! fit la jeune fille dont le cœur s'était remis à battre avec violence.

—Laissez-moi vous le dire, mademoiselle, reprit-il avec vivacité et d'un ton pénétré, je n'oublierai jamais l'heureux instant que je viens de passer près de vous, je n'oublierai jamais que vous m'avez donné à boire comme Rebecca au serviteur d'Abraham.

—Ah ! tenez il me semble maintenant que ce coin de la Bourgogne où nous sommes, est le plus beau pays du monde, et que je n'ai jamais vu un plus beau soleil que celui qui descend en ce moment vers l'horizon et vous enveloppe de ses rayons d'or comme un manteau céleste !

—Mon Dieu, monsieur, pourquoi me faites-vous cela ! halbutia la jeune fille avec embarras et un grand trouble.

—Pourquoi, pourquoi ? Mais parce que je ne sais quel parfum et quelle poésie se dégagent de toute votre personne !

—Vous oubliez que je suis de Saint-Armand-les-Vignes, que je ne suis qu'une paysanne.

—Hé ! que m'importe, s'écria-t-il avec exaltation, si vous avez la grâce et la beauté d'une reine.

Paule ne trouva rien à répondre. Elle était toute palpitante d'émotion et aussi, disons-le, de joie.

—Mademoiselle Paule, reprit le jeune homme d'une voix plus calme, m'autorisez-vous, lorsque je passerai à Saint-Armand, à entrer dans la maison de Pierre Rouget, votre grand-père ?

—Oh ! je ne peux pas vous défendre cela, monsieur ; ce sera un grand honneur pour mon grand-père, mes parents et moi.

—Merci, dit-il, en tendant la main à la jeune fille.

—Paule hésita un instant comme confuse et honteuse, puis enfin mit sa petite main tremblante dans celle du jeune homme qui la pressa doucement en disant :

—Mademoiselle Paule, je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt.

Sur ces mots, il salua puis appela :

—Faraud, Faraud !

Le chien qui après s'être secoué, s'était étendu sur l'herbe pour se sécher au soleil, se dressa sur ses pattes, regarda fixement son maître, devina la direction qu'il fallait prendre et partit en avant-garde.

Le chasseur avait déjà disparu, non sans s'être retourné plusieurs fois, que Paule était encore à la même place, immobile, les yeux fixes, les bras ballants.

Un long soupir s'échappa de sa poitrine.

—Il se nomme Maxime de Verdraine, murmura-t-elle, il est comte, et son grand-père est marquis !

A ce moment, derrière la jeune fille retentit un éclat de rire aigu, sardonique, qui produisit sur elle l'effet d'un cri sinistre sur une joyeuse assemblée.

IX

PREMIÈRE VISITE

La belle Paule eut un haut-le-corps, se retourna brusquement et se trouva en face de la petite bossue, sa sœur ennemie.

Hé ! dis donc, Fanchon-la-Princesse, fit l'incendiaire de sa voix traînante et avec un accent moqueur, tu donnes rendez-vous ici à de beaux chasseurs... Ah ! ah ! ah ! voilà donc pourquoi tu viens si souvent remplir tes bures à la fontaine !

Ayant lancé cette méchanceté, la vilaine bossue bondit hors du chemin, traversa la haie et se perdit dans les vignes en ricanant.

Paule avait ressenti une impression d'effroi bientôt suivie d'un mouvement de colère. Mais la flamme de son regard

s'éteignit subitement ; elle haussa les épaules avec dédain et eut un sourire de suprême mépris.

Elle remplit d'eau sa seconde cruche et se mit en marche.

Elle ne pensait déjà plus à la bossue. Ah ! elle avait bien autre chose à faire. Toutes ses pensées maintenant étaient pour Maxime de Verdraine.

Enfin, elle l'avait revu son bel inconnu qu'elle avait tant attendu, et elle savait son nom.

— Il est comte et son père est marquis, répétait-elle avec un étrange frémissement de plaisir.

Les sages paroles, les affectueuses recommandations de la tante Françoise sur son lit de mort n'avaient plus d'écho dans son cœur, elles étaient oubliées. Et ce qu'elle avait promis ? Oublié aussi.

Pauvre Etienne Denizot !

Maxime lui avait dit :

— A bientôt !

Mais ces mots étaient-il bien l'expression de sa pensée, du désir de la revoir ?

Si, oubliant qu'elle l'avait autorisé à se présenter chez son grand-père, il n'allait pas venir ! Si leur rencontre, due au hasard, allait être la fin du joli roman commencé !

En songeant à cela, sa poitrine se gonflait, elle se sentait serrée à la gorge et éprouvait une violente douleur au cœur.

— Oh ! comme je l'aime, mon Dieu, comme je l'aime ! se disait-elle en soupirant.

Puis après de nouvelles réflexions elle reprenait :

— Oh ! oui, je l'aime, je le sens au trouble de mes pensées, aux palpitations de mon cœur, à l'agitation qui est en moi !

Elle rentra. Sa mère lui dit :

— Paule, tu es restée bien longtemps.

— C'est vrai, répondit-elle.

Et comme sa mère ne lui demanda point ce qui l'avait retardée, elle garda le silence sur son aventure.

Mais le soir, après souper, en présence de son père et de son aïeul, elle éprouva le besoin de faire ses confidences ; elle ne pouvait plus garder son secret.

Elle parla d'abord du jeune et beau cavalier qu'elle avait vu, au mois de mai, passer dans la grand rue de Saint-Armand. Ensuite elle raconta sa rencontre avec le jeune homme près de la fontaine et répéta ce qu'il lui avait dit avec une exactitude qui indiquait qu'aucune des paroles du comte de Verdaine ne lui avait échappé.

Ce récit fut suivi d'un assez long silence.

On avait écouté la jeune fille religieusement, avec une sorte d'ahurissement, les yeux grands ouverts, buvant ses paroles.

—C'est comme un conte de fées, dit la mère.

—C'est merveilleux, appuya Pérard.

L'ancien sergent se leva, très grave, et dit d'un ton solennel :

La prédiction de la vieille gitana du Trocadéro va s'accomplir ; Paule tu seras comtesse !

—Elle sera comtesse ! répétèrent comme un écho Pérard et sa femme.

La jeune fille se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

A l'heure où se passait cette scène de famille, Mélie la bossue avait déjà raconté à vingt personnes qu'elle avait surpris Fanchon-la-Princesse, près de la fontaine, en tête-à-tête, en conversation mystérieuse avec un jeune et beau chasseur à qui, bien sûr, elle donnait des rendez-vous.

Une traînée de poudre ne s'enflamme pas plus vite que ne se propagea dans le village le raconter de la bossue.

La chose donna lieu à toutes sortes de commentaires, plus ou moins malveillants. Les méchants s'en donnèrent à-cœur-joie et déchirèrent à belles dents la jeune fille. Les jalouses et les envieuses, elles étaient nombreuses, n'hésitaient pas à dire que Fanchon-la-Princesse avait un et même plusieurs amants, que c'était une hypocrite, une rouée, qui savait on ne peut mieux cacher son jeu. Elle avait jusqu'alors réussi à tromper tout le monde ; elle avait volé sa réputation de fille honnête et sage ; mais c'était fini, on lui arracherait son masque, à cette Fanchon, une éhontée, une rien du tout !

Le jour même on rapporta tous ces clabaudages à Etienne

Denizot. Il écouta avec un grand calme et ne se donna même pas la peine de s'indigner.

—Voilà de grosses vilenies, dit-il tranquillement ; on reconnaîtrait l'œuvre de la jalousie et de l'envie. Mais Paule Pérard n'a besoin ni de se défendre, ni d'être défendue ; la calomnie ne peut pas l'atteindre, elle est au-dessus de ces infamies et dédaigne ce que peuvent dire ou penser les méchants et les sots.

La nuit fut sans sommeil pour la belle Paule. Mais l'on n'a pas besoin de dormir pour rêver. Elle repassa dans sa mémoire tous les contes de fées qu'elle avait lus ; elle se substituait ou à Florine ou à Finette, ou à Cendrillon, ou à Peau-d'Ane, ou à la belle au bois dormant, et le jeune comte de Verdraine était toujours le prince Charmant de l'histoire merveilleuse dont elle était l'héroïne.

Croyant à la prédiction de la bohémienne espagnole, son grand-père avait dit :

—Paule, tu seras comtesse !

Mais n'était-ce pas une de ces chimères dont avait parlé tant de fois la tante Françoise ?

Et au milieu de l'éblouissement de son rêve, le doute venait tout à coup assombrir le tableau.

Alors, tournant et retournant sa tête sur l'oreiller, elle murmurait avec angoisse :

—S'il ne venait pas !

Dans la journée, vers deux heures, un homme ayant un panier à son bras, entra dans la maison de Pierre Rouget. Il salua et plaça sur la table son panier dont le contenu était recouvert d'une serviette blanche de fine toile.

—Monsieur Rouget, dit-il, s'adressant au vieillard, je suis au service de M. de Vaucreux.

—Ah ! fit l'ancien sergent, ouvrant ses deux oreilles.

—Et, continua le domestique, je vous apporte ce qu'il y a dans ce panier de la part de mon maître.

—Qu'y a-t-il dans ce panier ?

—Veuillez lire d'abord ce que vous écrit M. de Vaucreux, dit le messager en tendant une lettre.

Le vieillard la prit, rompit le cachet et lut :

“ Cher monsieur Rouget,

“ Vous ne chassez plus depuis bien des années et votre gendre n'a jamais été chasseur : aussi ne devez-vous pas manger souvent du gibier. Faites moi donc l'amitié d'accepter ce que je vous envoie pour vous et votre famille.

“ Comme vous le savez, mon cher Rouget, devenu impotent, je suis encore moins ingambe que vous et j'ai dû lâcher le fusil comme bien d'autres choses.

“ Mais j'ai chez moi, en ce moment, le fils d'un de mes amis, un jeune gentilhomme qui, nouveau Nemrod, pourrait se charger à lui seul de dépeupler nos bois et nos plaines.

“ Hier, paraît-il, on lui a parlé de vous et c'est lui, je dois l'avouer franchement, qui m'a rappelé que vous avez été un de mes bons compagnons de chasse et que, parce que vous ne chassez plus, vous ne devez pas être absolument privé du plaisir de manger du gibier.

“ Croyez, mon cher Rouget, à mes sentiments d'estime et de sympathie.

G. DE VAUCREUX.”

Quand l'ancien sergent releva la tête, sa fille et sa petite-fille remarquèrent qu'il avait les yeux étincelants et dans l'ensemble de sa physionomie comme un air de triomphe.

Enfin on découvrit le panier d'où l'on tira successivement quatre perdreaux, un lièvre et un cuissot de chevreuil.

Le présent ne laissait rien à désirer et était digne de celui ou de ceux qui le faisaient, mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'était plus le comte de Verdraine que M. de Vaucreux qui avait eu la pensée de l'envoi.

— Mon ami, dit Pierre Rouget au domestique en lui remettant une pièce de deux francs dans la main, vous remercirez bien M. de Vaucreux en mon nom et au nom de tous les miens.

Le messenger reprit son panier et se retira.

Alors le grand-père dit à la jeune fille :

—Tiens, Paule, lis cette lettre à haute voix.

La lecture faite on échangea des regards pleins d'interrogations.

Le vieillard était souriant. Comme la veille, il dit :

—Paule, tu seras comtesse.

—Oh ! grand-père, prenez garde de vous tromper !

—C'est bien, c'est bien, nous verrons.

—Allons, se disait la jeune fille, dont le cœur débordait de joie, il viendra !

On l'attendit jusqu'au soir, le lendemain toute la journée et une partie du jour suivant.

Paule était triste, agitée, inquiète, il lui prenait des envies de pleurer. Elle se retenait, renfonçait ses larmes, étouffait ses soupirs.

Trois heures venaient de sonner ; soudain, les sabots d'un cheval se firent entendre sur la route.

Aussitôt le cœur de Paule se mit à battre violemment, ses yeux s'illuminèrent et son visage s'épanouit. Plus de trace de préoccupation, de tristesse, d'inquiétude. Elle s'était dit :

—C'est lui !

Elle ne se trompait pas. Le cheval s'arrêta devant la maison, le comte mit pied à terre lestement, et avant que Pierre Rouget ait eu le temps d'ouvrir la porte au visiteur, celui-ci avait attaché sa monture à un anneau de fer fixé dans la muraille, qui était tout de suite tombé sous ses yeux.

—Ma petite-fille nous a prévenus de votre visite, monsieur le comte, dit l'ancien soldat ; donnez-vous la peine d'entrer et soyez le bienvenu dans notre humble demeure.

Le jeune homme entra, salua Mme Pérard avec une grâce parfaite et, remarquant que Paule était toute tremblante, il se contenta de l'envelopper d'un regard ardent qu'elle sentit pénétrer au plus profond de son âme.

Pierre Rouget fit asseoir le comte pendant que Mme Pérard courait appeler son mari qui travaillait dans le jardin.

En attendant Pérard, qui ne voulait pas se présenter sans avoir fait un peu de toilette, on se mit à causer, et en dépit de son émotion, qu'elle ne parvenait pas à vaincre, Paule dut prendre part à la conversation.

Sa voix était douce, harmonieuse, très sympathique.

Sans être instruite, la jeune fille savait assez de chose pour ne pas paraître ignorante. Elle avait des mots heureux, la répartie vive, des réflexions inattendues et très sensées. Elle apparaissait au jeune homme sous un nouvel aspect, et plus encore que près de la fontaine, il était sous le charme.

Trouvant un plaisir extrême à l'entendre, il s'ingéniait à la faire parler et, avec une grande courtoisie, l'aidait à mettre en relief tous ses avantages. En même temps, lui-même se montrait spirituel et plein d'entrain.

Il avait facilement deviné qu'il était aimé... L'attitude de la jeune fille près de la fontaine, son trouble, son embarras, ses rougeurs, certaines paroles qui lui étaient échappées l'avaient trahie.

A son tour, maintenant, le jeune homme éprouvait le même sentiment qu'il avait fait naître chez la jeune fille, et l'amour accomplissait son œuvre avec rapidité. Il avait beau se débattre, chercher à se défendre, à résister à ses impressions, la passion l'enflammait comme une mèche allumée embrase tout à coup une meule de paille.

Cependant, Jacques Pérard endimanché fit son entrée. Pierre Rouget présenta son gendre et, après quelques paroles échangées, on offrit au visiteur de se rafraîchir.

—Un verre de vieux Beaune, monsieur le comte, dit l'ancien sous-officier.

—Soit, monsieur, j'accepte.

Et pendant que Pérard descendait à la cave et que Paule alerte, gracieuse et avec une simplicité charmante préparait un verre sur une assiette et des biscuits sur une autre, le jeune homme se mit à examiner la pièce où il se trouvait.

Propre, bien tenue, il y régnait, grâce au bon goût de la jeune fille, un air d'élégance relative et de bien-être qui frappa le comte.

Sur une crédence de vieux chêne étaient rangés des assiettes aux couleurs vives, des vases d'étain et de cuivre brillants comme des soleils. Au-dessus, un trophée d'armes où le sabre d'honneur décerné à Rouget tenait la première place. A droite, sous verre, dans un cadre de bois noir, le brevet de chevalier de la Légion d'honneur. A gauche également encadré, le brevet de prévôt d'armes de l'ancien sergent.

Sur la vaste cheminée, des flambeaux de cuivre reluisants et un vase de vieille faïence contenant des fleurs. D'autres fleurs étaient placées sur la tablette d'un bahut style Louis XV.

Au-dessus du bahut, on voyait un miroir enchâssé dans un grand cadre de chêne sculpté. Puis, en face de la crédence, une horloge ancienne était posée sur une console.

Une table carrée autour de laquelle on s'asseyait pour prendre les repas occupait le milieu de la salle.

C'est sur cette table que la jeune fille avait apporté les biscuits, le verre et une assiette destinés au comte et deux autres verres pour son grand-père et son père, simplement posées sur la toile cirée.

Pérard reparut, remit la bouteille à son beau-père qui la déboucha et versa dans les verres. Cela fait, il prit son verre et dit :

—A votre santé, monsieur le comte, et merci de l'honneur que vous nous faites.

—A la vôtre, cher monsieur, et merci de votre cordial accueil.

—Comme le vieillard allait porter son verre à ses lèvres, le jeune homme l'arrêta.

—Un instant, messieurs, dit-il; est-ce que l'on ne trinque plus en Bourgogne ?

—Si, vraiment, monsieur le comte, mais nous n'osions pas.

—Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Vous êtes noble et nous sommes des paysans.

—Que me dites-vous là ? s'écria M. de Verdraine presque fâché ; est-ce que le cœur qui bat dans la poitrine d'un paysan est un organe différent du cœur qui bat dans

la poitrine d'un noble ? Ah ! monsieur Rouget, ce ruban, signe de l'honneur, accordé au dévouement, aux belles actions, récompense des services rendus à la patrie, vaut quelquefois mieux, croyez-le, qu'un titre de noblesse.

Allons, messieurs, trinquons et buvons au bonheur de mademoiselle Paule.

Ces paroles furent suivies du choc des verres

La mère et la fille étaient radieuses.

Le jeune homme resta encore quelques instants, puis se leva pour prendre congé.

—Mesdames et messieurs, dit-il avec un accent plein de séduction, je vous remercie une fois encore de votre gracieux et cordial accueil, et en vous quittant je vous demande la permission de revenir.

—Ce sera toujours avec le plus grand plaisir que nous recevrons monsieur le comte, répondit Mme Pérard.

—Merci, madame.

On se serra la main. Celle de Paule et celle du jeune homme tremblèrent pendant que leurs regards se croisaient.

On reconduisit le visiteur jusque dans la rue ; il se mit en selle, salua de la main une dernière fois et partit au trot.

MAXIME DE VERDRAINE

Le comte Maxime de Verdraine était le dernier descendant d'une famille de l'Isère, qui avait émigré et n'était revenue en France qu'après la Restauration.

Son père et sa mère étaient morts avant qu'il eût achevé ses études et complété son éducation ; il ne lui restait que son grand-père paternel et sa grand'mère maternelle.

Comme il arrive toujours, les deux grands-parents avaient voué à leur petits-fils une tendresse qui ressemblait à un culte. Les deux vieillards s'étaient unis pour faire au jeune comte une existence fleurie, brillante, rêvant pour lui un mariage superbe.

Le jeune homme grandit au milieu des caresses et du luxe, et rien n'était plus touchant que de voir ces deux vieillards s'entendre pour écarter du chemin de leur Benjamin tous les obstacles, tous les ennuis, jusqu'aux plus petites ronces.

On les blâmait bien un peu de cette espèce de fétichisme, mais quand on voyait le jeune comte, on était tout disposé à excuser cette tendresse, si excessive qu'elle fût.

C'est qu'il était vraiment séduisant, le comte Maxime de Verdraine.

Ses défauts, et Dieu sait qu'il en avait, étaient même, aux yeux des femmes surtout, autant d'attraits de plus.

Il était galant, entreprenant, passionné, prompt à s'enflammer, inconstant et sceptique.

Un homme ainsi doué va vite et loin dans les boudoirs.

Ajoutons que Maxime était un grand danseur et un beau joueur ; il était de plus bon musicien, et très habile dans les exercices du corps. Viveur élégant, il était l'âme de toutes les réunions joyeuses.

Aussi que de bonnes fortunes bien qu'il n'eût pas encore vingt-huit ans !

Sa fortune personnelle, en raison de ses goûts et du train qu'il menait, était médiocre ; mais les grands parents étaient là, et c'était à qui, de la grand'mère et du grand-père lui donnerait le plus, afin qu'il pût faire bonne figure à Paris, lorsqu'il y allait, et à Grenoble où habitaient les deux vieillards.

Nous croyons inutile de dire que Maxime usait largement et même abusait de la générosité de ses grands-parents.

—Prends garde, lui disait parfois sa grand'mère en essayant de le gronder, prends garde, je finirai par dire non.

—Vous, allons donc ! vous ne connaissez pas ce mot-là, grand'maman.

—C'est possible, mais tu me forceras à l'apprendre.

—Alors grand-papa dira deux fois oui.

—Parbleu, il te gâte à ce point, ton grand-père, que c'en est scandaleux ; il n'a pas la moindre énergie, ce pauvre marquis.

—Tandis que vous, grand'mère, vous êtes un roc pour la fermeté.

—Ah ! tu me railles, vaurien, mais ne t'y fie pas !

Le grand-père, de son côté, prenait de temps à autre ses grands airs en disant :

—Monsieur mon petit-fils, vous me ruinez !

—Moi, grand-papa ! Mais je comprends, tu dis cela pour faire plaisir à ma grand'mère.

—D'abord, monsieur, quand je suis fâché je vous défends de me tutoyer.

—Est-ce que tu veux que je t'appelle monsieur le marquis ?

—Pourquoi pas ?... Où serait le mal, si vous me respectiez un peu plus ?

—Je crois, bon papa, que tu m'aimerais un peu moins.

Et Maxime embrassait son grand-père comme il avait embrassé sa grand-mère. Et la gronderie se terminait toujours par quelque chose comme ceci :

—Allons, tiens, prends, et surtout ne le dis pas à la baronne, elle croirait que je manque d'énergie.

Il est vrai que la vieille baronne, elle aussi, avait dit :

—Tiens, prends, mauvais sujet, mais n'en parle pas au marquis, il se moquerait de moi.

Et Maxime prenait, prenait des deux mains.

Cependant les grands parents, qui avançaient en âge trouvaient que l'heure du mariage était venue pour l'héritier des Verdraine.

—Vois-tu, mon enfant, disaient-ils, un homme de ton rang doit perpétuer son nom.

—C'est bien mon intention.

—A la bonne heure.

—Soyez tranquilles, vous aurez des arrière-petits-enfants.

—Nous y comptons ; mais il faut se hâter ; nous sommes vieux, bien vieux, et nous n'avons plus guère le temps d'attendre.

—Bast ! répondit Maxime, vous vivrez l'un et l'autre jusqu'à cent ans !

—Admettons cela, si tu veux ; mais nous ne devons pas nous fier à la santé dont nous jouissons, les plus vieux arbres sont souvent ceux que la foudre frappe le plus volontiers.

Maxime souriait, embrassait les deux bons vieux, et retournait à ses plaisirs.

Cependant à la suite d'une indisposition assez grave de la baronne, il fut convenu que l'on s'occuperait sérieusement de l'établissement du jeune comte.

Oh ! il n'était pas exigeant, le séduisant gentilhomme ; pourvu qu'on lui trouvât une femme jeune, noble, riche et

belle, avec beaucoup de qualités et de vertus, il passait volontiers acquittement pour le reste.

Mais ces arrangements n'avaient rien changé à la vie du jeune homme, il s'amusait de plus belle, bien que ses grands-parents lui prêchassent la sagesse.

—Tu as été heureux jusqu'à ce jour, lui disait le marquis; tu n'as encore joué que la comédie de l'amour, prends garde au drame.

—Sois tranquille, grand-père, je connais le monde et sais ce que c'est que la vie.

Le drame ne devait pas se faire attendre.

Un matin le *Courrier de l'Isère* publiait le récit suivant :

UN DRAME CONJUGAL

“ Notre ville vient d'être le théâtre d'une véritable tragédie, avec son prologue amoureux et son dénouement terrible et sanglant.

“ On sait que l'hôtel Miramar est devenu depuis quelques années la résidence de M. de Reybole et de sa jeune femme, la *Belle Arlésienne*, comme on l'appelait dans les salons.

“ M. de Reybole avait soixante-cinq ans et sa femme à peine trente. Malgré la disproportion des âges, l'union avait été heureuse.

“ M. de Reybole était un grand vieillard jouissant d'une santé robuste, ayant toujours eu une vie austère. Lors de son mariage, il portait ses cinquante-cinq ans avec une vigueur telle qu'il pouvait facilement cacher deux lustres.

“ Il avait perdu sa première femme à la suite d'une longue et douloureuse maladie qui avait duré quinze années.

“ Bien qu'il n'eût pas d'enfant, M. de Reybole avait juré de ne pas se remarier; mais il avait compté sans l'amour. Son second mariage fut, en effet, un véritable mariage d'amour.

“ Il avait rencontré Mlle Claire de Brachey dans le monde. Elle avait vingt ans et était orpheline. Elle vivait chez

son tuteur, M. de Gabron, que cette tutelle embarrassait fort, car il n'avait que trente-deux ans, ce qui rendait la situation fort délicate.

“ La fortune de l'orpheline était modeste, celle de M. de Reybole très grande ; de plus M. de Reybole jouissait d'une réputation exceptionnelle pour son savoir, sa générosité et la dignité de sa vie...

“ On avait cru d'abord que Mlle de Brachey deviendrait Mme de Gabron, et peut-être la jeune fille avait-elle conçu cette espérance ; mais on apprit un jour que le jeune tuteur avait porté ses vues ailleurs et qu'il n'attendait que le mariage de sa pupille pour se marier lui-même.

“ Alors, tout en se disant qu'il commettait une folie, mais ne pouvant résister à la passion que Mlle de Brachey lui avait inspirée, M. de Reybole se présenta.

“ Soit dépit, soit ambition, il fut agréé...

“ Comme nous l'avons dit, les premières années de cette union furent heureuses. Le mari conduisait sa jeune femme à toutes les fêtes dont elle était la reine ; lui-même ouvrit son salon, tout fier de faire montre de son bonheur.

“ Malheureusement la maladie vint s'abattre sur le vieil époux, qui, en quelques mois, se courba, perdit une partie de son intelligence et devint quinteux et jaloux.

“ Mme de Reybole, dont la conduite avait toujours été exemplaire, remplit d'abord son rôle de garde-malade avec dévouement ; mais peu à peu, son goût pour le plaisir se réveilla, et tout en entourant son mari d'égards, elle redevint mondaine, et son hôtel fut de nouveau le rendez-vous de la jeunesse élégante de Grenoble.

“ L'été on allait s'installer à quelques lieues de la ville, non loin de Saint-Martin d'Uriage, dans une fort belle propriété.

“ A une lieue du domaine de M. de Reybole, il existe une ferme appartenant au comte Maxime de Verdraine, jeune gentilhomme cité par son élégance et ses succès dans le monde.

“ Que se passa-t-il ? Nous ne saurions le dire. Mais bientôt M. de Verdraine, qui n'avait été précédemment qu'un visiteur assez rare chez M. de Reybole, devint tout à coup l'hôte assidu et familier du château.

“ Il arriva ce qui était à prévoir d'un mari jaloux : les assiduités du jeune homme portèrent ombrage à M. de Reybole et il demanda à sa femme de ne plus le recevoir.

“ Ceci se passait il y a un mois, lors du retour des deux époux à Grenoble.

“ Le comte prévenu, il se montra plus circonspect ; mais il n'en fut pas de même de Mme de Reybole, qui finit par se compromettre en allant rendre de trop fréquentes visites à son voisin de campagne.

“ Ces visites n'étaient un secret pour personne, excepté pour le mari qui, cloué sur son fauteuil ou dans son lit, avait cru pouvoir laisser toute liberté à sa femme.

“ Celle-ci se croyait en toute sécurité ; mais elle avait compté sans ses bonnes amies.

“ Des lettres anonymes arrivèrent au mari, les unes discrètes, les autres plus explicites. Tout d'abord, M. de Reybole cria à la calomnie ; néanmoins il se rappela ce proverbe : Il n'y a pas de fumée sans feu !

“ Il fit épier sa femme, fouilla les tiroirs de l'imprudente et acquit la certitude qu'il était trompé.

“ Une explication eut-elle lieu entre les deux époux ? Cela est possible, probable même, à en croire les indiscretions des domestiques.

“ Dans ces derniers temps, Mme de Reybole avait pris l'habitude de s'enfermer dans sa chambre, se plaignant des emportements de son mari, qu'elle déclarait atteint d'un commencement de folie.

“ Avant-hier soir, Mme de Reybole rentrait comme d'habitude à l'heure du dîner, et après le repas se retira dans sa chambre.

“ Au dire des domestiques, le mari et la femme paraissaient très calmes. M. de Reybole, qui souffrait moins que les jours précédents, avait pu marcher dans son appartement sans le secours de Lucien, son valet de chambre, et en s'appuyant sur sa canne.

“ Cette canne est un fort bambou qui recèle une courte lame d'acier triangulaire.

“ Vers dix heures du soir, M. de Reybole se fit déshabiller par son domestique, qui le laissa très tranquille.

“ Or, hier matin, entrant chez son maître à l'heure habituelle, le valet de chambre fut tout étonné de trouver le lit vide, bien qu'une partie des vêtements fussent restés sur le siège où ils avaient été déposés la veille.

“ Cette disparition causa un véritable effroi au serviteur, qui appela immédiatement les autres domestiques.

“ Tout naturellement, on courut d'abord chez Mme de Reybole, dont l'appartement était séparé de celui de son mari par le salon, le boudoir et la salle à manger. La porte de la chambre était close, ce qui, d'abord, ne surprit point. On frappa plus fort et on appela. Rien. Aucun bruit à l'intérieur de la pièce. Pourquoi ce silence ? Cela devenait effrayant.

“ La femme de chambre songea au cabinet de toilette, qui avait une issue sur un couloir de dégagement. Elle y courut. La communication était ouverte, elle pénétra dans la chambre qui était dans l'obscurité, Mme de Reybole faisait toujours fermer les volets et tirer les rideaux avant de se coucher.

“ La femme de chambre appela de nouveau. Même silence.

“ Alors elle ouvrit une fenêtre et les volets de cette fenêtre.

“ Un spectacle horrible, épouvantable, s'offrit à ses yeux.

“ Sur le lit, souillé de sang, la jeune femme était étendue, la gorge nue et ayant au cœur une blessure autour de laquelle le sang s'était figé. La tête était livide et le corps froid.

“ Sur le tapis, M. de Reybole gisait, à demi vêtu, la poitrine traversée par un poignard resté dans la plaie.

“ La femme de chambre se mit à pousser des cris effroyables, se précipita sur la porte de chambre dont elle tira le verrou et qu'elle ouvrit.

“ Aussitôt tous les serviteurs entrèrent et joignirent leurs lamentations et leurs cris à ceux de la camériste, qui était véritablement folle de terreur et de douleur.

“ Sur la poitrine de Mme de Reybole, il y avait une lettre. Cette lettre, signée Maxime, était la preuve manifeste des

relations qui existaient entre le jeune homme et la jeune femme.

“ Sur un siège se trouvait la canne qui servait de gaine au poignard.”

Ce récit se terminait par la phrase consacrée :

“ La justice a commencé son enquête.”

.....
L'enquête était toute faite, rien que par l'examen des lieux, des cadavres et des objets.

Par une force de volonté extraordinaire, le mari avait pu se traîner sans bruit jusqu'à la chambre à coucher de sa femme, en passant par le cabinet de toilette. Arrivé près du lit il avait frappé d'une main sûre la malheureuse pendant son sommeil.

Pour expliquer et justifier son crime, M. de Reybole avait percé de son poignard la lettre révélatrice, et s'était tué ensuite.

Comment Mme de Reybole ne s'était-elle pas réveillé au bruit des pas de son mari et n'avait-elle pas lutté contre son meurtrier ? Voilà ce que l'on ne pouvait pas expliquer autrement que par l'emploi d'un narcotique administré furtivement à la victime, soit dans ses aliments, soit dans la tasse de thé qu'elle prenait chaque soir.

Comme bien on pense, l'événement eut un immense retentissement.

Tout naturellement Maxime de Verdraine fut interrogé par les magistrats. Bien qu'il fût reconnu que sa liaison avec la belle Arlésienne avait été la cause directe du terrible drame, il ne fut pas inquiété, il ne pouvait pas l'être. Mais le scandale était trop grand pour que le jeune homme bravât l'opinion publique en demeurant à Grenoble. Il ne fallait plus aussi que ses grands-parents songeassent à le marier dans le pays, au moins avant qu'un assez long temps se fût écoulé.

Le grand-père et la grand'mère étaient effrayés de tout le bruit qui se faisait autour de ce drame intime, et peut-être plus désolés encore de la conduite de leur petit-fils.

Ils décidèrent facilement le comte à s'éloigner. Il voya-

gerait jusqu'au moment où l'apaisement, sinon l'oubli, se serait fait sur cette tragédie.

Maxime partit, profondément affecté, sans doute, mais ne se croyant nullement responsable de la mort de Mme et de M. de Reybole.

Le drame conjugal occupa l'attention publique pendant quelque temps et le nom du comte Maxime était sur toutes les lèvres, aussi bien dans la mansarde que dans le salon. Enfin, peu à peu, le bruit se calma, et il ne fut plus question de la mort tragique des époux Reybole que de loin en loin, quand quelque femme un peu évaporée faisait trop parler d'elle.

— Qu'elle prenne garde, disait-on, tout cela pourrait bien finir comme pour la belle Arlésienne.

Quand revint la saison des soirées et des bals, l'absence de Maxime fut regrettée par plus d'une maîtresse de maison, et l'on se demandait pourquoi il prolongeait son exil.

— Après tout, disaient les indulgents, ce n'est pas sa faute. Sans doute, c'est là un grand malheur, mais la belle Arlésienne n'avait qu'à se mieux défendre.

— Mais s'est-elle seulement défendue ?

— On peut dire que non et même que c'est elle qui a attaqué.

— Elle était si coquette !

— D'ailleurs le comte de Verdraine n'était peut-être pas le premier.

On savait que le marquis et la baronne désiraient vivement marier le mauvais sujet, et plus d'une mère n'aurait pas demandé mieux que de lui donner sa fille. N'était-il pas fait pour plaire ? Sans compter qu'il serait un jour immensément riche.

Quelques-uns hochaient la tête, en murmurant :

— Le comte de Verdraine un beau parti, c'est vrai ; mais quels antécédents !

A cela d'autres répliquaient :

— Il s'est certainement corrigé ; d'ailleurs on sait que ces grands séducteurs font d'excellents maris... Eh ! mon Dieu, ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Il est toujours bon qu'un homme ait vécu, connaisse la vie avant de se marier.

Comme on le voit, Maxime était assez vite rentré en grâce.

Pendant ce temps, le jeune homme parcourait l'Angleterre où, nous pouvons le dire, il ne se plaisait guère.

On ne s'amuse pas en Angleterre, le pays du spleen par excellence.

Au bout d'une année, il se hasarda à revenir au château de Verdraine, à six lieues de Grenoble. Son grand-père et sa grand'mère s'y trouvaient ; car la vieille baronne, inséparable du marquis, passait chaque année les mois de la belle saison à Verdraine.

M. de Vaucreux était alors l'hôte du marquis, et nous savons qu'il avait invité le jeune comte à le venir voir en Bourgogne, ce que celui-ci avait promis.

Le marquis et la baronne, n'y voyant plus aucun inconvénient, auraient voulu garder Maxime près d'eux ; mais le comte s'était mis en tête de faire un nouveau voyage, en Espagne, cette fois, afin de se dédommager des jours tristes et sombres passés en Angleterre.

Il se remit en route, visita l'Espagne et le Portugal, puis rentra en France après une seconde absence de huit mois. Mais il ne s'arrêta que quarante-huit heures à Grenoble, le temps d'embrasser ses grands-parents et de faire lester son portefeuille devenu léger.

Il était alors venu faire à M. de Vaucreux la visite qu'il lui avait promise et avait de nouveau promis de revenir à la Chaumelle au mois de septembre de la même année.

Maintenant, nos lecteurs connaissent le comte Maxime de Verdraine.

Voilà l'homme dont la belle Paule s'était follement éprise et à qui elle désirait ardemment unir sa destinée, en se berçant dans des rêves de grandeur et de bonheur

XI

LA BOSSUE

Le lendemain de sa visite à la belle Paule et sa famille, le comte de Verdraine revenait de la chasse au bois, un peu avant midi, accompagné de deux autres chasseurs, jeunes gens à peu près de son âge, que M. de Vaucieux avait invités pour tenir compagnie à son hôte.

Maxime s'étant arrêté pour écouter le rapport d'un garde au sujet d'un sanglier, vieux solitaire auquel on devait donner la chasse le lendemain, ses compagnons étaient rentrés au château les premiers avec les chiens courants.

Comme le comte s'éloignait du garde, après lui avoir donné des ordres pour la prochaine chasse, une jeune fille difforme et sordidement vêtue s'approcha de lui, tendant la main.

— Mon bon monsieur, dit-elle d'une voix humble et dolente, la charité, s'il vous plaît.

Cette mendiante était Mélie la Bossue. La méchante fille ne se bornait pas à implorer la pitié des habitants de la commune, elle exerçait aussi son métier de mendiante et de vagabonde dans les villages voisins de Saint-Armand et même sur les routes et les chemins.

Ainsi s'expliquait sa présence aux abords du château de la Chaumelle où, chaque fois qu'elle y passait, on lui donnait une aumône.

Maxime jeta un regard de pitié sur la cagneuse, ouvrit son porte-monnaie et mit dans la main tendue vers lui une pièce de deux francs.

—Oh ! merci bien, monsieur le comte ; vous êtes compatissant, vous avez pitié des malheureux, ça vous portera bonheur.

Le jeune homme n'avait pu réprimer un mouvement de surprise.

—Vous me connaissez donc, que vous m'appellez monsieur le comte ? dit-il.

—Mais oui, monsieur le comte, je vous connais.

—Où m'avez-vous vu ?

—C'est la troisième fois aujourd'hui que je vous vois, monsieur le comte de Verdraine.

—Ah !

—Je suis de Saint-Armand-les-Vignes, monsieur le comte, et j'ai vu hier monsieur le comte comme il montait à cheval en sortant de la maison du vieux père Rouget.

—Ainsi, fit le jeune homme, on sait déjà à Saint-Armand-les-Vignes que je m'appelle le comte de Verdraine.

—Mon Dieu oui, monsieur le comte ; dans nos pays, voyez-vous, on sait tout de suite les choses.

—Il faut croire que les murs y ont des oreilles.

—Des oreilles, monsieur le comte, répondit malicieusement Mélie, il y en a quelquefois dans les buissons.

—Hein, que voulez-vous dire ?

—Il paraît, monsieur le comte, qu'on vous a vu l'autre jour près de la fontaine de Saint-Armand, et qu'on vous a entendu causer avec Fanchon-la-Princesse.

—Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ? fit le comte étonné.

—Mais c'est celui de la petite-fille au père Rouget.

—Je croyait que Mlle Pérard s'appelait Paule.

—Oui, oui, la belle Paule, monsieur le comte, mais Fanchon aussi ; à Saint-Armand tout le monde l'appelle Fanchon, Fanchon-la-Princesse.

—Je comprends qu'on appelle Mlle Paule Fanchon ; c'est

un nom familier que l'on donne au village à des jeunes filles ; mais pourquoi " la Princesse ? "

— Pourquoi ? Mais à cause de son air, de ses manières.

— Ah ! et quel air lui trouve-t-on ?

— Celui d'une grande dame, da.

— C'est vrai, pensa Maxime.

— Ces airs-là, voyez-vous, monsieur le comte, ça ne va pas à une paysanne, à une vigneronne.

— Ils vont à la grâce et à la beauté : Mlle Paule Pérard est jolie.

— Ça, c'est vrai... Oh ! elle le sait bien, allez.

— Parbleu ! Quelle est la jeune fille qui ne sait pas cela !

— Oui, monsieur le comte ; mais voilà, Fanchon le sait trop.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire.

La bossue, nous l'avons dit, nous l'avons vu, était mauvaise, et sa jalousie et sa haine contre Paule avaient pris des proportions extraordinaires ; elle brûlait du désir de dire du mal de la jeune fille ; mais elle sentait, devinait jusqu'à quel point le jeune homme s'intéressait déjà à Mlle Pérard et elle hésitait à la frapper des traits de son esprit caustique et méchant.

— Le vieux père Rouget, sa fille et son gendre ont tout l'air d'être de bien braves gens, reprit M. de Verdraine, qui ne demandait qu'à faire jaser la mendiante.

— Oh ! ça oui, monsieur le comte, répondit Mélio, ce sont de bien braves gens, le vieux surtout ; il a été soldat, il avait un grade et il a gagné la croix.

— Sont-ils riches ?

— Riches, non ; mais pour des paysans ils sont à leur aise.

— Quel âge a Mlle Pérard ?

— Elle vient d'entrer dans sa dix-huitième année.

— A ce que j'ai pu voir, elle est bonne et elle a du cœur.

— Peut-être bien.... Mais elle est vaniteuse et coquette.

— Voyez-vous ça !

— Elle a su enjôler tous les garçons.

— En vérité !

—Tous, monsieur le comte ; au bal, il n'y en a que pour elle, c'est une accapareuse.

Le comte se mit à rire.

—Mais, reprit-il, on n'a rien à dire sur sa conduite, elle est honnête, sage ?

—Ça, je ne sais pas.

—Comment, vous ne savez pas ?

—Ma fi, monsieur, quand une jeunesse faute, elle ne le crie pas sur les toits.

—Non, mais au village, tout le monde finit bientôt par le savoir.

—Des fois !

—Voyons, est-ce que vous supposez que Mlle Pérard a *fauté*, comme vous dites ?

—Je ne suppose rien, je dis seulement qu'on ne sait pas toujours les choses.

—Le jeune homme commençait à s'apercevoir que la petite bossue n'était pas la bienveillance même.

—Mademoiselle Paule, dit-il, était une grande enjôleuse à qui tous les garçons font la cour, elle a dû être déjà demandée en mariage plusieurs fois ?

—Plus de dix fois, et par les plus riches encore.

—Eh bien ?

—Eh bien, Fanchon-la-Princesse ne veut pas d'un paysan, elle est trop fière.

—Le comte ébaucha un nouveau sourire.

—Ainsi, fit-il, elle n'a eu jusqu'à présent de préférence pour aucun jeune homme ?

—Oh ! si ! oh ! si !

—Ah ! ah ! j'en étais sûr... Allons, racontez-moi cela.

—Il n'y a rien à raconter ; mais tout de même on a bien cru à Saint-Armand qu'elle se marierait avec Etienne Denizot.

—Qu'est-ce qu'il est, cet Etienne Denizot ?

—Un paysan, monsieur le comte, un cultivateur ; mais il est le plus beau garçon du village et aussi le meilleur... Il est honnête et rangé et fort travailleur.

La bossue avait prononcé l'éloge du jeune paysan avec une chaleur, une animation, qui frappa Maxime. Il était

fixé. La pauvre femme aimait Etienne et était jalouse de Paule.

C'était vrai.

Mélie, être difforme, fille laide, méchante, vicieuse, aimait Etienne Denizot. Elle l'aimait avec rage, avec désespoir, et c'était cet amour qui avait donné naissance à sa haine farouche, implacable, contre la belle Paule que le jeune paysan adorait.

— M. Etienne Denizot a-t-il demandé Mlle Pérard en mariage ? interrogea le comte.

— S'il l'a demandée ? Je le crois bien !... Tout le monde aurait voulu ce mariage, surtout la tante Françoise.

— Qui est-ce, la tante Françoise ?

— Elle est morte ; c'était la grand'tante et la marraine de Fanchon.

— Et elle voulait ce mariage ?

— Je le crois bien !

— Pourquoi ?

— Dame, je ne sais pas bien

— Est-ce que M. Denizot est riche ?

— C'est un des plus riches de Saint-Armand.

— Voilà la raison ?

— Peut-être, mais il y a autre chose ; Etienne avait sauvé la vie à la vieille Françoise.

— Comment cela ?

— Dans un incendie.

— Ah ! dans cet incendie qui a détruit la maison des parents de Mlle Paule ?

— Oui.

— Mais c'est donc un brave que M. Etienne ?

— Oh ! oui, allez, monsieur le comte, c'est un brave, aussi tout le monde l'aime.

— Même Mlle Pérard ?

— Oh ! elle, pas tant que ça.

— Ah !

— Si elle l'aimait comme il mérite de l'être, elle ne l'aurait pas refusé.

— Ainsi M. Etienne Denizot a été refusé ?

— Tout net.

—Elle est donc bien difficile, Mlle Paule ?

—Fanchon-la-Princesse est une mijaurée, une orgueilleuse ; ça se croit cent fois plus que ça n'est. Ça ne veut pas être la femme d'un paysan.

—Vraiment ?

—Mon Dieu oui ; tenez, c'est un homme comme vous qu'elle voudrait ; un homme riche, noble, un comte... Oh ! l'orgueilleuse, comme elle serait fière de s'appeler comtesse !

—Mais déjà on l'appelle princesse.

—Oui, mais en se moquant. Il faut vous dire qu'il y a une prédiction.

—Une prédiction ?

—Oui, monsieur, il paraît que dans le temps une sorcière espagnole a prédit au père Rouget que sa petite-fille deviendrait une grande dame.

—Voilà qui est étrange ! murmura le jeune homme.

Il reprit à haute voix :

—Je vous remercie des renseignements que vous avez bien voulu me donner ; je m'intéresse beaucoup à M. Etienne Denizot, qui est un brave et charmant garçon, et comme vous je regrette que Mlle Paule ne veuille pas de lui pour mari.

—Mais je ne regrette pas ça, monsieur, répliqua vivement Mélie.

—Prenez garde, dit le comte en souriant, vous allez me faire croire que vous aimez M. Etienne, le meilleur et le plus beau garçon de Saint-Armand.

La pauvre disgraciée rougit jusqu'aux oreilles.

—Oh ! moi, fit-elle avec une profonde amertume, je n'ai pas le droit d'aimer et encore moins celui de me marier !

—Tout le monde a le droit d'aimer.

—Vous croyez cela parce que vous êtes beau ; mais si vous étiez laid, affreux comme moi, vous verriez.

Il y avait tant d'âpreté douloureuse dans ces paroles que M. de Verdraine n'osa pas y répondre.

Il donna encore quelques pièces de menue monnaie à la mendicante et la quitta.

La cloche du château sonnait le dîner.

Mélie s'assit au bord de la route pour compter son argent.

Le comte lui avait donné quatre francs et douze sous. Jamais elle n'avait possédé une pareille somme.

—Il est riche et généreux, murmura-t-elle ; bien sûr il pense à Fanchon, elle est si belle !... Ça serait drôle tout de même s'il l'épousait !... Comtesse, elle serait comtesse !... Non, ajouta-t-elle d'une voix sourde, je ne veux pas !.....

Une pensée la fit tressaillir et elle reprit :

—Pourtant, si elle épousait un comte, elle s'en irait de Saint-Armand et ça serait fini, Etienne ne penserait plus à elle.

Dans un accès de colère elle montra le poing au ciel, puis se mit à sangloter en murmurant :

—Laide, bossue, horrible, je ne peux inspirer que la répulsion et le dégoût !

Cette douleur était navrante et bien digne d'un sentiment de commisération pour la créature qu'elle torturait, si perverse qu'elle fût.

Oui, elle était perverse, Mélie la bossue, elle était perverse par nature, cette malheureuse déshéritée ; mais nous devons dire que ses instincts mauvais avaient été entretenus, développés et poussés à l'extrême par ceux-là même contre qui elle les exerçait.

Née d'un amour de passage d'une fille pauvre et d'un vaurien, elle avait été abandonnée à la charité publique, à cause de sa laideur.

Elle avait grandi n'entendant autour d'elle que des sarcasmes ; on l'avait constamment accablée d'outrages. Sa première enfance, cet âge qui devrait être sacré pour les plus cruels et les plus éhontés, n'avait même pas été respectée.

Pour elle jamais une caresse, jamais un mot de pitié, elle avait subi tous les mauvais traitements qu'on inflige à un chien galeux.

Elle avait enduré la faim et la soif ; le froid l'avait engourdie sur les grands chemins ; souvent elle avait dû chercher sur des tas d'ordures de quoi apaiser sa faim.

Quand, par hasard, une âme charitable lui donnait sur du

pain un morceau de viande ou de lard, il se trouvait toujours ou un mendiant plus fort qu'elle ou un enfant pour le lui arracher.

Les garnements du pays s'étaient plu à souiller son âme. Elle n'ignorait rien du vice. A elle on avait enseigné la haine du bien et du beau comme aux autres enfants on en seigne la haine du mal et du laid.

Quand, privée de toutes choses, elle avait ressenti le besoin d'aimer, quand la femme s'était réveillée en elle et qu'elle s'était vue un objet d'horreur pour tous, elle avait été prise d'un désespoir furieux.

Bien des fois, cachée dans quelque coin, elle avait assisté à des rendez-vous d'amour. Bien des fois elle avait entendu des discours amoureux. Et lorsqu'elle voyait des lèvres se toucher dans un baiser, elle se disait amèrement :

—Moi, je ne saurai jamais ce que c'est qu'un baiser ! Jamais une parole d'amour ne sera chuchotée à mon oreille !

Oh ! dans ces moments-là, elle aurait voulu, comme Polyphème assistant aux amours d'Acis et de Galathée, écraser ceux qui, sans s'en douter, lui donnaient le spectacle de leur bonheur.

On parle des tortures de l'enfer ; nous ignorons ce qu'elles peuvent être ; mais celle qu'endurait alors la pauvre bossue, était certainement aussi horrible.

Un seul être humain lui avait témoigné de l'intérêt, de la pitié.

C'était Etienne Denizot.

Un soir d'hiver, —elle avait alors quinze ans, —des misérables à demi ivres s'étaient acharnés après elle, la huant, la poursuivant de leurs paroles ordurières. Et comme elle avait voulu répondre aux injures par des injures, aux mauvais traitements par une révolte, lançant une pierre aux lâches qui la brutalisaient, ils s'étaient rués sur elle, l'avaient dépouillée de ses haillons et se mettaient en devoir de la fouetter.

Mais, tout à coup, Etienne Denizot était arrivé sur le lieu de la scène, avait pris la défense de la malheureuse et mis en fuite ses agresseurs. Puis il l'avait aidée à se revêtir,

l'avait emmenée chez sa mère, l'avait fait manger, l'avait consolée de son mieux.

A partir de ce jour, Etienne était devenu pour la bossue un dieu, et peu à peu un amour immense, farouche, tant il était exclusif, avait envahi tout son être.

Mais Etienne aimait la belle Paule, cette Fanchon-la-Princesse qui faisait tourner toutes les têtes, et Mélic avait senti la jalousie la mordre cruellement au cœur.

Quelle dérision !

L'affreuse bossue, la pauvre mendiante jalouse de la belle Paule !

C'était de son amour insensé pour Etienne qu'était sorti sa haine implacable pour la belle jeune fille.

Alors, s'abandonnant complètement à tous ses mauvais penchants, elle n'avait plus eu que des pensées mauvaises et criminelles.

Elle avait maudit les hommes, blasphémé Dieu et constamment roulé dans sa tête de sinistres projets.

Le comte Maxime de Verdraine était charmé, subjugué et n'avait plus à se défendre contre ses impressions, il aimait Paule Pérard, et cet amour qui s'était si brusquement emparé de son cœur et de son âme, justifié par la beauté radiieuse de la jeune fille et tant de grâces charmantes, se faisait déjà sentir avec toutes les ardeurs d'une violente passion.

—Elle n'est que la fille d'un paysan, se disait-il, mais elle est si belle !... Et puis elle m'aime, j'en suis sûr. Mon existence jusqu'à ce jour a été agitée, fortement troublée ; il faut faire une fin, comme on dit, et je sens que près de cette adorable jeune fille je trouverai la tranquillité, le bonheur.

Il pensait ainsi, le comte de Verdraine. Or, quand un homme en est là, on peut dire qu'il est vaincu.

Déjà Maxime était saisi par le désir de posséder la ravissante paysanne.

Toutefois, à la louange du jeune homme, nous devons dire que la pensée d'une mauvaise action ne lui vint même pas.

Il y avait tant de candeur et à la fois tant de dignité dans toute la personne de la belle jeune fille, que l'idée d'un amour frivole n'était pas même admissible. Et puis bien que le jeune comte n'eût pas montré jusqu'à ce jour de grands scrupules dans ses aventures d'amour, il n'avait pu s'empêcher de concevoir un profond respect pour Pierre Rouget et les époux Pérard.

—Tout bien examiné, se dit-il, si je ne puis en faire ma femme j'y renoncerai et partirai immédiatement. Mais puisque M. de Vaucreux connaît cette famille, interrogeons-le ; sur ses réponses, je réglerai ma conduite.

Maxime n'était pas l'homme des atermoiements : il marchait toujours vite et allait toujours droit au but.

Dans l'après-midi, se trouvant seul avec le vieux châtelain, il lui parla de la visite qu'il avait faite la veille et en termes chaleureux, enthousiastes, de Mlle Pérard.

—Mon jeune ami, dit M. de Vaucreux en souriant, je comprends votre admiration ; Mlle Pérard, la belle Paule, comme on l'appelle, n'est pas seulement la plus charmante jeune fille de Saint-Armand-les-Vignes, elle est la perle de la contrée tout entière.

—J'ai remarqué qu'elle est idolâtrée des siens.

—Idolâtrée est le mot ; le père, la mère et surtout le grand-père l'adorent ; ils l'ont placée sur un piédestal, en ont fait leur fétiche, et pour un peu et s'ils en avaient les moyens ils lui bâtiraient un temple.

L'excès en tout est un défaut, dit le proverbe ; même dans l'affection, certaines exagérations sont mauvaises. L'éducation de Mlle Pérard est faite à l'envers.

—Comment cela ?

—Parce qu'on a fait naître en elle des idées singulières et qu'elle a des pensées qu'elle ne devrait pas avoir. Ses parents veulent la voir très au-dessus de ce qu'elle est réellement, elle s'est trop facilement imaginée qu'elle est d'une nature supérieure et privilégiée. Il y a là un danger, un grand danger, et j'ai bien peur que, plus tard, la trop charmante jeune fille ait beaucoup à souffrir.

J'ai plusieurs fois parlé de tout cela à Pierre Rouget et

je me suis même permis de le blâmer, mais il n'y a rien à dire aux gens qui ne veulent pas entendre.

—Néanmoins cette famille est honnête ?

—Parfaitement honnête et je la tiens en très haute estime ; j'ajoute que je considère comme un ami Pierre Rouget, qui, comme je vous l'ai dit, mon cher comte, a été pendant plus de vingt ans mon fidèle compagnon de chasse.

C'est en raison de mon amitié pour le grand-père que je m'intéresse à la petite-fille pour qui l'on rêve,—ce que je déplore,—une haute et brillante destinée.

—Mais si elle a le droit d'y prétendre ?

—Oui, pour sa beauté, sa conduite irréprochable et l'honorabilité de ses parents ; mais ce n'est pas assez.

—Il me semble pourtant que c'est déjà beaucoup, et je ne vois pas pourquoi une jeune fille belle, distinguée et sage comme Mlle Paule, ne sortirait pas de la classe où elle est née.

—Mon cher ami, il manque à cette jeune fille l'instruction et l'éducation que réclame le monde.

—Oh ! le monde !... Il est ridicule, le monde. Fût-elle née tout au bas de l'échelle sociale, une femme, pour peu qu'elle soit bien douée, et c'est ici le cas, sait vite acquérir nos manières, nos usages.

—En principe, d'accord, mon cher comte, mais dans la pratique c'est autre chose.

—Je suis d'un avis contraire.

—Je sais bien que je ne vous ferai pas changer d'opinion répliqua M. de Vancieux avec un fin sourire ; du moment qu'une femme est belle, vous voudriez la voir monter sur un trône.

—C'est vrai, pourvu cependant qu'elle soit pure, gracieuse, et que l'honneur de sa famille soit intact.

—Comte, je vous trouve bien romanesque.

—J'ai toujours été ainsi, parce que j'ai toujours été dans le vrai.

—Dites plutôt parce que vous avez toujours été amoureux.

—Eh bien ! si vous voulez, mon cher hôte. Oui, à mes

yeux, l'amour est tout ! Tout vient de l'amour, tout y retourne.

—Je puis être de votre avis, comte, mais à la condition que l'amour sera bien placé.

—Ce qui veut dire ?

—Que l'amour qui déroge n'est pas de l'amour.

—Par exemple, s'écria le jeune homme, voilà une étrange définition du sentiment qu'on appelle l'amour ! Je n'avais jamais pensé que, dans certains cas, l'amour cessait d'être l'amour ! Mais qu'est-ce que vous appelez déroger ? Voyons monsieur, en seriez-vous encore aux préjugés sur la naissance ?

—Non. J'entends que l'amour déroge quand il s'adresse à un être indigne.

—Soit ; mais Mlle Paule Pérard n'est plus en cause, je suppose ; vous venez de me dire qu'elle méritait tous les respects et que sa famille était des plus honorables.

—J'ai dit cela et je le répète ; mais ces honnêtes gens sont des paysans ignorants ; la jeune fille est distinguée, gracieuse par nature, mais sans instruction sérieuse.

—L'instruction, cela s'acquiert comme le reste, d'ailleurs...

M. de Vaucreux se mit à rire.

—Oh ! oh ! fit-il, que signifie ce "et d'ailleurs ?" Est-ce que vous pensez comme le bonhomme Chrysale ? Ce personnage ne connaît certainement pas la belle Paule ; mais je vous vois prêt à dire avec lui :

Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses ;
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie,
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

—Eh ! non, fit le jeune homme avec un accent de mauvaise humeur qui frappa le vieillard ; mais entre l'igno-

rance absolue et la science il y a un abîme, et je trouve que vous êtes bien sévère pour Mlle Pérard.

Commencé sur un ton calme, presque indifférent, l'entretien avait gagné peu à peu en animation, en chaleur, surtout du côté de Maxime.

— Là, là, mon cher comte, dit M. de Vaucreux d'un air moitié enjoué, moitié sérieux, comme vous prenez feu!..... On croirait vraiment que vous êtes tombé amoureux de la Lelle Paule.

— Moi, amoureux ! fit le jeune homme en affectant un air dégagé.

M. de Vaucreux regarda fixement le comte.

— Mon jeune ami, répliqua-t-il en souriant, comme vos paroles, vos regards et votre attitude sont d'un amoureux.

— Vous ne le pensez pas, mon cher hôte.

— Je plaisante... Dans tous les cas, et afin de vous mettre en garde contre vous-même, je vous préviens que Mlle Pérard a un fiancé.

— Un fiancé ! exclama le jeune homme sous le coup d'une émotion visible ; mais non, c'est impossible.

— Hum, hum, fit M. de Vaucreux en hochant la tête.

Il reprit :

— Pourquoi la chose serait-elle impossible : Est-ce que Mlle Pérard n'est pas d'âge à être mariée ?

— Sans doute.

— Elle est charmante.

— Vous pouvez dire adorable.

— Eh bien, alors, pourquoi quelqu'un ne l'aimerait-il pas et pourquoi ce quelqu'un ne serait-il pas aimé ?

— Assurément elle mérite d'être aimée et elle a le droit d'aimer.

— Très bien. Il n'est donc pas impossible qu'elle ait un fiancé.

Ces questions et ces répliques avaient été échangées rapidement et avec plus de sérieux que ne comportait le sujet, en apparence.

— Seulement, répondit Maxime, le fiancé n'existe pas.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui.

—Alors, mon jeune ami, en ce qui concerne Mlle Pérard, vous êtes mieux instruit que moi.

—Je sais qu'elle est aimée d'un jeune homme de Saint-Armand, que ce jeune homme l'a demandée en mariage et qu'il n'a pas été agréé.

—Malgré cela je croyais.....

—Mlle Paule n'aime pas ce jeune homme, interrompit M. de Verdraine avec une certaine vivacité ; du reste, elle ne veut pas épouser un paysan.

—Hé, mon cher comte, voilà où est le mal, le danger dont je parlais tout à l'heure... et tenez, je redoute maintenant un autre danger...

—Lequel ?

M. de Vaucreux regarda le jeune homme avec tristesse.

—Ah ! mon jeune ami, j'ai bien peur que les beaux yeux de Mlle Pérard ne vous fassent commettre quelque grosse sottise.

—Monsieur, que voulez-vous dire ?

—Je veux dire, M. de Verdraine, que je vous vois tout prêt à aimer la belle Paule, si ce malheur n'est pas déjà arrivé.

—Le jeune homme devint très rouge.

C'était une révélation.

—Un malheur, balbutia-t-il, pourquoi donc ?

—Comte, expliquons-nous franchement.

—Je pense que M. de Vaucreux ne doute pas de ma franchise.

—Non, certes, mais je me défie de votre tête. Comte, oui ou non, êtes-vous amoureux de la belle Paule ?

—Je ne peux encore répondre ni oui, ni non ; mais je n'hésite pas à avouer que cette adorable jeune fille a fait sur moi une très vive impression.....

—J'avais donc raison, le malheur existe.

—Mais, monsieur...

—Malheur pour vous, comte, et malheur pour elle.

—Mais je ne vois pas...

—Comte, ce que vous qualifiez de vive impression, n'osant pas vous l'avouer à vous-même, n'est autre chose que de l'amour.

—Soit, mon cher hôte, c'est de l'amour, je suis amoureux de Mlle Paule Pérard ; eh bien, où est le mal ? où est le malheur pour elle et pour moi ?

—Décidément, mon jeune ami, vous m'effrayez.

—Mais pourquoi, pourquoi ?

—Voyons, examinons la situation.

—Examinons, mon cher hôte.

—Vous êtes amoureux de la belle Paule ?

—C'est connu.

—Elle partagera cet amour ou ne le partagera pas.

—Le dilemme est parfait, dit ironiquement le jeune homme.

—Dans le premier cas, elle sera malheureuse, puisque cet amour ne saurait la mener à rien.

—Je ne répons pas, continuez, je vous prie.

—Dans le second cas c'est vous, comte, qui souffrirez.

—Bast ! je me guérirai.

—Il faut administrer le remède au mal à son début et ne pas attendre qu'il soit incurable.

—Vous connaissez le remède ?

—Oui.

—Quel est-il ?

—Quitter le pays, mon cher ami.

—Alors, vous me congédiez.

—Non. Mais je veux que le comte de Verdraine, le petit-fils de mon meilleur ami, se conduise en honnête homme.

—Je vous comprends, monsieur, mais la situation n'est pas complètement examinée. Si Mlle Paule m'aime ?

—Je vous ai dit : si elle vous aime, elle sera malheureuse.

—Permettez, cher monsieur, cela n'est pas prouvé.

—Comment, cela n'est pas prouvé ? Mais je n'en reviens pas moins à dire que si elle vous aimait elle serait malheureuse, puisque vous ne pouvez pas en faire votre femme.

—Je ne peux pas !... Pourtant mon cher hôte, c'est bel et bien mon intention.

—Hein ? Mais vous êtes fou !

—Voyez, cher monsieur, répliqua le jeune homme en

sonriant, comme on est mal encouragé parfois à être raisonnable : je veux être sage et à vos yeux je suis fou !

— Votre raison ressemble tant à la folie !... Mais voyons, comte, parlez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement.

— J'en doute encore, malgré votre affirmation.

— Monsieur de Vaucreux veut-il me faire l'honneur et l'amitié de m'écouter ?

— Parlez.

— Le marquis de Verdraine et la baronne de Bressao, mes grands-parents, sont vieux, très vieux ; ils peuvent s'en aller d'un moment à l'autre. Vous savez, ils ont parlé de ces choses devant vous, combien est grand leur désir de me voir marié. On dirait qu'ils n'attendent que cela pour s'endormir l'un et l'autre du dernier sommeil.

Je suis décidé à leur donner cette suprême satisfaction qu'ils attendent de moi, non pour qu'ils meurent contents, car je souhaite ardemment, au contraire, qu'ils vivent encore de longues années et qu'ils voient grandir les enfants de leur petits-fils.

A la ville, dans les salons, à la campagne, dans les châteaux, ils m'ont cherché une femme qu'ils n'ont pas trouvée, parce que aucune de celles qu'ils m'ont offertes ne m'a convenu. Peut-être ai-je été difficile ; mais c'est moins ma faute, je crois, que celle des jeunes filles à marier qui m'ont été successivement proposées.

Eh bien ! mon cher hôte, cette femme que ma grand'mère et mon grand-père n'ont pu trouver dans les salons et les châteaux, je la trouve aujourd'hui, moi, sans l'avoir cherchée, à Saint-Armand-les-Vignes, dans un village, dans une chaumière. Je n'ai plus à m'en cacher, j'aime Mlle Paule Pérard comme jamais je n'ai aimé, et j'ai pris la ferme résolution de l'épouser. Ce que me demandent mes grands-parents, ce n'est pas de prendre telle ou telle femme de leur choix, ils désirent que je me marie, voilà tout ; ils auront cette satisfaction, cette joie si impatiemment attendue.

Ces paroles furent suivies d'un assez long silence.

M. de Vaucieux paraissait agité, inquiet, et sa noble physionomie exprimait une tristesse profonde.

— Ah ! comte, comte, dit-il avec amertume, vous me faites vivement regretter l'instance que j'ai mise à vous prier de venir me voir. Comme j'avais raison tout à l'heure en disant que je me défiais de votre tête !... Où allez-vous, mon Dieu ? Sur quelle pente êtes-vous engagé ? Ah ! prenez-garde, mon ami, prenez-garde ! Ne vous laissez pas entraîner, réfléchissez.

* — J'ai employé la nuit dernière tout entière à réfléchir.

— Eh bien ! le résultat de vos réflexions est déplorable. Mon Dieu ! que vont dire le marquis et la baronne ? Que vont-ils penser de moi ?

— Mon grand-père et ma grand'mère vous remercieront, monsieur.

Le vieillard secoua la tête, resta un moment pensif et reprit :

— Comte, si vous étiez réellement raisonnable, si vous vouliez m'écouter et agir en homme sérieux, en gentil-homme.....

— Eh bien ?

— Vous ne penseriez plus à cette jeune fille qui après tout n'a que sa beauté, et vous lui laisseriez épouser Etienne Denizot qui l'aime ardemment et qui la rendrait heureuse.

— Eh parbleu ! mon cher hôte, répliqua Maxime avec un peu d'aigreur, je vois bien que ce n'est pas de Mlle Pérard, mais bien de M. Etienne Denizot que vous vous constituez le défenseur.

— Je m'intéresse également au bonheur de l'un et de l'autre. J'ai pour Etienne Denizot, je ne vous le cacherais pas, une affection toute particulière ; je l'ai vu naître, je le connais, je sais ce qu'il vaut et je réponds absolument de lui. Pendant plus de vingt ans son père a été l'un de mes fermiers ; par leur travail, l'ordre qui régna dans leur maison, leurs économies, les époux Denizot ont petit à petit amassé du bien et de serviteurs sont devenus maîtres.

Le fils, excellent sujet, suit la voie tracée par son père ;

il travaille, il est ordonné et constamment il augmente le bien-être de sa mère et le sien. C'est bien, j'applaudis.

Etienne aime Paule, il l'aime à ce point que si elle ne devient pas sa femme il n'en épousera pas une autre; aussi ai-je déjà essayé à faire comprendre à Pierre Rouget, et au père et à la mère de la jeune fille, que s'ils veulent le bonheur de leur enfant, il est dans son mariage avec Etienne.

Croyez-le, mon cher comte, en me faisant devant vous le défenseur de ce jeune homme, c'est vous aussi que je défends contre vous-même.

—Je vous remercie de votre sollicitude, mon cher hôte. Je suis convaincu que M. Etienne Denizot est un charmant jeune homme, ayant toutes sortes de précieuses qualités, et si j'eusse appris qu'il fût aimé de Mlle Pérard, je n'aurais certes pas songé à lui disputer sa conquête; mais je sais qu'il n'est pas aimé, je sais plus encore, cher monsieur, je sais que celui qui a le bonheur d'être aimé de la belle Paule c'est moi !

—Oh ! fit M. de Vaucreux ayant l'air consterné.

—Vous comprenez, mon cher hôte, que, dans ces conditions, épris moi-même de cette délicieuse jeune fille, je ne puisse m'effacer devant votre protégé.

—Ainsi, elle vous aime déjà ?

—Oui.

—Elle vous l'a dit ?

—Oh ! nous n'en sommes pas encore là tout à fait ; mais l'expression de son visage et de ses regards a été suffisamment éloquente pour me faire comprendre que mon amour était partagé.

—C'est la fatalité, murmura tristement le vieillard.

Et dans sa pensée, il ajouta :

—Pauvre Etienne ! Pauvre Paule !

XII

PAYSAN ET GENTILHOMME.

Il y eut le lendemain grande chasse au sanglier.

Le solitaire signalé la veille fut jeté hors de sa bauge, poursuivi à outrance, criblé de balles et finalement mis à mort ainsi qu'une laie et deux forts marcassins.

Il n'était pas plus de dix heures et demie ; cependant l'on ne continua pas la chasse, les chasseurs se trouvant tous satisfaits de leurs exploits. En effet c'était une bonne journée.

On rentra donc de bonne heure au château et l'on déjeuna joyeusement. On se sépara ensuite en se disant :

—A demain.

A deux heures, ayant changé de costume, le comte de Verdraine monta à cheval pour se rendre à Saint-Armand. Il avait hâte de revoir la belle Paule ; il trouvait que rester deux jours sans voir la jeune fille c'était long, très long.

Comme tous les amoureux au début de leur passion, il éprouvait le besoin de s'enivrer des regards et des sourires de l'être aimé.

Paule ne manquait ni de finesse, ni de pénétration, aussi

l'impression qu'elle avait produite sur le comte ne lui avait pas échappé. La veille, toute la journée, elle l'avait attendu, puis la nuit arrivant elle s'était dit :

—Il viendra demain.

Est-ce qu'il pouvait ne pas avoir le désir d'être auprès d'elle comme elle avait, elle, le désir d'être auprès de lui ?

Paule était coquette, coquette par instinct et par ambition ; mais, disons-le, elle n'écoutait que les inspirations de son cœur et ne se livrait à aucune manœuvre de coquetterie. Peut-être n'en était-elle que plus séduisante et dangereuse. Son amour déjà ancien avait été l'explosion d'une passion latente plutôt que la naissance d'un sentiment spontané.

La première fois qu'elle avait vu le comte de Verdraine, il lui avait semblé que ce jeune homme n'était pas un inconnu pour elle ; évidemment parce que Maxime était la personnification de son rêve, elle s'était plu à revêtir celui qu'elle aimerait de toutes les qualités, de tous les avantages que peuvent imaginer une âme impressionnable, un esprit porté au beau.

Paulé ne croyait peut-être guère à la fameuse prédiction faite à son grand-père, mais elle croyait à l'amour.

Bien certaine que le comte ne laisserait pas passer quarante-huit heures sans la voir et qu'il allait venir, elle s'était habillée et coiffée à son intention. Elle était vraiment adorable : le bonheur qu'elle éprouvait d'aimer et l'espoir qu'elle avait d'être aimée la rendaient plus ravissante encore.

Comme elle attendait, tout en travaillant à un ouvrage au crochet, elle eut une visite qui lui causa une émotion pénible, la visite d'Etienne Denizot.

Le jeune paysan venait pour causer avec le père Rouget d'une affaire concernant la commune et qui leur était confiée par le conseil municipal dont tous deux faisait partie.

Le vieillard et le jeune homme s'étant entendus au sujet de l'affaire, ce dernier échangea avec Paule quelques paroles insignifiantes, banales, comme quand on parle de la pluie et du beau temps.

—Oh ! ce n'était pas qu'Etienne ne trouvât rien à dire à

celle qu'il adorait ; des paroles, contenant l'expression ardente de son amour respectueux et dévoué, montaient de son cœur à ses lèvres ; mais elles s'arrêtaient là ; le pauvre timide n'osait pas les faire entendre.

—Paule, dit-il, au moment de se retirer, nous aurons sans doute le plaisir de vous voir dimanche soir au bal ?

—Je ne sais pas encore si j'irai au bal dimanche, répondit-elle, cela dépendra de ma mère.....

—Oh ! elle ne vous refusera pas de vous y conduire.

—Nous verrons.

—Vous savez que sans vous, la joie ne serait pas complète.

—Les danseuses ne manquent point.

—Notre fête promet d'être très belle cette année.

—Oui, on le dit.

—Nous aurons toutes sortes de réjouissances : chevaux de bois, loteries, jeux nombreux, mât de cocagne, courses en sac, tirs, revue des pompiers, le bal sous une tente comme l'année dernière, et pour la première fois, cette année un feu d'artifice.

—Ce sera parfait. Recevez mes compliments, Etienne, car, comme l'année dernière, c'est vous qui êtes l'organisateur de la fête.

Le jeune homme devint très rouge.

—Je fais partie de la commission de la fête, répondit-il très ému, nous sommes trois et toute la charge est pour moi.

—Vos camarades ont pleine confiance en vous et ils ont raison.

Paule, reprit le jeune homme d'une voix hésitante, je voudrais vous demander.....

—Dites Etienne.

—Si vous venez au bal, mais vous y viendrez, vous ne pouvez faire autrement, je vous demande de m'accorder la faveur d'une danse.

—Je ne promets rien d'avance, répondit-elle d'un ton peut-être un peu trop sec ; d'ailleurs, il n'est pas encore certain que j'aille au bal et je ne sais pas si je danserai.

Etienne sentit toute la dureté de cette réponse; mais il eut assez de force pour dissimuler la peine qu'il en éprouvait.

Il prit congé de la jeune fille et du vieillard.

Juste au moment où il sortait de la maison, le comte de Verdraine sautait lestement à terre.

Les deux jeunes gens se rencontraient pour la première fois; mais en voyant ce grand garçon fort, robuste, bien découplé, à la figure sympathique, au regard franc, loyal, le comte devina que c'était Etienne Denizot. Celui-ci n'eut pas de peine à comprendre qu'il se trouvait en présence de ce comte de Verdraine dont tout le monde parlait dans le village et que, déjà, on lui donnait pour rival.

Les deux hommes s'étaient toisés; Maxime n'avait pu se défendre d'un mouvement de curiosité et Etienne avait tressailli et pâli.

Le paysan salua le premier et le comte lui rendit son salut, ayant le bon goût de ne pas se montrer dédaigneux.

Pas un mot ne fut prononcé, d'ailleurs ils n'avaient rien à se dire.

Etienne s'éloigna et le comte entra dans la maison où il fut reçu avec empressement par le père Rouget et la belle Paule devenue toute rouge de plaisir.

Après les compliments d'usage échangés, on s'assit.

—Eh bien! monsieur le comte, dit l'ancien sergent pour entamer la conversation, comment trouvez-vous notre pays?

—Mais fort bien, cher monsieur; Saint-Armand et ses environs sont particulièrement admirables.

—Nous possédons plusieurs endroits pittoresques, dit Paule, lesquels, assurent les peintres, méritent d'être visités.

—Je suis assez amateur de beaux sites, mademoiselle, et je me promets de faire quelques excursions dans la contrée.

—Ma foi, monsieur le comte, vous ferez bien, dit Rouget, et je vous indiquerai deux ou trois points de vue dont vous serez enchanté.

—En m'accompagnant, cher monsieur, vous mettrez le comble à votre obligeance.

—Oh ! un vieux comme moi n'offre pas une compagnie bien réjouissante.

—Oh ! monsieur Rouget, que dites-vous ?

—Monsieur le comte a raison de te gronder, grand-père.

—Mais M. le comte sait bien que je me mets entièrement à sa disposition.

—Merci, cher monsieur, nous prendrons donc un jour la semaine prochaine,

—Eh bien, oui, après la fête.

—Monsieur le comte, dit Paule, ne sait peut-être pas que dimanche prochain et le lendemain lundi nous célébrons notre fête paroissiale, qui est la Nativité de la Vierge ?

—Mais oui, on a parlé devant moi, de cette fête qui est la plus belle du canton, paraît-il, et attire à Saint-Armand toute la jeunesse des villages voisins.

—La jeunesse se réjouit et s'amuse pour se préparer aux vendanges, dit Pierre Rouget.

—Et la jeunesse a parfaitement raison répondit le comte.

Cependant, et bien qu'il n'en eût point l'air, le jeune homme était préoccupé et encore sous l'impression désagréable qu'il avait éprouvée en voyant Etienne Denizot sortir de la maison. Tout en se disant qu'il ne pouvait avoir à redouter la rivalité du jeune paysan, ce qu'il ressentait n'était pas exempt d'un sentiment de jalousie.

—Si j'en juge d'après ce que j'ai pu voir, reprit-il, il y a à Saint-Armand-les-Vignes une belle jeunesse.

—Ça c'est vrai, approuva l'ancien sous-officier.

—Je n'avais vu que mademoiselle, continua le comte en saluant la jeune fille, et certes j'avais pu constater que, du côté des jeunes filles, votre village n'avait rien à envier aux pays les plus renommés pour la beauté des femmes.

Paule était au septième ciel.

—Mais, poursuivit Maxime, j'ai vu tout à l'heure un jeune homme qui m'a prouvé que les beaux garçons ne devaient pas être rares non plus à Saint-Armand.

—Monsieur le comte veut sans doute parler d'Etienne Denizot, qui est venu me parler d'une affaire qui regarde la commune et qui nous quittait comme vous arriviez, monsieur le comte.

—En effet, c'est de ce jeune homme que je parlais.

Ah ! c'est là M. Etienne Denizot ?

—Est-ce que l'on vous a parlé de lui ?

—Oui, beaucoup.

—Ah !

—La jeune fille avait pâli.

—M. de Vaucieux, continua le comte, s'intéresse fort à M. Etienne Denizot et m'en a fait un éloge chaleureux.

Si maître de lui qu'il fût, Maxime avait prononcé ces paroles avec une certaine émotion qui n'échappa point à Paule.

—Etienne répliqua-t-elle d'un ton très sérieux, est en effet un brave et loyal garçon ; il est bon fils, il sera bon mari.

—Son éloge fait par vous, mademoiselle, ne peut laisser aucun doute sur ses mérites, dit le comte piqué et inquiet.

—Dans l'incendie dont nous avons été victimes, c'est Etienne, qui, au péril de ses jours, a sauvé au milieu des flammes, ma marraine, la sœur de mon grand-père.

—Oui, le brave garçon dit le vieillard avec émotion.

—Aussi, monsieur le comte, reprit Paule, très émue elle aussi, j'ai pour Etienne une reconnaissance sans bornes et une profonde estime.

—Il a l'estime de tout le monde, et notre reconnaissance pour la vie, ajouta Pierre Rouget.

—La reconnaissance est un devoir, dit M. de Verdraine, c'est une dette contractée par le cœur.

Après un silence, il reprit :

—M. de Vaucieux, en me parlant de M. Etienne Denizot, ne m'a point laissé ignorer qu'il était question de son mariage avec Mlle Paule Pérard ; la demande en mariage aurait même été faite.

La jeune fille était devenue très rouge.

—C'est exact, répondit Pierre Rouget, et si la chose n'eût dépendu que de ma sœur, la chère défunte, Paule serait mariée, maintenant.

—Seulement, monsieur le comte, dit Mme Pérard qui venait d'entrer dans la salle et avait entendu, on ne marie pas une jeune fille sans la consulter ; malgré nos obliga-

tions envers Etienne et la bonne et franche amitié que Paule a pour lui, nous avons dû repousser la demande qui nous a été faite, notre fille nous ayant déclaré que ce mariage ne lui convenait point, attendu qu'elle n'aimait point M. Etienne Denizot comme elle voulait aimer celui qu'elle prendrait pour mari, c'est-à-dire d'amour.

Le comte interrogea du regard la jeune fille, qui baissa les yeux et murmura :

—Je n'aime pas d'amour Etienne Denizot.

Maxime eut dans le regard un rayonnement que Paule saisit au passage.

—Oh ! maintenant, j'en suis sûre, pensa-t-elle, il m'aime !

La conversation changea de sujet.

Le jeune homme raconta avec beaucoup de verve la chasse du matin, n'oubliant aucune des péripéties étonnantes qui avaient précédé la mise à mort des sangliers.

La visite durait depuis plus d'une heure lorsque le comte pensa enfin à partir.

—Je m'oublie près de vous, dit-il en se levant et en souriant ; mais la nuit ne tardera pas à venir et malgré mes regrets il faut que je vous quitte. Je n'ai pas eu le plaisir de voir M. Pérard ; j'espère être plus heureux à ma prochaine visite.

—Monsieur le comte ne viendra-t-il pas à notre fête ? demanda l'ancien sergent.

—Mais si, vraiment, monsieur.

Et se tournant vers la jeune fille qu'il enveloppa de son regard brûlant :

—A ce sujet, mademoiselle, reprit-il, j'ai une grâce à vous demander : veuillez m'accorder votre première valse et votre premier quadrille.

La jeune fille ne chercha pas à dissimuler la joie qui l'envahissait. D'une voix frémissante de plaisir, elle répondit :

—Ce sera un bien grand honneur pour moi, monsieur le comte.

—L'honneur sera pour moi tout entier, mademoiselle.

—Je ferai bien des envieuses.

—Et moi bien des jaloux.

.....
Le vieux père Rouget n'en pouvait plus douter, le comte de Verdraine était amoureux de sa petite-fille.

Et se frottant les mains, il se disait :

—La vieille Espagnole était une femme d'une grande science. Paule sera comtesse.

XVII

AVANT LA FÊTE.

A la façon dont allaient les choses et d'après ce que nous savons des intentions du comte de Verdraine, le dénouement de cet amour au village était facile à prévoir.

La belle Paule allait voir ses rêves réalisés. Son ambition était satisfaite; mais comme nous l'avons déjà dit, elle était plus amoureuse encore qu'ambitieuse. Dans tous ces cas elle avait le droit d'être fière de l'amour qu'elle avait inspiré au comte de Verdraine. Don Juan s'était laissé désarmer; une Célimène de village avait charmé le charmeur.

Les commentaires allaient leur train à Saint-Armand-les-Vignes, et Dieu sait si l'on en disait. Etienne entendait tout ; mais il ne pouvait empêcher les bavardages, imposer silence aux mauvaises langues, et il souffrait cruellement.

Un matin, sa mère lui dit :

— Les visites de ce comte chez le père Rouget deviennent un scandale.

— Je n'en vois pas la raison, répondit-il ; Pierre Rouget a le droit de recevoir chez lui qui bon lui semble et les gens ont tort de s'occuper de ce qui ne les regarde point.

— L'as-tu vu, ce M. de Verdraine ?

— Oui, je l'ai vu et je le trouve très bien.

— On prétend qu'il est amoureux fou de la belle Paule.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Je l'aime bien, moi.

— On dit aussi qu'il a l'intention de l'épouser.

— C'est possible...

— Comme tu dis cela tranquillement.

— A quoi me servirait de me répandre en récriminations ?

— Alors tu laisserais faire ce mariage ?

— Oui, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher. On ne défend pas à l'eau des sources d'aller à la rivière.

— Tes paroles me rassurent ; je vois que tu n'aimes plus Paule comme avant, à en mourir.

Le jeune homme saisit les mains de sa mère et les serrant fiévreusement :

— Tu te trompes, dit-il d'une voix sourde, j'aime toujours Paule comme jamais jeune fille n'a été aimée, et si elle devient la femme d'un autre, je ne sais pas ce qui arrivera.

— Mais s'il en est ainsi, Etienne, défends donc ton bien, ne te la laisse donc pas prendre !

— J'ai fait tout ce que je pouvais, ma mère, je ne peux plus rien. Oui, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour me faire aimer et je n'ai pas réussi ! Ah ! je n'en veux pas à Mlle Pérard si elle ne m'aime pas ! L'amour ne se commande point.

— Etienne, crois-tu qu'elle aime ce M. de Verdraine ?

— Oui, ma mère, je le crois.

— Ah ! la sotte, murmura Mme Denizot en regardant

tendrement son fils, elle ne sait pas ce qu'elle prend ; elle le comprendra un jour, mais il sera trop tard !

Etienne affectait de faire, selon l'expression populaire, contre mauvaise fortune bon cœur. Son calme n'était qu'apparent, car le démon de la jalousie l'avait mordu au cœur et la plaie était sanglante. Cependant comme le malheureux qui se noie et qui parvient à saisir une branche, il s'accrochait à un vague espoir. Il se disait :

— Rien ne prouve encore que le comte de Verdraine ait réellement l'intention d'épouser Paule, une paysanne ; et puis, qui sait si Paule ne sera pas plus sage qu'on le croit ?

Sa confiance en l'honnêteté de la jeune fille était si grande qu'il ne pensait même pas qu'elle pût être victime comme bien d'autres.



Le vendredi avant la fête, le comte de Verdraine fit une nouvelle visite à la famille Pérard. Il revint à Saint-Armand le lendemain dans l'après-midi. Il était accompagné, cette fois, de la mère d'un de ses nouveaux amis et compagnons de chasse, Mme Le Clerc, qui demeurait à Moutier, commune voisine de Saint-Armand.

Ils se rendirent chez le maire qui, bien que très surpris de cette visite à laquelle il ne s'attendait pas, les reçut avec un empressement et une amabilité qui indiquait combien il était flatté de l'honneur qui lui était fait.

Le comte savait un peu ce qui se disait dans le village ; il avait compris que la belle Paule allait exciter l'envie et faire naître bien des jalousies, tout aussi bien chez les femmes que chez les hommes, et il s'était dit qu'il serait habile à lui de conquérir tout d'un coup les sympathies des uns et des autres.

Pour cela, que devait-il faire ? Il avait cherché et trouvé. De là sa visite au maire de Saint-Armand, accompagné de Mme Le Clerc, qu'il avait priée de le présenter.

— Monsieur le maire, dit-il au magistrat municipal, je prends la liberté de venir vous consulter.

— Me consulter, moi, monsieur le comte ?

—Oui, monsieur le maire, et vous parler d'une pensée qui m'est venue, d'un désir que j'ai.... Avec votre assentiment, bien entendu, je voudrais faire don à la commune d'une somme de cinq ou six cents francs, à l'occasion de votre fête de demain, qui s'annonce comme devant être très brillante ; nous examinerions ensemble l'emploi qui pourrait être fait de cette somme ; mais il faut, avant tout, que vous acceptiez.

—Si j'accepte, monsieur le comte, mais avec une vive reconnaissance, et la somme sera strictement employée selon les intentions du généreux donateur.

—Voyons donc ce que nous pouvons faire. Vous aurez demain un mât de cocagne ?

—Oui, certes, nous aurons un mât de cocagne.

—Eh bien ! monsieur le maire, au mât de cocagne vous ajouterez deux prix à ceux qui existent déjà.

Le maire prit une feuille de papier et écrivit : " Deux prix au mât de cocagne."

—De quelle valeur, s'il vous plaît, monsieur le comte ?

—Selon votre idée, monsieur le maire.

—Soit.

—Les courses en sac et le jeu de ciseaux sont un prétexte à distribution de linge, de sac, de bonnetes, de souliers et autres objets divers aux enfants nécessiteux de la commune.

—C'est vrai, monsieur le comte.

—Sur la somme que j'avais avoir l'honneur de vous remettre, quatre cents francs pourraient être affectés à des achats d'effets d'habillement.

—Ah ! mais c'est parfait, monsieur le comte, c'est admirable !

—Ne pouvons-nous pas augmenter aussi le nombre des prix du tir à la cible ?

—Mais si vraiment.

—Alors quatre prix en plus pour le tir.

" Quatre prix pour le tir, écrivit le maire après avoir écrit :
" Quatre cents francs pour les jeux des enfants."

—Enfin, monsieur le maire, continua le comte, vous vous entendriez avec le directeur du théâtre des Merveilles pour

qu'il donnât une représentation gratuite aux enfants de vos écoles.

—Ah! monsieur le comte, s'écria le maire, mais c'est magnifique ce que vous faites.

—Je suis enchanté de vous être agréable, monsieur le maire. Maintenant voici :

Et Maxime aligna sur la table dix billets de banque de cent francs.

—J'ai réfléchi, monsieur le maire, dit-il ; avec 600 francs vous ne pourriez pas faire les choses aussi convenablement que je désire, je vous remets 1,000 francs ; il ne faut pas que vous puissiez être gêné en rien.

Le maire était ébloui, émerveillé. Il reconduisit les visiteurs jusqu'à leur voiture, en ne ménageant ni les saluts ni les remerciements.

Rentré chez lui, il rédigea une annonce pompeuse et fit appeler aussitôt le tambour de ville, surnommé le père Vingt-Deux. Celui-ci se hâta d'aller prendre sa caisse et de tambouriner dans toutes les rues la grande nouvelle, qui fut accueillie par les cris de joie des gamins des écoles.

Ils criaient à tue-tête :

“Vive monsieur le comte !”

Pendant ce temps le maire établissait ses comptes, ce qui n'était nullement difficile. Il se trouva que tout en faisant superbement les choses, selon le désir du donateur, il lui restait cent vingt-cinq francs.

Il envoya cent francs au curé pour ses pauvres et remit au père Vingt-Deux une gratification de vingt-cinq francs.

Le vieux tapin, saisi d'enthousiasme, n'hésitait pas à comparer Maxime à Napoléon le Grand.

Quant au lieutenant des pompiers, directeur du tir à la cible, il déclarait à qui voulait l'entendre que le comte de Verdraine était un homme de *conséquence*.

Bref, c'était un délire, et le soir même Maxime aurait pu se faire proclamer roi de Saint-Armand-les-Vignes, et même se faire élire conseiller municipal.

Voilà les populations : toutes faciles aux entraînements !

XIV

LA DEMANDE EN MARIAGE

A neuf heures du matin, Maxime de Verdraine se fit annoncer chez M. de Vaucreux.

Le vieux châtelain l'accueillit par ces mots :

—Eh bien ! mauvais sujet, à quelle heure de la nuit êtes-vous entré ?

—Pas à une heure indue, comme vous avez l'air de le supposer, mon cher hôte.

—Ah ! vraiment !

—A onze heures vingt minutes j'étais dans mon lit prêt à m'endormir.

—Voilà de la sagesse, de la bonne conduite ; je vous félicite, mon cher comte.

—Merci.

—Vous êtes allé au bal ?

—Cela ne se demande pas.

—Etait-il à peu près convenable, ce bal ?

—Très convenable, monsieur ; beaucoup d'entrain et de gaieté.

—Vous avez dû voir là toute la belle jeunesse du pays ?

—Beaucoup de jeunes filles charmantes.

—J'espère que vous n'avez pas fait quelques sottises ?

—Je crois n'avoir mérité aucun blâme ; je savais ce que je devais à monsieur de Vaucreux, dont je suis l'hôte, et à moi-même.

—Fort bien, mon jeune ami.

—Maintenant, cher monsieur, j'ai une prière à vous adresser.

—Hein ! une prière à moi ?

—C'est pour cela que je me suis permis de me présenter chez vous de si bonne-heure.

—Parlez donc, de quoi s'agit-il ?

—Dois-je entrer d'abord dans quelques explications ?

—Si vous le croyez nécessaire, mais vous pouvez aller droit au but.

—Au fait, c'est le moyen d'arriver vite.

—Comte, je vous écoute.

—M. de Vaucreux, je vous prie de vouloir bien m'accompagner aujourd'hui dans l'après-midi à Saint-Armand, afin de demander pour moi, à ses parents, la main de Mlle Paule Pérard.

Le vieillard fit un bond sur son siège.

—Comment, s'écria-t-il, vous persistez dans votre idée insensée ?

—Vous le voyez, monsieur.

—Comte, comme l'autre jour, je vous dis aujourd'hui : vous êtes fou, archi-fou.

—C'est vrai, mon cher hôte, je suis fou, fou d'amour !

—Ainsi vous voulez faire de cette jeune fille, votre femme ?

—Oui.

—Mais, encore une fois, c'est impossible !

—Monsieur de Vaucreux m'accompagnera-t-il

—C'est donc tout à fait sérieux ?

—On ne plaisante pas sur un pareil sujet.

—Enfin c'est arrêté là, dans votre tête ?

—Ma résolution est inébranlable, je vous le jure sur mon honneur.

—Comte, je suis profondément convaincu que cette union fera votre malheur à tous deux.

—Monsieur de Vaucreux, je suis convaincu du contraire.

—Mais aurez-vous le consentement de vos grands-parents ? Le marquis et même la baronne sont sévères sur le chapitre des mésalliances.

—La chose n'ira probablement pas toute seule.

—J'en suis certain.

—Mais le marquis et la baronne m'aiment trop pour mettre obstacle à mon bonheur ; ils consentiront.

—Pourtant, s'ils refusent leur consentement ?

—C'est impossible.

—Comte, je crois, moi, que vous n'aurez pas le consentement de vos grands-parents.

—S'ils ne me le donnent pas, je m'en passerai !

—Alors, ils vous déshériteront !

—Eux ?... Mais ils en seraient plus malheureux que moi ! Non, non je suis absolument tranquille sur ce point... Ils verront Paule, et aussitôt ils seront charmés, subjugués !... Monsieur de Vaucreux me fera-t-il l'amitié de venir avec moi à Saint-Armand ?

—Aujourd'hui ?

—Oui, j'ai annoncé ma visite.

—Comte, vous vous pressez trop !

—On n'est jamais heureux trop tôt ! Viendrez-vous ?

—Puisqu'il le faut, puisque vous le voulez, j'irai.

—Merci, merci !

—Oui, mais j'écirai au marquis de Verdraine que vous m'avez fait violence.

—C'est entendu, répondit Maxime en riant.

A deux heures M. de Vaucreux et le comte de Verdraine montèrent en voiture et se rendirent à Saint-Armand-les-Vignes. Quand le coupé s'arrêta devant la maison de l'ancien sous-officier, la famille était réunie dans la grande salle que nous connaissons.

On vit M. de Vaucreux descendre de voiture, M. de Vaucreux accompagnant le comte de Verdraine, cela disait tout.

La belle Paule, tremblante d'émotion et de bonheur, se retira précipitamment dans sa chambre.

Les visiteurs entrèrent.

Le père, la mère et le grand-père vinrent à leur rencontre avec empressement. Mme Pérard avança des sièges. Mais avant de s'asseoir, M. de Vaucreux prit la parole.

—Madame et messieurs, dit-il gravement, M. le comte Maxime de Verdraine m'a prié de l'accompagner ; je suis un vieil ami de la famille et je me suis rendu à son désir. M. le comte de Verdraine a vingt-huit ans, vingt mille livres de rentes et il est l'unique héritier de son grand-père paternel, le marquis de Verdraine, et de sa grand'mère maternelle, la baronne de Bressac. M. le comte Maxime de Verdraine aime Mlle Paule Pérard ; en son nom, madame et monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle votre fille.

Bien qu'ils s'attendissent à la demande, nos trois personnages demeurèrent stupéfaits.

Un pareil bonheur pour leur fille ! Ils en étaient comme écrasés. Leurs vœux, leurs espérances si subitement réalisés justifiaient leur contenance embarrassée, qui était presque de l'effarement.

—Eh bien ! vous ne répondez pas ? fit M. de Vaucreux.

—Oh ! pardon, monsieur, bégaya le père de Paule ; mais la surprise.... nous nous attendions si peu.... vous comprenez... un si grand bonheur, pour ma fille, pour nous.

—Oui, ajouta Mme Pérard, notre surprise est grande et suis toute bouleversée, et je cherche vainement des paroles pour exprimer ce que je voudrais dire. Voyez-vous, messieurs, nous laissons notre fille entièrement libre de se marier à son gré, c'est-à-dire selon son cœur. C'est à elle de répondre ; elle est dans sa chambre, je vais l'appeler.

Mme Pérard ouvrit une porte et dit :

—Paule, Paule, viens vite !

Presque aussitôt la jeune fille parut. Elle avait le front rayonnant, la joie étincelait dans ses yeux.

—Ma fille, lui dit sa mère, tu es l'objet d'une demande qui nous fait à tous le plus grand honneur : M. de Vaucreux nous demande ta main pour M. le comte de Verdraine.

Paule, très rouge et très émue, leva sur le comte ses beaux yeux pleins de clarté.

—Mademoiselle, dit le jeune homme, vos parents pensent

que vous-même devez répondre à la demande qui vient de leur être faite.

—Oui, ma fille, oui, c'est à toi de répondre, appuya Mme Pérard.

—Mademoiselle Paule, ajouta Maxime, d'un mot vous pouvez me briser le cœur ou faire de moi le plus heureux des hommes.

—La jeune fille regarda tour à tour son père, sa mère et son aïeul, puis ayant sur les lèvres un délicieux sourire, elle tendit sa main au comte, disant avec un accent intraduisible :

—Monsieur le comte, ma réponse est dans ces seuls mots Je vous aime !

—Ah ! vous serez adorée, s'écria Maxime avec transport.

—Et il porta amoureusement à ses lèvres la main de la belle Paule.

A ce contact brûlant, la jeune fille tressaillit de la tête aux pieds, tressaillement d'amour et d'orgueil... Son visage s'irradia, ses yeux flamboyèrent comme deux étoiles, et le comte, en présence des manifestations de cette volupté morale, fut à la fois ébloui et enivré.

.....
Le lendemain, à Saint-Armand-les-Vignes, tout le monde était instruit de l'incroyable événement. On savait que M. de Vaucreux, du château de la Chaumelle, avait accompagné le comte de Verdraine chez le père Rouget et que, là, M. de Vaucreux avait fait la demande en mariage.

Aurait-on jamais cru cela !

C'était de la stupéfaction.

Et il y eut des oh ! et des ah !

Les envieux et les jaloux ne savaient plus que dire.

Plus de cancans, plus de commérages ; il fallait en prendre son parti, Paule Pérard allait être comtesse et déjà on n'osait plus l'appeler Fanchon-la-Princesse.

—Maintenant, se dit Etienne Denizot, c'est fini, bien fini, plus d'espoir..... Je dois dire adieu à tous mes beaux rêves... rêves d'avenir, rêves de bonheur ! Ah ! si je pouvais ne plus l'aimer, si je pouvais l'arracher de mon cœur, cet amour maudit qui me torture, qui me tue !... Mais

non, c'est impossible ; même la femme d'un autre, de ce comte, je ne pourrai pas l'oublier... Ah ! je le sens bien, je l'aimerai toujours comme je l'aime maintenant.

Et loin des regards curieux et indiscrets, le pauvre garçon poussait des plaintes, des gémissements et versait des larmes brûlantes.

Cependant, si tout était fini pour Etienne, tout n'était pas fini pour le comte de Verdraine.

Se faire aimer de la fille d'un paysan avait été pour lui chose facile ; la demander en mariage à ses parents et se la faire accorder avait été également une entreprise aisée ; mais il y avait maintenant à obtenir le consentement du marquis et de la baronne.

Sans doute il pouvait, comme il l'avait dit, se passer de ce consentement ; mais on ne se brouille pas volontiers avec des parents riches dont on est l'héritier. Le plus sage était de négocier.

Ce fut une rude campagne pour Maxime.

Il écrivit deux premières lettres très respectueuses, très pathétiques, l'une au marquis, l'autre à la baronne ; dans lesquelles il leur déclarait qu'il était tombé amoureux d'une merveille de beauté, jeune fille de dix-sept ans, vraiment digne d'être adorée. Elle n'était pas seulement délicieusement jolie et divinement bonne, elle était d'une distinction rare ; elle avait la douceur, la modestie, la candeur ; tout en elle était charme et poésie, elle avait toutes les perfections et toute les vertus.

Sans attendre la réponse des grands-parents, le comte écrivit deux nouvelles lettres où il répétait ce qu'il avait déjà dit.

Après s'être consulté avec la baronne, le marquis répondit :

“ Puisque tu l'aimes, puisqu'elle a toutes les qualités réunies, sans aucun défaut, épouse ta merveille ; tu sais bien que notre plus grande joie sera de te voir marié.”

— Mon intention est bien de l'épouser, répondit le comte, mais je dois vous apprendre qu'elle est pauvre.”

La réponse du grand-père fut celle que le jeune homme attendait.

“ Dans notre famille, on ne se marie pas pour l'argent ; on prend femme pour ses qualités et non pour sa fortune.

Est-ce que Maxime de Verdraine n'aura pas un jour mon bien et celui de Mme de Bressac ? Donc, mon ami, tu as parfaitement le droit d'épouser une jeune fille pauvre.”

C'était parler en véritable gentilhomme, et jusque-là tout marchait on ne peut mieux. Mais il fallait tout dire, il fallait que le comte déclarât que cette jeune fille, cette merveille dont il était épris, n'était pas de famille noble, qu'elle se nommait Paule Pérard et que son père et sa mère étaient de simples paysans.

La lettre qu'il écrivit à ce sujet était un chef-d'œuvre d'habileté. Malgré cela les grands-parents se fâchèrent cette fois ; ils ne comprenaient plus, ils ne voulaient plus rien entendre. Une fille de paysan ! Leur petit-fils se moquait d'eux !

Cette colère était prévue et le comte s'était préparé à en avoir raison. Sans être effrayé, il répliqua en parlant longuement de l'honorabilité de cette famille de paysans, de la vaillante carrière militaire de l'aïeul, qui avait conquis l'étoile de l'honneur sur le champ de bataille.

Cette fois, on ne lui répondit point.

Il ne se découragea pas et écrivit deux nouvelles lettres, qui restèrent longtemps sans réponse.

Les choses semblaient vouloir prendre tout à fait une tournure fâcheuse.

Paule était au courant de la situation et ne se faisait aucune illusion sur les difficultés que son amoureux avait à vaincre. Aussi n'était-elle pas sans crainte sur le dénouement de la lutte. Elle disait à Maxime :

— Renoncez à moi, oubliez-moi !

Mais elle savait bien que plutôt que de renoncer à elle, il préférerait entrer en pleine révolte contre ses grands-parents.

— Renoncer à vous, ma bien-aimée, répondit-il, jamais, jamais ! J'aimerais mieux mourir !

— Pourtant, voyez ce qui arrive. Je ne veux pas être une cause de désordre, de brouille entre vous et votre famille.

Elle ajoutait en versant des larmes :

—Non, vous ne pouvez pas m'épouser contre le gré de vos parents.

—Oh ! il faudra bien qu'ils consentent à notre bonheur ! Laissez-moi faire et rassurez-vous.

—Hélas ! nous avons fait, moi surtout, un beau rêve ! le réveil, est venu, plus rien !

—De grâce, ma chère adorée, ne parlez pas ainsi : à mon bras vous entrerez dans la demeure du marquis de Verdraine, et le marquis et la baronne ouvriront leurs bras à la comtesse de Verdraine !

Paule n'ayant plus rien à dire, se contentait de soupirer.

Cependant le marquis, poussé par la baronne, écrivit à M. de Vaucreux afin de savoir exactement ce qui se passait.

M. de Vaucreux répondit à son vieil ami en lui confirmant tous les renseignements donnés par Maxime sur la belle Paule et sa famille.

“ Le comte ajouta-t-il, est très sincèrement épris de cette jeune fille ; j'ai tout fait ce qu'il m'était possible de faire pour le détourner de son projet ; mais toutes mes paroles, toutes mes représentations ont été inutiles ; je me suis heurté à une volonté inébranlable. L'amour est une force qui résiste à tout. Enfin, il faut bien avouer ma faiblesse, cédant aux instances du comte, je l'ai accompagné chez les parents de la jeune fille et c'est moi qui ai fait la demande en mariage.”

En même temps que la lettre de M. de Vaucreux, le marquis en reçut une de son petit-fils.

Maxime écrivait :

“ Vous, cher bon papa, et bonne maman de Bressac, vous m'avez maintes fois sermonné au sujet de ce que vous appelez, avec une indulgente bonté, mes extravagances ; sans cesse vous me parliez des devoirs que tout homme a à remplir envers la société, envers ses parents, envers lui-même, et en m'exhortant à me marier, vous me traciez un séduisant tableau des joies ineffables de la famille.

“ Je vous répondais : Ne me pressez pas, laissez-moi trouver la femme qui me donnera toutes les garanties de bonheur.

“ Eh bien ! cette femme, près de laquelle je dois connaître ces joies, cette félicité dont vous m'avez si souvent et si éloquemment parlé, je l'ai trouvée, je suis prêt à vous donner satisfaction en me mariant, et c'est vous qui ne voulez plus ! Vous ne voulez faire aucune concession aux idées nouvelles, vous gardez vos préjugés de caste, vous en restez les esclaves. Vous n'acceptez pas celle que j'aime parce qu'elle n'appartient pas à la noblesse de race, parce qu'elle est la fille d'un paysan ; voyons, est-ce vous aujourd'hui qui êtes raisonnables ?

“ Préférez-vous donc que je ne pense plus au mariage, que je me laisse aller à de nouveaux entraînements, que je retombe dans les écarts d'autrefois, dans cette vie fiévreuse, dissipée, désordonnée et de folles aventures dont vous avez gémi ?

“ Je vous le répète encore, j'aime Mlle Pauline Pérard et jamais, jamais une autre femme ne portera mon nom !”

Le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac tinrent conseil. Ils reconnurent qu'ils ne pouvaient rien empêcher et s'avouèrent vaincus.

—Que d'ennuis et de contrariétés Maxime nous cause, dit le marquis, qui n'était pas du tout content.

—C'est vrai, répondit la baronne ; mais si cette petite paysanne est réellement, comme il le dit, une merveille ?

Le marquis hochait la tête en signe de doute.

—Nous verrons, fit-il.

—Enfin, reprit la vieille dame, mieux vaut encore qu'il se marie que de recommencer sa vie d'autrefois et commettre de nouvelles sottises.

—C'en est une qu'il va faire et Dieu veuille que ce soit la dernière.

Le marquis et la baronne se rendirent chez le notaire, qui rédigea l'acte de consentement, lequel, signé par l'officier ministériel, les grands-parents et les témoins exigés par la loi, fut mis dans une lettre et immédiatement expédié au comte Maxime de Verdraine.

Il remportait une magnifique victoire.

La belle Pauline triomphait.

XV

JOIES DES UNS, DOULEUR DES AUTRES.

Nous ne dirons pas avec quelle joie, quels transports Maxime, ayant en main le consentement de ses grands-parents, fut accueilli dans la maison de Pierre Rouget ; le lecteur le devine.

On se pressait les mains, on s'embrassait, on pleurait ; c'était du délire.

On lut la lettre du vieux marquis, au bas de laquelle la vieille baronne avait mis son nom, et où il était dit :

“ Aussitôt après ton mariage, tu nous amèneras ta jeune femme à Verdraine, où nous vous attendrons. Nous sommes convaincus que la jeune fille à qui tu vas donner ton nom a l'esprit droit, le cœur élevé et qu'elle se montrera digne de nous ; il ne dépendra que d'elle de se faire aimer de deux vieillards.”

Il n'était point parlé dans la lettre du père et de la mère de Paule.

— Assurément, dit Mme Pérard, nous ne saurions avoir la prétention de suivre notre fille ; d'ailleurs nous ne pouvons pas quitter Saint-Armand. Ah ! la séparation sera

bien cruelle, mais le bonheur de notre chère enfant doit passer avant tout. Seulement, monsieur le comte, vous lui permettrez de venir nous voir, au moins deux fois chaque année.

—Je vous le promets, répondit Maxime.

Les choses furent menées rapidement.

Le samedi suivant la publication du mariage fut affiché à la porte de la mairie et le lendemain, au prône, le curé, de son côté, annonça qu'il y avait promesse de mariage entre le comte Maxime-Hector de Verdraine et Paule-Françoise Pérard.

Cependant la joie de la belle fiancée se transformait peu à peu en une gravité recueillie.

On eût dit que, maintenant, sa brillante destinée lui faisait peur.

Après avoir ardemment désiré l'accomplissement de la prédiction faite à son grand-père et à elle-même par la jeune Mercédès, prédiction qui avait paru folle à tout le monde, elle s'effrayait presque de la voir se réaliser si complètement.

Comment, c'était elle, c'était bien elle, la fille du vigneron Jacques Pérard, qui allait épouser un riche gentilhomme, le comte Maxime de Verdraine !

Paule Pérard allait être comtesse !

Elle aurait château, domestiques, chevaux, voitures !

Elle serait l'égale des plus grandes dames, et les salons du grand monde lui seraient ouverts !

Elle aurait des jours de réception, elle donnerait des fêtes comme la marquise de Caramon dont elle avait tant de fois entendu parler.

Elle serait mise comme les plus élégantes et porterait des diamants comme les plus riches !

Elle aurait sa place marquée au premier rang dans toutes les cérémonies, à toutes les fêtes !

De plus elle serait adorée de son mari.

Quel rêve ?

Certes, ce rêve, tout prêt à devenir une réalité, était bien fait pour donner le vertige à la jeune paysanne, si grande que pût être son ambition.

Donc, elle avait beau s'en défendre, il y avait des moments où elle se demandait avec un certain effroi si ce bonheur était bien réel et si l'étant, elle n'était pas exposée à le perdre un jour ou l'autre.

Elle faisait part à Maxime de ses impressions, de ses inquiétudes, de ses craintes.

—Oui, lui dit-elle, mon bonheur est si grand, si complet qu'il me fait peur.

Il la raillait doucement et l'enveloppant de son regard tendre, passionné :

—Voyons, ma chère Paule, répondait-il, je vous aime, je vous adore, qu'avez-vous à craindre ?

—Eh bien, que vous cessiez de m'aimer un jour.

—Que je cesse de vous aimer ! Est-ce que c'est possible, et pouvez-vous avoir cette pensée ?

—C'est que je vous aime tant, moi !.. Ah ! si vous saviez.. Tenez, il me semble que si je perdais votre amour, je n'aurais plus qu'à mourir !

—Allons, ma bien-aimée, chassez loin de vous et pour toujours ces lugubres pensées. Et pourquoi donc cesserais-je de vous aimer ? Est-ce que nous ne serons pas unis l'un à l'autre ? Est-ce que vous ne serez pas toujours la plus belle, la plus charmante, la meilleure et la plus aimante des femmes ?

—Je serai, dans tous les cas, la femme la plus dévouée, et entre toutes, la plus heureuse si vous le voulez.

Paule était sincère ; ses paroles exprimaient les sentiments de son cœur. Si elle était ambitieuse et fière, elle était en même temps loyale et aimante ; elle sentait toute la force de son amour pour l'homme qui ouvrait des horizons lumineux à ses aspirations, à qui elle confiait sa vie en se donnant à lui toute entière.

Son amour se doublait de gratitude.

Quant au père et à la mère, ils ne cachaient pas leur joie ; ils s'emparaient comme d'un vêtement d'apparat, sans s'apercevoir qu'elle les rendait quelque peu grotesques. Mais elle était si sincère, cette joie née d'un amour sans borne pour leur fille, qu'on la leur pardonnait volontiers.

Au fond du cœur étaient-ils réellement contents, heu-

reux ? Non. Ils se sentaient saisis d'une invincible tristesse qui, insensiblement, enveloppait leur âme. C'était comme l'enlèvement de l'imprudent qui s'est hasardé sur le sable de la mer ou la vase des marais et qui, quoi qu'il fasse, ne peut échapper au danger.

Si Jacques Pérard et sa femme étaient fiers, glorieux de l'honneur qui était fait à leur fille et qui rejaillissait sur eux, ils jouissaient par anticipation du magnifique avenir réservé à la future comtesse ; ils sentaient bien que la vie était terminée pour eux, que le long voile blanc de la mariée s'étendrait sur leur front, dès qu'elle serait partie, en se transformant en un voile funèbre.

Et ce qui augmentait leur peine secrète, c'est qu'ils avaient le droit de se demander si leur fille bien-aimée ne les oublierait pas et si même elle ne rougirait pas de son père et de sa mère qui n'avaient vécu que pour elle.

Voilà le châtiment fatal de ces ambitions démesurées, de ces adorations fanatiques pour la jeune fille qui s'est habituée à se considérer comme supérieure à ceux qui lui ont donné le jour et se sont sacrifiés pour elle.

Les premiers frappés, il est vrai, ce sont les parents ; mais il est bien rare que celle-là, qui a toujours été encensée et qui se trouve transportée tout d'un coup dans des régions sociales qui semblaient lui être interdites, n'apprenne pas un jour à ses dépens que s'il n'est pas défendu de chercher à s'élever, il est toujours dangereux de vouloir monter trop haut.

En somme, les époux Pérard paraissaient beaucoup plus heureux qu'ils ne l'étaient réellement.

La belle Paule voyait tous ses désirs comblés, toutes ses aspirations réalisées et n'était pas, cependant, délivrée de ses inquiétudes sur l'avenir.

Il n'y avait dans la famille que le vieux père Rouget dont la joie était sans mélange.

Etienne Denizot n'avait pas eu le courage d'aller lire à la porte de la mairie l'affiche annonçant le mariage de Paule Pérard et du comte Maxime de Verdraine ; mais le jour même de l'affichage on était venu lui dire :

—Savez-vous la grande nouvelle ? La chose est certaine maintenant, le comte de Verdraine épouse la belle Paule ; ils sont affichés de ce matin.

Si maître qu'il fût de lui et bien qu'il eût perdu tout espoir, Etienne avait tressailli et pâli, et s'était contenté de répondre :

—Cela devait être ; c'est bien.

Depuis, il ne sortait plus de chez lui que pour se rendre à son travail dans les champs, et il n'avait plus de goût à ce travail qu'il avait tant aimé autrefois. Travailler, remuer la terre, pourquoi, pour qui ? Sa vie était brisée, il n'avait plus d'avenir ; autour de lui il voyait tout fermé, comme s'il eût été entre quatre murs infranchissables.

Il n'y avait plus rien de beau sur la terre, tout y était laid ; il avait comme horreur de la lumière et aurait voulu s'enfoncer dans une nuit sans fin.

Il ne pouvait entendre un cri joyeux, un chant, un éclat de rire ; la joie, la gaieté des autres lui faisait mal.

On le voyait passer, sombre, taciturne, courbant la tête, ayant l'air de chercher en lui une pensée disparue.

Il semblait ne se plaire que dans la solitude et l'isolement ; il n'était plus d'aucune réunion ; il évitait ses meilleurs amis et ceux qui s'intéressaient le plus à lui. Il sentait qu'on le plaignait et cela augmentait sa sauvagerie, le rendait farouche.

Il ne voulait recevoir personne, sa mère était obligée de répondre pour lui. Il se cachait afin de dérober aux regards sa tristesse, son désespoir, dont peut-être il avait honte.

Un immense découragement s'était emparé de lui et c'était une douleur profonde, incurable, qu'il avait dans l'âme. Toutes sortes de pensées noires, sinistres hantaient son cerveau. Il maigrissait, perdait ses forces ; son corps et ses membres n'avaient plus ni la même vigueur, ni la même souplesse ; on aurait dit que tous les ressorts de la machine étaient brisés.

Constamment absorbé en lui-même, il ne parlait plus ; c'était à peine s'il répondait à sa mère par un oui ou par un non qu'il prononçait péniblement ; et même il lui arri-

vait souvent de ne pas attendre que sa mère lui adressât la parole.

La pauvre femme, qui observait continuellement son fils, et le surveillait comme autrefois, quand il était petit, s'inquiétait et s'effrayait.

— Il est capable d'en perdre la raison, pensait-elle.

Mais hélas ! que pouvait-elle contre une douleur si aiguë un désespoir si grand ? Elle sentait bien son impuissance. Essayer de consoler son malheureux fils ? Mais ce serait lui faire sentir plus cruellement encore sa douleur, ce serait comme si elle enfonçait un fer rouge dans une plaie sanglante ! Elle devait tout attendre du temps et de l'éloignement de Paule. Et quand elle contemplait le visage pâli et amaigri de son cher enfant, elle devinait qu'il avait pleuré ; elle voyait son œil atone, son regard sans clarté, et le pli amer que gardaient ses lèvres d'où le sourire s'était envolé, et elle souhaitait ardemment que la future comtesse fût déjà à mille lieues de Saint-Armand-les-Vignes.

La nuit, la mère ne s'endormait pas avant d'être certaine que son fils dormait lui-même. Mais on ne dormait plus guère dans la maison.

Mme Denizot, tendant l'oreille, entendait les soupirs et les gémissements d'Etienne ; alors elle sentait son cœur se déchirer et murmurait :

— Il ne dort pas, encore une mauvaise nuit pour lui... Mon Dieu, comme il souffre !

Mélie la bossue, que Mme Denizot avait prise à son service, n'avait pas été sans remarquer le changement qui s'était opéré chez Etienne, et elle comprenait toute l'étendue de son désespoir : sa douleur à elle n'était-elle pas un peu pareille à celle du jeune homme ?

Pas plus que la mère et le fils, elle ne dormait la nuit, et elle aussi entendait les soupirs et les gémissements de celui qui était l'objet de son culte et d'un amour sublime, caché au plus profond de son cœur, et qu'elle voulait garder toujours, dans toute sa pureté, comme le plus précieux trésor.

— Je suis laide, mal bâtie, affreuse, se disait-elle avec une amertume profonde et une sorte de rage ; je ne suis pas

une fille comme les autres, je ne suis rien, et pourtant je l'aime... Oh ! je l'aime tant que je me tuerais sous ses yeux s'il me le demandait !... Je l'aime comme un chien, je lécherais ses mains et ses pieds, et je ne puis rien faire pour qu'il soit heureux !

Il m'a dit que j'avais un cœur et une âme comme les autres... Mais puisque Dieu a voulu que je sois une chose horrible à voir, puisqu'il a fait de moi un monstre, pourquoi donc m'a-t-il donné un cœur et une âme ?

Et la bossue pleurait et mordait son oreiller pour étouffer ses sanglots.

Devant sa maîtresse et Etienne, la servante ne disait jamais rien, son rôle était de se taire ; mais elle voyait et entendait tout et gardait pour ses pensées.

Comme si elle eût pressenti que le jeune homme, prenant la vie en dégoût, fût capable de se livrer à un acte de désespoir, elle veillait sur lui avec une sollicitude de tous les instants. De sorte que, à son insu, le désespéré était pour ainsi dire gardé à vue par les deux êtres qui l'aimaient uniquement et dont la vie était attachée à la sienne.

Quelques mois auparavant, Etienne, se trouvant à Dijon, avait été conduit dans un café-concert où il y avait d'excellents chanteurs et où il avait passé la soirée.

Alors, il avait déjà déclaré à Paule Pérard qu'il l'aimait, qu'il serait le plus heureux des hommes si elle voulait être sa femme, et déjà il savait que son amour n'était pas partagé par la belle dédaigneuse.

Or, un artiste de la troupe lyrique chanta cette dramatique composition musicale du compositeur et chanteur Darcier ayant pour titre : *Mad'leine*, laquelle interprétée aussi par la grande et belle voix de Renard, de l'Opéra, dont le nom n'est pas oublié, eut en son temps un immense succès.

Le sujet est simple et cependant c'est tout un drame ! Un pauvre garçon se meurt d'amour pour une jeune fille qui ne l'aime pas, et en quatre couplets, avec des larmes et des sanglots, s'adressant à la cruelle qui le repousse, il lui crie sa douleur et son désespoir.

Cette chanson avait produit sur Etienne une très vive

impression. Amoureux de la belle Paule qui ne l'aimait pas, il avait trouvé sa situation identique à celle de l'amoureux de Mad'leine, avec cette différence, toutefois, que celui-ci mourait de son amour le jour du mariage de Mad'leine et que lui n'avait pas encore perdu tout espoir d'être aimé!

Hélas! cet espoir auquel il s'était accroché jusqu'à la dernière heure comme une branche de salut, cet espoir n'existait plus. Celle qu'il adorait serait bientôt la femme d'un autre! Ah! maintenant il était bien exactement dans la même situation que l'amoureux de Mad'leine.

Allait-il, comme lui, mourir le jour du mariage de Paule?

Il retrouva dans sa mémoire le refrain de la chanson :

Sans ton amour, vois-tu, Mad'leine,
Je n'pourrai pas viv'ben longtemps;
Non, j'ny tiens plus, j'meur à la peine,
Faut qu'ça m'emporte avant l'printemps!
Crois-moi, Mad'leine,
Crois-moi, Mad'leine!

Il eut beau chercher à se souvenir, il ne parvint pas à se rappeler autre chose de la chanson que le refrain.

XVI

LA CHANSON DES LARMES

Sans ton amour, vois-tu, Mad'leine,
Je n'pourrai pas viv'ben longtemps.

Ce refrain était comme incrusté dans la pensée d'Etienne et constamment il résonnait à ses oreilles avec une persistance opiniâtre, fatigante.

C'était une obsession continuelle, énervante, qui avait quelque chose d'inférieur.

Ce refrain, il l'entendait retentir dans le son de la cloche sonnant l'angelus; il l'entendait dans le bêlement des moutons, le beuglement des bêtes de l'étable, l'aboïement des chiens, le chant du coq de la basse-cour.

En secouant les feuilles des arbres, le vent soupirait.

Il était partout et dans tout : dans le clapotage de l'eau de la rivière, dans le murmure du ruisseau, dans le susurrement des insectes tapis dans l'herbe, dans ces rumeurs vagues, lointaines, insaisissables qui sont dans l'air sans qu'on puisse savoir d'où elles viennent.

Sans cesse et partout, toujours, toujours :

Sans ton amour, vois-tu, Mad'leine,
Je n'pourrai pas viv'ben longtemps.

Ce refrain, qui était passé à l'état de suggestion, troublait le profond silence des longues nuits d'insomnie du jeune homme, car comme si ce n'était pas assez pour lui de l'entendre dans tant de bruits divers et naturels, des voix étranges, fantastiques, des voix de noirs démons venaient encore le hurler à ses oreilles.

Lui-même l'avait constamment sur les lèvres.

Il ne le chantait pas, il le pleurait.

Un matin, en se levant, après une nuit sans sommeil, il murmura :

—Puisque à tous les instants du jour et de la nuit j'ai ce refrain dans la pensée et dans les oreilles, je veux aussi savoir la chanson.

Il s'habilla comme s'il allait se rendre à une foire.

A sa mère étonnée, qui le regardait avec inquiétude, il dit :

—Je vais aller à Beaune.

—A Beaune, pourquoi faire ?

—Une idée de promenade, cela me distraira.

—S'il en est ainsi, c'est bien ; mais tu reviendras de bonne heure, n'est-ce pas ?

—Oui, mère.

Il partit.

Il eut la satisfaction de trouver la fameuse chanson chez un libraire marchand de musique.

En revenant à Saint-Armand, il la lut, la relut plusieurs fois, et quand il rentra chez lui il la savait par cœur.

Les couplets de la chanson eurent pour effet, ou à peu près, de le délivrer de l'obsession du refrain, qui avait été pour lui comme un cauchemar incessant.

Il ne connaissait pas la musique et ne se rappelait point l'air adapté aux paroles ; mais que lui importait cet air ? Ce n'était pas pour la chanter qu'il avait acheté la chanson ; il pleurerait les couplets comme il avait pleuré le refrain.

Si celui-ci était moins dans sa pensée, il y était remplacé par les autres paroles. Et souvent, Etienne, le regard perdu dans l'espace, droit, immobile, les bras ballants, pareil à un tronc d'arbre laissé debout au milieu des champs, déclamaient en lui-même ou à voix basse, avec une émotion

croissante qu'il ne pouvait maîtriser, la poignante élégie :

Un jour j'm'en allais rêveur,
J'te rencontra toute fleurie,
Il faisait d'amour plein mon cœur
Et du soleil plein la prairie ;
Les p'tits oiseaux chantaient galement,
Tout sur la terre
Voulait te plaire
Et j'te déplus, moi, qui t'aim'tant !

Ses yeux s'étaient remplis de larmes, il s'arrêtait pour pleurer ; puis au bout d'un instant il continuait :

Faut-y te l'dire, j'pleur' comme un fou
Des nuits entières sous tes fenêtres ;
Quand j'n'al plus d'larne's sans savoir où,
J'vais droit d'avant moi, sous les grands hêtres :
Des p'tits enfants j'suis la frayeur,
D'moi chacun s'sauve
Comme d'un' bêt' sauve...
Les almer tant et leur fair' peur !

Après ce deuxième couplet ses larmes redoublaient et il éclatait en sanglots. Mais il voulait boire le calice amer jusqu'à la dernière goutte et il reprenait :

Hier on publiait les bans,
Quand l'curé dit : Mam'sell' Mad'leine,
J'ai senti comme un coup là d'dans,
Puis j'suis tombé, froid, sans haleine.
Vit' un méd'cin., on l'guérira,
Q'j'entendais dire ;
Ça m'faisait rire !...
Bonn's gens qui croy'ent qu'on guérit d'ça !

Alors c'était une explosion complète et terrible de la douleur du malheureux ; il s'abattait comme un peuplier déraciné par la tempête. S'il était dans les champs, il se roulait sur la terre comme un possédé et des plaintes, des gémissements sourds que nul ne pouvait entendre s'échappaient de sa poitrine oppressée, haletante.

S'il était chez lui, dans sa chambre, il se tordait dans d'horribles convulsions, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine ; mais il étouffait ses plaintes, ses soupirs, ses sanglots pour ne pas épouvanter sa mère, qui n'était jamais bien loin et qui pouvait entendre.

Mais il ne s'abandonnait pas à son immense chagrin aussi secrètement qu'il le pensait, et il ne se doutait guère que ses terribles accès de désespoir étaient connus. Ce que sa mère ne voyait ni n'entendait n'échappait pas aux yeux et aux oreilles de la servante ; et quand il avait eu une de ses affreuses crises nerveuses dont il sortait brisé, anéanti, hébété, la pauvre petite bossue n'était pas dans un état moins pitoyable que le sien.

— Mon Dieu, se disait-elle en pleurant, mon Dieu, mais je ne pourrai donc rien faire pour mon maître ? Oh ! le voir pleurer, l'entendre gémir !... Je ne peux pas, non, non, je ne peux pas le voir souffrir ainsi, lui si bon, lui qui a eu pitié de moi, lui que j'aime !

Une idée vint à Mélie, une idée qu'elle seule pouvait avoir, et elle se dit :

— Qui sait ! Faut voir !

On était aux jours de la vendange. On avait préparé les pressoirs. On coupait les beaux raisins bien mûrs dont toutes les cuves allaient être remplies. Tout le monde était aux vignes.

Jacques Pérard et sa femme étaient partis le matin, de bonne heure ; puis, vers neuf heures, l'ancien sous-officier, moins matineux que son gendre et sa fille, était allé les rejoindre.

Paule était restée seule à la maison. Assise près d'une table chargée de linge, elle passait en revue ses menus objets de toilette, ses colifichets, ses chiffons, et tout en se livrant à cette occupation chère à toutes les femmes, elle interrogeait l'avenir et essayait d'en sonder les profondeurs comme si elle eût voulu pénétrer ses secrets ; elle pensait à Maxime, au marquis de Verdraine, à la baronne de Bressac, qu'elle allait bientôt connaître, à l'inconnu qui l'attendait dans sa nouvelle existence, aux contrastes des destins,

aux étrangetés, aux bizarreries, à l'imprévu de la vie et à bien d'autres choses encore.

Tout à coup la porte s'ouvrit et Paule ne put réprimer un mouvement d'effroi en voyant entrer Mélie la bossue.

Celle-ci s'aperçut de l'effet qu'elle venait de produire ; elle sourit tristement et, en s'avancant :

— Oh ! rassurez-vous, mademoiselle Paule, dit-elle, je ne viens pas vous voir avec l'intention de vous faire du mal.

Chez la future comtesse, la surprise, une surprise bien naturelle, avait succédé à l'effroi. Cette surprise augmenta encore quand Mélie tomba à genoux, devant elle et lui dit en joignant les mains :

— Mademoiselle Paule, pardonnez-moi mes méchancetés, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait et que j'ai voulu vous faire.

— De grand cœur, ma pauvre Mélie, répondit Paule ; le mal que vous m'avez fait, je ne veux pas m'en souvenir, je l'ai oublié.

— Vous me pardonnerez, merci... Mais si vous oubliez ainsi mes torts envers vous, c'est que vous n'avez jamais été méchante et que vous avez le mépris des injures.

— Quand, même sans le vouloir, répliqua Paule, je fais de a peine à quelqu'un, j'en ai le regret et j'en souffre ; je pense que les autres sont comme moi, et voilà pourquoi toujours je pardonne et oublie.

En achevant de parler, elle tendit sa main à la bossue.

Mélie la prit, cette main qui lui était si gracieusement tendue, la pressa doucement et, les yeux fixés sur le ravissant visage de son ancienne ennemie, elle se disait :

— Je comprends qu'il veuille mourir de son amour pour elle ?

— Allons, Mélie, reprit Paule, vous n'allez pas rester à genoux, je pense, relevez-vous et asseyez-vous là, près de moi, sur cette chaise.

La servante fit ce qui lui était demandé.

Paule continua :

— J'ai été heureuse en apprenant que Mme Denizot vous avait prise chez elle, car bien souvent, Mélie, je vous ai plainte, de votre cruel abandon, et je souffrais en pensant

que par tous les temps, même la nuit, vous étiez errante sur les chemins.

—Je m'étais habituée à ma misère et j'étais faite à ma vie vagabonde. Alors, j'ignorais ce que c'était que la véritable charité et je ne savais pas qu'il y eut des cœurs compatissants !

—Enfin, maintenant, vous êtes contente ?

Mélie resta un moment pensive, puis répondit :

—Si je ne pensais qu'à moi, oui, je serais contente, heureuse... mais il y a les autres !... Mademoiselle Paule, c'est en ayant pitié de moi et de ma misère qu'on m'a enseigné la pitié. Je ne suis plus une mendicante, ma vie est changée et moi aussi, allez, mademoiselle, je suis bien changée.... Je ne suis plus du tout la même, c'est comme une transformation qui s'est faite en moi, tout à coup, et si ce n'était ma laideur et ma difformité, je croirais que je suis une autre.

Quand j'étais grossière envers vous, quand je vous insultais, quand je me plaisais à jeter de la boue sur votre robe, la première fois que vous la mettiez, quand je vous lançais une pierre à la tête, j'étais méchante ; oui, M. Etienne me l'a dit, j'étais mauvaise.... Aujourd'hui, j'ai honte de ce que je disais, de ce que je faisais, je le regrette, j'en ai le repentir, et je n'oserais plus faire de mal même à un chien, même à une mouche ; vous voyez, mademoiselle, que je ne suis plus la même.

C'était l'autre soir, après le quadrille, j'étais encore mauvaise ce jour-là, M. Etienne me conduisit chez sa mère à qui il dit :

—Je t'amène Mélie pour t'aider dans la maison, pour que tu lui apprennes à travailler et surtout à être bonne.

Alors la mère me dit :

—Viens, ma fille, viens !.. Pauvre enfant, tu as été abandonnée tout de suite après ta naissance et jusqu'ici personne ne t'a aimée ; viens, je remplacerai ta mère, moi, et je t'alimenterai !

Aussitôt, je sentis que tout se retournait en moi ; j'avais là, dans ma tête, et j'éprouvais là, dans mes entrailles, des

choses que je ne connaissais pas. Eh bien, voilà ce que c'était : Je cessais d'être méchante et je commençais à être bonne !

M. Etienne m'avait dit :

— “ Mélie, comme les autres créatures humaines, qui sont toutes les créatures du bon Dieu, tu as une âme et un cœur.”

Bien sûr, ce qui s'agitait et parlait en moi, c'était mon cœur et mon âme.

Ainsi, j'ai comme une autre un cœur, une âme ; et si M. Etienne ne me l'avait pas dit, peut-être que je ne le sentais pas, que je ne le croirais point.

Enfin je ne suis plus méchante parce que l'on s'est montré doux et bon pour moi, et depuis que j'ai goûté aux bienfaits de la bonté, il me semble que je ne pourrai jamais être assez bonne.

Oh ! c'est à M. Etienne, oui, à lui, bien plus qu'à sa mère que je dois ma transformation. Avec quelques paroles, il a détruit tout ce qu'il y avait de mauvais en moi. J'étais épouvantablement haineuse ; eh bien, comme on souffle une bougie, il a soufflé sur mes haines et, subitement, toutes se sont éteintes.

Après ces paroles, prononcées sans emphase, d'un ton simple et naturel, il y eut un assez long silence.

Paule, qui avait écouté, non sans se sentir troublée intérieurement, était devenue songeuse.

— Mademoiselle, reprit Mélie, vous ne m'avez pas demandé pourquoi je suis venue vous voir ce matin.

La jeune fille eut un léger tressaillement et répondit :

— C'est vrai, Mélie, je ne vous ai pas fait cette question, Et pourquoi êtes-vous venue me voir ce matin ?

— Pour vous dire que vous ne devez pas épouser M. de Verdraine.

— Ah !... Et pourquoi ne dois-je pas épouser M. de Verdraine ?

— Parce qu'il n'est pas le mari qui vous convient.

— Oh ! oh !

— Je ne dis pas que M. le comte ne vous aime pas ; mais voyez-vous, il ne vous aimera jamais comme M. Etienne

vous aime, jamais, c'est impossible ! Ah ! si vous voyiez ce que je vois, si vous entendiez ce que j'entends !..... Si vous étiez la femme de M. Etienne, vous seriez adorée, idolâtrée, et il n'y en aurait pas une plus heureuse que vous au monde.

—Mélie, répondit Paule, avec une certaine oppression, je sais bien que M. Etienne m'aime beaucoup ; j'en éprouve de la peine, j'en souffre... Je connais toutes ses belles qualités et je sais ce qu'il vaut : mon amitié pour lui est toujours la même et je la garderai dans mon cœur, vous pourrez le lui dire ; mais je ne l'aime point comme il voudrait être aimé, comme il mérite de l'être.

—N'importe, mademoiselle Paule, n'épousez pas M. de Verdraine, soyez la femme de M. Etienne, je vous en prie, je vous en supplie !..... M. Etienne est plus jeune que M. de Verdraine, et sans vouloir faire tort à M. le comte, M. Etienne, quoique paysan, est au moins aussi bien que lui.

—Je le reconnais, Mélie.

—Ne vous mariez pas avec M. de Verdraine, soyez la femme de M. Etienne.

—Je ne peux pas, je ne peux pas !

—Quand vous serez sa femme, vous l'aimerez d'amour, vous verrez.

—Je ne peux pas, répéta Paule ; et, d'ailleurs, il est trop tard. Ma pauvre Mélie, chacun sur la terre a sa destinée, bonne ou mauvaise, il faut que la mienne s'accomplisse ! La bossue pleurait à chaudes larmes.

—Ah ! vous ne comprenez pas, vous ne voulez pas comprendre ! s'écria-t-elle ; eh bien sachez-le, mademoiselle Paule, si M. Etienne ne meurt pas de ce grand amour qu'il a pour vous, il se tuera, j'en suis sûre, moi, il se tuera !

La future comtesse baissa la tête. Elle était très pâle.

—Ecoutez-moi, continua Mélie, il y a peu de temps encore j'étais votre ennemie acharnée, j'avais pour vous une haine sauvage.... Pour vous empêcher d'épouser Etienne, je vous aurais défigurée, je vous aurais arrachée les yeux, avec rage, je vous aurais tuée !...

Et pourquoi avais-je contre vous cette haine terrible, implacable, ces fureurs féroces ? Vous ne le savez pas, vous

ne pouvez pas le savoir, puisque c'est un secret que je garde enfermé en moi ; mais ce secret, je vais vous le faire connaître ! je vous haïssais mortellement parce que j'aimais Etienne ; oui, moi la laide, la bossue, l'avorton, j'aimais Etienne autant qu'il vous aime, lui.

Je l'aimais à faire tout pour lui, à lui donner mon sang, ma vie, à commettre des crimes, oui, des crimes... et j'ose vous le dire sans hésiter, c'est moi, mademoiselle Paule, c'est moi qui ai mis le feu à votre maison.

—Oh ! fit la jeune fille en frissonnant.

—Oui, j'ai fait cela par amour pour lui et par haine contre vous. Mais n'allez pas croire que j'ai cessé de l'aimer ; non, je l'aime toujours, plus encore qu'hier ! Malgré cela, la haine que j'avais pour vous dans mon cœur, s'est changée en affection, et loin, de vouloir encore vous empêcher d'être à lui, je donnerais ma vie avec joie pour que vous soyez sa femme.

Si vous me demandiez pourquoi je suis ici maintenant, je ne saurais pas vous répondre. Mais, voyez-vous, je voudrais tant qu'il soit heureux !

Paule, très émue de put retenir ses larmes

Toutes deux pleuraient.

Au bout d'un instant, Mélie poursuivit :

Ah ! mademoiselle Paule, si vous étiez la femme de M. Etienne, comme il y aurait du bonheur dans la maison ! Je ne serais pas seulement votre servante à tous deux, je serais votre esclave, un chien de garde fidèle et dévoué ; pour vous rien ne me coûterait !... Oh ! je ne serais pas jalouse, parce que la jalousie est un sentiment mauvais et qu'il n'y a plus rien de mauvais en moi, et que je veux et dois être bonne.

Eh bien, mademoiselle Paule, voulez-vous ?

—Mais, ma pauvre Mélie, vous savez bien que c'est impossible.

—La bossue laissa échapper un profond soupir et hocha tristement la tête.

—Je ne connais pas l'avenir qui m'est réservé, reprit Paule ; peut-être ai-je eu trop d'ambition et aurai-je à m'en repentir ; mais je ne peux rien changer à ce qui est et doit

être, et, je vous le répète, Mélie, il faut que ma destinée s'accomplisse !

Dans quelques jours je serai loin d'ici, Mélie ;— Mélie, embrassons-nous !

La pauvre laide se jeta en sanglotant dans les bras de la belle Paule.

Toutes deux s'embrassèrent.

Ecoute, Mélie, dit Paule, tutoyant la bossue, tu es maintenant une brave et bonne fille, aime Etienne, aime-le toujours ; reste près de lui, ne le quitte jamais ; ne sois pas seulement pour lui une servante, mais une bonne petite sœur.

La pauvre bossue se retira en se disant :

— Paule sera comtesse et Etienne mourra de chagrin.

XVII

LE MARIAGE

Enfin on arriva au jour du mariage.

Les grands-parents ne s'en étaient pas tenus à leur consentement donné ; ils avaient fait ensuite les choses grandement.

La belle Paule avait reçu une magnifique corbeille, dans laquelle la baronne avait mis les diamants de sa fille et une partie des siens. Le tout était accompagné d'une lettre charmante adressée à la future comtesse.

Les toilettes de la mariée avaient été expédiées de Paris ; une couturière de Beaune, la meilleure faiseuse, fut chargée des quelques retouches jugées nécessaires, et elle vint à Saint-Armand pour habiller elle-même la mariée.

Le matin, ayant neuf heures, arrivèrent également de Beaune des voitures pour les mariés, la famille et les invités.

Il avait été convenu qu'après la célébration du mariage religieux on déjeunerait frugalement chez Pierre Rouget, et que l'on se rendrait ensuite chez M. de Vaucreux, où aurait lieu le repas de nocés.

Les mariés devaient passer la nuit à la Chaumelle, revenir le lendemain à Saint-Armand faire leurs adieux, et, tout de suite après, se mettre en route pour le Dauphiné.

Après s'en être assez défendu, M. de Vaucreux avait consenti à être l'un des témoins du comte ; l'autre était M. Le-Clerc, un des nouveaux amis de Maxime.

Le garçon d'honneur était un autre nouvel ami du comte, un jeune sous-lieutenant de chasseurs en garnison à Auxonne.

Paule avait pour témoins deux riches propriétaires du village, amis de sa famille, et la fille de l'un d'eux, une gamine de douze ans, était sa demoiselle d'honneur.

Maxime, qui était très généreux, on le sait, avait fait de grandes largesses; aucun pauvre, aucun nécessiteux n'avait été oublié ; aussi, dès le matin du grand jour, la majeure partie de la population était-elle en fête.

De la maison de l'ancien sergent à la mairie, les mariés eurent un cortège joyeux.

De tous les côtés les coups de fusil retentissaient ; plus de cinquante jeunes garçons faisaient partir des pétards, des fusées, des chandelles romaines; des bombes ; dans les landaus on jetait des fleurs, des bouquets.

Quand, au sortir de la mairie, la jeune comtesse se dirigea vers le portail de l'église resplendissante de lumière, toute parfumée de fleurs et trop petite pour contenir la foule, elle fut saluée par d'unanimes acclamations. Jamais elle n'avait excité à un si haut point l'admiration. C'est que, vraiment elle était divinement belle dans sa robe de satin blanc, sous son long voile de gaze et toute couronnée de fleurs d'oranger.

Elle monta les marches de pierre et pénétra dans l'église pendant que les trois cloches sonnaient à grande volée.

* *

Dès qu'il avait entendu les premiers coups de fusil, Etienne Denizot s'était retiré dans sa chambre et s'y était enfermé, en poussant le verrou de la porte.

Entre l'éclat de deux bombes, au milieu des coups de fusil incessants et dominant le bruit des pétards, les acclamations et les cris joyeux de la foule arrivaient jusqu'à lui.

—Je ne fais point partie de votre cortège, madame la comtesse, prononça-t-il d'une voix sourde ; mais je veux cependant, moi aussi, saluer votre beau mariage en brûlant de la poudre.

Il passa sa main sur son front en même temps qu'un sourire forcé, un sourire douloureux glissait sur ses lèvres.

Il ouvrit un tiroir où il prit un revolver qu'il posa sur la table.

Ce revolver il l'avait acheté à Beaune, avec ses six cartouches, le même jour qu'il avait acheté la chanson.

Il était d'une pâleur de cire ; mais, calme en apparence, rien n'annonçait qu'il eût un projet sinistre. Son agitation était intérieure.

Il s'assit un instant, se remit sur ses jambes, fit deux fois le tour de la chambre, regarda par la fenêtre, puis revint au tiroir entr'ouvert où il prit la chanson qu'il tira à la muraille au moyen d'un clou.

Debout au milieu de la chambre, le front plissé, les yeux fixés sur la fenêtre, il se mit à dire lentement, avec un accent de douleur que rien ne saurait rendre, les vers du quatrième couplet de la chanson :

L'hiver à peine s'enfuyait,
Les grands prés verdoyaient à peine,
Que le pauvre garçon mourait,
Le jour des noces à Madeleine,
Mais quand la belle, aux bras d'époux,
Sous l'porche arrive :
Une voix plaintive,
Qui sort des buissons et des houx :

Sans ton amour, tu vois, Mad'leine,
Je n'ai pas su viv' ben longtemps ;
J't'aimais tant ! j'suis mort à la peine,
Adieu la vie ! Adieu l'printemps !

Et changeant les deux derniers vers du refrain, il ajouta .

Adieu, Paule !

Adieu, ma mère !

Soudain, tendant l'oreille, il tressaillit violemment.

C'étaient les trois cloches qui sonnaient à grande volée.

Et cette sonnerie des cloches disait à Etienne que les deux oui solennels avaient été prononcés devant le maire, que Paule Pérard était la femme du comte de Verdraine et que les deux époux faisaient leur entrée à l'église pour y recevoir la bénédiction nuptiale...

Ses yeux se fermèrent et il étreignit fiévreusement sa poitrine. C'était comme une défaillance.

Mais il se remit aussitôt, se redressa brusquement, et, un éclair dans le regard, il saisit le revolver.

—Ma pauvre mère ! murmura-t-il.

A ce moment, deux petites mains, longues et maigres, mais singulièrement vigoureuses, se cramponnèrent au bras du jeune homme stupéfié.

C'était Mélie, qui était depuis une heure cachée dans la chambre.

Blottie dans un coin, derrière un fauteuil, elle n'avait pas fait un mouvement et avait retenu sa respiration afin que son maître ne soupçonnât point sa présence.

—Monsieur Etienne, lui dit-elle avec autorité, vous ne vous tuerez pas ! Je ne veux pas que vous mouriez, je veux que vous viviez !

—Vivre ! Pourquoi vivre ? répondit-il avec amertume ; on ne peut plus vivre quand on n'a plus d'avenir, quand tout est sombre, que la douleur est partout et dans tout et que l'on n'a plus rien à espérer ! Allons, Mélie, laisse-moi !

—Non, non ! répliqua-t-elle d'un ton énergique, monsieur Etienne, vous ne vous tuerez pas ! D'ailleurs, cela ne vous est pas possible de vous tuer... ce revolver que vous tenez est en ce moment une arme inoffensive.

Et comme il la regardait avec surprise, ne comprenant pas, elle continua :

J'avais deviné votre intention, en voyant entre vos

maîns ce revolver, que vous avez acheté l'autre jour, à Beaune. Alors un matin, profitant de votre absence, je me suis introduite ici, j'ai ouvert ce tiroir, j'ai pris le revolver, j'ai enlevé les cartouches et les ai jetées dans une cuvette pleine d'eau. Et quand j'ai pensé qu'elles étaient suffisamment noyées, je les ai retirées du bain, et après les avoir un peu essuyées, je les ai remises chacune à sa place.

—Tu as fait cela, Mélie, tu as fait cela ?

—Mon Dieu, oui, monsieur Etienne, j'ai fait cela !

Et comme il avait l'air de douter, elle s'empara du revolver, leva le chien, tourna le tambour avec ses doigts et fit tomber l'une après l'autre les six cartouches sur la table.

—Voyez, regardez, dit-elle.

Il était facile de voir, en effet, que les cartouches avaient été plongées dans l'eau ; celle-ci avait traversé les douilles qui, devenues molles, n'avaient plus aucune résistance.

Etienne regardait tour à tour les cartouches et la servante avec attendrissement.

—Monsieur Etienne, reprit Mélie après un moment de silence, tout à l'heure vous avez dit : " Pourquoi vivre ?..." Ah ! pourquoi vivre ! Mais pour faire vivre votre mère ! Vous savez bien que si vous mourriez elle mourrait aussi... Oh ! non, elle ne vous survivrait pas, votre bonne mère !

Monsieur Etienne, vous devez vivre pour votre mère, pour ceux qui vous aiment, pour tous ceux à qui vous pourrez encore faire du bien !

Le jeune homme eut un sourire navrant.

—Vous devez vivre, poursuivit la servante avec plus de force, vous devez vivre parce que vous êtes bon et qu'il faut de bonnes gens sur la terre pour défendre contre les méchants les malheureux comme je l'étais, moi, il y a peu de jours encore.

—Prends garde, Mélie, je peux devenir méchant !

—Vous, méchant, c'est impossible !... Ah ! monsieur Etienne, vous ne voulez pas me comprendre..... Moi, je vous comprends bien, allez, car je devine tout ce que vous

pensez. Mais vous n'aurez pas toujours votre grand chagrin. Monsieur Etienne, écoutez-moi, vous devez vivre pour celle que vous aimez !

Le malheureux tressaillit et ses traits se contractèrent affreusement.

—Oui, pour elle aussi, reprit Mélie ; il y a quelque chose en moi qui me dit que la belle Paule regrettera son mariage et qu'un jour, peut-être bientôt, la comtesse de Verdraine aura besoin de vous.

—Tais-toi, Mélie, tais-toi ! prononça Etienne d'une voix rauque.

—Je veux bien me taire, monsieur Etienne, mais il faut me promettre que vous ne penserez plus à vous tuer.

—Je ne peux pas promettre cela.

—Ah ! s'écria la pauvre fille, se remettant à pleurer, vous disiez vrai tout à l'heure, vous devenez méchant !

—C'est bien, assez, dit-il brusquement et d'un ton farouche, laisse-moi, va-t'en !

La servante, les yeux brillants, resta un moment immobile, dardant sur son maître un regard qui exprimait en même temps la crainte, la pitié et une tendresse infinie.

Puis, baissant la tête, elle se dirigea lentement vers la porte qu'elle ouvrit.

—Ah ! fit-elle.

Elle revint près du jeune homme, lui prit la main, et sans prononcer un mot, le força doucement à s'avancer devant la porte au bas de laquelle se trouvait l'escalier droit descendant au rez-de-chaussée.

La porte de l'escalier, s'ouvrant sur la grande salle, était également ouverte, et au milieu de la pièce, en pleine lumière, Mme Denizot était à genoux, les mains jointes, la tête inclinée.

—Regardez ! dit Mélie à voix basse.

Etienne avait vu déjà.

—Elle prie pour vous, ajouta la servante.

Oui, la mère priait, demandant à Dieu d'adoucir l'immense douleur de son fils.

Le jeune homme devint tout tremblant ; il poussa un

long soupir, se recula et s'affaissa sur son siège en sanglotant.

— Il ne se tuera pas ! murmura Mèlle.

Et, descendant rapidement l'escalier, elle alla s'agenouiller à côté de sa maîtresse.

XVI

LUNE DE MIEL

Le comte Maxime de Verdraine et sa jeune femme étaient impatiemment attendus par les grands-parents ; aussi ne s'arrêtèrent-ils qu'à Lyon, vingt-quatre heures seulement, le temps de se reposer.

Enfin ils arrivèrent à Verdraine.

Paule avait appréhendé quelque peu la première entrevue avec le marquis et la baronne ; mais ceux-ci aimèrent si passionnément leur petit-fils, qu'ils firent à la comtesse un accueil affectueux et lui ouvrirent leurs bras. D'ailleurs, tous deux convinrent que la jeune femme était tout à fait charmante et qu'on pouvait oublier qu'elle n'était que la fille d'un paysan. Evidemment, elle avait tout ce qu'il fallait pour fixer son mari près d'elle, le rendre heureux et mettre fin à ses aventures galantes. Ils n'avaient donc rien à regretter, tout était bien.

Paule, de son côté, se montra auprès des deux vieillards pleine de prévenances, gracieuse, aimable, aimante, câline.

De sorte que, dès le lendemain, le marquis et la baronne raffolaient déjà de leur petite belle-fille.

En l'honneur des jeunes époux, il y eut huit jours de fête au château. Les invités, choisis parmi les amis et connaissances du marquis et de la baronne, venaient de Grenoble et des châteaux et villas des environs.

La jeune comtesse fut l'objet de toutes les admirations, les invités étaient émerveillés ; Paule était adulée, on ne lui ménageait ni les compliments, ni les félicitations. C'était un nouveau triomphe.

Quelques-uns, cependant, s'étonnaient que le comte Maxime se fût marié en dehors de la noblesse, qu'il eût épousé une bourgeoise. On ne savait pas exactement ce qu'était la famille de la jeune comtesse.

Mais elle était si jolie, si gracieuse !

La jeunesse et la beauté ont plus d'un privilège, celui-ci entre autres, de faire passer sur bien des choses.

Nous le savons, il y avait dans le regard de Paule, son sourire et l'expression de sa physionomie, un charme séducteur qu'il était difficile, sinon impossible de ne pas subir.

Elle possédait l'art de se faire aimer ; elle faisait naître les sympathies par sa douceur, son ingénuité, son aménité, et attirait irrésistiblement vers elle.

Maxime prenait sa part du succès de la comtesse et en était heureux et fier. Son amour et aussi son amour-propre et sa vanité n'avaient pas à demander plus.

Quant aux grands-parents, ils étaient enchantés, ravis, et tressaillaient de joie à l'idée que les familles de Verdraine et de Bressac ne s'éteindraient pas.

Après les jours de fête et deux jours donnés à un repos nécessaire, le marquis et la baronne se préparèrent à rentrer à Grenoble où, chaque année, ils passaient l'hiver.

Le comte et la comtesse se mirent en route pour la Suisse. C'était le voyage de noces. Mais on était en octobre, la fin des beaux jours approchait. Ils visitèrent rapidement les principaux cantons de la République helvétique. Quinze jours après leurs départ de Verdraine, ils étaient à Neuchâtel et rentraient en France par Pontalier. Ils s'arrê-

retèrent une demi-journée à Dijon, sans songer peut-être qu'ils n'étaient pas loin de Saint-Armand-les-Vignes. Il est vrai que de Lausanne la comtesse avait écrit à ses parents pour leur raconter son voyage, ses admirations, ses enchantements et leur parler de son bonheur, de ses joies. Cela devait lui suffire.

Les deux époux, de plus en plus amoureux l'un de l'autre avaient hâte de se retrouver à Paris, la ville des merveilles, qu'on a appelée le paradis des femmes, la ville qu'il faut avoir vue, que l'on doit connaître. Or, la comtesse ne connaissait encore Paris que de nom.

Ils allaient s'y installer aussi confortablement que possible, au Grand-Hôtel ou à l'Hôtel-Continental, et y rester jusqu'à la fin de novembre. C'était convenu avec les grands-parents. Ce séjour de la ville de la mode, de l'élégance, du luxe, de toutes les belles choses, était d'ailleurs nécessaire. Il fallait d'abord trouver à la comtesse Paule une femme de chambre experte, c'est-à-dire de premier ordre; ensuite elle devait compléter son trousseau, acheter des toilettes dignes de son rang et de sa beauté et de ces milles riens qui constituent l'arsenal d'une élégante.

Le comte ne voulait pas qu'à Grenoble la critique pût mordre sur son idole.

L'argent ne manquait pas, le marquis avait fait ouvrir à son petit-fils un crédit chez un banquier.

Et puis la comtesse Paule avait en poche 15,000 francs que son père et sa mère lui avaient remis au moment de son départ de Saint-Armand.

Cette somme, relativement considérable, moins mille francs qu'on avait empruntés, était le fruit des économies réunies du père, de la mère et du grand-père. On s'était saigné à blanc pour donner cette dot à Paule. Elle avait pris l'argent sans se demander si ses parents n'allaient pas se trouver dans une gêne pénible. Assurément cette insouciance n'émanait pas d'un mauvais cœur. Mais on l'avait habituée depuis si longtemps à considérer comme choses insignifiantes les sacrifices qu'on faisait pour elle !

Une autre raison avait encore déterminé Maxime à passer à Paris au moins un mois. Il s'était dit que si bien douée

que fût la jeune comtesse, elle pouvait très bien, en se trouvant subitement transportée dans un milieu autre que le sien, commettre des naïvetés étranges qui produiraient un effet déplorable.

Il voulait donc qu'avant de la présenter dans les salons de Grenoble, où elle aurait à affronter les regards des belles Grenobloises, elle se fût retrempée dans cette atmosphère de plaisirs, d'élégances et d'excentricités mondaines que l'on respire à Paris et qu'on ne respire qu'à Paris.

Le comte eut lieu d'être satisfait. Il vit que la nouvelle comtesse, très intelligente, ayant une grande facilité d'assimilation, montrait les meilleures dispositions à se façonner aux usages mondains, à devenir une élégante, une femme du monde enfin à peu près irréprochable.

Sans doute, l'instruction laissait à désirer ; mais on trouverait le moyen de remédier à cela.

L'arrivée des deux époux à Grenoble fut un événement. Dans le monde aristocratique de l'Isère en général et dans celui de Grenoble en particulier, le mariage du comte de Verdraine avait fait sensation. Les quelques personnes qui avaient vu la jeune comtesse au château de Verdraine avaient parlé d'elle avec enthousiasme ; et l'on était impatient de connaître celle qui avait su s'emparer du cœur de Maxime, ce nouveau don Juan.

Les invitations arrivèrent, nombreuses ; tous les salons de la ville étaient ouverts à la comtesse Paule.

Partout on lui fit bon accueil.

Bien qu'on lui portât envie et que sa radieuse beauté excitât bien des jalousies féminines, la première impression fut généralement excellente.

Le comte donna des dîners, des fêtes. On les lui rendit. Partout, chez elle comme chez les autres, la comtesse avait sa cour d'admirateurs. Elle était la reine de beauté.

Cependant, comme elle était ignorante de bien des choses, bien qu'elle s'observât avec le plus grand soin, il lui échappait parfois des expressions de terroir, des naïvetés bizarres qui faisaient dresser les oreilles. Mais personne ne les relevait ; quelques femmes seulement en prenaient note.

Parmi les femmes jeunes et jolies qui faisaient particulièrement fête à la comtesse Paule et recherchaient son amitié, nous devons citer en première ligne une belle mondaine qui, disait-on, n'aurait pas été fâchée, même après la mort tragique de Mme de Reybole, de troquer son titre de veuve contre celui de comtesse de Verdraine. La belle veuve s'appelait Mme de Brogniès et elle ajoutait sur ses cartes : née Léona de Bellamana. Elle était Piémontaise. Mariée à dix-huit ans à M. de Brogniès et veuve moins d'un an après son mariage, elle n'avait pas encore vingt-deux ans.

Mme de Brogniès s'était fait le chaperon, l'Egérie de la comtesse Paule, et bientôt les deux jeunes femmes furent inséparables.

Au bout d'un an d'un bonheur que rien ne menaçait d'altérer et qui semblait devoir durer toujours, la comtesse mit au monde un fils.

C'était une fille que Maxime aurait voulu avoir ; néanmoins il parut enchanté de sa paternité.

Paule, depuis qu'elle était à Grenoble, n'avait écrit qu'une seule lettre à ses parents. Elle avait été si occupée, elle avait eu tant à faire !... Les bals, les soirées et autres réunions mondaines prennent à une jeune femme tout son temps.

Les époux Pérard et le grand-père Rouget eurent, après six mois d'attente, des nouvelles du comte et de la comtesse, en recevant un billet de part imprimé, ainsi conçu :

" Le comte et la comtesse de Verdraine ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Georges-Stanislav, vicomte de Verdraine."

Au bas, écrits de la main de Maxime, ces mots :

" La mère et l'enfant se portent très bien."

Toutefois, quand elle fut rétablie, Paule écrivit à ses parents une lettre bien affectueuse ; mais elle ne leur promettait point de les aller voir, comme ils lui en témoignaient le vif plaisir dans toutes leurs lettres.

Maxime se refusait absolument à conduire sa femme à Saint-Armand-les-Vignes, n'admettant point qu'elle pût voyager seule avec sa femme de chambre

Un an après la naissance du petit Georges, la comtesse eut une fille.

Cette fois, le comte fut transporté de joie. Le marquis et la baronne partageaient l'allégresse de leur petit-fils. Maintenant ils n'avaient plus rien à désirer ; ils étaient vieux, très vieux, ils pouvaient mourir.

Ce fut le marquis qui s'en alla le premier, trois mois après la naissance de la petite-fille qui avait reçu les prénoms de Réjane-Isabelle.

Le vieillard laissait à son petit-fils, avec le titre de marquis, un demi-million en valeurs mobilières et des immeubles pouvant être évalués à 300,000 francs.

Maxime augmenta immédiatement son train de maison. Il était marquis, mais on continua à l'appeler le comte de Verdraine.

L'année suivante, la comtesse eut un second fils. Mais comme si toute naissance devait être suivie d'une mort, l'excellente baronne de Bressac mourut à son tour quelque temps après, laissant à Maxime une nouvelle fortune de quatre cent mille francs.

Le comte était plus que millionnaire, et à Saint-Armand le père et la mère Pérard travaillaient comme par le passé, ce qui faisait dire aux gens du pays, non sans raison :

"Ce n'est pas la peine qu'ils aient un gendre riche et que leur fille soit comtesse !"

Sans doute le comte était riche ; mais pour tenir son rang ou plutôt pour briller, éblouir, il dépensait énormément ; l'argent fondait pour ainsi dire dans ses mains, et les domestiques, les factures et mémoires des fournisseurs n'étaient pas toujours exactement payés.

Il y avait longtemps que la comtesse avait dépensé les quinze mille francs de sa dot, et comme elle n'avait pas pris l'habitude de s'occuper des dépenses de sa maison et qu'elle ne demandait jamais d'argent à son mari, elle n'avait plus sa petite bourse comme quand elle était jeune fille.

Dans ces conditions, elle ne pouvait guère améliorer le sort de ses parents, leur procurer un peu plus de bien-être. Il est vrai que le père et la mère ne se plaignaient jamais

et ne demandaient rien. Ils avaient leur fierté. Si seulement leur fille était venue les voir, ils eussent été contents.

La mort du marquis et celle de la baronne avaient suspendu la vie de plaisirs du comte et de la comtesse, toujours épris l'un de l'autre et toujours heureux.

La comtesse Paule profita de sa retraite forcée pour travailler à compléter autant que possible son instruction. Tout en s'occupant de ses enfants, comme elle le devait, le temps ne lui manquait point. Elle eut un maître de français, un professeur de musique et un professeur de dessin ; de plus elle lisait beaucoup.

Comme elle avait de la volonté, un ardent désir de savoir, et qu'elle comprenait facilement, elle apprenait bien et vite.

Elle profita aussi de ses heures de loisirs pour écrire un peu plus souvent à son père et à sa mère qui pensaient à elle sans cesse. Elle put même leur envoyer quelques petites choses. C'étaient des objets de mince valeur ; mais cela venait de leur fille, c'était superbe. Pérard et sa femme pleuraient de joie.

Dans toutes ses lettres à ses parents, la comtesse disait :
" Je me porte à merveille, je suis on ne peut plus heureuse, je vous embrasse de tout mon cœur."

Du moment que leur chère fille était heureuse, le père et la mère l'étaient aussi.

De fait, la vie, pour la comtesse, s'écoulait pleine de charmes et semblait lui réserver des félicités infinies. Elle se croyait au-dessus des déceptions, à l'abri des coups de l'adversité.

Elle ne pressentait pas que sa tranquillité, son bonheur pussent lui être enlevés. Et cependant, le malheur la menaçait, allait la frapper : elle devait combattre la souffrance.

Quelques jours avant son mariage, elle avait dit à Mélite la bossue :

— Il faut que ma destinée s'accomplisse.

Sa destinée allait s'accomplir

XIX

NOUVELLE LUNE

La belle Paule était mariée depuis quatre ans et demi. La lune de miel du comte et de la comtesse de Verdraine avait duré tout ce temps, sans qu'un nuage l'eût voilée. Bien des jeunes femmes ne l'ont pas aussi longue ; mais en revanche pour quelques-unes, les favorisées, elle dure toujours.

Paule n'avait pas encore vingt-deux ans, et elle était toujours belle, plus belle encore peut-être qu'avant son mariage, comme si la maternité avait ajouté une auréole à sa beauté.

M. de Verdraine ne paraissait pas se repentir d'avoir donné son nom à la petite paysanne de Saint-Armand-les-Vignes. Il était toujours galant, courtois avec sa jeune femme et étonnait ses amis par la régularité de sa conduite et sa fidélité conjugale.

Cependant, pour la comtesse, un changement s'était presque subitement opéré dans l'humeur de son mari. Quoique toujours prévenant, elle sentait qu'il était moins affectueux.

Maxime était toujours le gentilhomme bien élevé, correct dans ses allures, mais ce n'était plus l'homme amoureux de sa femme.

Où il ne méconnaissait pas les qualités de la comtesse ; mais il voyait trop, maintenant, ses défauts et ce qui manquait à son instruction, à son éducation. Il la trouvait toujours belle ; mais le mariage ne l'avait point corrigé, comme l'avaient cru le marquis et la baronne ; il était resté le même homme. Nature inconstante, aimant le changement, facile à tous les entraînements, son amour pour sa femme s'était éteint peu à peu, il en avait assez, il ne l'aimait plus.

Les devoirs qui s'imposaient à lui pouvaient, devaient le retenir près de la mère de ses enfants.

Paule sentait bien que son mari lui échappait, qu'il l'aimait moins ; elle ne voulait pas croire encore qu'il eût cessé de l'aimer, et elle se demandait quelle pouvait être la cause de ce changement.

Regrettait-il donc, maintenant qu'elle était mère, d'avoir épousé une paysanne ?

Rougissait-il de l'obscurité originelle de sa femme ?

Lui faisait-il un crime de n'avoir pas cette éducation et cette instruction que l'on donne aux jeunes filles riches destinées à jouer un rôle dans la vie mondaine ?

Mais si elle était née dans un village et de parents pauvres, n'était-elle pas une femme comme une autre, ayant sa fierté, ses sentiments et ses droits de mère et d'épouse ?

Oui, sans doute. Mais dans le changement de son mari, dont elle recherchait les causes, il y avait un peu de ce qu'elle supposait.

En effet, plus d'une fois, M. de Verdraine avait été froissé dans son amour-propre par des sourires ironiques qui avaient souligné certaines paroles échappées à sa femme ; il avait également surpris des chuchotements et des observations malignes qui l'avaient fait tour à tour rougir et pâlir.

Aussi quand un jour sa femme lui dit :

—Maxime, vous n'êtes plus le même avec moi. Qu'avez-vous ? Que vous ai-je fait ?

—Ma chère Paule, lui répondit-il, ne parlez donc dans les réunions où vous vous trouvez, que des choses que vous connaissez ; certaines naïvetés qui vous échappent font tellement ressortir votre ignorance qu'elle est remarquée de tous et qu'on en rit. Certes, je n'ai pas le droit de vous en vouloir de ce qui est chez vous un manque d'instruction et d'éducation. Mais souvenez-vous qu'il y a des prétentions qui rendent ridicule. En attendant que vous ayez appris, sachez vous taire. Enfin, si vous m'en croyez, vous irez moins dans le monde et vous serez plus entièrement à vos enfants.

La jeune femme était devenue très rouge.

—Mais, répliqua-t-elle, à la fois blessée et surprise, si je suis allée dans le monde, c'est qu'il vous plaisait de m'y conduire, et ce n'est point moi qui vous ai contraint à donner des fêtes. Je sais bien que je suis une ignorante ; cependant j'étais telle que je suis quand je suis arrivée ici, alors que vous vous montriez fier et heureux de ce que vous appeliez mes succès dans les salons. Oh ! je ne cherche pas le plaisir autant que vous le pensez ; n'ayant que le désir de vous être agréable, puisque vous croyez que je dois cesser de voir le monde, je resterai près de mes enfants.

—Et vous avez raison, ma chère, une mère se doit à ses enfants.

—Maxime, je vous aime et j'aime ces chers petits êtres à qui j'ai donné la vie... Eh bien, oui, n'allons plus dans le monde, restons chez nous... Ah ! pourvu que nous soyons ensemble...

—Nous serons ensemble autant que cela sera possible ; mais vous devez comprendre que je n'ai pas les mêmes devoirs que vous à remplir, et qu'il m'est impossible de cesser de voir mes amis.

—Alors, vous irez dans le monde... seul ?

—Je ne peux pas disparaître ; que dirait-on ?

—Et vous sortirez souvent ?

—Il faut répondre aux invitations.

La jeune femme regarda fixement son mari.

Ah ! Maxime, dit-elle tristement, comme vous êtes changé !

Elle poussa un soupir et deux grosses larmes tombèrent sur ses joues.

— Allons, bon, fit le comte avec un mouvement d'impatience dont il ne fut pas maître, des pleurs maintenant !... Je vous assure, Paule, que les airs de victime ne vont pas à votre charmant visage.

Et comme elle pleurait tout à fait, Maxime s'empressa d'ajouter en l'embrassant :

— Veux-tu bien finir, a-t-on jamais vu... Est-ce que d'aussi beaux yeux doivent verser des larmes ? Allons, allons, tu sais bien que je t'aime toujours.

— Oh ! oui, n'est-ce pas ?

— Comme tu es enfant, ma chère Paule !

Un instant après il se disposa à sortir.

— Tu sors ? fit-elle.

— Oui.

— J'espérais que tu ne me quitterais pas ce soir.

— Je suis attendu.

— Où cela ?

— Au cercle.

Elle resta silencieuse. Maxime lui mit un baiser sur le front et lui dit d'un ton dégagé et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple :

— Il ne faut pas m'attendre pour dîner ; je dîne au cercle.

Paule ne fit aucune observation et Maxime sortit en fredonnant un air de café concert.

C'était la première fois que depuis son mariage le comte ne dînait pas avec sa femme.

C'était aussi le premier nuage qui s'élevait entre eux.

La comtesse souffrit et ne se plaignit pas ; elle se disait que son mari ne pouvait pas vivre uniquement pour elle et qu'il se devait aussi à ce monde exigeant auquel il appartenait.

D'ailleurs, elle avait toujours pleine confiance en lui, si quelques doutes lui étaient venus sur la solidité de la tendresse de père.

Maxime, en effet, aimait beaucoup ses enfants, mais plus encore sa fille que les deux autres ; la fillette, toute charmante et jolie comme un ange, était pour lui une véritable idole ; pour elle il aurait tout donné, tout sacrifié. Quand il avait dit : Mon Isabelle, il avait tout dit.

Et cependant la mignonne créature avait été la cause indirecte et innocente de la plus profonde blessure faite à l'amour-propre du comte.

C'était au mois d'août. On était à Verdraine où le comte et la comtesse passaient, chaque année, la belle saison. Ils avaient reçu à déjeuner quelques personnes, parmi lesquelles se trouvaient Mme de Brogniès, la belle veuve piémontaise.

Le comte montrant à ses invités sa fille, qui jouait et s'ébattait sur une pelouse avec Miro, un beau chien de garde, s'écria, dans un élan d'orgueil paternel :

— N'est-ce pas qu'elle est adorable mon Isabelle ?

— Oui, adorable ; il n'y a que son nom que je n'aime pas.

— Vous n'aimez pas le nom d'Isabelle ? fit Paule avec étonnement.

— Non. C'est un nom démodé. On ne s'appelle plus Isabelle. C'était bon du temps de M. le chevalier de Florian ou aux beaux jours de la comédie italienne.

La comtesse, qui n'avait jamais lu Florian et qui connaissait encore moins le répertoire de la comédie italienne, ne trouva rien à répondre.

Maxime crut devoir venir au secours de sa femme.

— Si vous aviez une fille, madame, quel nom lui auriez-vous donné ? demanda-t-il.

— Oh ! un nom tout simple, comme Louison, Jeannette, Fanchette ou Fanchon.

S'adressant à la comtesse, elle ajouta :

— Est-ce que ce nom ne vous plait pas, ma chère amie ?

— Mais... balbutia la jeune mère.

— Oh ! Fanchon ! fit Mme d'Arbusse, grande amie de la Piémontaise, mais c'est un nom de gardeuse de dindons.

— Permettez, permettez, c'est un nom célèbre, au contraire : nous avons eu Fanchon la veillense qui, en son temps,

a fait courir tout Paris. Votre avis, monsieur de Verdraine ?

—Moi, madame, répondit le comte, j'estime que n'importe quel nom va bien à une jolie femme.

—Excepté les noms ridicules, dit Mme d'Arbusse

—D'ailleurs, reprit la veuve, toujours sur un ton aimable et enjôné, on peut joindre une épithète à tel ou tel nom. Nous avons eu Berthe aux grands pieds, une reine, s'il vous plaît. Pourquoi n'aurait-on pas Fanchon aux petites mains, ce qui s'appliquerait justement à votre gentille fillette, chère comtesse ?

—Mais regardez-la donc, dit Mme d'Arbusse, montrant l'enfant qui marchait avec une sorte de dignité comique, se tenant droite et raide, faisant des manières, regardez-la ! Est-elle assez drôle !... En vérité, c'est une princesse en miniature.

—Oui, vraiment, une petite princesse. Eh bien, croyez-vous, car je tiens à mon idée, croyez-vous, qu'il serait ridicule d'appeler cette chère mignonne Fanchon la princesse ? Cela ne l'empêchera pas de se marier, au contraire.

La comtesse pâlit et le comte sursauta.

Mme de Brogniès et son amie échangèrent un regard rapide ; puis cette dernière se leva pour aller embrasser la petite Isabelle.

Maxime et Paule se demandaient si ce qui venait d'être dit, si cette théorie sur les noms devait être attribuée au hasard, ou si, plutôt, tout cela n'avait pas été complété entre les deux femmes, qui s'étaient donné la réplique comme obéissant à un mot d'ordre.

Cette dernière hypothèse était la seule admissible.

Mais alors Mme de Brogniès et Mme d'Arbusse avaient fouillé dans le passé de jeune fille de la comtesse, en faisant prendre des renseignements au village même de Saint-Armand-les-Vignes.

Quand le comte se trouva seul avec sa femme, il lui dit :

—Paule, Mme de Brogniès ne me plaît pas.

—Mon ami, elle me déplaît également.

—Ah !... mais je vous croyais très amies.

—C'est elle qui m'a en quelque sorte imposé son amitié.

Non, je n'ai jamais aimé cette femme, une coquette qui

voudrait voir tous les hommes à ses pieds, vous le premier.
Le comte sourit.

— Pour moi, un homme marié, dit-il, elle n'est pas redoutable.

— Oh ! je n'ai pas peur d'elle.

— Et vous avez raison. Eh bien ! ma chère amie, si vous voulez me faire plaisir, vous n'irez plus chez Mme de Brogniès et vous cesserez de la recevoir.

— Je vous le promets, Maxime, et ce ne sera pas un sacrifice.

Un mois de septembre on quitta le château pour revenir à Grenoble.

La comtesse ne fit aucune visite à Mme de Brogniès ; celle-ci comprit ce que cela signifiait et la rupture se fit ainsi sans choc, sans éclat.

Du reste, ce fut peu de temps après que la comtesse Paule cessa presque complètement d'aller dans le monde.

On s'étonna. Et comme on continuait à voir le comte toujours seul, on se demanda :

Qu'est-ce que cela veut dire ?

On ne comprenait pas.

Nous savons ce qui s'était passé entre le mari et la femme. L'horizon s'était réellement et subitement assombri.

Il n'y avait encore rien de bien grave, et cependant Paule sentait que quelque chose la menaçait, que son bonheur était près de lui échapper.

Elle redoubla de tendresse pour son mari, l'accabla de petits soins, de prévenances, de démonstrations amoureuses et, selon la loi de nature, le fatigua.

Il n'en fit rien voir d'abord ; mais un jour qu'elle le tutoyait et l'embrassait dans un petit coin, comme aux jours heureux de leur lune de miel, il lui dit assez sèchement :

— Eh ! ma chère, à quoi pensez-vous donc ? On ne croirait pas, vraiment, que vous êtes mère de trois enfants.

— Monsieur le comte, répondit-elle, la poitrine oppressée et le cœur gros, vous êtes devenu bien dur pour moi.

Elle le quitta brusquement pour aller pleurer dans sa chambre.

Elle pleura longuement ce jour-là et d'autres jours encore.

Elle n'en était pas encore à regretter son mariage et son amour ; mais elle avait déjà de l'amertume au cœur, des pensées sombres et faisait de douloureuses réflexions. Elle commençait à voir que son avenir n'était plus couleur de rose.

L'hiver s'écoula et le mois de mai arrivé on quitta la ville pour le château.

La comtesse éprouva une sorte de joie en se retrouvant à Verdraine. Sans doute, elle allait se trouver bien souvent seule avec ses enfant ; mais l'isolement ne l'effrayait point, au contraire ; maintenant elle aimait la solitude, elle en avait besoin. Et puis ce vieux château, ces jardins, ce parc, ces ombrages, ces massifs touffus, ces belles pelouses vertes couvertes de fleurs étaient pleins de délicieux souvenirs. C'était là que Maxime l'avait tant aimée ; c'était là qu'elle avait été la plus heureuse des femmes.

XX

LE VIVIER

Le château, construit au milieu d'un site des plus pittoresques, ayant des vues admirables, était une très belle et très agréable résidence d'été.

On vantait son parc, où se trouvaient, disait-on, les plus beaux arbres de l'Isère.

On parlait aussi du grand vivier de Verdraine où il y avait une merveilleuse abondance de poissons.

Ce petit lac, qu'une source voisine alimentait et qui avait à certains endroits, plus de trois mètres de profondeur, se trouvait à cinquante mètres environ du château, et il était bordé d'un côté par des roseaux, de très hautes herbes et des massifs d'arbustes divers, très épais, qui s'étendaient jusqu'à la lisière du parc.

On ne permettait jamais aux enfants de jouer de ce côté bien qu'ils fussent, d'ailleurs, constamment surveillés.

—On ne saurait être trop prudent, disait le comte, un malheur est si vite arrivé ?

Mais Georges et Isabelle aimaient beaucoup à voir les poissons qui se promenaient par centaines à la surface de l'eau, au soleil, et ils demandaient souvent à être conduits au bord du vivier afin de jeter des morceaux de pain aux poissons, ce qui les amusait énormément.

La population de la pièce d'eau était assez familière ; les poissons connaissaient les enfants, qui leur donnaient à manger, et dès qu'ils les voyaient paraître, ils arrivaient par bandes sur la rive.

Aussitôt commençait la distribution des petits morceaux de pain sur lesquels se précipitaient les affamés, se les disputant dans un pêle-mêle, une bousculade indescriptible.

Alors, du côté des enfants, c'était des exclamations, des cris joyeux, des battements de mains, des rires. Et cela durait jusqu'à ce que le dernier morceau de pain jeté eût disparu, enlevé par le poisson le plus fort ou le plus adroit.

Un jour M. de Verdraine était parti immédiatement après le déjeuner pour Grenoble, où, avait-il dit, une affaire importante l'appelait ; Paule, triste et songeuse, se promenait dans une allée du jardin.

Son jeune fils, qu'elle avait couché elle-même, dormait d'un profond sommeil, et elle avait laissé Georges et Isabelle jouant ensemble dans une salle du rez-de-chaussée.

Il pouvait être quatre heures et demie.

Soudain, le petit garçon et la petite fille accoururent près de leur mère, ayant chacun un gros morceau de pain à la main.

—Maman, dit le petit Georges, mène-nous donner à manger aux poissons.

—Oui, maman, oui, ajouta le petite fille, montrant son pain.

—Eh bien, mes mignons, venez, répondit la comtesse.

A ce moment un coup de cloche annonça une visite.

—Mes chers petits, attendez-moi un instant, dit la mère ; si je ne puis pas revenir tout de suite, je vous enverrai Marguerite, votre bonne.

La comtesse s'éloigna, laissant les enfants seuls.

Non loin de là, Miro dormait ou faisait semblant de dormir, étendu sur l'herbe de la pelouse, à l'ombre d'un mélèze.

Mme de Verdraine était appelée pour recevoir deux voisines de campagne, la mère et la fille ; elle les trouva au salon où on les avait fait entrer. Après les compliments d'usage et quelques autres paroles échangées, les visiteuses s'étaient assises.

La comtesse ne pouvait pas congédier ces dames brusquement ; elle sonna un domestique et le pria de dire à Marguerite de rejoindre les enfants, qui étaient au jardin, pour les conduire à la pièce d'eau.

L'ordre fut transmis à la bonne, qui était occupée dans sa chambre et qui crut pouvoir ne point se presser de descendre au jardin.

Après avoir attendu un instant, qui dut lui paraître bien long, le petit Georges finit par perdre patience. Il prit sa sœur par la main et lui dit :

—Viens, viens !

Et tous deux, courant de toute la vitesse de leurs petites jambes, se dirigèrent vers le vivier par une large allée bordée d'ifs taillés en baie.

Ils arrivèrent à la pièce d'eau.

Que ce passa-t-il alors ?

Quand Marguerite, enfin descendue de sa chambre, se mit à chercher des yeux les enfants dans le jardin, elle entendit tout à coup de grands cris poussés par le petit Georges. Ces cris venaient de la pièce d'eau ; plus loin,

dans le parc, Miro aboyait furieusement, comme s'il eût été à la poursuite d'un lièvre ou d'un lapin.

La domestique, toute frissonnante, redoutant un malheur, s'élança vers le vivier.

Le petit garçon, debout au bord de l'eau et les bras tendus, continuait à remplir l'air de ses cris déchirants.

—Georges, mon petit Georges, où est ta sœur ! lui demanda Marguerite haletante.

—Là, là, répondit l'enfant montrant l'eau.

La bonne, prise d'un tremblement nerveux, regarda. Mais à l'endroit indiqué, l'eau était troublée, elle ne vit rien.

Joignant alors ses cris à ceux du petit Georges, elle appela de la force de ses poumons :

—Au secours, à l'aide, au secours !

Ces cris de douleur et de désespoir traversèrent l'espace, arrivèrent au château et pénétrèrent dans le salon par une croisée ouverte.

La comtesse parlait ; subitement serrée à la gorge, la parole expira sur ses lèvres et, d'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes.

—Oh ! fit-elle, en portant la main à son cœur.

Son visage avait pris une teinte livide.

Elle entendit distinctement ce cri sinistre :

—Au secours !

—Mon Dieu, mon Dieu ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Et oubliant complètement les visiteuses qui s'étaient levées effarées, mais ne comprenaient rien encore, elle se précipita affolée hors du salon et prit sa course dans la direction de la pièce d'eau en jetant aux échos le nom de ses enfants :

—Georges ! Isabelle !

Après un moment d'hésitation, les visiteuses s'étaient élancées sur les pas de la comtesse. Le valet de chambre, la femme de chambre et la cuisinière, sortis en toute hâte, couraient aussi vers la pièce d'eau.

Mais la mère, aiguillonnée par l'épouvante, franchit la

distance avec une rapidité vertigineuse et arriva la première au bord du vivier.

—Ah ! madame, ah ! madame ! fit Marguerite en sanglotant et en se tordant les bras de désespoir.

La comtesse avait déjà enveloppé son fils du regard.

—Où ost ma fille ? s'écria-t-elle.

—Tombée à l'eau !

La malheureuse mère poussa un cri horrible.

—Où, mais où, à quel endroit ? demanda-t-elle.

—Là, madame, là, à cet endroit où l'eau est troublée par la vase.

L'instant n'était ni aux questions, ni aux explications, ni aux reproches.

Sans hésitation, sans crainte du danger qu'elle pouvait courir, ne pensant qu'à son enfant qu'elle voulait sauver, s'il en était temps encore, Paule se jeta à l'eau. Ses pieds s'enfoncèrent dans la vase et il y eut autour d'elle de gros bouillonnements d'eau noirâtre.

Elle avait de l'eau au-dessus de la ceinture ; elle avança péniblement, creusant la vase, écartant les larges feuilles de nénuphars, appelant le ciel à son aide, et à mesure qu'elle avançait, l'eau montait, arrivant à sa poitrine, à ses épaules.

Marguerite, à genoux sur la rive, cramponnée de chaque main à une touffe d'herbe, et le corps penché sur l'eau, suivait avec angoisse et terreur tous les mouvements de la comtesse. Si l'une des touffes d'herbe se fût rompue, elle eût perdu l'équilibre et serait tombée dans le vivier la tête en avant.

Tout à coup, elle jeta ce cri :

—La voilà !

Elle venait, en effet, d'apercevoir entre deux eaux la pauvre petite Isabelle que le pied de sa mère avait sans doute rencontrée sur le fond vaseux et que l'eau violemment agitée faisait remonter à la surface.

Le cri de la domestique fut suivi d'un autre poussé par la comtesse en saisissant des deux mains son enfant qu'elle éleva au-dessus de l'eau.

Le valet de chambre, qui savait nager, venait de se pré-

cipiter dans la pièce d'eau, allant au secours de sa maîtresse. La comtesse ne voulut pas lui confier sa fille, mais ne refusa point son aide pour regagner le bord.

Il n'était que temps, car la pauvre mère n'étant plus soutenue par l'espèce de fièvre nerveuse qui l'avait saisie, perdit subitement toutes ses forces. L'enfant fut enlevée de ses bras par Marguerite et ce fut avec beaucoup de peine et de difficultés que le valet de chambre et les personnes présentes parvinrent à retirer la comtesse du vivier. Elle était à demi évanouie.

A ce moment arriva Miro, ayant à la gueule un lambeau d'étoffe qu'il laissa tomber sur le gazon avant de se précipiter vers la comtesse et la petite fille dont, tour à tour, il se mit à lécher les mains et le visage, en faisant entendre de sourds gémissements. On lui ordonna de s'éloigner ; il obéit en baissant tristement la tête.

La cuisinière seule avait vu entre les dents de l'animal l'espèce de chiffon, et n'y avait pas fait autrement attention. Du reste, sur un ordre de Mme de Linans, l'une des visiteuses, elle était tout de suite partie en courant pour aller chercher le médecin du village.

Cependant on n'avait pu remettre la comtesse sur ses jambes. Elle était toute grelottante et ne cessait pas de gémir et de pousser des plaintes navrantes, en tournant ses yeux hagards vers sa fille, qui ne donnait aucun signe de vie et que Marguerite cherchait à réchauffer de son haleine.

On se mit en marche, la comtesse soutenue par sa femme de chambre et de Mme de Linans.

Marguerite, serrant la petite Isabelle sur sa poitrine, emportait en courant son précieux fardeau.

Mlle de Linans tenait par la main le petit Georges, qui sanglotait toujours.

Miro, la gueule entre les jambes, le nez sur les talons de son jeune maître, fermait la marche.

Marguerite, aussitôt arrivée au château, s'était empressée de dévêtir l'enfant et de l'envelopper de flanelle pour sécher son corps : puis elle l'avait couchée dans un lit et s'était mise à la frictionner. Ni Marguerite, ni la comtesse.

ni les autres personnes ne voulaient admettre que la pauvre petite fût morte.

Dans une pièce voisine, la femme de chambre et Mme de Linans donnaient des soins à Mme de Verdraine, qui, folle de douleur et de désespoir, ne cessait de crier :

—Où est ma fille ? Je veux voir ma fille !

Mais, comme nous l'avons dit, elle était sans force et comme anéantie, et ne pouvait s'échapper des mains des deux femmes qui l'avaient déshabillée et lui remettaient d'autres vêtements.

Le médecin arriva. Il avait couru ; il était haletant, ruisselant de sueur.

Il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la petite fille qu'il laissa échapper un cri de douleur.

Tous les soins étaient inutiles. Hélas ! Isabelle était morte !

Le médecin sortit de la chambre en chancelant et entra dans celle où se trouvait Mme de Verdraine.

—Ma fille, monsieur, ma fille ! dit la comtesse d'une voix étranglée, avez-vous sauvé mon enfant ?

Le médecin resta silencieux et baissa tristement la tête.

—Ah ! ma fille est morte ! exclama la malheureuse mère.

Son immense désespoir eut raison de son extrême faiblesse ; elle se dressa debout, farouche, le regard plein d'éclairs, poussa un cri rauque, déchirant, puis repoussant violemment sa femme de chambre, qui voulait l'arrêter, elle se précipita dans la chambre voisine et se jeta avec une sorte de fureur sur le cadavre de son enfant, qu'elle couvrit de baisers.

Pendant un instant elle se tordit dans d'affreuses convulsions, poussant des cris sauvages, maudissant la vie, appelant la mort.

Tout à coup, elle se redressa, et, droite, raide, s'éloigna du lit en reculant. Sa figure était décomposée et ses yeux avaient une fixité effrayante. On la vit chanceler, battre l'air de ses mains, et la femme de chambre n'eut que le temps de s'avancer pour la recevoir évanouie dans ses bras.

Sur l'ordre du médecin, on l'emporta et elle fut immédiatement déshabillée et couchée dans son lit.

Une heure après, le comte de Verdraine arriva, revenant de la ville. Il était tout joyeux.

Mais à la douleur empreinte sur le visage des domestiques, à leur air consterné, il eut le pressentiment d'un horrible malheur et devint affreusement pâle.

Mme de Linans, qui guettait son retour, vint à lui. Il ne pensa pas à la saluer.

—Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

—Un malheur, monsieur le comte, un épouvantable malheur, répondit Mme de Linans avec un effort douloureux.

—Isabelle, Isabelle est blessée ! s'écria-t-il d'une voix sourde.

—Hélas ! monsieur le comte, votre malheur est plus grand !

—Morte ! ma fille est morte !

—Dieu vous l'a reprise, monsieur le comte ; c'est un ange de plus au ciel !

Il y eut dans la gorge de Maxime comme un râle ; ses yeux se couvrirent d'un voile épais, ses jambes se dérolèrent sous lui et il tomba sur le sol lourdement, comme une masse.

XXI

C'EST UN CRIME

Nous ne dirons pas quelle affreuse nuit on passa au château ; le lecteur s'en fera facilement une idée.

Le lendemain, la comtesse Paule était en proie à une fièvre violente, avait les membres comme paralysés et de longs et fréquents accès de délire. La femme de chambre, désolée, ne quittait pas son chevet.

Le médecin qui avait passé une partie de la nuit au château, donnant tour à tour ses soins à la femme et au mari, était revenu vers dix heures et n'avait pu dissimuler l'inquiétude que lui causait l'état de la comtesse. Il avait ordonné à Julie, la femme de chambre, de ne pas s'éloigner de sa maîtresse d'un instant et de lui faire boire de temps à autre, une cuillerée d'une potion calmante qu'il avait préparée lui-même.

Le comte, dans sa chambre, étendu sur une chaise longue, était dans une prostration complète : il ne voulait voir personne, ne prononçait pas une parole et refusait obstinément de prendre aucune nourriture.

Le soir, cependant, avec de bonnes paroles et en invoquant la raison, le médecin parvint à faire sortir le comte de son mutisme et à le faire manger un peu.

Le surlendemain du terrible drame, eurent lieu les obsèques de la petite Isabelle.

Le comte, le front courbé, sombre, ayant l'air hébété, conduisait le deuil tenant son petit garçon par la main.

On ne s'étonna point de ne pas voir la comtesse : on savait qu'elle était alitée et que, peut-être, sa vie était en danger.

La pauvre mère, en effet, était toujours dans le même état. La fièvre n'avait point diminué d'intensité, ainsi que l'avait espéré le docteur ; elle était comme frappée d'insensibilité et paraissait ne plus avoir conscience de rien.

Un assez grand nombre de personnes étaient venues de la ville pour assister au service funèbre. Parmi ces personnes qui prenaient une vive part à la profonde douleur de M. de Verdraine, se trouvaient le procureur de la République, le juge d'instruction et deux autres magistrats.

Après la cérémonie, ces messieurs et quelques autres amis du comte furent reçus au château où une collation avait été préparée à leur intention.

—Mais enfin, demanda-t-on au comte, comment ce malheur est-il arrivé ?

—Je l'ignore encore, répondit-il ; Mme de Verdraine n'est pas dans un état à pouvoir me l'apprendre, et je n'ai pas eu jusqu'ici l'esprit assez tranquille pour interroger mes serviteurs. Tout ce que je peux vous dire, c'est que la pauvre petite est tombée dans le vivier, que la comtesse est accourue aux cris poussés par la bonne des enfants et s'est jetée à l'eau pour sauver sa fille. Mais, hélas ! il était trop tard !

On fit une enquête au château pour chercher comment la pauvre petite était tombée à l'eau. Son petit frère Georges put faire comprendre qu'un homme était venu dans le jardin. C'est un crime, s'écria le comte de Verdraine. Le comte fit toutes les perquisitions possibles pour trouver le coupable, mais sans succès. Cependant on était bien convaincu du crime. Même on a trouvé du sang sur la clôture du jardin. Le comte avait un bon chien de garde, Miro,

lequel avait dû mordre le meurtrier lorsque celui-ci a franchi la clôture.

Les recherches faites aux abords de la pièce d'eau furent inutiles. On ne trouva aucun objet. Mais on fit cette découverte que l'audacieux scélérat s'était caché en plusieurs endroits, dans les roseaux, les hautes herbes, les massifs et principalement dans les ifs qui bordent l'allée aboutissant au vivier.

Dans le parc on ne trouva rien également.

A l'endroit où le misérable avait escaladé le mur de clôture, il y avait sur les pierres et sur le sol plusieurs taches de sang, ce qui confirmait, ainsi que le juge d'instruction l'avait déjà dit, que l'assassin de la petite Isabelle avait été grièvement mordu par le chien.

XXII

PAUVRE MÈRE

Les gendarmes étaient sur les dents.

La justice cherchait et ne trouvait pas ; ne pouvant et n'ayant le droit de soupçonner personne, elle poursuivait dans le vague, péniblement, son enquête qui paraissait ne devoir jamais aboutir.

On avait mis la main de-ci, de-là, sur un certain nombre de vagabonds. Quelques-uns avaient été remis en liberté, d'autres étaient passés en police correctionnelle et condamnés à des peines plus ou moins fortes, mais n'excédant pas

un mois de prison. Un seul, un récidiviste, qui avait injurié les gendarmes et fait acte de rébellion, avait été condamné à deux ans de détention dans une maison centrale.

Ces malheureux étaient les victimes de mesures de sévérité et de rigueur motivées par un autre, et cet autre, le misérable que l'on voulait trouver, échappait à toutes les recherches.

Il avait disparu et semblait n'avoir laissé derrière lui d'autres traces de son passage que la bande de drap enlevée à son pantalon par les crocs de Miro et quelques gouttes de sang.

Un jour, cependant, un garde-forestier apporta au juge d'instruction un vieux pantalon qu'il avait trouvé par hasard dans un bois, à une lieue de Verdraine, en donnant du pied dans un tas de feuilles sèches sous lesquelles il était caché.

Le magistrat reconnut tout de suite que ce pantalon était celui de l'assassin. Un morceau d'étoffe manquait à la jambe droite, celui que le chien avait déchiré et arraché. Le juge d'instruction en eut la preuve évidente en ajustant la pièce à la place qu'elle avait occupée dans le vêtement.

Donc, aucun doute n'était possible.

Dès lors on avait le droit de supposer, et cela avec raison, que l'assassin, avant le crime, avait un second habillement caché dans le bois, qu'il avait revêtu, après le coup fait, évidemment par mesure de prudence.

Le juge d'instruction avait le pantalon, mais où était celui qui l'avait porté ?

Le pantalon n'avait aucune marque et les boutons d'os, très ordinaires, comme il y en a partout, ne pouvaient fournir aucune indication.

On présenta le pantalon à toutes les maisons de vêtements pour hommes, à tous les tailleurs de la ville et des environs.

Aucun marchand ne put dire où le pantalon avait pu être acheté ; aucun tailleur ne reconnut son travail.

L'enquête en était toujours au même point.

Les investigations de la justice ne s'étaient pas arrêtées aux extrêmes limites du département ; elles étaient allées

jusqu'à Saint-Armand-les-Vignes. Et Etienne Denizot fut singulièrement étonné en apprenant un jour que la police s'occupait de lui, sans le prévenir et sans daigner lui dire pourquoi.

La chose, d'ailleurs, ne dura pas longtemps et ne fit point grand bruit dans le pays.

A la note du juge d'instruction de Grenoble, le parquet de Dijon répondit par une autre note, qui était l'éloge d'Etienne Denizot.

"Le mariage de Mlle Paule Pérard, disait la note, a causé à Etienne Denizot un violent chagrin ; pendant plusieurs mois, ses parents et ses amis ont pu craindre qu'il ne perdît la raison ou qu'il ne mît fin à ses jours. Malgré le temps écoulé, sa douleur n'est pas encore calmée ; il reste fidèle à son amour méconnu, incompris. S'il voulait se marier, il n'aurait qu'à choisir parmi les plus jolies et les plus riches de son canton ; mais il a fait, paraît-il, le serment de toujours rester garçon.

"C'est une nature douce, bienveillante et des plus honnêtes. Il jouit d'une considération méritée ; il est très estimé et aimé de tous. Il est membre du conseil municipal de la commune depuis déjà bien des années ; il y a un an, le maire de Saint-Armand étant décédé, les collègues d'Etienne Denizot l'ont élu maire à l'unanimité ; mais il a cru devoir donner immédiatement sa démission, tout en déclarant qu'aussi longtemps qu'il aurait la confiance de ses concitoyens et que l'on aurait besoin de ses services, il resterait dans le conseil.

"Etienne Denizot est le meilleur des fils ; il a une vieille mère qu'il aime et vénère et entoure de soin.

"Ce jeune homme est un grand travailleur, et on le cite comme étant un des meilleurs agriculteurs du département de la Côte-d'Or. Très intelligent, très entreprenant, très hardi et très oseur en culture, il se jette hors des chemins de la routine, prend l'initiative d'innovations qui réussissent parfaitement et donnent des résultats superbes.

"Nous pouvons affirmer que depuis quatre mois Etienne Denizot n'a pas quitté Saint-Armand-les-Vignes et que l'on a pu le voir tous les jours à son travail.

“ Du reste Etienne Denizot ne fait jamais que de très courts voyages, lesquels ont toujours pour cause directe son exploitation agricole.”

Le brave juge d'instruction de Grenoble, qui cherchait partout la lumière, s'enfonçait de plus en plus dans la nuit.

Il finit par se dire un jour :

— Je ne trouverai pas !

Un mois s'était écoulé. L'affaire fut classée, c'est-à-dire en langage du palais, abandonnée.

* *

Pendant les quinze premiers jours de ce mois qui s'était écoulé en efforts inutiles pour retrouver l'homme au pantalon déchiré, la comtesse Paule avait été entre la vie et la mort, dans un état voisin de la folie.

Enfin, le médecin qui l'avait soignée avec un dévouement au-dessus de tout éloge, déclara que tout danger avait disparu.

Le mieux continua, la comtesse entra en convalescence et ses forces lui revinrent peu à peu.

La secousse terrible qu'elle avait éprouvée et la maladie ne lui avaient rien fait perdre de sa beauté ; mais elle portait sur son visage amaigri l'empreinte d'un chagrin mortel et d'un désespoir infini.

Elle ne pouvait prévoir la destinée qui l'attendait, mais elle sentait que la petite Isabelle avait emporté son bonheur avec elle.

Le comte, lui aussi, avait traversé une crise douloureuse, mais sa constitution robuste avait pu facilement triompher du mal.

Certes, la comtesse n'était guère coupable, on ne pouvait que lui reprocher d'avoir laissé les enfants seuls un instant quand le coup de cloche l'avait appelée ; cependant, au fond de son cœur ulcéré, désillusionné, Maxime accusait Paule de négligence, d'imprévoyance.

Comme nous l'avons dit, le comte, arrivé à la satiété, n'aimait plus sa femme ; il n'en était pas encore à se repentir de

l'avoir aimée et épousée, mais déjà il s'en étonnait. La mort d'Isabelle avait complété son désenchantement.

Sans doute il lui restait ses deux fils, et il aurait dû puiser là le courage et la consolation. Malheureusement par un de ces sentiments bizarres qui ne s'expliquent pas, bien qu'ils soient assez fréquents, le comte préférait les filles aux garçons, et la mort de la pauvre petite tri avait fait comprendre, qu'à elle seule, Isabelle tenait plus de place dans son cœur que ses deux fils et sa femme réunis.

Préférence blâmable et des plus injustes, car Georges et Edouard étaient charmants.

Tant que durèrent la maladie et la convalescence de Paule, Maxime s'abstint de tout reproche et de tout mauvais procédé. S'il n'aimait plus sa femme, il avait encore pour elle le respect qu'on doit à une honnête femme, à la mère de ses enfants.

Quand la comtesse se sentit assez forte pour affronter une explication qu'elle redoutait, mais qu'elle jugeait nécessaire, elle se présenta à son mari tenant ses deux petits garçons par la main.

—Monsieur, lui dit-elle d'une voix profondément émue, nous avons encore ceux-ci.

—Ecoutez-moi, lui répondit-il froidement, je ne veux pas vous le dissimuler, rien ne me fera oublier celle que j'ai perdue.

—Croyez-vous donc, répliqua-t-elle en fondant en larmes, que je puisse oublier, moi ?

—Vous le devez d'autant moins que vous n'êtes pas absolument sans reproche.

—Oh ! monsieur le comte, voilà une parole bien cruelle !

—Pardonnez-la-moi, et surtout n'en exagérez pas la portée. Je ne reviendrai plus sur l'épouvantable drame ; mais je dois vous déclarer que si le temps parvient à calmer ma douleur, il ne parviendra pas à l'éteindre.

Rien au monde, rien, rien ne pourra chasser de mon souvenir ma chère petite Isabelle !

—Ah ! Dieu me garde d'essayer seulement de vous la faire oublier. Si vous avez cette pensée, monsieur le comte, il faut que les sentiments que vous aviez pour moi soient

bien changés... Oh ! mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas morte, noyée comme la chère créature ?

— Si vous étiez morte, qui eût pris soin de vos fils ?

— Pourquoi ne dites-vous pas nos fils ? Est-ce que vous les repoussez comme vous repoussez leur malheureuse mère ?

— A Dieu ne plaise ! Ma douleur est si grande que sous son influence mes paroles se trouvent en désaccord avec ma pensée.

— Alors, Maxime, embrassez-les... et... embrassez-moi aussi, ajouta-t-elle en levant sur son mari ses yeux suppliant et pleins de larmes.

Le comte mit un baiser sur le front de ses enfants, qui se pendaient à son cou.

Mais quand Paule lui tendit les bras en murmurant :

— Et moi ?

Il la regarda froidement, détourna la tête et se retira en laissant tomber cette parole désespérée et désespérante :

— Rendez-moi Isabelle !

Paule s'affaissa lourdement sur son siège. Il s'opéra dans tout son être un épouvantable déchirement, et elle éclata en sanglots.

— C'est fini, fini, gémit-elle, l'illusion m'échappe, il ne m'aime plus... je suis condamnée !... Et me voilà seule !

— Mais non, maman, je suis toujours avec toi, moi ! dit le petit Georges.

— Oh ! s'écria la pauvre femme en pressant ses fils sur son cœur, voilà que je blasphème et deviens mauvaise et ingrate ! Mon Dieu, pardonnez-moi !... Mes enfants, mes enfants !... Ah ! vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas, mes chers mignons ?

— Oui, oui, maman ; répondit Georges en faisant à sa mère un collier de ses bras.

— Oh ! oui, maman, répéta le petit Edouard en bégayant.

Cependant le séjour de Verdraine était devenu pénible, aussi bien à la comtesse qu'au comte, et dans la première quinzaine d'août, M. de Verdraine et sa famille rentraient à Grenoble, six semaines plus tôt que les autres années.

A partir de ce moment, la vie de la comtesse Paulé fut à peu de chose près celle d'une recluse.

Le comte avait fermé son salon. Plus de déjeuners, plus de dîner. On ne trouva pas cela trop singulier. La mort de l'enfant était si récente et l'on savait quel chagrin en avait éprouvé M. de Verdraine !

Mais comme si toutes s'étaient donné le mot, les femmes qui avaient été naguère les meilleures amies de la comtesse ne s'occupaient plus d'elle, qui avait tant besoin de consolation, de démonstrations affectueuses, que si elle n'eût plus existé.

C'était comme une espèce de quarantaine établie autour de l'hôtel de Verdraine.

Un seul homme, un certain M. de Miray, grand ami du comte, faisait à celui-ci et à la comtesse d'assez fréquentes visites. C'était un homme de quarante ans, très riche, veuf d'une femme qu'il avait rendue malheureuse, et qui, sous des dehors de bonhomie, cachait une âme hypocrite et perverse.

Si M. de Miray se montrait très empressé auprès de la mère si cruellement éprouvée, s'il témoignait tant de sympathie à l'épouse si injustement délaissée, ce n'était pas, disons-le, par véritable intérêt. Ce qui l'attirait à l'hôtel de Verdraine c'était l'amour, ou plutôt ce qui y ressemble, c'est-à-dire le désir.

La beauté de la comtesse Paule et l'abandon où la laissait son mari avaient excité les appétits sensuels de M. de Miray et il s'était juré que la jeune femme l'aimerait.

Depuis plus d'un an, il convoitait la belle Paule et, pour arriver plus sûrement à son but, il s'était fait l'ami intime de Maxime, jouant à son côté le rôle de Méphistophélès auprès de Faust. Et il attendait avec la patience du fauve qui guette une proie que la comtesse fût frappée au cœur d'une blessure inguérissable, qu'elle fût atteinte dans son amour-propre de femme comme dans ses sentiments d'épouse.

Il croyait la jeune femme frivole, légère, vaniteuse, et il s'était dit :

— Quand l'abandon de son mari tournera au scandale,

elle cherchera un consolateur et se jettera dans mes bras.

Ayant dressé son plan, préparé ses batteries, le faux ami poussa le comte à reprendre sa vie de dissipation.

Maxime avait été joueur, de Miray réveilla en lui la passion du jeu que son amour pour sa femme et sa fille avaient endormie.

Il avait été libertin, il fallait le faire entrer dans la voie des amours faciles, lui faire reprendre goût aux aventures galantes.

M. de Miray s'attacha à cette tâche odieuse avec une persistance et une habileté infernales.

Le comte se laissait bien un peu entraîner, mais dès qu'il s'apercevait qu'il pouvait aller trop loin, pensant à sa fille, il s'arrêtait, résistait à son mauvais génie et lui échappait.

La mort de l'enfant était venue porter un maître atout dans le jeu de M. de Miray.

Vois-tu, mon cher, disait-il au comte, il faut absolument te distraire de ta grande douleur. Oh ! je ne te donne pas le conseil de reprendre la vie de garçon, mais viens plus souvent au cercle, dîne avec nous, fais la partie de temps en temps, enfin amuse-toi si tu peux.

—Que dirait le monde ? objectait Maxime

—Le monde dira que tu cherches à faire diversion à ton grand chagrin et il ne te blâmera point.

Nous ne répéterons pas ici tout ce que M. de Miray disait à M. de Verdraine pour l'éloigner de sa femme et de ses enfants et lui faire oublier tous ses devoirs.

Hélas ! les insinuations perfides de ce dangereux conseiller flattaient trop les mauvais penchants du comte pour qu'il ne les écoutât point.

Il fut d'abord modéré dans ses écarts et sut les cacher à ceux qui pouvaient le blâmer ; mais peu à peu, emporté par le courant, il n'eut plus aucune retenue, il joua follement, se vautra dans des orgies sans nom et redevint le viveur qu'il était autrefois.

Il restait des journées entières sans voir sa femme et quand il se trouvait avec elle, il s'oubliait jusqu'à lui reprocher sa naissance obscure, sa pauvreté et son ignorance.

Un jour qu'elle hasardait timidement une observation sur les dépenses exagérées qu'il faisait, il lui répondit sèchement :

—Ce n'est pas votre dot que je dépense, vous le savez bien ; tâchez de vous souvenir que sur ce chapitre vous n'avez rien à dire.

Elle courba la tête en murmurant :

—Je ne vous parle que pour vos enfants.

—Eh bien, s'ils deviennent pauvres, ils se feront vignerons comme votre père.

—Monsieur le comte, dit-elle plus humblement encore, ce que je vous dis c'est aussi pour le monde !

—Pour le monde ! Et quel monde, s'il vous plaît ? Le mien ou le vôtre ?... En vérité, ma chère, continua-t-il avec hauteur, ne me parlez donc pas de choses que vous ignorez et sachez bien que le monde du comte de Verdaine n'a rien de commun avec celui de Paule Pérard.

—Monsieur le comte, répondit-elle avec vivacité, votre monde est devenu le mien.

—Vous vous trompez ; j'ai pu vous y introduire, mais vous n'y avez pas trouvé place... On vous y a reçue à cause de moi... et c'est tout. Allez, vous êtes toujours restée Paule Pérard, ou, si vous aimez mieux, Fanchon la Princesse... tant pis pour vous.

Et le malheureux sortit sur ce dernier trait, plus cruel peut-être que tous les autres.

XXIII

LA COUPE AMÈRE

Le comte de Verdraine allait fatalement où M. de Miray, son mauvais génie, voulait le conduire, c'est-à-dire à manquer absolument de dignité, à n'avoir plus le respect de lui-même et des autres et à perdre l'estime des honnêtes gens.

M. de Miray avait pour auxiliaire, dans son œuvre ténébreuse et lâche, Mme de Brogniès, qui haïssait mortellement la comtesse Paule.

La belle Piémontaise aimait Maxime depuis des années et s'était même, dans un temps, bercée de l'espoir qu'il l'épouserait. Elle avait su dissimuler sa rage en apprenant le mariage du comte, comme elle avait su cacher sa passion pour l'homme qu'elle voyait lui échapper ; et si, dès son arrivée à Grenoble, elle s'était faite l'amie de la comtesse Paule, c'était afin de mieux saisir, lorsqu'elle se présenterait, l'occasion de se venger de la femme qui semblait avoir pour toujours anéanti ses espérances.

Tout en ayant l'air de se tenir en dehors des coteris malveillantes, Mme de Brogniès avait entrepris une odieuse campagne contre la jeune comtesse. Lancées par la Piémontaise, trois ou quatre de ses amies allaient raconter dans les salons et à qui voulait les entendre, ce qu'était

ant. efois, à Saint-Armand-les-Vignes, la belle Paule, surnommée Fanchon la princesse, et son amour romanesque avec le beau et séduisant Maxime de Verdraine.

Ce qu'on fit de gorges chaudes sur la pauvre comtesse ne saurait se dire. Les hommes prenaient bien un peu sa défense, timidement, mais les femmes étaient implacables.

Paule allait à la grand'messe le dimanche, à la cathédrale avec ses enfants. Elle remarqua que telles ou telles personnes, qu'elle avait reçues chez elle, répondaient à peine à son salut. Des pimbèches de mœurs douteuses ne le lui rendaient même pas.

Un pareil affront ! Qu'avait-elle donc fait ? En quoi avait-elle donc démerité ?

On savait que son mari la délaissait, qu'elle était malheureuse, et au lieu de la plaindre on l'accablait. Pourquoi ? Parce qu'elle était jeune et que, malgré ses chagrins, sa beauté était toujours sans égale ; peut-être aussi parce qu'elle était une honnête femme et une mère dévouée, et que les plus méchantes n'osaient pas s'attaquer à sa réputation.

Sa réputation ! Dieu sait combien de femmes auraient voulu avoir un prétexte pour y mordre à belles dents.

— Ah ça ! elle ne prendra donc pas un amant, la belle comtesse, dit un jour la femme d'un antiquaire, qui passait pour en avoir au moins trois.

— Hé, hé, ça peut venir, répondit une amie de Mme de Brogniès avec un sourire énigmatique.

— Oh ! vous savez quelque chose... allons, dites vite.

— Mais je ne sais rien et je n'ai rien à dire. Seulement...

— Eh bien ?

— Seulement, on trouve que M. de Miray va bien souvent à l'hôtel de Verdraine.

— Lui ! Mais il est l'ami intime du comte.

— Le fait est que ce serait bien mal... un ami.

Personne, pas même Mme de Brogniès, qui travaillait pour son compte, ne savait rien des intentions cachées de M. de Miray ; mais l'insinuation était lancée, elle servirait à des commentaires et, au besoin, à calomnier la comtesse. Celle-ci était loin de se douter que Mme de Brogniès

d'une part, de l'autre M. de Miray, qui se disait son ami sincère et dévoué, conspiraient, nous ne dirons pas contre son bonheur,—elle ne l'avait plus,— mais contre sa réputation, contre son honneur.

Par tous les moyens possibles, et toujours sous l'apparence du dévouement et d'un profond intérêt, le faux ami s'efforçait de détacher Paule de son mari, comme Mme de Brogniès cherchait par tous les moyens possibles à s'emparer du comte.

—Je suis furieux, oui furieux, dit un jour M. de Miray à la comtesse.

—Et pourquoi donc ?

—Je viens d'avoir une scène terrible avec Maxime.

—Mon Dieu, mais à quel propos ?

—A cause de vous, chère madame !

—De moi ?

—Oui, je lui ai vertement fait sentir l'indignité de sa conduite envers la femme la plus charmante et la meilleure qu'il y ait au monde.

—Monsieur...

—Je suis un homme ; mais cela ne m'empêche pas de dire que la plupart des hommes son ingrats et bêtes... Quand ils n'aiment plus une femme, ils se vengent des maladresses qu'ils ont pu commettre pour elle, par des vilénies.

—Vilénies, le mot est dur !

—Je n'en trouve pas un autre. J'ai compris le chagrin du comte, chagrin qui se passe, du reste ; mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'il persiste à s'aveugler sur les causes du malheur qui vous a frappés !

—Hélas ! oui, je sais qu'il m'accuse.

—A tort, comtesse. Mais en admettant que, en effet, cette minute d'imprévoyance qu'il vous reproche si amèrement, si injustement...

—Oh ! oui, si injustement.

—Eh bien, en admettant qu'elle ait été la première cause de l'horrible drame de Verdraine, en quoi votre naissance et votre éducation y touchent-elles ? Ne vous a-t-il pas épousée par amour ?

—Oh ! oui, il m'aimait alors.

—Il savait bien ce que vous étiez, vous ne pouviez le tromper ni sur votre naissance, ni sur votre fortune.

La comtesse laissa échapper un long soupir.

—Alors, reprit M. de Miray, de quoi a-t-il à se plaindre ?

—Ah ! il se plaint ?

—Oui, et voilà où est sa sottise. Pourquoi ces récriminations, ces doléances, ces regrets dont il me casse les oreilles et que je ne veux plus entendre ?

—M. de Verdraine n'a peut-être pas tort, monsieur.

—Que dites-vous, madame ? Il a tort, cent fois tort !

—Oui, de m'avoir épousée !

—Non, non, non ! Quel est donc l'homme qui vous eût connue alors et qui n'aurait pas fait comme le comte ? Vous n'étiez qu'une simple paysanne, soit ; mais vous étiez jeune, belle et chaste, et votre famille est honorable. Est-ce que la fille d'un paysan n'est pas une femme comme la fille d'un négociant, la fille d'un financier, la fille d'un bourgeois, la fille d'un gentilhomme ?

Vous êtes née dans un village et vous étiez une paysanne, eh bien, après ? Est-ce que celle-ci qui est née sous le chaume, ne vaut pas autant et quelquefois plus que telle autre qui est née dans un palais ? La supériorité de la femme ne consiste pas dans l'argent ou dans un titre, mais seulement dans les qualités qui émanent le cœur.

Voyez-vous, Dieu Créateur de toutes choses, ayant établi une distinction, des catégories, si vous voulez, entre les créatures humaines qu'il a également faites à son image, c'est dans leur misérable orgueil que certains hommes s'imaginent qu'ils sont au-dessus de la masse des autres et d'une essence particulière, et il faut que la mort leur dise, à ceux-là, voilà le véritable niveau.

Du reste, il est bien loin, ce temps où l'orgueilleuse noblesse, avec ses ridicules préjugés, englobait dans un suprême mépris tous ceux qui n'étaient pas de race.

Pour l'homme, madame, la femme la plus parfaite, la femme qu'il place au-dessus de toutes les autres, est celle qu'il aime. L'amour rapproche toutes les distances, et celui-

ci ou celle-ci qui est en haut, élève celle-là ou celui-là qui est en bas.

Je vous le dis, chère comtesse, Maxime a beau être mon ami, mon meilleur ami, je m'indigne quand je l'entends exprimer le regret de s'être marié et parler de mésalliance.

—Ainsi, monsieur de Miray, le comte Verdraine en est là aujourd'hui ; il a des regrets !....

—Oui. et cela je ne puis pas le lui pardonner... Il a l'incomparable bonheur de vous avoir, de vous posséder tout entière, et ce bonheur il le brise... Vous si jeune, si belle, si pleine de charmes, si dévouée à vos enfants ; vous qui deviez être aimée, adorée comme une divinité, votre époux vous délaisse ! Oh ! le fou, le fou !

Paule soupira et essuya furtivement deux grosses larmes suspendues au bord de ses paupières.

—Comtesse, poursuivit le faux ami, vous cesserez d'aimer Maxime, car il est des outrages qu'une femme ne pardonne pas, et dont elle se venge ; vous cesserez de l'aimer et, par sa faute, l'insensé aura irrémédiablement perdu son bonheur. Eh bien, je ne le plaindrai pas, il aura mérité son sort !

Oui, encore une fois, il est fou ! Il aura une amante.

—Une amante, dites-vous, monsieur !

—Oui, il en aura une, s'il ne l'a pas déjà.

—Oh !

—Et il se trompe étrangement s'il espère trouver auprès d'une autre, si belle et si attrayante qu'elle soit, le bonheur pur, sans mélange d'amertume qu'il avait à son foyer.

—Une amante, une amante ! murmura la jeune femme.

—Hélas ! oui, madame la comtesse ; alors sa conduite sera tout à fait scandaleuse et l'on vous plaindra.

—Ah ! on me plaindra ?

—Mais on vous plaint déjà, chère comtesse, et l'on a raison ; on vous plaint et l'on vous admire, car bien d'autres femmes se fussent déjà vengées d'un abandon outrageant.

—Vengée ! comment ?

—Comment ? Mais comme se vengent toutes les femmes.

Paule regarda fixement M. de Miray et ne parut pas

avoir compris l'intention des paroles étranges qu'il venait de prononcer.

—Si mon mari ne revient pas à moi comme je l'espère encore, répondit-elle, je ne sais pas si je cesserai de l'aimer; dans tous les cas, je reporterai toute mon affection, toute ma tendresse sur mes enfants et ils me tiendront lieu de tout.

M. de Miray pinça ses lèvres, ébaucha un sourire, mais sentit qu'il ne devait pas aller plus loin pour l'instant.

Ces insinuations, qui n'étaient pas les premières, ces blessures faites au cœur de l'épouse et à l'amour-propre de la femme, faisaient énormément souffrir la comtesse, mais ne parvenaient point à ébranler sa vertu.

La jeune femme, cependant, qui avait trop d'honnêteté dans l'âme pour être méfiante, pour constamment soupçonner le mal, et était trop loyale pour croire facilement à la fausseté, à la duplicité des autres, s'était laissé prendre aux faux semblants d'amitié du soi-disant ami intime du comte de Verdraine, lequel était parvenu, comme nous venons de le voir, à lui inspirer une confiance amicale.

M. de Miray, très infatué de sa personne, se trompant sur cette amitié que lui témoignait la comtesse, crut enfin qu'il avait le droit de tout oser.

Il attendit quelques jours, et avec cette audace de l'homme qui est certain de son triomphe, il revint.

Comme toujours, il commença à plaindre la jeune femme si indignement délaissée et méprisée par son mari, à se répandre en récriminations contre le comte, dont la conduite, disait-il, répugnait à tous les cœurs honnêtes. Puis, subitement, changeant de ton et prenant une figure de circonstance :

—Ah ! s'écria-t-il, si j'avais été assez heureux pour rencontrer une femme comme vous, mais tous les instants de ma vie eussent été consacrés à la rendre la plus heureuse des femmes, à lui prouver mon amour, et elle eût été l'objet de mon éternelle adoration.

Paule, cette fois, s'étonna du langage de M. de Miray, de l'expression de son regard et de l'accent passionné de sa voix ; mais ne pouvant croire encore que cet homme.

ami de son mari, eût joué près d'elle un rôle odieux, elle attribua ses paroles à un accès d'amitié.

—Je vous remercie, monsieur, répondit-elle ; mais M. de Verdraine m'a tenu les mêmes discours ; je l'aimais de toute mon âme, j'ai été une épouse dévouée, jamais il n'a eu le droit de se plaindre de moi, je lui ai donné des enfants, et cependant je lui suis devenue indifférente. Il est donc probable que vous auriez fait comme mon mari, monsieur de Miray, puisque la constance des hommes n'existe pas.

—Madame, répliqua-t-il avec chaleur et les yeux brillants, mettez-moi à l'épreuve et vous verrez.

Il se rapprocha de Paule et voulut lui prendre la main.

Elle se recula brusquement, en le regardant avec effarement.

—Monsieur, balbutia-t-elle, vous vous oubliez.

—Non, non. Écoutez-moi, oh ! oui, écoutez-moi ; il faut que vous le sachiez enfin, je vous aime, je vous adore !

—Mais vous êtes fou, monsieur, vous êtes fou !... Oh ! oh ! ah ! Et moi qui vous croyais un honnête homme, moi qui croyais à votre amitié !

—Comtesse, chère comtesse, mon amitié pour vous était sincère, à toute épreuve ; en vous voyant malheureuse, en vous voyant souffrir, un sentiment plus tendre s'est peu à peu emparé de mon cœur. Ah ! ce n'est pas ma faute si mon amitié s'est ainsi transformée en un amour ardent, prêt à tous les dévouements ; ce n'est pas votre faute si vous êtes la plus admirable des femmes, la plus digne d'être adorée !... Paule, chère Paule, croyez toujours à mon amitié, mais croyez aussi à mon amour, qui est le plus grand qu'une femme ait jamais inspiré !

—Monsieur de Miray, dit la jeune femme, qui s'était dressée debout, frémissante d'indignation, vos paroles adressées à la comtesse de Verdraine, à une mère, sont une insulte !

—De grâce, calmez-vous. Pourquoi cette colère ? Vous ne m'avez donc pas compris ?... Vous êtes belle, adorable, et vous êtes lâchement abandonnée ; je vous aime, je vous adore et je vous le dis, n'est-ce pas très naturel ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la comtesse, mais tous les hommes sont donc des misérables ?

—Si c'est un crime de vous aimer, répliqua de Miray sans se déconcerter, je suis en effet un grand coupable mais le plus criminel, le plus coupable, c'est le comte de Verdraine ; s'il ne vous avait pas abandonnée, s'il ne vous rendait pas malheureuse, pauvre victime d'un homme sans cœur et sans foi, je serais resté son ami et le vôtre, et l'amitié m'aurait préservé de l'amour. Si je n'ai pas su résister au charme qui m'attirait vers vous, c'est que ce charme était irrésistible... Et vous m'en faites un crime ! Oh ! comtesse, comtesse !

Hélas ! c'est vous, c'est votre avenir et celui de vos enfants que je voudrais défendre contre les malheurs qui vous menacent, car vous êtes dans une situation plus cruelle encore que vous ne le pensez. M. de Verdraine est riche, sans doute, mais vous savez à quelles dépenses exagérées il se livre ; le malheureux, l'insensé court à sa ruine.

Et puis, ce que je n'ai pas voulu vous dire l'autre jour, je dois vous l'apprendre aujourd'hui : votre mari a une amie.

La comtesse sursauta et le rouge envahit son visage.

—C'est faux ! s'écria-t-elle, c'est impossible !

—Je le voudrais ; mais malheureusement la chose n'est que trop vraie ?

—Et vous connaissez la femme que mon mari aime ?

—Oui.

—Son nom ?

—Elle a été votre meilleure amie, c'est Mme de Brogniès.

Paule laissa échapper un cri rauque.

Puis, redevenant très pâle et ayant une flamme dans le regard :

—Je ne vous crois pas, dit-elle, vous mentez !

—Et pourquoi mentirais-je ? fit-il en haussant légèrement les épaules.

—Est-ce que je sais, moi ?

—Ainsi vous ne me croyez pas !

—Non, je ne vous crois pas !

—Et si je vous donnais la preuve que je dis la vérité ?

—Prouvez, prouvez donc !

—Cela ne sera pas bien difficile.

—La preuve, monsieur, la preuve !

—Écoutez : les amours du comte et de la belle Léona de Brogniès sont encore à peu près ignorées, car ils prennent d'assez grandes précautions pour se voir.

—Comment ?

—Une lettre que j'ai trouvée...

—Une lettre du comte adressée à Mme de Brogniès ?

—Non, mais une lettre d'elle à lui.

—Montrez-moi cette lettre.

—Je ne l'ai pas sur moi.

—Eh bien ! allez la chercher.

—J'y vais, madame.

—Je vous préviens que si vous n'êtes pas de retour ici dans vingt minutes, je partirai pour le Louvet à pied, à cheval ou en voiture.

—Je ne vous demande que le temps d'aller jusque chez moi et de revenir.

—C'est bien, j'attends.

M. de Miray sortit.

XXIV

LA LETTRE

En révélant à la comtesse le secret des relations intimes qui existaient entre le comte et Mme de Brogniès, M de Miray avait cédé à l'entraînement de la passion et en même temps à un mouvement de colère, en se disant que c'était peut-être le meilleur moyen de triompher de la résistance de l'épouse vertueuse.

C'était une mauvaise action, une félonie ; mais il y a des hommes peu scrupuleux et M. de Miray n'en était pas à sa première trahison.

En disant à Paule que les amours du comte et de la belle Piémontaise étaient encore ignorées, il ne l'avait pas trompée ; il ne lui avait pas menti non plus en affirmant qu'il n'était pas, en cette circonstance, confident de M. de Verdraine.

C'était le hasard accompagné d'une autre mauvaise action, qui lui avait livré le secret des deux amants.

Le comte, depuis quelque temps, passait une partie de ses nuits au cercle, où il jouait après avoir dîné en joyeuse compagnie.

Trois jours auparavant, comme Maxime ôtait son pardessus, le valet de pied lui remit une lettre arrivée dans l'après-midi.

—Un rendez-vous d'amour, dit en riant M. de Miray.

—Peut-être bien, répondit gravement le comte.

Après avoir lu rapidement la missive, il la remit dans son enveloppe et la glissa dans la poche de son vêtement, mais elle s'arrêta dans un pli, et quand après le dîner le comte remit son pardessus pour sortir, la lettre s'échappa de la poche, glissa sous le vêtement et tomba sur le tapis, sans que Maxime qui causait avec deux personnes, s'en aperçût.

M. de Miray avait vu, lui ; il ramassa prestement le billet. Quoique fort curieux, il allait le rendre au comte, mais il le garda, ayant reconnu sur l'enveloppe l'écriture de Mme de Brogniès.

Dès qu'il se trouva seul, il lut la missive qui, comme il l'avait pressenti, était un billet doux et des plus tendres.

Le billet était signé Léona.

—Ah ! ah ! voilà qui est bon à savoir, se dit M. de Miray, la belle veuve n'ayant pu être comtesse, ne désespère pas de le devenir.

.....
Tout de suite après le départ de M. de Miray, la comtesse se rendit dans la pièce où ses enfants jouaient ensemble, sous les yeux de leur gouvernante, femme de trente-cinq à quarante ans, qui avait remplacé la jeune bonne congédiée par le comte après le drame de Verdraine.

Paule embrassa les petits garçons avec une tendresse passionnée, en les serrant fiévreusement contre son cœur. Hélas ! maintenant, elle n'avait plus qu'eux au monde.

Elle revint dans son boudoir, se laissa tomber dans un fauteuil et, la tête dans ses mains, s'absorba dans ses sombres et douloureuses pensées.

Cinq heures sonnèrent à la pendule.

Paule sursauta et se dressa debout.

Il faisait tout à fait nuit, et pendant que la jeune mère était avec ses enfants, Julie avait allumé les bougies dans le petit salon.

La comtesse était très agitée. Il y avait plus de vingt minutes que M. de Miray l'avait quittée et il n'était pas de retour.

— Il ne revient pas, il ne reviendra pas, murmura-t-elle. Soit, est-ce que j'ai besoin de cet homme ? Qu'il ne revienne plus, qu'il ne revienne jamais, c'est ce que je désire.. J'irai au Louvet... Ah ! je n'ai peur ni du vent ni de la neige !

Elle sonna.

La femme de chambre vint aussitôt.

— Julie, dit la comtesse, je vais sortir ; il faut absolument que je sorte ce soir, à l'instant ; je pourrais faire atteler un cheval au coupé, mais je préfère une voiture de louage ; dites au cocher, ou à Louis, si le cocher n'est pas là, de m'en aller chercher une ; il y a, je crois, une remise non loin d'ici, près de l'abreuvoir.

— Oui, madame ; mais je doute qu'un cocher, même en le payant très cher, veuille monter sur son siège par un temps pareil.

— Si l'on ne me trouve pas une voiture, je sortirai à pied.

— Y pensez-vous, madame, sortir à pied, mais ce serait un acte de folie ! S'il n'y avait que la neige, mais cet épouvantable vent de tempête... il souffle avec rage... il emporte les toitures, il brise tout, il remplit l'air de gémissements lugubres.

— Peu m'importe ! Encore une fois, Julie, je vous dis qu'il faut que je sorte ; si je n'ai pas une voiture, j'irai à pied. Allez, et qu'on fasse vite ce que j'ai dit.

La femme de chambre se retira.

La comtesse alluma un bougeoir et passa dans son cabinet de toilette où elle mit des bottines, un manteau et un chapeau. Dans le tiroir d'un meuble de sa chambre, elle prit un revolver chargé, qu'elle glissa dans la poche de sa robe.

Elle avait le regard farouche ; l'expression de sa physionomie était terrible.

Pourquoi voulait-elle aller au Louvet armée d'un revolver ? M. de Miray l'avait deviné. Si elle trouvait Mme de Brogniès avec son mari, elle avait résolu de tuer Mme de Brogniès.

Elle rentra dans le boudoir et appela de nouveau Julie.

—A-t-on trouvé une voiture ? demanda-t-elle d'un ton bref.

—Il n'y a pas de voiture, madame.

—C'est bien, dit Paule simplement.

Et elle marcha vers la porte.

Julie se plaça devant sa maîtresse.

—Avec tout le respect que je dois à Madame, dit-elle, je ne lui permettrai pas de sortir.

—Ah ça ! Julie, est-ce que vous êtes folle ?

—Je ne crois pas, madame.

—Laissez-moi passer !

—Madame ne sortira pas !

La colère étincela dans les yeux de la comtesse.

—D'ailleurs, continua la femme de chambre, M. de Miray a défendu au cocher et à Louis de vous aller chercher une voiture et de vous laisser sortir.

Paule, stupéfiée, fit deux pas en arrière.

—M. de Miray, M. de Miray, prononça-t-elle sourdement, et depuis quand donc M. de Miray donne-t-il des ordres ici ?

La femme de chambre n'eut pas le temps de répondre.

La porte du salon s'ouvrit et M. de Miray parut.

—Monsieur, s'écria la comtesse, tremblante et pâle de colère, qu'est-ce que Julie vient de me dire ? Vous donnez des ordres chez moi !... De quel droit, monsieur, et qu'est-ce que cela signifie ?

—Calmez-vous, madame ; je n'ai pas le droit de donner des ordres chez vous et je n'en ai donné aucun.

—Pourtant, monsieur...

—J'ai seulement dit à vos gens qu'il y aurait du danger à vous laisser sortir.

—Vous n'aviez rien à dire à mes gens, monsieur.

—J'ai cru que dans votre intérêt...

—Oh ! mon intérêt, fit-elle avec un accent plein d'amertume.

—Il n'est pas défendu à vos amis de vous porter intérêt, madame la comtesse ; toutefois, si j'ai eu tort, veuillez me pardonner. D'ailleurs, ne vous avais-je pas dit que je pouvais vous éviter la peine de sortir ? Je ne suis pas re-

venu aussi vite que je vous l'avais promis, parce que j'ai été retenu un instant chez moi par une personne qui m'y attendait. Enfin, madame, voici.

Il tira de sa poche le billet de Mme de Brogniès et le tendit à la jeune femme.

Paule s'en empara précipitamment, l'ouvrit et le parcourut d'un coup d'œil.

Jusque-là elle s'était tenue droite, hautaine, le regard enflammé, ayant la voix brève et sourde ; mais devant la preuve de la trahison dont elle était victime, elle se sentit sur le point de défaillir.

Julie la vit pâlir, chanceler et s'approcha d'elle vivement en même temps que M. de Miray.

La comtesse fit un effort puissant pour vaincre son émotion, pour se contenir, et se redressant, elle dit à Julie d'une voix claire et ferme :

—Retirez-vous !

La femme de chambre obéit.

—Oh ! la coquine ! Oh ! l'horrible femme ! prononça la comtesse d'une voix creuse.

Une seconde fois elle froissa le papier en le serrant avec rage, puis elle s'écria :

—Je me vengerai, oui, je me vengerai !

—Et vous aurez raison, dit M. de Miray.

Paule tressaillit, se retourna vers le traître et le regarda avec une fixité effrayante.

—Oui, reprit-il, il faut vous venger et je vous y aiderai.

Et comme elle restait silencieuse, immobile, ayant l'air de l'écouter, il ajouta, baissant la voix, avec l'accent d'un tentateur :

—Comtesse, vous savez comment une femme se venge de la trahison de son mari...

Elle ne fit pas un mouvement, pas un mot ne s'échappa de ses lèvres.

M. de Miray fit deux pas vers elle.

Elle ne bougea pas ; elle était comme pétrifiée.

—Paule, dit le misérable presque à voix basse, je vous aime, je vous adore, vous le savez.

Même immobilité, même silence.

M. de Miray pensa que pour triompher, il n'avait plus qu'à se montrer audacieux. L'instant était propice ; il n'avait pas à craindre d'être surpris par le comte, qui était sur le chemin du Louvet. Il s'approcha encore.

La comtesse gardait son immobilité ; il put supposer qu'elle attendait.

L'œil ardent, la face rayonnante, ayant sur les lèvres un sourire de satyre, il la prit par la main en murmurant :

—Paule, je t'aime !

La jeune femme poussa un cri rauque et bondit en arrière, comme si elle eût senti la morsure d'un serpent. Ses yeux ressemblaient à deux tisons. Elle se dressa de toute sa hauteur, et fière, hautaine, superbe d'indignation et de colère :

—Monsieur de Miray, dit-elle d'une voix frémissante, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme, et je vous jette à la face le mépris et le dégoût que vous m'inspirez !

D'un geste impérieux, elle lui montra la porte.

—Sortez, monsieur, sortez ! Et que je sois à jamais délivrée de votre odieuse présence !

Et comme il restait sans mouvement, étourdi, hébété par les paroles qu'il venait d'entendre, et écrasé sous le regard fulgurant de la femme qu'il avait outragée, elle reprit d'une voix terrible :

—Mais sortez donc, monsieur ! Si vous ne sortez pas à l'instant, j'appelle ici tous mes serviteurs, et devant eux je vous crache au visage et vous fais chasser comme un valet infidèle ! comme un voleur !

Cette fois, M. de Miray fit entendre une espèce de rugissement et s'élança vers la porte. Mais avant de disparaître, il lança à la jeune femme ces mots, dans un grincement de dents :

—Comtesse de Verdraine, un jour vous regretterez amèrement vos paroles !

C'était une menace. La comtesse y répondit en haussant dédaigneusement les épaules et par un regard plein de défi. Mais M. de Miray ne vit ni ce regard, ni le mouvement des épaules, il était déjà loin.

La malheureuse femme, à bout de force, s'affaissa sur un siège et éclata en sanglots.

Elle tenait toujours dans sa main la lettre au papier satiné, au parfum de violette, preuve irréfutable de la trahison de son mari.

Oh ! comme c'était lâche ! Comme c'était infâme !

Son cœur était pris d'un insurmontable dégoût et elle sentait qu'elle ne pouvait jamais pardonner à cet homme qu'elle avait tant aimé !

Oh ! oui, tout était fini, bien fini, pour elle ! Elle était abandonnée, elle n'avait plus d'époux !

Mais ses enfants, mon Dieu, ses enfants ! Que deviendraient-ils ?

La malheureuse connaissait maintenant son mari. Elle savait bien que le comte, n'étant plus retenu par les liens de la famille, s'abandonnerait sans frein à ses passions, se lancerait à corps perdu dans une vie de désordres. C'était la ruine, la ruine complète, dans un temps plus ou moins éloigné.

Ses enfants, ses enfants !

N'avait-elle donc plus rien à faire, plus rien à tenter pour retenir leur père auprès d'eux ?

Elle cessa de pleurer, de sangloter, se leva ; elle cacha la lettre dans un tiroir, se débarrassa de son chapeau et son manteau qui la gênaient, les jeta sur un meuble et tomba inerte dans son fauteuil.

Absorbée, dans sa douleur profonde, elle laissait s'écouler le temps et l'heure habituelle du dîner était passée depuis longtemps qu'elle était encore clouée dans le fauteuil, s'effrayant du délire de ses pensées, sondait avec terreur la profondeur de l'abîme qui s'était si subitement creusé sous ses pieds.

Le feu, qu'elle avait cessé d'entretenir, s'était éteint dans la cheminée, le froid du dehors pénétrait dans la pièce et peu à peu l'avait saisie. Elle grelottait, elle ne le sentait pas. Elle était dans un état de torpeur qui la rendait insensible aux souffrances physiques.

Cependant Julie se décida à aller prévenir sa maîtresse que le dîner était servi. Elle frappa à la porte du boudoir. N'entendant pas de réponse, elle entra.

Elle vit la comtesse immobile, pâle comme une morte, la tête renversée, les yeux démesurément ouverts et fixes.

—Madame ! madame ! s'écria-t-elle.

Paule resta dans son immobilité.

Julie s'approcha et s'aperçut alors que sa maîtresse grelottait. Elle lui prit la main, la main était glacée ; elle toucha son front, le front était brûlant.

La femme de chambre, de plus en plus effrayée, se jeta sur le cordon de la sonnerie.

La gouvernante des enfants et la cuisinière accoururent.

Leur montrant la comtesse, que des frissons secouaient de la tête aux pieds, Julie leur dit :

—Voyez dans quel état est madame ; son feu s'est éteint et le froid l'a saisie ; elle a une forte fièvre ; il nous faut la coucher sans retard et vite aller chercher un médecin.

La comtesse fut conduite dans sa chambre, et pendant que la femme de chambre et la gouvernante la déshabillaient, Marianna, la cuisinière, bassina le lit.

En enlevant la robe, Julie sentit dans la poche un objet dur et lourd ; elle le retira. C'était le revolver.

Les trois femmes échangèrent un regard de surprise.

Paule eut alors la force de parler.

—Julie, dit-elle, mettez, je vous prie, ce pistolet dans ce tiroir qui est à moitié ouvert.

La femme de chambre obéit et ferma complètement le tiroir.

La comtesse fut mise dans son lit et, interrogée par les femmes, déclara qu'elle se sentait beaucoup mieux.

Le médecin, que Louis était allé prévenir, arriva.

—Ce ne sera rien, dit-il après avoir examiné la malade, une nuit de repos suffira.

On était tranquilisé.

La mère demanda ses enfants. On les lui amena.

Elle les tint longtemps dans ses bras, les couvrant de baisers.

A onze heures, elle s'endormit d'un profond et lourd sommeil.

XXV

NOUVELLE BLESSURE

M. de Miray, confus, honteux, était rentré chez lui la rage dans l'âme et frémissant encore en pensant aux paroles violentes dont Mme de Verdraine l'avait flagellé.

Toutefois, ayant réfléchi, il commença à regretter de s'être avancé aussi loin, d'avoir été trop hardi. Disons-le, il était inquiet. En livrant à la comtesse la lettre de Mme de Broglie, il avait commis un acte indigne d'un honnête homme, et cette indécatesse pouvait avoir les plus graves conséquences. C'était donc avec inquiétude qu'il se demandait quel usage la comtesse ferait de la lettre. Si le comte était instruit de sa double trahison, comment prendrait-il la chose ?

M. de Miray n'était pas un poltron, mais il ne tenait pas à avoir un duel, sachant du reste que M. de Verdraine était de première force à l'épée. D'un autre côté, homme bien posé dans la ville, il redoutait fort un scandale.

Le lendemain la comtesse se leva à dix heures ; elle avait encore un peu de faiblesse, mais la fièvre avait dis-

paru. Elle resta avec ses enfants, causant et jouant avec eux, jusqu'à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire, jusqu'à une heure de l'après-midi, car on attendait le comte, qui ne rentra pas.

Après le repas, qui ne fut pas long, car la comtesse toucha à peine aux mets qui furent servis, elle resta encore avec ses enfants. Il semblait qu'elle ne pouvait plus les quitter d'un instant, comme si elle eût peur qu'on ne les lui enlevât.

Elle attendait toujours son mari, mais vainement.

Ce fut seulement le lendemain matin, vers onze heures, que M. de Verdraine apparut.

Le comte avait la figure fatiguée, les yeux abattus, enfin il paraissait harassé. Sans demander des nouvelles de ses enfants et de sa femme, il monta dans sa chambre pour faire sa toilette, changer de vêtement.

Quand on le prévint que le déjeuner était servi, il était habillé ; il descendit à la salle à manger, dit à sa femme " bonjour " froidement, donna une petite tape à chacun des enfants sur la joue, et se mit à table.

Le déjeuner fut silencieux. Paule ne voulait pas parler, Maxime ne trouvait rien à dire ; il ne songea même pas à s'excuser de son absence ; il lui aurait fallu trouver un mensonge pour la justifier. Peut-être redoutait-il quelques questions ; mais ce n'était pas devant les enfants et Louis, qui sortait et rentrait à chaque instant, que la comtesse pouvait provoquer une explication.

Aussitôt après avoir pris son café, le comte sortit pour se rendre au cercle, où on ne l'avait pas vu depuis deux jours. Il y entra gaiement, ayant sur les lèvres le sourire d'un homme heureux.

— Il ne sait rien, se dit M. de Miray, la comtesse n'a rien dit et ne dira rien.

Rassuré, il marcha à la rencontre du comte. Ils se serrèrent la main.

— Savez-vous, cher ami, dit M. de Miray, que nous commençons à être inquiets ; deux grands jours sans qu'on vous voie... Que diable avez-vous pu faire pendant tout ce temps ?

—Mon cher, répondit le comte, je suis revenu ce matin de Verdraine où une affaire urgente m'avait appelé.

—Très bien, très bien, je comprends maintenant.

D'autres amis entourèrent le comte, des poignées de mains furent échangées et tout fut dit.

A cinq heures, M. de Verdraine rentra chez lui. Il avait dit à ses amis qu'il était un peu fatigué et qu'il n'aurait pas le plaisir de dîner en leur compagnie.

Il trouva Paule dans le petit salon, ayant avec elle ses enfants. Elle tenait le petit Edouard sur ses genoux, et Georges se roulait à ses pieds sur le tapis.

—Charmant tableau ! c'est très bien, fit le comte.

Il s'assit dans un fauteuil, ouvrit un journal qu'il avait à la main et se mit à lire.

La comtesse se leva et sonna la gouvernante. Celle-ci parut et sur un signe que lui fit sa maîtresse elle amena les enfants.

—Pourquoi les renvoyez-vous ? demanda le comte en levant la tête.

—On ne peut pas empêcher les enfants de faire du bruit, répondit-elle, ils vous auraient troublé dans votre lecture.

Au bout d'un instant, Paule, qui l'observait du coin de l'œil, s'aperçut que sa tête tombait sur sa poitrine, que ses yeux se fermaient malgré lui, qu'il avait beaucoup de peine enfin à résister au sommeil.

Elle étouffa un soupir.

Lui s'assoupissait, mais ainsi qu'il arrive quand on sommeille sans que la tête ait un appui, Maxime sursauta par suite d'un vacillement de sa tête, rouvrit les yeux, se redressa brusquement, changea de position, se secoua et s'aperçut que sa femme avait les yeux fixés sur lui.

—Les journaux deviennent de plus en plus insignifiants, dit-il, qu'ils soient du département ou de Paris ; la politique est écœurante, les polémiques sont assommantes, toujours les mêmes rengaines ; ce que je lis est insipide, cela m'endort.

Avec un mouvement de mauvaise humeur, il jeta le journal sur un guéridon.

Après un court silence :

—Vous plaît-il que nous causions un instant ? demanda-t-il.

—Si cela vous est agréable, je le veux bien, répondit-elle.

—Eh bien, voyons, qu'est-ce que nous allons dire ?

—Autrefois, Maxime, une causerie entre nous n'était jamais une chose difficile, ni embarrassante.

—Autrefois, fit-il, c'était autrefois.

—Vous voulez dire que tout est bien changé.

Il ne répondit pas.

—Vous avez été deux jours absent, reprit-elle, ce serait un sujet de causerie de me dire où vous êtes allé et ce que vous avez fait pendant ces deux jours.

—Je suis allé à Verdraine où j'avais affaire.

Paule sourit tristement.

—Pour m'éviter d'être inquiète, répliqua-t-elle, vous auriez pu me prévenir que vous étiez forcé de vous absenter et me parler de l'affaire qui vous appelait à Verdraine. Eh bien, puisque nous causons, dites-moi cela maintenant.

—Vous savez bien que je ne vous parle jamais de mes affaires, répondit-il visiblement embarrassé.

—C'est vrai, vous ne m'en parlez plus ; autrefois tout ce que vous faisiez ou aviez l'intention de faire, vous me l'appreniez et je m'y intéressais ; nous causions ensemble de vos projets, et comme ils étaient raisonnables et bons, j'étais heureuse de les approuver. Mais comme vous le disiez tout à l'heure, Maxime, autrefois c'était autrefois. Vous ne trouvez plus maintenant que je sois digne de votre confiance ; et pourtant n'ayant rien fait pour ne plus la mériter, il me semble que la mère de vos enfants y a plus que jamais des droits. Mais, hélas ! vous ne voulez compter pour rien les titres que j'ai acquis auprès de vous. Ah ! vous ne tenez guère les belles promesses que vous m'avez faites avant notre mariage et toutes celles que vous me faisiez après, dans les premières années de notre union ; nous devions toujours être heureux, vous en aviez fini avec les erreurs de votre jeunesse, vous ne vouliez plus vivre que pour votre famille. Si vous êtes toujours heureux comme en ce temps-là, tant mieux ; il n'en est plus de même pour moi, mon bonheur s'est enfui, la douleur m'accable et, in-

quiète pour vous et vos enfants, je redoute sans cesse les malheurs dont je sens que nous sommes tous menacés.

—Vous êtes ridicule, ma chère, avec vos craintes puériles.

—Mes craintes ne sont pas sans raisons, monsieur le comte, et je tremble de les voir trop vite justifiées.

Il haussa les épaules.

—Mais laissons cela, reprit-elle, je sais trop que maintenant ma voix ne va plus jusqu'à votre cœur. Tout à l'heure vous vous endormiez, malgré les efforts que vous faisiez pour résister au sommeil, c'est l'effet d'une grande lassitude ; qu'avez-vous donc pu faire à Verdraine pour vous être ainsi fatigué ?

—Mais... je ne suis nullement fatigué.

—Votre abattement, l'altération de vos traits disent le contraire. Allez, on ne parvient pas à tromper facilement les yeux d'une femme inquiète, qui voit dans l'avenir s'amonceler des orages... Monsieur le comte, vous n'êtes pas allé à Verdraine.

—Comment, je ne suis pas allé...

—Non, vous n'êtes pas allé à Verdraine.

—Alors, j'ai menti ?

—Vous ne m'avez pas dit la vérité.

—Mais vous êtes folle ! Ah ! prenez garde !

—Le malheur qui est dans cette maison ne peut plus guère être plus grand.

—Ainsi, vous prétendez...

—Vous n'êtes pas allé à Verdraine.

—Oh !

—Et je sais où vous avez passé ces deux jours.

—Vous savez ?

—Oui. Avant-hier au soir, monsieur le comte, vous vous êtes rendu au Louvet, où Mme de Brogniès vous attendait.

Le comte resta un instant ahuri et tout décontenancé.

—Qui vous a dit cela ? s'écria-t-il. D'où vient cette calomnie ?

—Hélas ! dans votre intérêt et pour votre bonheur, je voudrais que ce fût une calomnie, mais ce n'est que trop vrai.

—Non, c'est faux, c'est faux !

—Monsieur le comte, pourquoi chercher à mentir encore? Oh ! je comprendrais, si vous regrettiez votre conduite, si vous espériez pouvoir cacher à moi et aux autres l'outrage fait à la mère de vos enfants, si vous ne deviez plus revoir Mme de Brogniès, cette femme odieuse qui, il y a peu de temps encore, jouant ici un rôle lâche et infâme, se disait ma meilleure amie ; mais vous ne regrettez rien, et cette femme éhontée n'a voulu être votre amie que pour vous saisir comme une proie. Je vous connais, vous ne ferez rien pour briser ces nouveaux liens qui vous tiennent, et votre amie ne vous laissera échapper ou plutôt ne vous échappera elle-même que quand elle vous aura fait descendre aussi bas que possible. Alors, alors, vous et vos enfants serez irrémédiablement perdus. Pauvres chers petits ! Quel sombre avenir vous attend !

Le comte s'était levé et se promenait dans le salon d'un pas fiévreux, le regard farouche.

—Je ne parle plus de moi, je n'ai plus à parler de moi, poursuivit la comtesse, vous ne m'aimez plus et vous regrettez de m'avoir épousée, d'avoir donné votre nom à une pauvre petite paysanne ; vous me l'avez fait comprendre, ie ne compte plus dans votre existence, je ne suis plus rien, c'est déjà comme si je n'existais plus.

Elle suffoquait ; elle s'interrompit et essuya ses yeux pleins de larmes.

Le comte s'était arrêté devant elle, les bras croisés sur la poitrine, et la regardait d'une façon étrange.

—Et pourtant, monsieur le comte, reprit-elle, vous n'avez à me reprocher que de vous avoir trop aimé. Ah ! ma tendresse pour vous méritait d'être mieux récompensée.

Mme de Brogniès est une belle femme, c'est vrai ; mais je suis belle aussi, moi, et plus jeune qu'elle ; et puis vous devriez voir en moi autre chose encore que ma jeunesse et ma beauté, vous y devriez voir la mère...

Malheureusement, je ne suis que la fille d'un paysan et Mme de Brogniès est la veuve d'un baron.

Rien n'a pu effacer ma tache originelle, pas même ma maternité, puisque pour vous ce n'est rien d'être mère. Eh bien ! soit, je ne suis rien, méprisez-moi, puisque vous croyez

en avoir le droit ; mais au nom de Dieu, monsieur le comte, pensez à vos enfants, à Georges et Edouard qui portent votre nom.

Je ne vous demande pas de revenir à moi, on ne demande pas l'impossible ; aucune illusion ne m'est plus permise, je n'ai plus rien à espérer ; je suis condamnée, je subirai mon sort... Mais vos enfants, vos enfants, monsieur le comte ! Ah ! qu'ils ne soient pas abandonnés, eux, qu'ils ne perdent pas leur père ! Songez que vos fils seront un jour les gardiens de l'honneur de votre nom, et que c'est vous qui devez leur apprendre à être dignes des marquis de Verdraine et des barons de Bressac.

Le comte restait dans une immobilité complète ; mais ses traits s'étaient affreusement contractés et ses prunelles avaient des lueurs fauves.

— Je vous en prie, monsieur le comte, poursuivit la pauvre femme, ne prenez pas en mal ce que je vous dis ; ce ne sont pas des reproches que je vous adresse, c'est un cri d'angoisse qui vient de s'échapper de mon âme et que je n'ai pu retenir. Je ne parle pas pour moi, vous le voyez, mais dans votre intérêt et celui de vos enfants. Pendant qu'il en est temps encore, réfléchissez, rentrez en vous-même, regardez où vous allez ; appelez à votre aide votre fierté, votre dignité et, s'il le faut, la rigidité des principes de vos grands-parents dont la mémoire sera toujours vénérée ; de grâce, monsieur le comte, n'attendez pas que par suite de votre scandale, qui me paraît inévitable, vous avez perdu l'estime du monde... de votre monde, ajouta-t-elle en appuyant sur les mots.

Elle se tut.

— Vous avez fini ? dit le comte d'une voix creuse.

— Oui.

— Je pensais que vous en aviez pour une heure encore. Je vous ai écoutée avec patience, bien que je n'éprouvasse pas un plaisir infini à vous entendre.

— Recevez mes félicitations, madame, continua-t-il d'un ton ironique ; vraiment, quand le sujet vous convient, vous ne manquez pas d'une certaine éloquence ; la baronne de

Bressac ne m'a jamais fait un aussi long sermon, même quand elle enfourchait son dada des grands jours.

Mais tout cela ne m'a pas appris ce que je désire vivement savoir. Qui vous a dit que j'étais allé au Louvet ?

—Du moment que je sais, que vous importe que je vous dise comment j'ai su ?

—Cela m'importe beaucoup, madame.

—Alors, vous voulez absolument...

—Oui, je veux...

Paula tira du corsage de sa robe le billet accusateur et le tendit au comte, qui le lui arracha pour ainsi dire de la main.

—Ce billet m'a tout appris, dit la jeune femme.

Un coup d'œil jeté sur le billet avait suffi au comte pour lui faire comprendre qu'il lui était impossible de nier.

Il se mordit les lèvres.

—Comment cette lettre est-elle tombée entre vos mains ? demanda-t-il d'un ton bref.

—Comment ?

—Oui, comment ?

—Je l'ai trouvée.

—Trouvée ? Où ?

—Evidemment où vous l'avez perdue.

Le comte se mordit de nouveau les lèvres.

Il se rappelait que ce billet, reçu au cercle, il l'avait mis dans la poche de son pardessus ; il croyait l'avoir placé ensuite dans son portefeuille ; il s'était donc trompé, c'était une autre lettre, sans aucune importance, qu'il avait serrée dans le portefeuille.

Tout s'expliquait ; le malencontreux billet était tombé de sa poche dans sa chambre, dans la salle à manger ou le salon, et sa femme l'avait ramassé. Il avait manqué de précaution.

Au lieu de courber son front devant l'épouse sans reproche qu'il avait mortellement outragée, devant la mère de ses enfants, une fille de paysans, mais infiniment plus grande et plus noble que lui, il se redressa avec hauteur, et la regardant d'une façon insultante :

—Eh bien, oui, dit-il brutalement, et avec un cynisme

révoltant, j'aime Mme de Brogniès; après? je ne vous aime plus, cela devait être.

La malheureuse poussa un sourd gémissement.

—Tout est perdu! murmura-t-elle.

—Ah! ah! reprit-il, vous étiez bien heureuse d'avoir une preuve entre les mains, et vous pensiez sans doute vous en servir contre Mme de Brogniès.

Il déchira cette lettre en plusieurs morceaux qu'il jeta au su en disant :

—Cette preuve, elle n'existe plus!

—Oui, monsieur le comte, répondit Paule d'un ton douloureux, mais ce qui reste, ce que rien ne détruira, c'est la blessure profonde que vous m'avez faite au cœur.

—Elle guérira, répliqua froidement le comte,

Paule hocha la tête et lui lança un regard de pitié.

—Ecoutez-moi, madame, reprit-il, j'ai encore quelque chose à vous dire.

—J'écoute.

—Il y a longtemps que je ne vous aime plus, et même j'en suis à me demander si je vous ai réellement aimée.

—Mais, monsieur, s'écria la jeune femme indignée et en se dressant debout, il fallait me laisser où vous m'avez prise!

—Oui, sans doute; mais je ne vous ai pas laissée où vous étiez et nous avons l'un et l'autre le droit de le regretter. Avec votre permission, je reviens à ce que je veux vous dire: il faut que vous le sachiez: si Isabelle, si ma fille eût vécu, bien que ne vous aimant plus, je ne me serais jamais éloigné de vous; Isabelle était le lien qui me retenait au foyer de la famille, l'unique lien qui m'attachait à vous.

—Mais Georges, mais Edouard?

—Ils ne remplacent pas Isabelle. Je vous le répète, si ma fille eût vécu, elle m'aurait retenu auprès d'elle, et jamais, jamais, vous entendez, ni Mme de Brogniès, ni aucune autre femme n'aurait été aimée de moi.

Sur ces mots, le comte regarda fixement sa femme, comme pour juger de l'effet produit par ses odieuses paroles, puis il sortit du salon.

La malheureuse comtesse retomba sur son siège ; appuyant sa main sur son cœur, elle murmura :

— Il ne m'aime plus et il se demande si, autrefois, il m'a réellement aimée... Moi, je l'ai aimé, beaucoup aimé, et je me demande si, réellement, je l'aime encore !

XXVI

PENSÉES

Trois jours après la scène lamentable, révoltante, que nous venons de raconter, scène où le comte de Verdraine, non moins lâche que vil, avait montré à nu toutes ses laideurs morales, on apprit que Mme de Brogniès allait quitter Grenoble.

La belle Piémontaise était appelée en Italie, à Turin, disait-elle à toutes ses amies, par une parente infirme et âgée, dont elle était l'unique héritière, et qui la réclamait depuis plusieurs mois déjà.

Mme de Brogniès, en effet, faisait ses préparatifs de départ, recevait les personnes qui venaient lui dire adieu et paraissait très affectée de s'éloigner d'une ville qu'elle aimait, où elle avait de précieuses amitiés.

Enfin, après avoir congédié ses trois domestiques, elle se mit en route pour l'Italie, et trois ou quatre jours après son arrivée à Turin elle écrivit à deux de ses plus intimes amies de Grenoble pour leur faire savoir qu'elle avait fait un bon voyage, que sa santé ne laissait rien à désirer et que son arrivée avait causé une joie folle à sa vieille parente. Elle se trouvait bien en Italie ; mais elle pensait constamment à ses chères amies de France, qu'elle ne reverrait de longtemps, hélas ! car sa vieille parente voulait absolument la garder près d'elle, et elle n'était pas sans tristesse en disant qu'une longue année s'écoulerait peut-être avant qu'elle puisse revenir à Grenoble.

Entre le comte et la comtesse de Verdraine la rupture était complète.

Paule, qui pensait constamment au sort réservé à ses enfants, souffrait horriblement, mais ne faisait plus aucune tentative pour ramener son mari au sentiment de ses devoirs. Elle avait échoué plusieurs fois et savait que, quoi qu'elle fit, elle échouerait encore. Ne pouvant plus conjurer le malheur, elle était résignée.

Elle ne voyait plus guère le comte. Tous les jours il dînait au cercle ou ailleurs. Il rentrait n'importe à quelle heure de la nuit, se couchait, dormait ou ne dormait pas, se levait le matin selon son bon plaisir, faisait sa toilette et s'en allait, sans plus s'inquiéter de sa femme et de ses enfants que s'ils n'eussent pas existé.

Bien certainement il ne passait pas tout son temps au cercle. Mais que faisait-il ? Que pouvait-il faire ?

Très rarement il déjeunait chez lui ; c'était ces jours-là seulement que sa femme et ses enfants le voyaient ; mais autant eût valu qu'il ne leur fit point la gracieuseté de rester une heure avec eux. Il n'adressait pas une parole à Paule qui, de son côté, ne tenait aucunement à rompre le glacial silence. Du reste, depuis la scène, les deux époux n'avaient pas échangé un mot ; ils ne se parlaient pas.

L'attitude du comte était la même vis-à-vis des petits garçons ; il ne leur disait rien, ne s'occupait pas d'eux, ne les regardait même pas. On aurait dit qu'il mettait à cela de l'affectation.

Une pareille indifférence révoltait la mère, l'indignait, faisait bondir son cœur ; mais elle ne laissait point deviner les déchirements qui se faisaient en elle.

Seulement, quand elle se retrouvait seule avec ses chers petits, elle les prenait dans ses bras et les mangeait de baisers. Elle cherchait ainsi à leur faire oublier l'inqualifiable conduite de leur père envers eux.

L'exaltation de son amour maternel était une violente protestation contre le père indigne.

Certes, Georges et Edouard ne méritaient point cette froide indifférence que le comte avait pour eux ; ils étaient beaux tous deux, très doux, très obéissants, très sensibles, aimants et doués d'une intelligence qui promettait beaucoup.

La jeune mère s'était faite l'institutrice de ses enfants. Georges savait déjà lire, compter un peu et commençait à écrire. Edouard connaissait toutes les lettres de l'alphabet et commençait à épeler.

Bien que la comtesse s'occupât beaucoup des deux petits, ils ne lui prenaient pas tout son temps. Elle avait pour se livrer à ses pensées, pour réfléchir tristement, les heures pendant lesquelles Georges et Edouard s'amusaient ou reposaient, et entièrement à elle aussi les longues veillées qui commençaient après le coucher des chers mignons.

C'était souvent pendant des heures que Paule s'absorbait dans ses pensées, toujours les mêmes. Sans cesse fouillant la plaie de son cœur, elle la ravivait, la faisait saigner, et trouvait à cette souffrance une âpre satisfaction.

Elle ne tournait plus ses regards vers l'avenir pour l'interroger, lui demander ce qu'il cachait : elle n'osait plus. L'avenir lui donnait le frisson, lui faisait peur. Tout y était si incertain, si sombre, si noir. Il y a des profondeurs terribles devant lesquelles on recule avec épouvante.

Au lieu de chercher à voir dans cet avenir où il lui semblait entendre gronder la foudre, la comtesse préférait regarder en arrière, et elle se plaisait à évoquer le passé.

Elle se revoyait jeune fille, à Saint-Armand-les-Vignes. C'est là que, idolâtrée par son père, sa mère et son aïeul,

le vieux Pierre Rouget, qui vivait encore ; c'est là qu'elle avait été réellement heureuse.

Sans doute, en ce temps-là, qui lui paraissait si éloigné, elle avait eu ses contrariétés, ses déboires, ses peines ; elle n'avait pas eu d'amies, ses compagnes jalouses l'avaient accablée de railleries, tournée en ridicule, humiliée et souvent même injuriée ; mais qu'était-ce que cela à opposer à son amertume de maintenant, à son malheur ?

Et, d'ailleurs, avait-elle fait quelque chose pour gagner les sympathies qui lui avaient été refusées ?

Ne s'était-elle pas attiré les sarcasmes qui avaient empoisonné les joies de sa jeunesse ? Elle avait été fière, dédaigneuse, hautaine ; elle avait trop laissé voir sa supériorité et elle aussi, à son tour, avait humilié les autres par ses idées de grandeur.

— Oh ! ces misérables et folles idées, comme elle en était confuse ! Elle les répudiait, elle se repentait amèrement de les avoir conçues ; mais à quoi lui servaient ses regrets ?

Elle comprenait maintenant que ses parents ne l'avaient pas élevée comme ils auraient dû le faire, qu'ils l'avaient gâtée, qu'ils avaient changé sa nature, faussé son esprit, mal dirigé ses aspirations. C'étaient leurs adulations qui l'avaient rendue fière, vaniteuse, orgueilleuse, ambitieuse. Ils avaient été maladroits, imprudents, imprévoyants. Ils auraient dû faire la guerre à son caractère romanesque, couper les ailes à son imagination, opposer la réalité à ses rêves.

Mais non ; loin de là, ils l'avaient poussée à l'exaltation en lui faisant voir les sommets élevés où elle pouvait atteindre, sans lui montrer la pente par laquelle on en descend pour tomber dans un abîme.

Sans doute, si elle était malheureuse, c'était sa faute, mais ses parents étaient pour beaucoup dans son malheur. Elle leur en voulait bien un peu de n'avoir rien su sacrifier à leur orgueil, de n'avoir point su la défendre contre elle-même.

Néanmoins, disons-le, elle aimait toujours tendrement son père et sa mère et son aïeul, plus coupable encore que les autres.

Depuis qu'elle s'était complètement éloignée du monde, il était rare qu'elle laissât passer une semaine sans écrire ou à sa mère ou à Pierre Rouget. Elle terminait toujours ses lettres par ces mots :

" Je vous embrasse. "

Mais elle ne leur disait plus comme autrefois :

" Je n'ai rien à désirer ; je suis très heureuse ! "

Toutefois, comme elle avait trop de fierté pour se plaindre et que peut-être elle en aurait été honteuse, elle se gardait bien de rien écrire qui pût permettre de deviner la vérité.

Les réponses du père, de la mère et du vieux Rouget étaient toujours très affectueuses, et Paule voyait qu'elle n'avait pas cessé d'être leur fille et petite-fille adorée.

Pendant longtemps, dans toutes leurs lettres, les braves gens avaient exprimé le vif désir de revoir leur fille et dit, en le répétant, quel bonheur ce serait aussi pour eux de voir et d'embrasser leurs petits-enfants. Mais ils avaient tant de fois écrit à Paule de venir passer quelques jours à Saint-Armand avec ses enfants, qu'ils n'osaient plus lui parler de cela. Ils ne lui disaient pas non plus que, puisqu'elle ne venait pas les voir, ce seraient eux qui iraient à Grenoble.

Oh ! ce n'était pas qu'ils n'en eussent grande envie ; mais de même que la comtesse leur cachait la vérité, ils ne faisaient point connaître leur situation. Elle était telle qu'ils eussent été fort embarrassés pour trouver l'argent nécessaire au voyage.

Comme nous l'avons dit, Paule avait emporté tout l'argent économisé par ses parents et son grand-père, et même, pour parfaire la somme, on avait emprunté. Ce premier emprunt avait été suivi d'un autre nécessité par la reconstruction de la maison incendiée. La compagnie d'assurance n'avait accordé que 3,000 francs et la dépense totale avait été de 5,000 francs.

Les vigneronns avaient eu trois mauvaises années : la première, la vigne avait été gelée ; la deuxième, la grêle avait saccagé le coteau, hachant les grappes vertes ; la troisième, les raisins n'avaient pas pu mûrir

Les pertes avaient été grosses, on s'était tiré d'affaire comme on avait pu, on avait vécu péniblement, rien de ce qui avait été emprunté n'avait été remboursé ; on était même en retard pour les intérêts.

Pierre Rouget, qui venait constamment en aide à son gendre et à sa fille, était aussi pauvre qu'eux.

Bref, on était dans la gêne et pour longtemps.

Mais ni les époux Pérard ni l'ancien sergent ne se plaignaient. Eux aussi avaient leur fierté.

Ils se disaient bien que leur Paule était dans l'opulence, entourée de luxe, comblée de superflu... elle leur avait écrit tant de fois : " Je n'ai rien à désirer..." seulement, ce n'était pas elle mais le comte de Verdraine qui était riche.

Bien certainement, ils auraient accepté avec reconnaissance un don de leur gendre millionnaire, mais lui demander quelque chose, oh ! non, jamais !

La comtesse Paule s'intéressait à Saint-Armand-les-Vignes. Pourquoi ? Elle n'aurait pas su le dire. Dans chacune de ses lettres elle priait ses parents de ne pas oublier de lui donner toutes les nouvelles du pays.

On lui parlait des uns et des autres, un peu de tout le monde, de la mort d'un tel, de la naissance du septième enfant des époux L, du mariage de Mlle B. On lui rapportait pour la faire rire un peu, pensaient Pérard et sa femme, quelques-uns des cancans du village, mais dans aucune lettre, elle ne trouvait un mot ou seulement une allusion concernant Etienne Denizot.

La comtesse en éprouvait du dépit, tout en ne voulant pas s'avouer que c'était surtout de son ancien amoureux qu'elle aurait désiré qu'on lui parlât.

Elle finit par demander à sa mère pourquoi elle ne lui parlait jamais de M. Etienne Denizot.

" Ton père et moi nous ayons peur de te contrarier, disait Mme Pérard, répondant à sa fille ; mais puisque tu nous demandes des nouvelles d'Etienne, voici ce que j'ai à te dire : Après ton départ de Saint-Armand, il a été très malheureux et l'on a craint un instant qu'il ne devienne fou ; mais grâce à sa mère et à Mélie la bossue, qui ne lui ont pas épargné les bonnes paroles, il a fini par prendre le

dessus. Malgré cela, il y a toujours en lui un fonds de tristesse et tout le monde sait bien qu'il te regrette, quoiqu'il ne parle jamais de toi à personne.

“ Plusieurs fois on a voulu le marier, on lui a offert les plus beaux partis ; il a refusé. Il veut rester vieux garçon, c'est connu maintenant, il ne s'en cache pas et l'on trouve cela singulier ; il faut bien croire qu'il pense toujours à toi, qu'il ne peut pas t'oublier.

“ Mme Denizot vit toujours, promet de vivre longtemps encore, et Etienne est très bon pour elle. C'est toujours le bon fils que tu as connu.

“ Il y en a qui disent qu'il a vieilli ; moi, je ne trouve pas ; sauf sa figure qui a un peu maigri et n'est plus aussi rougeaude, il est toujours le même.

“ La Mélie, auprès de Mme Denizot, est devenue une brave fille ; elle est très entendue dans la maison et son dévouement à ses maîtres est admirable. Etienne et sa mère l'ont en grande amitié et elle est aujourd'hui aimée de tout le monde comme autrefois elle en était détestée.

“ Etienne a hérité de son oncle et parrain Firmin Mouillot, qui était bien plus riche qu'on ne le pensait, car il y avait, en plus de ses terres, plus de trente mille francs en argent. Tout de suite Etienne a acheté une ferme, la ferme des Vignolles, et a pris deux autres domestiques, ce qui ne l'empêche pas de travailler beaucoup, comme par le passé, et d'être toujours le premier et le dernier à l'ouvrage.

“ Tout lui réussit ; il fait des affaires d'or et tout le monde s'accorde à dire qu'il deviendra riche, très riche.”

En lisant, Paule sentait battre son cœur, elle était palpitante d'émotion et des larmes mouillaient ses paupières.

Quand elle eut lu la dernière ligne, elle murmura :

— Oh ! tant mieux !

Elle s'étonna de cette émotion qu'elle éprouvait, de l'espèce de joie égoïste qui pénétrait en elle. Pourquoi donc était-elle ainsi ?

Était-ce parce que Etienne pensait toujours à elle, ne l'avait pas oubliée ? Mais qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Non, ce n'était pas cela ; c'était plutôt la satisfac-

tion d'apprendre que son ami d'enfance réussissait dans toutes ses entreprises, prospérait, s'enrichissait.

Mais les jours suivants, elle s'étonna de nouveau et plus encore en s'apercevant qu'Etienne était constamment dans sa pensée, que, malgré ses efforts pour l'en éloigner, il y revenait toujours.

Sans cesse il lui apparaissait timide, attristé, embarrassé, avec sa bonne figure si franche, si expressive, ses yeux doux, qui lui disaient tant de choses qu'elle n'avait pas voulu entendre.

Il était bon, dévoué, soumis, prêt à tout faire pour elle ; et comme il était sincère et respectueux, l'amour qu'elle lui avait inspiré !

Et q'le se disait entre deux soupirs :

— Ah ! oui, il m'aimait, il m'aimait bien, et il m'aurait toujours aimée, lui !

C'était des regrets nettement exprimés.

A un autre moment, elle se rappelait les paroles de sa marraine à son lit de mort et la conversation qu'elle avait eue avec Mélie quelques jours avant son mariage. Toutes deux, la vieille tante Françoise et la bossue, lui avaient dit :

— Réfléchissez, prenez garde, vous vous trompez, le bonheur n'est pas où vous voulez aller ; il est près de vous, le bonheur, prenez-le !

Elle n'avait pas compris, elle n'avait pas cru, elle était fatalement entraînée.

A un moment, profondément remuée par les paroles de la bossue, elle lui avait répondu :

— Il faut que ma destinée s'accomplisse !

Eh bien ! sa destinée s'accomplissait.

Et quelle destinée !

Sa pensée s'égarait, essayait de se perdre dans le dédale de ses souvenirs de jeune fille ; mais c'était toujours pour revenir à Etienne avec plus de persistance.

— Ah ! il ne m'aurait pas rendue malheureuse, lui !

Elle répétait cette phrase souvent.

N'était-ce pas encore l'expression de tardifs regrets ?

Eh bien, oui, elle en était arrivée à regretter son aveu.

glement, sa folie, et d'avoir donné son amour à un inconnu passant à cheval dans la rue, sous sa fenêtre. Elle reconnaissait qu'elle avait eu tort de ne pas épouser Etienne. Eblouie par un séduisant mirage, le bonheur, le bonheur vrai, s'était offert à elle, et elle l'avait repoussé.

Elle se disait cela, se le répétait et continuait de s'étonner d'avoir de pareilles pensées.

Un jour qu'elle regrettait plus amèrement que jamais d'avoir passé à côté du bonheur en détournant la tête, et se disait qu'elle aurait toujours été heureuse avec Etienne, Georges et Edouard vinrent tout à coup se jeter dans ses bras.

Elle tressaillit dans tout son être et, pendant un long instant, resta comme terrifiée.

Elle se remit cependant et en embrassant les chéris avec frénésie, elle murmura :

— Ils seraient ses enfants, à lui !

Comme on le voit, il se faisait en elle un travail progressif dont, sans en être absolument inconsciente, elle ne prévoyait certainement pas les conséquences.

Dans une lettre qu'elle reçut de son père, elle lut avec stupeur le passage suivant :

“ Peu de temps après la mort de la pauvre Isabelle qui, comme tu nous l'as écrit, a été jetée dans la rivière par un scélérat resté inconnu, il y eut dans notre canton une enquête concernant Etienne Denizot, et le maire de Saint-Armand eut trois fois la visite des gendarmes.

“ Il y a quinze jours, Etienne ignorait encore à quel propos la justice s'était occupée de lui.

“ Il faut croire que la chose le taquinait et il voulut savoir.

“ Il s'adressa à un ami qu'il a à Dijon, lequel connaît plusieurs magistrats. On a dit le fin mot de l'affaire à ce monsieur, et c'est ainsi qu'Etienne a appris qu'on l'avait un instant soupçonné d'avoir commis par vengeance l'horrible crime du château de Verdraine.

“ Juge si Etienne a été étonné ! On l'est à moins.”

La comtesse se dressa comme mue par un ressort, les yeux pleins de flammes.

—Infamie ! s'écria-t-elle, rouge d'indignation.

Puis ayant un sanglot dans la gorge, elle murmura :

—Oh ! l'avoir soupçonné, lui !

Cette fois, Paule n'avait pas à s'étonner de prendre aussi énergiquement la défense de celui qui l'avait tant aimée.

Elle le connaissait ; elle savait que cet homme bon et loyal, que ce cœur d'élite, loin d'être capable de commettre un crime, ne voudrait pas avoir seulement la plus petite chose à se reprocher.

XXVII

L'ABANDON

Un matin, Julie entra tout effarée dans la chambre de sa maîtresse, qui venait de se lever et qui était occupée à sa toilette.

—Eh bien ! Julie, qu'avez-vous donc ? Que se passe-t-il ?

—Ah ! madame ! ah ! madame !

À une autre époque déjà lointaine, les cris de la femme de chambre auraient singulièrement effrayé Paule ; mais maintenant, s'il ne s'agissait pas de ses enfant, elle était difficile à émouvoir ; or, elle venait de voir et d'embrasser Georges et Edouard, elle était donc parfaitement tranquille.

—Voyons, Julie, fit-elle, qu'avez-vous à me dire ? Parlez.

—Est-ce que madame sait que M. le comte devait partir pour un long voyage ?

—J'ignorais cela, Julie, mais expliquez-vous.

—Eh bien ! madame, M. le comte est parti sans dire où il allait.

—Ah ! fit Paule sans paraître surprise.

Elle avait pressenti son abandon complet.

—Quand M. de Verdraine est-il parti ? demanda-t-elle.

—Il n'y a qu'un instant, madame, et il n'est peut-être pas encore à la gare.

—Le voyage de M. de Verdraine est sans doute nécessité par ses affaires, dit Paule avec une sorte d'indifférence. Est-ce qu'il a emmené son valet de chambre ?

—Non seulement il ne l'a pas emmené, madame, mais il l'a congédié, et dès aujourd'hui Louis va se mettre à la recherche d'une nouvelle place.

Un pli amer se dessina sur les lèvres de la comtesse.

—Hier soir, reprit la femme de chambre, M. le comte est rentré un peu après onze heures ; il a donné l'ordre à Louis de descendre dans son appartement deux grandes malles et, seul, il a passé une partie de la nuit à remplir ses malles de toutes les choses qu'il voulait emporter. Il n'a pas dû rester longtemps couché, car à sept heures il était levé ; il a sonné Louis : c'était pour lui dire qu'il n'avait plus besoin de ses services et pour lui régler son compte. A sept heures et demie, une voiture du chemin de fer s'est arrêtée devant l'hôtel, on a descendu les malles et... voilà, madame la comtesse.

Je descendais de ma chambre quand Louis m'a appris ce qui se passait ; je voulais vous prévenir tout de suite, mais M. le comte me l'a défendu avec un air et un regard !.....

—Avant de partir, M. de Verdraine a-t-il demandé à voir ses enfants ?

La femme de chambre secoua la tête.

Le même pli amer reparut sur les lèvres de la comtesse.

—Madame, dit Julie, il y a autre chose encore.

—Quelle est cette autre chose ?

—Il paraît que M. le comte a vendu ses chevaux et ses voitures et que, comme Louis, le cocher et le valet de pied ont été congédiés. Aujourd'hui même on doit venir prendre les chevaux et les voitures.

La comtesse resta un instant la tête inclinée sur sa poitrine. Toujours impassible, elle gardait son sang-froid, mais son beau visage avait une pâleur d'ambre.

Elle se redressa et répondit :

—M. de Verdraine quittant Grenoble et son absence devant être longue, il a eu parfaitement raison de ne pas garder ses chevaux, ses voitures, son cocher et son valet de pied, qui eussent entraîné à des dépenses inutiles. Depuis longtemps les voitures étaient entièrement à l'usage de M. le comte ; moi, je ne sors plus, si ce n'est pour aller à l'église avec mes enfants ou les accompagner dans leurs promenades, et toujours nous allons à pied, ce qui est préférable pour la santé de Georges et d'Edouard. Oui, M. de Verdraine a bien fait. Avez-vous encore quelque chose à me dire, Julie ?

—Non, madame.

—C'est bien, je vous remercie, vous pouvez me laisser.

—Madame la comtesse n'a pas besoin de moi ?

—Pas pour le moment ; si vous m'êtes nécessaire, je vous appellerai.

—Bien, madame, dit la femme de chambre.

Et elle se retira.

La comtesse poussa un long soupir et se laissa tomber sur un siège.

—Je m'attendais à recevoir ce nouveau coup, se dit-elle ; mais il ne m'a pas frappée aussi violemment que je le craignais ; c'est singulier comme mon pauvre cœur meurtrie s'est vite refroidi ; je suis devenue presque insensible à tout ce qui me vient de lui, à tout le mal qu'il m'a fait.

Il est parti comme un homme qui s'enfuit, se croyant poursuivi par des monstres imaginaires. Il est parti, il est passé à quelques pas de la chambre de ses enfants et rien n'a remué en lui, aucune des fibres de son cœur n'a eu une vibration ; il est parti sans les avoir embrassés, sans

les avoir vus ; peut-être même n'a-t-il pas pensé à eux ! Oh le malheureux !

Mais qu'est-il donc réellement cet homme ? Qu'y a-t-il donc dans son cœur et dans son âme ? Rien, il n'y a rien, rien !... O époux indigne, père dénaturé !

Elle avait les yeux pleins de larmes, elle les essuya et reprit :

— Est-ce qu'il y a beaucoup d'hommes pareils ? Non, non, c'est impossible, il n'existe que celui-là dans le monde, et c'est à lui, à lui que j'ai donné ma jeunesse, que j'ai livré les trésors renfermés en moi ! Oh ! le misérable !

Ainsi, me voilà abandonnée, et mes enfants, mes pauvres enfants n'ont plus de père !

Que de lâchetés, que d'infamies, mon Dieu !

Cependant, je n'ai rien à me reprocher, j'ai été pour lui ce que je devais être, tout ce que je pouvais être. Pour l'arrêter, pour le retenir sur la pente où je le voyais glisser, je lui ai vainement crié : Prenez garde ! Vainement j'ai fait appel à sa dignité, à son honneur et cherché à le ramener aux sentiments de son devoir. Ma voix, mes larmes, mes terreurs ont été impuissantes. Esclave de ses passions, il ne se laissait diriger que par elles, il n'obéit qu'à elles.

Jusqu'où ira-t-il ? Où s'arrêtera-t-il ? Ah ! je n'en sais rien ! je ne vois partout que de sombres et profonds abîmes !

Les orages éclatent, le désastre commence, je l'ai prévu ; je n'ai plus à attendre que des coups de tonnerre !

Mes enfants... Ah ! si je n'avais pas mes enfants ! Qu'est-ce que je dis, mon Dieu ! Est-ce que ma raison s'égare ? Mais si je ne les avais pas, mes chers petits, est-ce que je pourrais vivre ? Ah ! je n'aurais plus qu'à mourir !

Elle se redressa d'un bond, et, échevelée, le regard brulant, farouche, elle s'élança hors de sa chambre et courut à celle de la gouvernante qui, à ce moment, habillait Georges et Edouard.

Paule se jeta sur les deux garçonnets avec une espèce de fureur, les entoura de ses bras et les serra convulsivement, ayant l'air de leur demander pardon d'une horrible pensée ; elle les dévorait de caresses passionnées, délirantes.

Les mignons, avec de petits cris joyeux, rendaient à leur mère ses baisers : ils étaient contents, ils riaient, ils riaient les pauvres petits.

Quand la comtesse, écoeurée, prise de dégoût, se sentait défaillir, c'était ainsi qu'elle venait demander à ses enfants de la reconforter, de lui donner des forces nouvelles, de raffermir son courage ; c'était dans leurs caresses qu'elle puisait la résignation.

Elle ignorait où le comte était allé, de quel côté il s'était dirigé, mais que lui importait ?

Quinze jours s'étaient écoulés. Aucune nouvelle de M. de Verdraine.

La somme que le comte donnait chaque mois pour les dépenses de la maison s'était épuisée et il y avait à payer certains fournisseurs et les gages des trois femmes qui étaient restées auprès de la comtesse.

Paule se demanda comment elle allait faire.

Le boucher et le boulanger se présentèrent.

On les pria, de la part de la comtesse, de vouloir bien revenir le lendemain.

C'était déjà arrivé plus d'une fois ; mais maintenant que le comte était on ne sait où, c'était de mauvais augure. En se retirant les deux fournisseurs murmurèrent :

Ça va mal.

Le lendemain, cependant, ils furent payés, et aussi les autres et aussi les gages des domestiques.

La veille, dans la soirée, la comtesse avait fait venir chez elle un riche bijoutier de la ville, et en lui recommandant le secret le plus absolu, lui avait vendu trois mille francs des boutons d'oreilles qui pouvaient en valoir cinq mille.

A quelques jours de là, vers trois heures de l'après-midi, comme elle était avec ses enfants, on lui annonça la visite de M. Percier, le notaire du comte de Verdraine.

Elle le reçut dans son petit salon.

— Madame la comtesse, dit le notaire, avant de s'éloigner de Grenoble, M. le comte de Verdraine a cru devoir me charger de ses affaires, ou, pour autrement dire, me nommer son mandataire.

Paule s'inclina silencieusement.

—J'ai d'abord voulu me récuser, continua le notaire, mais M. de Verdraine a mis une telle insistance qu'il m'a fallu me rendre à ses désirs.

—M. de Verdraine ne pouvait mettre ses affaires entre meilleures mains, répondit Paule.

—Je le veux bien, madame la comtesse ; mais à remplir un mandat, tout n'est pas agréable, il y a des choses difficiles, pénibles.

Et comme le notaire hésitait :

—Continuez, monsieur, continuez, lui dit la jeune femme.

—Eh bien, madame la comtesse, par ordre de M. le comte j'ai mis cet hôtel en vente...

—En vente l'hôtel de Verdraine !

—Oui, madame la comtesse, et j'ai trouvé un acquéreur et l'hôtel est vendu.

—Vendu ! l'hôtel de Verdraine vendu !

—Oui, madame la comtesse, je viens vous l'annoncer et vous dire en même temps que l'acquéreur désire entrer immédiatement en possession de son immeuble ; vous allez être forcée de quitter l'hôtel d'ici quinze jours ; c'est un court délai, oui, bien court ; mais je ferai en sorte que trois semaines vous soient accordées.

Paule était stupéfiée.

—Heureusement, poursuivit le notaire, nous entrons dans la belle saison et l'on ne va pas tarder à quitter la ville pour aller s'installer à la campagne. Verdraine est un séjour très agréable, mais peut-être ne tenez-vous pas y aller, à cause des souvenirs douloureux... Dans ce cas, vous avez la ferme des Bergères, Mme la comtesse, où l'habitation des maîtres, bien meublée, est des plus confortables. Du reste je ne dois pas vous cacher que le désir de M. le comte serait que vous allassiez demeurer aux Bergères. Vous seriez là...

—C'est bien, monsieur, c'est bien, interrompit Paule d'un ton sec ; soyez tranquille, je trouverai toujours quelque part ; j'espère, le toit d'une chaumière sous lequel je pourrai m'abriter avec mes enfants.

—Oh ! madame la comtesse !

—Mes paroles, monsieur, n'ont rien de blessant pour vous. Ainsi, par ordre de M. de Verdraine, vous avez vendu le vieil hôtel de sa famille !... Est-ce que mon mari avait le droit, sans mon consentement, de faire cette vente ?

—Parfaitement, madame la comtesse.

—Mais j'ai des enfants, monsieur, et il me semble qu'ils me donnent, entre autres droits, celui de défendre leurs intérêts.

—Assurément.

—Et vous dites que je n'ai pas à intervenir dans les actes de M. de Verdraine ?

—Madame la comtesse ne se souvient-elle pas qu'elle a donné à M. le plein pouvoir...

—Ah ! oui, je me rappelle, j'ai signé chez vous, il y a un an....

—Le pouvoir...

—En vertu duquel mon mari a le droit de vendre tout ce qu'il possède, de se ruiner, de ruiner ses enfants !

—Hélas ! oui, madame.

—Et j'ai signé cela, j'ai signé ! murmura-t-elle d'une voix creuse.

—Je ne savais pas, madame la comtesse, je vous jure que j'ignorais...

—Hé, monsieur, répliqua Paule avec vivacité, je ne vous accuse pas ; vous êtes notaire, vous faites votre métier ; c'est moi que j'accuse, que je blâme... On m'a tendu un piège dans lequel je suis tombée... Ah ! si j'avais su... Mais une femme ne sait pas toujours ces choses-là. Si un jour mes enfants, les derniers des Verdraine, monsieur, si un jour mes enfants sont sans asile et sans pain, ce sera ma faute, j'aurai permis qu'ils fussent dépouillés. Ah ! je suis une malheureuse !

Monsieur Percier, en votre qualité de mandataire de M. le comte de Verdraine, vous devez être en correspondance directe avec lui. Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire où se trouve actuellement M. de Verdraine ?

Le notaire eut l'air de ne pas avoir entendu.

La comtesse répéta sa question.

—Madame la comtesse, dit le notaire, visiblement em-

barrassé, je vous prie de ne pas m'interroger à ce sujet, je ne puis vous répondre.

—Je ne vous interroge plus, monsieur, répliqua froidement la comtesse ; je ne savais pas qu'il vous fût défendu de me donner quelques renseignements, veuillez me pardonner ma curiosité. Mais, monsieur, puisque vous êtes chargé des affaires de M. le comte de Verdraine, de toutes ses affaires, vous plaît-il de me dire quelles dispositions a prises M. de Verdraine, de concert avec vous, pour que sa femme et ses enfants puissent vivre ? Oh ! je ne dis pas grandement, mais au moins sans manquer des premières choses nécessaires à la vie. Je ne vous cache pas, monsieur, et vous pouvez en informer M. de Verdraine, que je vais me trouver d'ici peu absolument sans argent.

—Madame la comtesse, répondit le notaire, M. le comte, en ce qui vous concerne, ne m'a donné aucune instruction.

—Oh ! fit Paule, en voilant son visage de ses mains.

—C'est évidemment un oubli....

—Un oubli, un oubli ! s'écria la malheureuse frémissante et ne pouvant plus se contenir. Oh ! tenez, monsieur, c'est horrible, c'est monstrueux !

—De grâce, madame la comtesse, calmez-vous, dit le notaire de plus en plus mal à son aise et comme honteux, il n'y a là, je vous le répète, qu'un oubli, un déplorable oubli ; car, comme vous le dites justement, il faut que vous et vos enfants puissiez vivre. Je prends sur moi, madame la comtesse, de vous remettre chaque mois mille francs.

Je n'ai pas cette somme sur moi ; mais demain je vous la ferai remettre par mon premier clerc contre un reçu. Cet arrangement vous convient-il ?

—Je n'ai pas le droit d'être exigeante.

—Vous installerez-vous à Verdraine ou à la ferme des Bergères ?

—Je ne sais pas encore, monsieur, je verrai. Je vous ferai savoir ce que j'aurai décidé. Dans tous les cas, je ne serai plus ici dans huit jours.

—Madame la comtesse n'a pas besoin de tant se presser.

—L'hôtel de Verdraine est vendu, monsieur, je ne suis plus ici chez moi.

Le notaire ne trouva rien à répliquer ; il salua la jeune femme et se retira en disant :

—Au revoir, madame la comtesse.

—Au revoir, monsieur.

.....

Huit jours plus tard, la comtesse Paule était installée avec ses enfants aux Bergères, à quatre lieues de Grenoble et à six kilomètres de Verdraine.

Après avoir remercié de leurs bons services sa femme de chambre et la gouvernante, elle les avait congédiées en leur disant : à Julie, que la situation dans laquelle elle se trouvait ne lui permettait plus d'avoir une femme de chambre ; à l'autre, que, se retirant pour toujours à la campagne, elle allait avoir tout le temps de s'occuper uniquement de Georges et d'Edouard.

La gouvernante qui, déjà, s'était attachée aux enfants, fut désolée d'être forcée de les quitter et versa des larmes.

La femme de chambre ne se montra pas aussi affectée ; elle ne tenait pas à s'éloigner de Louis, son ancien camarade, qui lui avait compté fleurette et promis le mariage.

La comtesse n'avait gardé que Marianne, la vieille cuisinière, qui avait été pendant dix années au service du marquis de Verdraine et de la baronne de Bressac.

La brave femme avait déclaré à sa maîtresse, en pleurant très fort, qu'elle ne voulait pas la quitter ; que n'ayant nullement besoin d'argent, elle la servirait pour rien ; que enfin, si madame la comtesse la renvoyait, elle irait se précipiter dans l'Isère.

Mais nous devons dire que Paule n'avait pas eu la pensée de congédier Marianne ; elle tenait à la conserver, au contraire, en souvenir du vieux marquis et de la vieille baronne. D'ailleurs, pour elle et ses enfants, elle avait besoin d'une personne de confiance, et la fidélité et le dévouement de la vieille domestique était à toute épreuve.

A la grande joie de Georges et d'Edouard, la comtesse avait fait venir aux Bergères Miro, le bon chien Miro. Il avait dû beaucoup s'ennuyer au château, car il avait malgri et son long poil d'épagneul n'était pas soyeux et lai-

sant comme les années précédentes. Il ne parut point dépaycé de se trouver aux Bergères, qu'il connaissait, ayant rendu de fréquentes visites au fermier et à la fermière.

Du reste, Miro fut enchanté de revoir la comtesse et surtout Georges et Edouard, qui étaient encore plus ses amis que ses maîtres. Il partagea la joie des deux enfants et il ne cessait de leur témoigner par de joyeuses gambades et toutes sortes de caresses, combien il était heureux de se retrouver avec eux.

XXVIII

L'HOMME AU BATON

Sur le territoire de la ferme, un vaste terrain inculte avait été défriché pour être livré à la culture. Sur ce terrain de magnifiques sapins avaient été abattus et vendus à un marchand de bois de constructions de Saint-Marcelin. Une partie de ces beaux arbres, pouvant être employés à la mûture, avaient été enlevés dans toute leur longueur ; les autres sapins avaient été, sur place, équarris et sciés en planches.

Le fermier, moyennant une somme convenable, s'était chargé du transport des planches.

Il avait déjà fait plusieurs chargements et il était à son dernier voyage.

Il était prêt à se mettre en route, et Miro, qui était sorti de sa niche, regardait l'équipage, planté sur ses quatre pattes, immobile.

—Eh bien, Miro, dit le fermier, est-ce que tu veux venir avec moi ?

Le chien dressa sa tête intelligente et fit frétiller sa queue ornée d'un superbe panache.

Le fermier fit claquer son fouet, dit hue ! et les deux forts chevaux attelés au chariot se mirent en marche.

Miro restait à la même place, toujours immobile.

Il avait bien envie d'accompagner le fermier et les chevaux, cependant il était hésitant. Sans doute c'était pour lui un grand plaisir de courir sur la grande route ; oui, mais il fallait s'éloigner de Georges et d'Edouard, à qui il avait l'habitude de faire la fête, le matin, quand ils apparaissaient dans le jardin.

Toutefois, comme il faisait à peine jour et que les enfants dormaient, Miro se demandait probablement quel plaisir il devait choisir, celui qu'il pouvait se donner immédiatement ou celui qu'il fallait attendre.

Le fermier se retourna.

—Eh bien, Miro, dit-il, viens-tu ?

Miro n'hésita plus ; il aboya, bondit vers le fermier sur la poitrine duquel il posa ses deux pattes de devant, afin que sa langue pût atteindre le menton ; puis, aboyant de nouveau, il alla exprimer aux chevaux sa satisfaction de voyager en leur compagnie et se mit fièrement en tête de l'attelage.

Quatre longues heures de chemin ! Miro s'en donnait à cœur joie ; il courait loin en avant, revenait sur ses pas et ne s'apercevait point qu'en se livrant à cet exercice agréable pour ses jambes, il doublait, triplait, quadruplait les kilomètres.

On arriva, le chariot fut déchargé et pendant que les chevaux mangeaient et se reposaient, le fermier et Miro, dans la salle à manger de l'auberge, déjeunèrent copieusement et avec grand appétit.

A deux heures de l'après-midi, on reprit le chemin des Bergères. Miro était d'une gaieté folle, il avait un entrain

qui amenait des sourires sur les lèvres du fermier ; jamais il ne s'était livré à d'aussi merveilleuses gambades ; il sautait, bondissait, cabriolait à droite et à gauche des chevaux pour les exciter et il semblait leur dire :

“ Marchez donc plus vite, il faut nous dépêcher d'arriver, on nous attend.”

A peu près à une lieue et demie de Saint-Marcelin, le chien changea tout à coup d'allures ; il avait l'air inquiet, il grondait sourdement en marchant lentement, à pas de loup, le nez haut, reniflant, humant l'air.

A une certaine distance de la route, un homme, un voyageur, se dirigeait vers la ville. Cet homme était vêtu d'un complet de drap gris à petits carreaux. Il était coiffé d'un chapeau de feutre rond et avait aux pieds les gros souliers des montagnards, à semelles ferrées. Sa chaîne de montre et ses breloques sur son gilet s'étaient et reluisaient au soleil.

Cet individu pouvait avoir quarante-cinq ans ; il était brun, de taille moyenne, portait sa barbe en collier et avait la moustache et le haut du menton rasés.

Il avait à la main un bâton noueux qui était un véritable gourdin.

A mesure qu'il avançait, l'agitation du chien augmentait et ses grognements devenaient plus forts, plus menaçants.

Soudain, les poils de l'animal se hérissèrent et la fureur étincela dans ses yeux ; il eut un frémissement, fit entendre un grognement plus terrible que les autres, tomba en arrêt, et, presque aussitôt, s'élança d'un bond à la gorge du voyageur.

Celui-ci, très vigoureux et doué d'une force musculaire peu commune, put heureusement repousser le chien, et il se hâta de faire le moulinet avec son bâton, afin de se garantir contre une nouvelle attaque de l'animal.

— Hé, vous, cria-t-il, apostrophant le fermier avec un accent italien très prononcé, rappelez votre chien, rappelez-le vite ou je l'assomme !

— Miro, Miro, ici, ici, vilaine bête ! cria le fermier.

Mais Miro n'entendait rien, ne voulait rien entendre.

Ses grognements avaient cessé ; mais il n'en était pas moins terrible et menaçant.

Tout en se tenant à distance de l'homme ou plutôt de son bâton, les poils toujours hérissés, les yeux rivés sur ceux de son adversaire, montrant ses crocs redoutables, reculant ou avançant, il se tenait prêt à sauter de nouveau à la gorge du voyageur avec l'intention évidente de l'étrangler.

Les chevaux étonnés, effrayés peut-être, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes.

Le fermier s'égosillait à appeler vainement Miro, et le voyageur, qui sentait ses bras se fatiguer et voyait l'instant où son moulinet serait impuissant à le prévenir, criait de toutes ses forces :

— Mais défendez-moi donc, votre chien est enragé, vous voyez bien qu'il est enragé, défendez-moi donc !

Trois fois le fermier essaya de saisir le terrible Miro. Impossible.

Deux gendarmes, un maréchal des logis et un brigadier, qui se dirigeaient aussi vers Saint-Marcelin, virent de loin ce qui se passait.

— Un homme qui se défend avec un chien, dit le maréchal des logis ; ce chien est une bête dangereuse, atteinte peut-être de la rage ; armons-nous de nos revolvers et en avant.

Les gendarmes piquèrent des deux et arrivèrent rapidement sur le lieu de la scène.

— Messieurs les gendarmes, leur cria le voyageur essoufflé, n'en pouvant plus, je vous en prie, tuez cette horrible et méchante bête ; c'est un chien enragé ; si je n'étais pas parvenu à me défendre contre lui, grâce à mon bâton, il m'aurait égorgé.

Et il continuait son moulinet, car l'arrivée des gendarmes n'avait nullement intimidé Miro.

Le maréchal des logis sauta à bas de son cheval et il allait certainement loger une balle dans la tête du chien, quand le fermier se jeta résolument devant lui, en criant :

— Non, non, ne le tuez pas !

Puis plus heureux ou plus adroit qu'il ne l'avait été pré-

cédemment, il parvint enfin à saisir Miro par son collier.

—Mais s'il est enragé ? dit le gendarme.

—Il n'est pas enragé, monsieur le gendarme ; je ne sais pas ce qui l'a pris comme ça subitement, car c'est bien le chien le plus doux, le plus patient et le meilleur qu'il y ait au monde.

Miro ne donnait guère raison aux paroles du fermier, ne prouvait point qu'il méritait l'éloge qu'on faisait de lui. De plus en plus furieux, grinçant des dents, hurlant, rugissant, écumant, faisant de violents efforts pour s'échapper, il laissait voir qu'il n'avait nullement renoncé à égorger le voyageur, qui avait cessé de jouer du bâton et profitait de cet instant de répit pour essuyer la sueur qui inondait son visage.

—Décidément, brave homme, reprit le maréchal des logis, votre chien m'a tout à fait l'air d'être atteint de la rage.

—Non, vous dis-je ; vous voyez bien qu'il n'en veut qu'à cet homme ; est-ce qu'il me mord, moi ? Est-ce qu'il cherche à se jeter sur vous... et sur ces deux hommes ? ajouta le fermier, montrant deux paysans qui avaient quitté leur travail pour accourir sur la route afin de voir ce qui se passait.

—C'est juste, vous avez raison, répondit le maréchal des logis.

—Il n'en veut qu'à ce monsieur, continua le fermier, ça se voit bien, puisqu'il voudrait le dévorer. Pourquoi lui en veut-il ? Je n'en sais rien. Mais, bien sûr, ce monsieur lui aura fait quelque chose. Voyez-vous, monsieur le gendarme, les chiens c'est comme les gens, ils n'oublient pas et, quand ils en trouvent l'occasion, ils se vengent.

—Tout cela est très bien dit, mon brave homme, mais comme nous ne tenons pas à ce que votre chien dévore ce voyageur, qui n'y tient pas non plus, vous allez nous faire l'amitié de l'attacher tout de suite derrière votre voiture, avec une corde solide.

Un des paysans prêta main-forte au fermier et Miro eut beau se débattre, aboyer furieusement, il fut traîné derrière la voiture et solidement attaché.

L'homme au bâton s'était empressé de remercier les gendarmes, qui étaient si heureusement venus à son secours, et se disposait à continuer son chemin avec non moins d'empressement.

—Attendez donc un instant, lui dit le maréchal des logis ; que diable, on n'est pas si pressé.

Le fermier revenait.

—Vous, lui dit le gendarme, quel est votre nom ?

—Je m'appelle Verdret, monsieur le maréchal des logis, Jérôme Verdret.

—D'où venez-vous ?

—De Saint-Marcellin, où j'ai conduit des planches de sapin chez M. Dupiot, le gros marchand de bois.

—On connaît M. Dupiot. Maintenant vous allez ?...

—Chez moi.

—Oui, vous retournez chez vous ; mais où est-ce, chez vous ?

—A la ferme des Bergères.

—Je ne connais pas cette ferme, et vous, Bédard ?

—Connais pas non plus, répondit le brigadier.

—Les Bergères sont à près de trois lieues d'ici, dit Verdret.

—Enfin, vous êtes fermier ?

—Oui, monsieur le maréchal des logis.

—C'est bien, je n'ai plus rien à vous demander ; mais, dorénavant, quand vous voyagerez sur les grandes routes, ayez soin de tenir votre chien attaché ou en laisse.

—Je regrette ce qui vient de se passer, monsieur le maréchal des logis ; mais Miro ne me suit pas d'habitude, je l'ai amené ce matin pour la première fois.

Le nom de Miro avait frappé le sous-officier.

—Ah ! fit-il, vous appelez votre chien Miro ?

—Oui, monsieur le maréchal des logis, il s'appelle Miro, et c'est un bon chien, allez, qui a déjà fait parler de lui.

En frisant sa moustache le gendarme parut interroger sa mémoire.

—Ah ! c'est là, dit-il, je me souviens, il y a au château de Verdraine un chien du nom de Miro.

—Mais, oui, Miro ; et ce bon chien dont vous parlez

monsieur le maréchal des logis, c'est lui, c'est le Miro que voilà.....

—Hein, vous dites ?

—Je dis, monsieur le maréchal des logis, que le Miro que voilà est le chien de Mme la comtesse de Verdraine, qui demeure actuellement aux Bergères avec ses enfants.

Une lumière subite éclaira le sous-officier.

—Oh ! oh ! fit-il en se tournant brusquement vers l'homme au bâton, qui avait tressailli et était devenu très pâle.

—Eh bien, monsieur le voyageur, dit le maréchal des logis, le méchant chien est attaché, sa fureur n'est pas encore calmée, mais vous voilà tranquille, vous n'avez plus rien à craindre.

—C'est vrai, et je vais continuer mon chemin.

Il fit quelques pas. Le sous-officier l'arrêta.

—Passi vite, monsieur, un peu de patience, je vous prie : je viens d'interroger l'homme au chien, c'est à votre tour de me répondre ; vous savez les gendarmes sont curieux. Comment vous appelez-vous ?

—Jean Castori.

—Vous êtes Italien ?

—Oui.

—Piémontais ?

—Oui.

—Quelle est votre profession ?

—Guide. Du reste, voici mes papiers ; vous pouvez voir que je connais parfaitement les Alpes, les montagnes du Dauphiné et du Jura et que je suis autorisé à conduire les voyageurs.

Le maréchal des logis jeta un rapide coup d'œil sur les papiers du guide, et, les gardant dans sa main, il reprit :

—D'où venez-vous ?

—De la Tour-du-Pin.

—Et vous allez ?

—A Saint-Marcellin où je passerai la nuit, puis je me dirigerai vers Lyon.

—Qu'est-ce que vous allez faire à Lyon ?

—J'y vais voir un de mes frères qui y est établi fumiste.

—Fort bien. Mais dites-moi donc un peu ce que vous avez pu faire à ce chien pour qu'il ait voulu vous dévorer ?

—Mais rien, absolument rien.

—Heu ! heu !

—C'est sans doute la vue de mon bâton qui l'a rendu furieux.

—Un chien très doux, très bon, a-t-on dit tout à l'heure. Non, vous lui avez fait quelque chose : un jour vous l'aurez battu, tâchez de vous rappeler.

—J'ai vu cette bête aujourd'hui pour la première fois.

—Allons, vous ne vous rappelez pas. Mais je dois vous dire, monsieur Jean Castori, que je pense comme le fermier ; les chiens sont comme les gens, ils n'oublient pas, et quand ils en trouvent l'occasion, ils se vengent.

—Vous allez à Saint-Marcellin, monsieur Jean Castori ; ça se trouve à merveille, car c'est notre résidence et nous allons faire route ensemble ; je vous prierai même de vouloir bien vous arrêter un instant, oh ! un instant seulement, à la gendarmerie.

L'Italien regarda le gendarme avec effarement.

—Vous m'arrêtez ! s'écria-t-il, mais vous n'en avez pas le droit, mes papiers sont en règle.

—Sans doute, aussi n'est-il pas question d'arrestation.

Le maréchal des logis mit les papiers dans sa poche.

—Vous gardez mes papiers ? fit Jean Castori.

—Oui.

—Mais...

—Soyez tranquille, je vous les rendrai à la gendarmerie. Et maintenant, en route.

L'homme au bâton n'était pas rassuré ; mais bon gré mal gré, il lui fallut se résigner à continuer son chemin escorté par le maréchal des logis et le brigadier de gendarmerie.

Le fermier aussi s'était remis en route, et, pour regagner le temps perdu, il faisait trotter ses chevaux.

Le pauvre Miro n'était pas content.

Cependant le fermier le détacha dès qu'il eut tout à fait perdu de vue les gendarmes.

Le chien aboya et caressa Verdret pour le remercier ; puis, se plaçant au milieu de la route, tourné du côté de Saint-Marcellin, il se dressa, le nez au vent.

—Viens, Miro, viens, lui dit le fermier.

Miro fit entendre une plainte et obéit.

Nous suivrons les gendarmes qui, arrivés à Saint-Marcellin, invitèrent courtoisement leur compagnon de route à entrer dans une assez grande maison décorée d'un drapeau tricolore, et sur la façade de laquelle on lisait :

“ Gendarmerie départementale.”

Jean Castori fut introduit dans une salle où on le pria poliment de vouloir bien attendre un instant. L'hôte des gendarmes essayait de faire bonne contenance, mais il était inquiet, plus qu'inquiet, même, il avait peur.

Au bout de quelques minutes, le maréchal des logis et le brigadier vinrent le retrouver, accompagnés de deux autres gendarmes.

—Jean Castori, dit le maréchal des logis, vous allez, s'il vous plaît, vous déshabiller.

—Me déshabiller ! exclama l'homme au bâton ; mais pourquoi ?

—C'est mon idée ; allons, ôtez vos vêtements.

—Par exemple !

—Déshabillez-vous ! ordonna le sous-officier d'une voix plus forte.

—Non, non. Mais qu'est-ce que vous me voulez donc ?

—Encore une fois, Jean Castori, dit le sous-officier d'un ton impérieux, ôtez vos vêtements.

—Non.

—Vous refusez ?

—Oui !

—Gendarmes, déshabillez cet homme.

L'Italien voulut résister ; mais les gendarmes ne furent pas long à le maîtriser et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il fut déshabillé.

—C'est bien, dit gravement le maréchal des logis, j'ai vu ce que je voulais voir. Jean Castori, vous pouvez remettre vos vêtements.

L'homme au bâton ne se le fit pas dire deux fois. Très vite, mais en grognant comme un dogue à qui l'on veut prendre l'os qu'il est en train de ronger, il s'habilla.

—Jean Castori, reprit le maréchal des logis, je vous ai dit que vous ne resteriez qu'un instant à la gendarmerie, je ne vous ai pas trompé.

Et s'adressant au brigadier et aux deux gendarmes, il leur dit :

—Vous allez mener cet homme à la prison de la ville.

L'Italien voulut protester, crier.

Le maréchal des logis fit un signe à ses subordonnés et l'homme au bâton fut emmené.

Après l'avoir examiné on constata qu'il avait été mordu à la jambe. C'était Miro qui l'avait mordu lorsque l'assassin passa la clôture. L'Italien Castori finit par avouer qu'il avait jeté la petite fille dans le bassin à la sollicitation d'une femme, et cette femme était madame de Brogniès.

Le juge d'instruction sursauta.

Il connaissait Mme de Brogniès, avait fréquenté son salon et avait pu se considérer comme un des amis de la belle veuve.

Et c'était cette femme charmante, dont il avait tant de fois serré la main, à la table de laquelle il s'était assis, que l'Italien Castori dénonçait comme étant sa complice, la complice d'un crime épouvantable !

M. Daubrun était stupéfait.

Cependant il se remit assez promptement de l'émotion qu'il venait d'éprouver.

—Castori, demanda-t-il, venez-vous de dire la vérité ?

—Pourquoi aurais-je menti ?

—Ainsi, c'est Mme de Brogniès qui vous a donné cinq mille francs pour jeter la petite fille dans la pièce d'eau ?

—Oui, monsieur.

—Vous connaissez donc Mme de Brogniès ?

—Oui.

—Depuis longtemps ?

—Je la connaissais avant son mariage ; il y a dix ans, j'étais domestique chez Mme Suzzi, sa tante, qui l'a élevée.

On s'empresse d'annoncer à Mme de Verdraine qu'on

avait découvert l'assassin de son enfant, grâce au chien Miro.

—Mais pourquoi a-t-on tué ma fille plutôt que son frère ?

—Je l'ignore, madame ; j'ai interrogé l'Italien à ce sujet et il n'a pas pu me répondre.

La comtesse pressa entre ses mains fiévreuses son front brûlant et murmura :

—Oh ! il me semble que je fais un rêve, que tout cela est un épouvantable cauchemar !

—Mais, monsieur Daubrun, reprit-elle, vous ne me dites pas qui est le complice de ce féroce Italien ?

—Ce complice, madame, qui a été l'instigateur du crime et a payé pour le commettre, ce n'est pas un homme, mais une femme.

—Une femme, une femme ? oh !...

—Vous ne devinez pas ?

—J'ai peur, monsieur, oui, j'ai peur de deviner, répondit Paule toute frissonnante.

—En ce cas, madame la comtesse, je ne vais pas vous causer une grande surprise en nommant Mme de Brogniès.

La jeune femme se redressa d'un seul mouvement, blanche comme un suaire et les yeux chargés d'éclairs.

—Elle, c'est elle ! la misérable ! Ah ! l'infâme ! exclama-t-elle d'une voix rauque. Quel monstre, mon Dieu, quel monstre que cette femme !

—Monsieur le juge d'instruction, continua-t-elle d'une voix haletante, je n'ai plus le droit de vous cacher ce que je m'étais juré de garder en fermé en moi ; d'ailleurs, le voudrais-je que je ne le pourrais plus.

Sachez-le donc, monsieur, le comte de Verdraine a abandonné sa femme et ses enfants pour Mme de Brogniès ; cette créature infâme aime mon mari !

—Je m'en doutais, madame.

—Ah ! vous vous en doutiez ; eh bien ! ayez-en la certitude complète.

—Ah ! je comprends maintenant, je comprends !

—Monsieur, vous vous êtes demandé pourquoi Mme de Brogniès avait fait tuer ma fille, vous avez cherché le mobile du crime horrible et vous n'avez pas trouvé... Eh bien,

ce que vous voulez savoir, je vais vous l'apprendre. La belle Piémontaise, cette espèce de monstre que l'enfer a dû vomir un jour, a tué ma fille afin d'entraîner le comte de Verdraine à sa perte. Isabelle, ma pauvre petite, était un obstacle dressé devant elle, il fallait qu'elle le brisât, cet obstacle, pour que le comte revint à elle.

—Madame, que dites-vous ?

—La vérité... C'est étrange, inouï, stupéfiant, effroyable ; c'est tout ce que vous voudrez ; mais cela est, monsieur, cela est !... Voilà le mobile du crime, ne le cherchez pas ailleurs. Le comte adorait sa fille, et, c'est douloureux à dire pour une mère, il n'aimait pas ses autres enfants ; il ne voyait que sa fille, ne pensait qu'à sa fille ; Isabelle était tout pour lui ; c'est elle qui le retenait, qui l'attachait à ses fils et à moi... Je vous le dis, monsieur, si, avec une scélératesse sans nom on ne lui avait pas tué sa fille, le comte aurait eu la force de résister à tous les entraînements, et moi, avec l'aide de mes enfants, j'aurais pu éviter à la maison de Verdraine le désastre dont elle est menacée.

—Vos paroles me glacent de terreur, dit le magistrat.

—Oh ! je n'invente pas, monsieur, ce n'est pas une imagination troublée qui dicte mes paroles. D'ailleurs, ce que M. de Verdraine m'a dit à moi-même, je vais vous le répéter ; écoutez, monsieur.

Je venais d'apprendre qu'il aimait Mme de Brogniès ; je lui reprochai sa trahison et essayai de faire appel à ses sentiments de père. Il me répondit :

—“ Je ne vous aime plus ; cependant, si ma fille eût vécu, je ne me serais jamais éloigné de vous ; Isabelle était le lien qui me retenait au foyer de la famille, qui m'attachait à vous.

—“ Mais il vous reste Georges et Edouard ! m'écriai-je.

—“ Ils ne remplacent pas Isabelle, répliqua-t-il durement ; encore une fois, je vous le dis, si ma fille eût vécu, elle m'aurait retenu auprès d'elle, et jamais, entendez-le bien, ni Mme de Brogniès, ni une autre femme n'aurait été aimée de moi. ”

Voilà ses paroles, monsieur, ah ! je ne les ai pas oubliées ; elles restent gravées dans mon cœur et dans ma pensée.

Le malheureux, il a toujours voulu que par négligence et imprévoyance j'aie été la cause de la mort de notre pauvre enfant ; et il ne sait pas, il ne se doute pas que cette femme, cette scélérate, à laquelle il a tout sacrifié, a donné de l'or à un bandit pour tuer sa fille !

Et cette femme... il est près d'elle !... et il a pour cette femme des paroles d'amour !...

Oh ! monsieur, dites, dites, n'est-ce pas le comble de l'horreur !

En achevant ces mots, la comtesse retomba sur son siège et, couvrant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

—C'es épouvantable ! murmura le juge d'instruction ; le comte de Verdraine est un homme affreux, qui ne mérite même pas qu'on ait pitié de lui.

XXIX

MAUVAISE HEURE

C'était bien à Paris, comme l'avait supposé la comtesse Paule, que le comte de Verdraine était allé retrouver Mme de Brogniès. Celle-ci en effet n'était restée que trois semaines à Turin ; elle s'était rendue à Paris et, comme il avait été convenu, elle était descendue au Grand-Hôtel où, sous le nom de Mme la baronne de Noirmont, elle avait loué pour un mois un appartement composé d'un salon, de deux chambres à coucher, l'une pouvant servir de salle à manger.

Le lecteur se demandera sans doute si le comte Maxime de Verdraine, enivré de volupté, emporté par le courant de la vie parisienne, pensait à sa femme et à ses enfants.

Il y pensait, mais si peu...

Il y a des hommes qui peuvent être, sans le sentir, misérables et lâches !

M. de Verdraine était de l'espèce.

Il y a tant de bruit dans Paris qu'il ne pouvait pas entendre les cris de sa conscience.

Mais avait-il encore une conscience ?

On était loin de Grenoble, on ne savait ni ce qui s'y disait ni ce qui s'y passait, et pour elle comme pour lui les jours s'écoulaient vite dans ce nid de verdure du boulevard Bineau ; les plaisirs se suivaient ; à l'enivrement de la veille succédait une autre ivresse.

C'était trop ...beau. Cela ne pouvait pas durer.

Un matin il était seul dans le salon : Léona se reposait dans l'intérêt de sa précieuse beauté.

La veille, avec Maxime, elle était allée à l'Opéra pour voir la danseuse Flora surnommée la Papillonne, une étoile qui depuis quelque temps faisait courir tout Paris et qui venait d'avoir un nouveau triomphe dans un ballet-pantomime commandé et monté exprès pour elle par la direction de l'Académie nationale de musique et de danse.

On s'était un peu querellé au retour, parce que Maxime avait eu souvent sa lorgnette braquée sur la Papillonne et s'était écrié par trois fois :

— Oh ! la belle personne ! Oh ! la ravissante créature !

La chicane fut interrompue par une lettre adressée à M. de Verdraine par son notaire lui annonçant l'arrestation du meurtrier de sa petite fille et lui disant qu'il avait une complice dans la personne de Mme de Brogniès.

Comme s'il eût douté de l'épouvantable réalité et qu'il eût voulu se convaincre que ses yeux ne l'avaient point trompé, le comte relut la lettre, de la première ligne à la dernière, puis, avec un mouvement févreux, la glissa dans sa poche.

Alors, il bondit sur ses jambes. Le front plissé, les yeux enflammés et les lèvres frémissantes, il se mit à arpenter

le salon dans tous les sens, marchant d'un pas inégal, tantôt lent, tantôt rapide, martelant le tapis sous ses talons.

Cependant, malgré la tempête déchaînée dans son cerveau, il réfléchissait, se demandant ce qu'il allait faire, ce qu'il devait faire.

La demie de dix heures sonna à la pendule. Léona ne dormait plus sans doute ; peut-être était-elle levée.

Par suite d'un violent effort, le comte parvint à se rendre maître de lui-même et son agitation se calma ; mais sa physionomie conservait son expression farouche et les lueurs fauves de ses prunelles ne s'étaient pas éteintes.

Il jeta un regard dans une glace, eut un sourire à donner le frisson et entra dans la chambre de Léona.

La belle Piémontaise n'était pas réveillée depuis longtemps et elle était encore comme étourdie des vapeurs du sommeil.

Son réveil pouvait se comparer à celui de la belle Aurore écartant les ombres mystérieuses de la nuit.

Sa luxurieuse chevelure noire, massive, ayant les reflets luisants de l'aile du corbeau, se déroulait sur son torse en plis lourds, pareille à une cascade d'encre.

Mais toutes ces merveilles n'avaient plus la puissance d'attirer les regards de Maxime ; il s'était placé en face de Léona et ne voyait rien ; le charme était rompu.

Alors elle s'aperçut que le comte avait la figure décomposée et qu'il la regardait avec une expression étrange.

—Maxime, qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle effrayée.

—Habillez-vous ! lui dit-il d'un ton bref.

Un frisson de terreur courut dans tous les membres de la jeune femme ; elle ne devinait pas, mais elle pressentait une chose terrible.

—Maintenant, Maxime, parlez, dit-elle ; mon Dieu, pourquoi me regardez-vous ainsi ? vous me faites peur !... Maxime, qu'y a-t-il ? Expliquez-vous !

—J'ai reçu ce matin une lettre de Grenoble.

—De qui ? de votre notaire ?

—Oui.

—Eh bien ?

—M. Percier me donne des nouvelles de la ville et m'apprend de singulières choses.

—Ah !... Mais que peut-il donc vous écrire pour que vous soyez dans un pareil état ?

Il fit peser sur elle son regard de feu.

—Léona, dit-il, il y a du nouveau là-bas.

—En vérité !... Est-ce que votre femme se serait consolée de son abandon dans les bras de votre ami M. de Miray ?

Et câline, avec des mouvements de chatte, elle s'approcha de lui.

Il la repoussa avec rudesse.

—Oh ! fit-elle, en se reculant.

—Léona, reprit-il d'une voix sourde, il ne s'agit pas de la comtesse Paule, qui s'est retirée aux Bergères avec ses enfants.

—Mais enfin, qu'est-ce que vous avez ? Dites-le-moi.

—Connaissez-vous un Italien appelé Jean Castori ?

Elle tressaillit et devint affreusement pâle.

—Vous ne me répondez pas, Léona, mais votre trouble me dit que vous connaissez l'homme dont je vous parle.

—Vous vous trompez, Maxime ; cet homme, cet Italien m'est inconnu et je ne comprends pas...

—Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

—Pourquoi vous me parlez et me traitez avec une rudesse à laquelle je ne suis pas habituée.

—Je vais me faire comprendre. Ecoutez : Jean Castori a été arrêté dernièrement ; il est sous les verrous, à Grenoble. Ce Jean Castori est le misérable, le bandit qui a jeté ma fille, ma petite Isabelle, dans le vivier de Verdraine ; il a avoué son crime.

La belle Piémontaise tremblait comme la feuille.

Le comte continua :

—Mais pourquoi l'a-t-il commis ce crime ? Voilà ce que s'est demandé le juge d'instruction, M. Daubrun, que vous connaissez bien, lui, car il était convaincu que Castori n'avait été qu'un instrument de vengeance lâche, atroce, enfin qu'il avait un complice et que ce complice l'avait payé pour commettre le crime.

Tout se sait, Léona, tout se découvre, rien ne reste

caché. Le juge d'instruction ne se trompait pas : Castori avoua qu'il avait un complice et qu'il avait été payé pour tuer ma fille.

—Le lâche ! murmura la Piémontaise, les dents serrées.

Puis à haute voix et avec une incroyable audace :

—Quel est ce complice ? demanda-t-elle.

—Toi, misérable, toi ! exclama le comte d'une voix éclatante.

Elle poussa un cri rauque. Ainsi, Maxime savait tout ; Castori, malgré son serment, l'avait dénoncée, le lâche !

Le comte bondit sur elle, la saisit par les cheveux, et la secouant violemment :

—Léona de Brogniès, lui dit-il sourdement et terrible comme un justicier, tu vas me rendre compte de ton crime monstrueux ; pourquoi as-tu tué ma fille ?

Les jambes de la Piémontaise ployèrent sous le poids de son corps, elle tomba sur ses genoux.

—Grâce ! cria-t-elle éperdue, épouvantée.

—Réponds, Léona de Brogniès, réponds donc ! Pourquoi as-tu fait noyer ma fille ?

—Parce que je t'aimais ; que je voulais être à toi et que tu fusses à moi... ta fille était une barrière entre nous.

Comme à la vue d'un monstre effrayant, le comte bondit en arrière en jetant ce cri :

—Horreur !

Et un rire strident, un rire de fou éclata sur ses lèvres. Puis un assez long silence succéda.

Léona se traîna sur ses genoux, tendant vers le comte ses mains suppliantes ; mais à mesure qu'elle s'approchait de lui, il reculait.

Elle se tordait les bras de désespoir. Enfin, rompant le silence :

—Maxime, dit-elle, je t'aime ; au nom de l'amour que j'ai pour toi, pardonne-moi !

—Jamais, jamais, répondit-il ; vous êtes une misérable, une infâme !... Vous êtes la femme la plus vile, la plus ignoble qui ait jamais existé... Je ne vous connais plus, madame de Brogniès, vous n'êtes plus rien pour moi, je vous hais, et vous me faites frissonner d'horreur et de dé-

goût'... Ah ! je ne comprends pas que j'aie pu aimer un monstre tel que vous !

Elle faisait entendre des plaintes, des gémissements sourds et se roulait, se tordait à ses pieds dans d'horribles convulsions.

Lui, toujours sombre et farouche, continua :

— Si j'écoutais la fureur, la rage qui est en moi, je ne laisserais pas à la justice le soin de venger la mort de votre victime, je me ferais justicier et je vous tuerais, je vous tuerais sans pitié, sans remords comme vous avez tué ma fille !

Elle se souleva sur ses mains, dressa sa tête et d'une voix étranglée, les yeux étincelants :

— Eh bien, oui, dit-elle, puisque tu ne m'aimes plus, puisque je te fais horreur, tue-moi, tue-moi donc !

— Non, je ne suis pas un assassin, moi !

Elle jeta ses mains sur lui, s'accrocha à son vêtement.

— Arrière, vipère, cria-t-il, arrière !

Elle retomba sur le parquet comme une masse inerte.

Il lui jeta un regard dur, implacable, et sortit de la chambre.

XXX

CHÂTIMENT

Le comte avait comme un poids énorme sur la poitrine, il étouffait, il avait besoin de se trouver au grand air ; il descendit au jardin, en fit le tour, en respirant avec force, puis il rentra et remonta dans la chambre de Mme de Brogniès.

Elle s'était relevée sans le secours de personne.

Affaissée sur un pouf, courbée, la tête sur ses genoux, des spasmes la secouaient violemment. Elle ne pleurait pas, mais sa poitrine était gonflée de sanglots qui ne pouvaient s'échapper.

Au bruit que fit le comte en entrant, elle se redressa comme mue par un ressort.

Ses yeux secs, brillants, égarés, se fixèrent sur Maxime avec une expression d'indicible angoisse.

Certes, il était facile de voir qu'elle ne jouait pas la comédie de la douleur et du désespoir. Sa douleur était aussi sincère que profonde.

Sans doute, elle était une misérable ; mais elle aimait le comte de Verdraine, elle l'aimait avec fureur, jusqu'à la férocité, puisqu'elle n'avait pas reculé devant le crime. C'était bien réellement son amour, sa passion impérieuse, dominatrice, qui l'avait rendue criminelle.

Elle voulait se donner et le comte ne la prenait pas, il résistait à ses manœuvres séductrices et elle le savait pourquoi, il le lui avait laissé comprendre ; alors, pour posséder Maxime, pour lui faire oublier tous ses devoirs, elle avait tué Isabelle.

C'était monstrueux !

Mais c'était dans l'affolement de sa passion qu'elle avait commis ce crime.

Elle adorait Maxime et il venait de lui dire qu'il ne l'aimait plus, qu'il la haïssait ; il venait de lui dire qu'il ne pouvait plus voir en elle qu'une créature ignoble et vile, qu'elle ne lui inspirait plus que de l'horreur et du dégoût.

C'était épouvantable et elle s'étonnait que de telles paroles ne l'eussent pas tuée sur le coup.

—Ainsi, Maxime, dit-elle, c'est fini, vous ne m'aimez plus ?

—Vous me faites horreur ! répondit-il.

Elle poussa un gémissement et sa tête retomba sur sa poitrine.

—Oh ! quel châtiment ! murmura-t-elle.

—Voyons, à quoi pensez-vous ? lui dit le comte ; pourquoi n'êtes-vous pas déjà habillée ? Vous devriez compren-

dre que vous ne pouvez plus rester ici, qu'il faut que vous partiez.

—Vous me chassez !

—Je vous dis que vous ne pouvez pas rester ici plus longtemps, qu'il faut, dans votre intérêt, que vous partiez le plus vite possible.

—Maintenant, que je vous fais horreur, je comprends.

—Non, vous ne comprenez pas. Sachez donc que la police vous recherche et que, sans aucun doute, il y a déjà un mandat d'amener lancé contre vous.

D'après la lettre du notaire, on ignorait encore à Grenoble que vous êtes ici, avec moi ; comme je vous le disais tout à l'heure, tout se sait, tout se découvre ; on apprendra, soyez-en sûre, si on ne le sait déjà, que vous n'êtes restée que peu de temps à Turin et que vous vous êtes rendue à Paris, où je suis venu vous rejoindre.

M. Percier a été appelé par M. Daubrun, le juge d'instruction, qui lui a dit qu'il avait à m'écrire. Pourquoi m'écrire ? Qu'a-t-il à savoir de moi ? C'est un piège que M. Daubrun tendait au notaire, et dans lequel il est tombé, puisqu'il a donné mon adresse à Paris au juge d'instruction qui la lui demandait.

Eh bien, je pense que depuis trois ou quatre jours on sait que vous n'êtes pas à Turin et que, pour vous trouver, la police viendra vous chercher ici.

Elle se dressa debout, les yeux hagards, blanche comme un lis.

—Je suis insensible, maintenant, à tout ce qui peut m'arriver, dit-elle ; qu'on me prenne, qu'on me jette dans un cachot, qu'on me juge et qu'on me condamne à mort, si l'on veut, cela m'est égal, je n'ai plus besoin de la vie.

—Et le scandale ?

—Que m'importe le scandale ? Je veux tout braver, tout défier ; vous ne m'aimez plus !

—Mais il ne me plaît pas qu'on vienne vous arrêter ici, et puisqu'il en est temps encore, je vous conseille de vous soustraire aux recherches de la justice.

—Comment ?

—Mais en vous cachant.

—Où voulez-vous que j'aille ?

—Avec de l'argent, et ce n'est pas l'argent qui vous manque, vous pouvez aller n'importe où.

Elle secoua la tête, puis regarda le comte avec une expression indéfinissable.

En vérité, cette femme, si odieuse qu'elle fût, pouvait inspirer de la pitié.

Elle souffrait horriblement. C'était dans son amour qu'elle était punie et elle sentait qu'après le châtiment terrible que le comte lui infligeait, elle n'en avait aucun autre à redouter.

M. de Verdraine reprit :

—Je pense que vous avez tout le temps encore d'échapper aux mains de la justice par une prompte fuite. Il faut donc, sans perdre un temps précieux, revêtir un costume de voyage et faire vos malles rapidement. On vous servira à déjeuner et ensuite, avec une voiture de louage, vous vous rendrez à une gare, à la gare de l'Ouest par exemple, où vous prendriez le premier train pour Dippe. De cette ville, vous passeriez en Angleterre, en prenant un nom quelconque. Enfin, d'un port de l'Angleterre, à votre choix, vous vous embarqueriez pour quelque contrée lointaine où vous vous feriez oublier. Ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour vous maintenant, c'est que nul ne puisse savoir ce que vous êtes devenue et qu'on n'entende plus jamais parler de vous en France.

Tout cela avait été dit avec une froideur glaciale et sans qu'il y eût chez le comte la moindre trace d'émotion.

La malheureuse ne pouvait plus se faire aucune illusion ; elle était condamnée sans appel.

Elle restait debout, droite, raide, les bras ballants, la tête penchée. Les mouvements précipités de sa poitrine révélaient son agitation nerveuse et ses déchirements intérieurs.

—Eh bien, m'avez-vous compris ? demanda le comte.

—Oui, répondit-elle d'une voix éteinte.

—Êtes-vous décidée ?

Elle fit deux pas vers lui et le regardant avec ses grands yeux noirs, éperdus, où apparaissaient enfin des larmes :

—Maxime, dit-elle, vous êtes donc sans pitié ?

—Sans pitié ! répondit-il sèchement.

Elle porta ses deux mains à son front et un sanglot parvint à s'échapper de sa poitrine.

Alors, subitement, elle sortit de son améantissement, de l'espèce de torpeur qui l'avait saisie, et, avec des mouvements fiévreux, elle commença à s'habiller.

—C'est bien, lui dit le comte, je vais vous envoyer votre femme de chambre.

Et il sortit.

Quand, un instant après, la femme de chambre entra chez sa maîtresse, tout était sens dessus dessous dans la chambre. Les robes, les jupons, les dentelles, toute la garde-robe de l'élégante mondaine, jetée pêle-mêle, jonchait le tapis, formait un tas.

La femme de chambre regardait avec ahurissement et était effrayée en même temps de l'étrange surexcitation de la jeune femme, dont les yeux hagards, les mouvements brusques, nerveux, la pâleur et les sons inarticulés qui sortaient de sa gorge lui semblaient être des signes d'aliénation mentale.

—Mon Dieu, madame, fit-elle, que signifie ?

Mme de Brogniès se plaça devant elle et la regarda fixement.

—De grâce, madame, dites-moi...

—Je pars, il faut que je parte...

—Vous partez ? mais pourquoi ?

—Il le veut !

—Je ne comprends pas, madame.

—Silence ! ne m'interrogez pas.

—M. le comte m'a dit que vous m'attendiez, que vous aviez besoin de moi ; que dois-je faire ?

—Ah ! oui, ah ! oui ! fit la jeune femme à qui la pensée échappait et qui, certainement, n'avait pas à ce moment toute sa raison.

Elle resta un moment silencieuse.

—Ah ! oui, fit-elle encore, ah ! oui, je vais partir, il faut que je parte, il le veut... Rose, sortez les caisses du cabinet, nous allons mettre tout cela dedans.

—Tout cela, madame, ça n'y tiendra jamais.

—Ah !... C'est bien, ce que je n'emporterai pas sera pour vous.

—Oh ! madame !

—D'ailleurs, moi, je n'ai plus besoin de rien... Allons, vite, dépêchons-nous ! Il faut que je parte, il le veut.

—Madame ne veut-elle pas que je l'aide d'abord à faire sa toilette, à s'habiller ?

—Non, non, après.

—C'est que l'heure du déjeuner va sonner bientôt.

Mme de Brogniès eut un tressaillement nerveux, et en haussant les épaules, comme par un frisson :

—Est-ce que je déjeune, moi ? prononça-t-elle avec un accent de douleur navrant.

M. de Verdraine était de nouveau descendu au jardin et marchait lentement le long des plates-bandes fleuries. Il avait retrouvé le calme relatif, car son visage tourmenté conservait les traces des sombres fureurs qui venaient de l'agiter.

Nous ne dirons pas quelles étaient ses pensées ; des pensées, il y en avait mille ; elles fourmillaient dans son cerveau, s'y heurtaient tumultueusement, et dans ce choc elles se confondaient, devenaient insaisissables et s'anéantissaient les unes par les autres.

Nous voudrions pouvoir dire qu'il regrettait d'avoir abandonné sa femme et ses enfants ; mais Maxime de Verdraine n'était pas de ceux qui peuvent avoir des regrets et être accessibles au repentir.

Reconnaître ses erreurs, ses fautes, c'est être bien près de chercher à se les faire pardonner ; mais Maxime ne reconnaissait rien, ne voyait pas qu'il eût des torts et ne croyait pas, naturellement, qu'il eût quelque chose à se faire pardonner.

Dans son égoïsme étrange, il donnait raison à ses idées, approuvait ses sentiments quels qu'ils fussent ; il n'y avait que lui, lui, lui toujours ; en dehors de lui il n'existait plus rien. Le "moi," chez M. de Verdraine, méritait d'être étudié comme un phénomène.

Il commençait à se sentir fatigué de Mme de Brogniès, la lettre du notaire était venue jeter une douche d'eau glacée sur un cœur déjà refroidi, et obéissant à un sentiment honorable sans doute, le comte avait pris subitement la résolution de ne plus la revoir. Mais s'il l'eût encore aimée, rien ne dit que, dominé par un sentiment tout autre, il n'aurait pas pardonné à la femme qui avait tué sa fille.

Certes, c'était une punition justement méritée qui était infligée au comte de Verdraine. Cela aurait dû le forcer à réfléchir et le faire rentrer en lui-même. Eh bien, non, il ne sentait pas que ce qui lui arrivait était un châtiment, pas plus qu'il n'avait compris autrefois qu'il avait sa part de responsabilité dans la mort terrible de Mme de Reybole.

Loin de s'en effrayer, il semblait qu'il se plût dans l'horrible, et que pour l'exciter, pour donner une nouvelle force à ses passions, il lui fallait des événements tragiques.

Hélas ! il n'avait plus depuis longtemps, ni conscience, ni sens moral, ce viveur éhonté, ce coureur d'aventures galantes, cet homme sans cœur et d'une perversité stupéfiante.

Gangrené jusqu'à la moelle des os, il n'y avait plus à lui parler de dignité, d'honnêteté, d'honneur, de devoir ; il n'y avait plus à lui crier : Prenez garde !

Il s'était lancé sur un mauvais chemin, il le suivrait jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver.

Et à ceux qui chercheraient à l'arrêter, il était homme à répondre :

“Après moi la fin du monde !”

Il n'était dans le jardin que depuis un instant, lorsqu'un domestique vint lui dire qu'un monsieur désirait lui parler.

—Qui est ce monsieur ? demanda-t-il.

—Il n'a pas dit son nom.

—Où est-il ?

—Il attend monsieur le comte dans l'antichambre.

—C'est bien, allez, je vous suis.

Maxime, sans se presser beaucoup, se rendit dans l'antichambre et se trouva en présence d'un homme d'une quarantaine d'années, vêtu de noir, dont la figure lui était complètement inconnue.

—C'est à monsieur le comte de Verdraine que j'ai l'honneur de parler ? demanda le visiteur après avoir salué.

—Oui, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

—Monsieur le comte, je suis commissaire de police aux délégations judiciaires.

Maxime tressaillit et pâlit.

—Très bien, monsieur, dit-il, en se rendant maître de son émotion ; à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

—Monsieur le comte, vous êtes marié ?

—Oui, monsieur, je suis marié ?

—Mme la comtesse de Verdraine demeure actuellement dans l'Isère, à quelques lieues de Grenoble ; cependant il y a dans cette maison, vivant avec vous, une jeune femme qui se fait appeler comtesse de Verdraine.

—Mais, monsieur ! fit le comte avec une certaine hauteur et en devenant très rouge.

—Assurément, monsieur le comte, vous vivez comme il vous convient ; vous avez une femme qui, avec votre autorisation, a pris votre nom ; ça c'est votre affaire, et non celle de la justice, qui n'aurait à intervenir que si elle était saisie par telle ou telle personne de la famille, d'une demande en réparation de dommage causé. Mais ce n'est point de ceci qu'il s'agit.

—Alors, monsieur ?

—La personne qui est ici, que l'on appelle comtesse de Verdraine, est une Italienne, une Piémontaise qui a habité Grenoble pendant plusieurs années et dont le véritable nom est de Brogniès.

—Eh bien, monsieur ?

—Eh bien, monsieur le comte, en vertu d'un mandat d'amener, dont je suis porteur, et que voici, je viens arrêter Léona de Bellamana, veuve de Brogniès.

—L'arrêter ! s'écria Maxime, jouant la surprise et la stupefaction, l'arrêter ! Et pourquoi ?

Le commissaire regarda fixement le comte, et pensant sans doute qu'il ne savait rien encore, il répondit :

—Je l'ignore.

—Pourtant, monsieur...

—Tout ce que je puis vous dire, monsieur le comte, c'est

que si j'ai reçu l'ordre de procéder à l'arrestation de Mme de Brogniès, c'est qu'elle a commis quelque acte répréhensible dont la justice a à lui demander compte ; enfin, je suis chargé d'un mandat et je dois le remplir.

—Vous y trouverez certaines difficultés.

—Comment cela ?

—Mme de Brogniès n'est plus ici.

—En vérité !

—Elle est partie.

—Pour aller où ?

—A l'étranger.

—Et quand est-elle partie ?

—Ce matin.

—A quelle heure ?

—Mais... il pouvait être neuf heures.

Le magistrat sourit.

—Allons, monsieur le comte, dit-il, ne vous donnez pas la peine de mentir plus longtemps : Mme de Brogniès est ici.

—Mais il me semble, monsieur... balbutia Maxime.

—Je ne dis pas que Mme de Brogniès n'ait point l'intention de se rendre dans un pays étranger ; peut-être est-elle prête à partir ; mais elle est encore ici, j'en suis sûr.

—Mais... fit le comte déconcerté.

—Hier, monsieur le comte, reprit le commissaire de police, vous avez accompagné Mme de Brogniès à l'Opéra, vous êtes rentrés à minuit et demi, et depuis cette heure de la nuit, personne, excepté deux domestiques, n'est sorti de cette maison.

—Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit le comte avec aigreur.

—Nous occupons nos agents, monsieur.

—Ce qui veut dire que ma maison a été surveillée et l'est encore ?

—Parfaitement, monsieur de Verdraine ; vous devez bien penser que je ne suis pas venu ici pour y opérer une arrestation sans avoir pris certaines petites précautions. Toutes les issues sont gardées et nul ne peut sortir main-

tenant de votre hôtel, monsieur le comte, sans ma permission.

Un pli amer se dessina sur les lèvres du comte.

—Par déference pour monsieur le comte de Verdraine, continua le commissaire de police, je me suis présenté seul ; mais je n'ai qu'à m'approcher de cette fenêtre, faire un signe, et deux inspecteurs de police viendront immédiatement me rejoindre.

—Je vois que vous avez, en effet, pris vos précautions, monsieur ; néanmoins je vous remercie de la faveur que vous m'avez faite en vous présentant seul ; je vous prie de m'en accorder une autre.

—Laquelle ?

—Je voudrais éviter le bruit, toute espèce de scandale. Vous comprenez, monsieur, que j'ai le désir de cacher ce qui se passe à mes gens.

—Je comprends très bien ; aussi vais-je agir sans bruit et même sans que vos serviteurs puissent rien soupçonner.

—Mais comment ?

—Vous allez faire venir ici Mme de Brogniès, je lui apprendrai doucement de quoi il s'agit et elle me suivra jusqu'à une voiture qui attend sur le boulevard, à quelques pas de votre porte. Voilà qui peut se faire facilement et sans attirer l'attention de vos domestiques.

—Peut-être, monsieur, répondit le comte ; mais ne serait-il pas préférable que vous revinssiez ce soir, de nuit ?

Le magistrat regarda fixement Maxime ; puis secouant la tête :

—Monsieur le comte, répliqua-t-il, je crois deviner votre pensée ; ce n'est pas le bruit et le scandale du moment que vous redoutez, mais le bruit et le scandale bien autrement sérieux qui auront lieu plus tard, quand on apprendra que celle qui se faisait appeler comtesse de Verdraine est entre les mains de la justice. Vous redoutez aussi, et avec raison, les ennuis, les désagréments que ne peut manquer de vous attirer ce procès judiciaire. Ah ! vous êtes dans une position difficile, cruelle ; mais ni vous, ni moi, ni personne n'y peut rien changer.

Sans doute, il vous répugne que Mme de Brogniès soit arrêtée, vous voudriez essayer de la soustraire à l'action de la justice, et en me demandant de ne pas procéder immédiatement à son arrestation, vous avez l'espoir que, avec votre aide, elle peut parvenir à s'échapper.

Eh bien, non, n'ayez pas cet espoir. Je n'ai pas le droit de vous accorder ce que vous me demandez, mais l'aurais-je, ce droit, et vous accorderais-je cette faveur, Mme de Brogniès ne prendrait point la fuite ; elle ne pourrait faire deux pas hors de cette maison sans être appréhendée au corps par les agents de la police de la sûreté.

Enfin, monsieur le comte, Mme de Brogniès appartient maintenant à la justice ; elle est sous le coup de la loi, et vous savez aussi bien que moi que tous les citoyens, les plus grands comme les plus petits, doivent avoir le respect de la loi.

M. de Verdraine, les sourcils froncés, tenait sa tête baissée.

—Monsieur le comte, reprit le magistrat, je n'ai plus qu'à remplir mon mandat : dois-je faire signe à mes agents de venir me rejoindre ?

—Non, non, c'est inutile, répondit vivement M. de Verdraine.

—En ce cas veuillez faire appeler Mme de Brogniès.

—Je vais moi-même la prévenir ; vous permettez ?

—Faites, monsieur le comte.

A ce moment, de grands cris retentirent au premier étage de la maison.

XXXI

LA JUSTICE DE DIEU

L'escalier qui conduisait aux deux étages de l'hôtel prenait naissance dans la vaste antichambre où M. de Verdraine avait reçu le commissaire de police.

Le comte qui se disposait à monter dans l'appartement de Mme de Brogniès, s'arrêta, saisi d'effroi, sur la première marche de l'escalier.

Les cris continuaient, épouvantables, jetant la panique dans toute la maison, et les domestiques éperdus accouraient.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le commissaire.

Il s'approcha rapidement d'une fenêtre ouverte, avança la tête et dit :

—Venez !

Soudain, une porte s'ouvrit violemment sur le palier du second étage, et Rose, la femme de chambre, apparut, pâle, échevelée, les vêtements en désordre, ayant un poignard à la main et criant :

—Au secours !

Affolée, elle se précipita dans l'escalier, qu'elle descendit en bondissant sur les marches.

Le comte n'eut que le temps de se jeter en arrière pour lui ouvrir le passage.

Rose tomba sur un divan, haletante, à demi évanouie.

Les domestiques s'empressèrent de lui donner des soins.

Le comte, les yeux démesurément ouverts, les traits convulsés, restait immobile, comme pétrifié. Il n'avait pas vu entrer deux hommes, lesquels, après avoir échangé un regard avec le commissaire de police, s'étaient retirés à l'écart, au fond de la pièce.

Cependant Rose s'était ranimée.

Mais comme M. de Verdraine, ayant l'air hébété, gardait le silence, le commissaire se décida à interroger la femme de chambre.

—Que vous est-il donc arrivé, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

—Ah ! si vous saviez, c'est affreux, c'est épouvantable !

—Vous êtes encore toute tremblante ; mais vous n'avez rien à craindre ici ; allons, remettez-vous, calmez-vous...

—Oui, monsieur.

—A quels propos ces cris effrayants que vous poussiez tout à l'heure ? Pourquoi avez-vous ce poignard à la main ?

—Monsieur, balbutia Rose en regardant son maître, je ne sais pas si je dois...

—Répondez à monsieur, dit le comte d'une voix qui trahissait une violente émotion.

—Eh bien, reprit la femme de chambre, je ne sais pas vraiment ce qu'a Mme la comtesse et quelle espèce de fièvre l'a prise tout à coup. Aussitôt qu'elle fut entrée dans sa chambre, elle me dit :

— Je vais partir, il faut que je parte.

Et elle m'ordonna de sortir de son cabinet de toilette deux grandes malles pour y mettre les différentes choses qu'elle voulait emporter.

Je me hâtai de lui obéir, et quand les malles furent au milieu de la chambre et ouvertes, je me disposai à les remplir ; mais chaque objet que je prenais, madame me l'arrachait aussitôt des mains, le jetait dans un coin, en disant :

—Non, non, pas cela !

En même temps, elle me lançait des regards qui me faisaient frissonner.

— En vérité, lui dis-je, je ne comprends pas madame ; elle me donne un ordre, j'obéis, et elle ne veut plus que je fasse ce qu'elle m'a commandé.

— Si, si, faites.

Mais elle recommença à m'arracher des mains ce que je voulais mettre dans la première caisse. Sans y faire attention, elle marchait, trépassait sur ses plus belles robes, ses plus riches dentelles.

Alors, je me croisai les bras.

— Oui, me dit-elle, tout à l'heure, nous nous occuperons de cela. Vous allez m'aider à m'habiller.

Elle mit ses bas, je la coiffai, puis l'aidai à agraffer son corset. Jusque-là, tout alla assez bien. Mais ce fut autre chose quand il fallut achever de l'habiller. Elle ne voulait ni de cette robe, ni de celle-ci, ni de celle-là, ni d'une autre. J'étais à bout de patience.

— Mais, madame, lui dis-je, puisque vous allez voyager, je ne peux pourtant pas vous mettre une robe de soirée ou de bal.

Elle me regarda d'une façon singulière, en pinçant ses lèvres. Il y avait je ne sais quelle clarté sombre dans ses grands yeux noirs, plus noirs que d'ordinaire, et qui me faisaient peur.

— Au fait, c'est vrai, vous avez raison, me répondit-elle.

Elle se plaça devant une glace, resta un instant à contempler son image, puis elle haussa les épaules et murmura :

— Je suis laide, je fais horreur !

Elle se tourna brusquement vers moi.

— N'est-ce pas, Rose, que je suis affreuse, que je fais horreur ? me dit-elle.

— Mais non, madame, vous êtes toujours charmante, répondis-je.

Il y eut dans son regard comme une flamme.

— Tu mens, tu mens ! s'écria-t-elle.

La tête inclinée et la main sur son front, elle se mit à réfléchir.

Comme par enchantement l'expression de sa physionomie changea. Elle avait repris sa figure habituelle.

—C'était nerveux, pensai-je, et voilà que c'est passé.

Mais aussitôt ses lèvres se crispèrent de nouveau et elle eut un sourire qui me causa une impression extraordinaire.

Elle alla ouvrir l'un des tiroirs du meuble où sont renfermés ses bijoux et tira de sa gaine le poignard que voilà.

Je la regardai faire avec étonnement et stupeur.

Elle se rapprocha de moi.

—Rose, me dit-elle d'un ton bref et en me tutoyant, ce qui ne lui arrivait jamais, as-tu le poignet solide ?

—Pourquoi me demandez-vous cela, madame ?

—Tiens, prends ce stylet !

—Pourquoi faire ?

—Tu vas me frapper là, répondit-elle en découvrant sa poitrine, là, à cet endroit...la lame est affilée et tranchante, il faut qu'elle me traverse le cœur.

—Mais, vous êtes folle, madame ! m'écriai-je.

Elle me tendit le poignard en me disant sourdement :

—Prends, prends, et frappe !

Je reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

—Mon Dieu, madame, lui dis-je, à quoi pensez-vous donc ?

—Je suis ta maîtresse, tu dois m'obéir ?

—Non !

—Je t'ordonne...

—Non, non !

—Ah ! tu ne veux pas !...

—Encore une fois, madame, vous êtes folle !

—Eh bien, va-t'en, va-t'en, je te chasse !

Il me sembla que ses prunelles étaient de feu.

Elle leva les bras, pencha son corps en arrière, et je la vis prête à se plonger elle-même la lame dans le cœur.

Je bondis sur elle en poussant un cri d'épouvante.

Il y eut entre nous un instant de lutte terrible.

Trois fois de suite elle se frappa la poitrine avec fureur.

—Ah ! prononça-t-elle d'une voix étranglée et en chancelant, je meurs, je meurs, je me suis tuée !

Elle s'abattit tout son long sur le parquet.

— Morte, elle est morte ! exclamèrent en même temps M. de Verdraine, le commissaire de police et les autres personnes présentes.

— Mais non, messieurs, rassurez-vous, dit vivement la femme de chambre ; elle s'est imaginé qu'elle s'était tuée ; mais j'avais été assez heureuse pour m'emparer du poignard, et son poing seul avait frappé sa poitrine.

Les auditeurs éprouvèrent aussitôt un grand soulagement, mais tous avaient l'air consterné.

Mais que se passait-il maintenant dans l'appartement de la fausse comtesse ? On sentit que la misérable femme avait besoin d'être promptement secourue.

Le comte et le commissaire de police s'élancèrent en même temps dans l'escalier, suivis par Rose, puis par les autres domestiques à qui l'on n'avait pas défendu de monter.

Les deux agents restèrent seuls dans l'antichambre.

Toutes les portes de l'appartement de Mme de Brogniès étant ouvertes, on put sans difficulté arriver jusqu'à elle.

Elle était accroupie au milieu de la chambre sur des robes de velours et de soie, robes de ville et de soirée dont elle s'était fait un coussin. Autour d'elle une infinité de menus objets de toilette fripés, froissés, en chiffons, s'étaient enchevêtrés les uns dans les autres en formant un bizarre assemblage de couleurs.

Dans toute la chambre, du reste, régnait un désordre indescriptible. On aurait dit un appartement duquel des voleurs, surpris, venaient de s'enfuir précipitamment.

Au moment où le comte et le commissaire de police pénétrèrent dans la chambre, Mme de Brogniès dans la position que nous avons indiquée, était très gravement occupée à mettre en petits morceaux, à déchiqueter une superbe pièce de dentelle d'Angleterre qui valait bien de quatre à cinq mille francs.

Elle leva la tête lentement et regarda les deux hommes avec surprise.

— Oh ! fit le commissaire de police.

Mme de Brogniès abandonna sa pièce de dentelle, se

dressa debout, s'avança vers le magistrat, qui se trouvait un peu en avant de M. de Verdraine, lui fit un salut gracieux et le prit par la main.

Le commissaire la laissa faire.

Elle le conduisit jusqu'à la porte du cabinet de toilette, grand comme la moitié d'une chambre ordinaire.

—Regardez, monsieur, regardez, dit-elle.

—Oui, répondit-il, je regarde et je vois.

Elle reprit, baissant la voix :

—C'est le vivier, vous savez, le vivier.

—Oui, oui, je sais.

—N'approchez pas trop près, faites attention, votre pied peut glisser... Eh ! un malheur est si vite arrivé ! Il y a beaucoup, beaucoup de poissons dans le vivier. Tenez, les voyez-vous ? Ils se promènent par bandes. Ce sont des carpes, des brèmes, elles sont énormes... Et les tanches... oh ! les belles tanches !

Les enfants, vous savez, les enfants ? eh bien, ils jettent du pain aux poissons ; cela les amuse beaucoup les enfants.

—Oh ! fit-elle avec une sorte d'effroi, prenez garde, retirez-vous, l'eau est profonde... l'eau est profonde, mais comme elle est limpide !

Là, continua-t-elle en se courbant, et en indiquant un endroit de la main, là, au fond, vous voyez... c'est la petite fille... sa mère l'appelait Isabelle.... elle était gentille, gentille.... ses parents l'adoraient. Maintenant la voilà au fond du vivier, la belle petite fille, couchée sur un lit de roseaux, et de loin les gros poissons la regardent sans oser s'approcher.

Elle est morte.... noyée, noyée ! !

Le commissaire de police, très pâle, était en proie à une émotion croissante.

Mme de Brogniès se redressa brusquement et tendit l'oreille, ayant l'air d'écouter.

Elle eut une sorte de tressaillement, puis d'une voix faible, tremblante, elle chanta ce couplet d'une vieille chanson :

Depuis ce temps quand vient minuit,
 Le feu follet danse et reluit
 Sur les bords de branche ;
 Et l'on voit glisser sur les eaux,
 Sortant du sombre des roseaux,
 Une femme blanche,
 Qui s'en va conter ses douleurs
 Aux rameaux d'un vieux saule en pleurs,
 Qui sur l'eau se penche.

Petits enfants, n'approchez pas,
 Quand vous courez par la vallée,
 Du grand étang qu'on voit là-bas,
 Qu'on voit là-bas, sous la feuillée !

Les domestiques, silencieux et tristes, se tenaient groupés derrière leur maître.

Mme de Brogniès, ne s'occupant plus du commissaire de police, marmottait tout bas des paroles indistinctes, ayant l'air de parler à un être invisible.

Le magistrat se tourna vers M. de Verdraine et, d'un ton lugubre, prononça ce mot :

—Folle !

Le comte baissa la tête.

Les serviteurs répétèrent :

—Folle !

Le commissaire fit signe à la femme de chambre de venir près de lui.

—Il faut achever d'habiller votre maîtresse, lui dit-il tout bas.

Puis, marchant vers les autres domestiques, il leur ordonna d'un ton de maître de se retirer.

Le comte, immobile, muet, regardait et laissait dire et faire.

Rose s'approcha de sa maîtresse et, d'une voix émue :

—Madame, il faut achever de vous habiller.

—Ah ! oui, c'est vrai, il faut que je m'habille, répondit l'aliénée ; où dois-je donc aller ce soir ? Ah ! je me rappelle, j'ai promis à la générale d'aller la voir aujourd'hui.

—Mettez-lui une robe très simple, dit le commissaire à l'oreille de la femme de chambre.

En moins de dix minutes, Mme de Brogniès, qui ne faisait aucune résistance, fut complètement habillée.

Alors le comte sortit de son immobilité.

—Est-ce que vous l'emmenez ? demanda-t-il au magistrat.

—Sans doute.

—Où donc allez-vous la conduire !

—Au dépôt de la préfecture de police...

—Et après ?

—Ce soir même les médecins l'examineront, et j'en suis à peu près certain, demain elle sera envoyée à l'hospice Sainte-Anne.

—Ainsi, monsieur, elle vous échappe ?

—Oui, si elle ne retrouve pas la raison ; au-dessus de la justice des hommes il y a celle de Dieu.

—Oui, murmura le comte.

—Entre une prison cellulaire et une maison de fous, la différence n'est pas grande. Nous pouvons dire, monsieur le comte, que pour les coupables il y a toujours un châtiement, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas.

M. de Verdraine ne répondit pas.

Le magistrat offrit son bras à Mme de Brogniès en lui disant doucement et avec politesse :

—Venez, madame.

Elle prit en minaudant le bras du commissaire et sans rien dire se laissa emmener.

Le comte resta seul dans la chambre, tenant dans ses mains sa tête lourde de sombres pensées.

Sans manifester aucun étonnement, Mme de Brogniès sortit de la maison et, toujours docile et tranquille, monta dans la voiture qui, comme nous l'avons dit, attendait sur le boulevard.

Le lendemain avant-midi, ainsi que l'avait prévu et annoncé le commissaire de police, la complice de l'Italien Jean Castori entra à Sainte-Anne et, après avoir été soumise à un long et minutieux examen, les médecins aliénistes déclaraient qu'il n'y avait aucun espoir de guérison.

Mme de Brogniès échappait à la honte d'une condamnation infamante ; son nom seul figurait dans l'affaire crimi-

nelle dont les débats allaient bientôt s'ouvrir devant la cour d'assises de l'Isère.

Mais parce qu'elle ne paraîtrait pas devant un jury ayant derrière elle deux gendarmes ; parce qu'elle ne serait pas jugée et condamnée à la réclusion, aux travaux forcés ou à mort, une des peines que la loi du code criminel applique aux assassins, son châtiment en était-il moins terrible ?

Avoir la jeunesse, la beauté, la fortune ; avoir brillé dans le monde ; avoir été aimée, adulée et être renfermée pour la vie dans une maison de fous !... Folle, folle !...

Etre frappée de folie, être condamnée à rester folle toujours, n'est-ce pas un châtiment qui équivaut à celui de la peine de mort ?

XXXII

JOURS SOMBRES

A la ferme des Bergères, la comtesse Paule attendait avec une anxiété cruelle la suite des événements douloureux dont elle avait eu le pressentiment même avant son mariage. La malheureuse femme n'avait plus aucune illusion à se faire, son malheur était irrémédiable et elle savait qu'il serait complet.

Pour elle, les jours qui se suivaient se ressemblaient tous ; c'était toujours dans son existence la même tristesse incurable, la même monotonie, les mêmes inquiétudes. Sans cesse elle répétait :

— Mes pauvres enfants, que deviendront-ils ?

Ses enfants ! Maintenant, ils étaient tout pour elle ; elle ne vivait que pour eux. Et comme elle les aimait, les adorait !

Cette femme, qui n'avait à se reprocher, après tout, que d'avoir eu de folles idées de grandeur et de ne pas avoir suivi les sages conseils donnés par une mourante, cette femme était toute de dévouement.

Elle était née pour aimer, comme la rose naît pour charmer les yeux et embaumer le parterre.

Georges et Edouard avaient encore développé ses facultés aimantes, élargi son cœur, et dans son amour de mère elle s'élevait jusqu'à la sublimité du dévouement et de l'abnégation.

Cette fille de paysans, qui avait été si belle que les chagrins avaient pu à peine toucher à sa radieuse beauté, possédait toutes les qualités du cœur, toutes les délicatesses de l'esprit et des sentiments, toutes les vertus que l'on ne trouve presque jamais réunies chez la même femme.

Et c'était pour la faire souffrir, pour son malheur que la nature, que Dieu l'avait si richement douée !

Tout en elle lui avait été fatal, aussi bien sa beauté que les aspirations de son âme, que sa jeunesse, que son innocence, que la tendresse de son cœur toujours débordante.

Et cela parce que son enfance avait été mal dirigée, parce que l'on avait aidé son imagination trop ardente à s'égarer dans des rêves, parce que, courant à la recherche du bonheur, elle avait pris un autre chemin que celui qu'il fallait suivre.

Tout cela, c'était la fatalité ! Et cette terrible fatalité s'était attachée à elle depuis le jour de sa naissance.

Oh ! comme maintenant elle maudissait les folies de son orgueil et de son ambition ! Oui, elle pouvait se dire, en frappant sa poitrine : C'est ma faute ! Elle était punie, cruellement punie ; mais le châtimement n'était-il pas excessif ?

Souvent, bien souvent, par la pensée, elle se retrouvait à Saint-Armand-les-Vignes, au village qu'elle n'aurait jamais dû quitter ; dans sa tête les souvenirs se pressaient,

tourbillonnaient, et pendant quelques instants elle se sentait revivre dans la passé. Parfois même il lui semblait que tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était loin de sa famille n'était qu'un long et horrible cauchemar.

Mais, hélas ! elle sortait du rêve, et haletante, éperdue, écrasée, elle retombait dans la réalité. Alors, se cachant de ses enfants, à tous les yeux, cherchant des endroits déserts, elle versait des larmes amères.

— Ah ! si c'était à refaire ! s'écriait-elle avec désespoir.

Si c'était à refaire, ce n'est pas au comte de Verdraine mais à Etienne Denizot qu'elle donnerait son cœur et son âme, sa vie toute entière en lui disant :

— C'est à toi, Etienne, à toi que je me donne, aime-moi et rends-moi heureuse !

Paule n'était pas seulement née pour aimer, elle avait besoin aussi d'être aimée. L'amour maternel tenait une grande place dans son cœur, mais ne l'occupait pas entièrement ; il lui fallait un autre amour, partagé ou non ; elle avait soif de cet amour nécessaire à sa vie, comme le soleil est nécessaire à la vie de la fleur.

Quand le comte de Verdraine lui avait brutalement et cyniquement déclaré qu'il ne l'aimait plus et qu'elle-même devait cesser de l'aimer, un vide énorme s'était fait tout à coup en elle. Malgré elle alors, elle avait pensé à Etienne qu'elle avait dédaigné, repoussé et qui, lui, et malgré tout, l'aimait toujours.

Et un jour elle sentit que le vide de son cœur s'était comblé, elle découvrait avec terreur que la place laissée libre par son mari était occupée par Etienne.

C'était une autre fatalité !

Que de fois elle s'était écriée, dans une angoisse indicible :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

C'était un cri de douleur, le cri déchirant d'une âme épouvantée.

Oui, la malheureuse aimait maintenant Etienne, elle l'aimait autant et plus encore peut-être qu'elle n'avait aimé Maxime ?

Est-ce encore une punition, une vengeance céleste ?

C'est après l'avoir seulement vu passer, en pensant à lui, en se berçant dans des rêves que l'amour de Paule pour le comte avait germé et fleuri dans son cœur ; c'est en pensant à Etienne, mais non plus en se berçant dans le rêve, — le temps des rêves était passé, — qu'un nouvel amour s'était traîtreusement emparé du cœur de Paule.

Ainsi, chez cette femme étrange, c'était la pensée qui faisait naître l'amour !

Il est des faits qui ne s'expliquent point. La femme est et sera toujours une énigme vivante ; son cœur est un abîme dont on ne saurait sonder la profondeur, et nul ne découvrira jamais toutes les choses mystérieuses qu'il renferme.

La comtesse souffrait horriblement de son amour ; elle le trouvait monstrueux, impie ; elle n'osait pas se l'avouer à elle-même, il était sa plus grande douleur, son plus grand désespoir, un malheur plus terrible encore que tous les autres. Et son amour maternel avait été impuissant à la protéger, à la défendre contre cet autre amour qui faisait tort à ses enfants, puisqu'il avait pris une partie de son cœur et que peut-être il leur dérobait la moitié de sa tendresse.

Et quand elle les étreignait contre sa poitrine, elle semblait, en les serrant fiévreusement, leur demander d'arracher de son cœur son amour insensé ou de lui pardonner de ne pas les aimer uniquement.

Mais les chers petits n'avaient rien à lui pardonner, rien à lui reprocher. Elle les aimait autant que peut aimer la meilleure des mères. Seuls ils étaient là pour recueillir les expansions de sa tendresse, pour recevoir les caresses de ses yeux, les baisers de ses lèvres. Elle leur était dévouée, elle les entourait de soins attentifs, sa sollicitude était de tous les instants, rien ne pouvait la détourner de sa vigilance, rien ne faillissait à aucun de ses devoirs.

Elle avait dit :

"Je serai leur gouvernante et leur institutrice."

Elle était, en effet, l'une et l'autre.

Sa patience était celle d'une institutrice modèle et elle avait la douceur et la bonté que Dieu a mises dans la voix et dans le cœur de la mère.

Tout en apprenant à ses enfants à lire, à écrire, à compter, elle leur donnait les premières notions de grammaire, de géographie, d'histoire et même de sciences naturelles dans de courts récits mis par elle à la portée de leur âge.

Elle commençait leur éducation en les préparant à subir les épreuves de la vie, en les familiarisant avec les principes de l'honnêteté, en leur inspirant l'amour du bien, l'horreur du mal. Elle devait ses malheurs à sa fierté, à son orgueil, elle enseignait à ses enfants l'humilité, le respect pour les pauvres comme pour les riches ; elle leur apprenait à être bons, compatissants, charitables, à aimer et à bénir Dieu dans toutes les merveilles de la création.

Elle était presque constamment avec eux ; le soir, c'était elle qui les couchait, elle qui les levait le matin et les habillait. Ils disaient leur prière et elle priait avec eux.

Elle était éloignée du monde, mais ce n'était pas ce monde dont elle s'était retirée qu'elle regrettait. La solitude lui était chère ; dans son isolement elle trouvait l'apaisement et elle éprouvait un sorte de satisfaction à ne plus voir personne. Elle devenait sauvage.

Elle le connaissait, le monde, elle le connaissait trop ; elle savait également ce que l'on pouvait attendre des fausses amitiés.

Elle se disait que tous ces hommes et ces femmes du monde qui dans un temps l'avaient adulée, encensée, qui se seraient agenouillés devant elle, ne valaient pas les fermiers des Bergères, Jérôme Verdret et sa femme. Ces braves gens étaient très bons pour elle, lui rendaient mille petits services, s'ingéniaient à lui être agréable. Pour elle ils auraient tout fait, tout donné, tout sacrifié. Ils n'avaient pas d'enfants ; aussi comme ils aimaient Georges et Edouard ! Les deux petits étaient souvent, l'un dans les bras de la femme, l'autre sur les genoux du mari.

Cela faisait plaisir à la comtesse.

— De cette façon, se disait-elle, ils s'habituent à vivre avec les paysans, à les aimer.

Elle ajoutait en soupirant :

— Hélas ! eux aussi ne seront-ils pas un jour des paysans ?

Elle avait déjà l'idée de retourner à Saint-Armand, de rentrer dans la maison de son père pour n'en plus sortir. Mais elle ne voulait pas encore quitter les Bergères. Cette ferme appartenait encore au comte de Verdraine. On disait, il est vrai, que comme le domaine de Verdraine et deux autres fermes, elle était hypothéquée ; mais l'hypothèque n'a pas pour conséquence immédiate l'expropriation.

La comtesse attendait, comme nous l'avons dit, les événements avec anxiété ; elle attendait pour partir, nous pourrions dire pour s'enfuir, qu'elle en fût réduite à aller demander du pain pour elle et ses enfants.

M. Percier, le notaire de Grenoble, ne lui avait servi sa pension que ses deux premiers mois. Elle avait réclamé et le notaire avait répondu qu'il était désolé, mais que n'ayant plus d'argent au crédit du comte de Verdraine, il ne pouvait plus lui en donner.

Paule comprit tout ce qu'il y avait de terrible et de menaçant dans cette réponse du notaire. La ruine, la ruine définitive, complète était proche. Elle n'avait plus rien à demander. Heureusement elle avait des bijoux qu'elle ne devait plus porter. Elle les vendrait les uns après les autres.

Sans faire connaître exactement à son père et à sa mère la situation dans laquelle elle se trouvait, elle avait fini par leur apprendre qu'elle souffrait, qu'elle était malheureuse. Elle n'avait point cru devoir leur cacher qu'elle était maintenant seule avec ses enfants ; mais elle n'avait pas assez de force pour leur dire comment et pourquoi le comte de Verdraine avait abandonné sa femme et ses enfants.

Se rapportant à ce que Paule leur disait et ne voulant pas supposer pire, le père, la mère et l'aïeul croyaient que le comte était parti pour un voyage au delà des mers et ne se doutaient point de l'affreuse vérité.

Néanmoins ils étaient inquiets, tourmentés, car dans chacune des lettres de la jeune femme il y avait comme des cris de douleur.

“ Paule, reviens près de nous, écrivait le père et la mère.

“ Reviens, reviens, écrivait de son côté le vieux Rouget.”

Paule répondait :

“ Le moment n'est pas venu, il faut que j'attende encore ; mais patience, un jour vous me verrez arriver.”

La pauvre abandonnée avait peut-être encore l'espoir que le comte reviendrait, non pour elle, mais pour ses enfants.

Elle n'entendait plus parler de lui et elle pouvait se demander ce qu'il était devenu. Elle pensait bien qu'il était toujours à Paris, mais elle ne voulait pas chercher à deviner ce qu'il y pouvait faire.

Elle avait appris avec une froide indifférence que Mme de Brogniès, frappée subitement d'aliénation mentale, avait été enfermée dans une maison de fous. Et quand on lui avait annoncé que Jean Castori, le complice de la Piémontaise, venait d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité, elle avait prononcé ces mots :

— Il est le moins coupable.

Comme tout le monde, la comtesse Paule avait vu dans la terrible maladie de Mme de Brogniès un châtiment du ciel et elle s'était dit que son mari ne pouvait guère recevoir une plus rude leçon. Elle avait pensé qu'après un pareil coup de foudre, le comte réfléchirait, interrogerait sa conscience, aurait honte de sa conduite et rentrerait en lui-même.

Elle avait espéré que corrigé, cette fois, bien corrigé et pour toujours, il reviendrait retrouver ses enfants. Elle ne lui aurait pas rendu sa tendresse, son amour qu'il avait à jamais perdu ; mais s'il était revenu avec des regrets, repentant, elle aurait trouvé dans son amour maternel assez de force pour pardonner.

Elle lui aurait dit :

— Maintenant, monsieur le comte, ne pensons plus, vous et moi, qu'à nos enfants, et ne vivons que pour eux.

Il n'y aurait plus entre le mari et la femme cette douce intimité des heureux jours d'autrefois ; mais la comtesse serait restée toujours une épouse fidèle et dévouée.

Elle avait attendu pendant un mois, un mois qui lui parut long comme un siècle, puis elle s'était dit :

—C'est fini, plus d'espoir, mes enfants sont bien de pauvres abandonnés, et il me faudra boire le calice jusqu'à la lie.

XXXIII

L'ABIME

Le comte de Verdraine avait fait la connaissance d'une danseuse célèbre du nom de Flora, dont il était devenu l'esclave, au point qu'il se ruina pour elle.

Dans ses jours de grande gêne, alors qu'il était forcé de recourir aux expédients pour tourner certaines difficultés, pour répondre à de terribles exigences, il lui arrivait de penser à sa femme, non point parce qu'il avait des regrets de l'avoir abandonnée et que sa conscience lui reprochât son indigne conduite, disons le mot, son infamie ; non, point pour cela, mais parce que la comtesse Paule possédait les bijoux que lui avait donnés la baronne de Bressac et ceux que lui-même lui avait achetés dans les deux premières années de son mariage.

Et il se disait que les bijoux de la comtesse Paule pouvaient bien valoir une cinquantaine de mille francs.

Mais ce n'étaient pas ces bijoux, dernière et unique ressource de la malheureuse mère et de ses enfants, qui au-

raient pu sauver M. de Verdraine. Qu'est-ce, en effet, qu'une goutte d'eau dans un torrent ?

Quand on présente de sérieuses garanties à des usuriers, ils prêtent facilement leur argent ; mais ce n'est pas le tout d'emprunter à quarante, cinquante et même soixante pour cent, il faut remplir les engagements pris, c'est-à-dire rembourser aux échéances.

M. de Verdraine avait-il pensé à ses terribles échéances ? Peut-être. Mais il les laissa arriver les uns après les autres, les dernières plus menaçantes encore que les premières, sans avoir pu s'armer contre elles. La seule arme avec laquelle on puisse se défendre contre une échéance, c'est l'argent, et le comte n'avait plus d'argent et plus de crédit. Il ne lui était plus possible d'employer cet expédient qui consiste à faire un trou pour en boucher un autre.

Les papiers timbrés se succédèrent, de plus en plus nombreux ; c'était une grêle, une avalanche d'exploits, de jugements, etc., etc... Après les huissiers et les hommes d'affaires, les avoués entrèrent en ligne et les tribunaux se jetèrent dans la mêlée.

Il y eut des autorisations de poursuites judiciaires, des jugements de saisie mobilière et immobilière, des jugements d'expropriation par autorité de justice. Et les gens de loi de Paris et de Grenoble marchaient avec un admirable ensemble.

A Grenoble, c'était le grand événement du jour.

— Vous savez, le comte de Verdraine, il est au bout de son rouleau ; il n'en a pas pour longtemps ; c'est ainsi que ça devait finir. Son domaine de Verdraine, ses bois, ses fermes, enfin tout ce qu'il possède va être vendu par autorité de justice ; c'est affiché. On peut appeler cela croquer lestement un bel héritage. Voilà où mène l'inconduite. Franchement, le comte de Verdraine n'est pas à plaindre. Quel vilain homme ! Ceux qu'il faut plaindre, ce sont sa femme et ses enfants. Pauvre comtesse ! Pauvres enfants ! Qu'est-ce que va faire la comtesse ? Que vont-ils devenir tous les trois ? Espérons qu'il leur restera autre chose.

que leurs yeux pour pleurer... C'est égal, il y a des hommes bien canailles. On se demande à quoi pense la mort quand on voit qu'elle laisse vivre des misérables comme le comte de Verdraine !

Bref, c'était un tollé général. Chacun avait sa harangue toute prête pour ceux qui voulaient l'écouter. Et on en disait, on en disait !...

A Paris, le comte de Verdraine sentait que le terrain manquait sous ses pieds, qu'à chaque pas qu'il faisait, il s'enfonçait plus avant dans le borbier. Il était au fond d'une impasse ou comme enfermé entre quatre murs sans issue. Il ressemblait au malheureux qui s'est mis la corde au cou et qui à chaque mouvement qu'il fait sent se serrer davantage le nœud qui va l'étrangler. Impossible de lutter encore ; il ne pouvait que constater l'impuissance des derniers efforts qu'il avait faits pour se laisser écraser. En même temps qu'une faible main de femme, une main plus forte et plus terrible, celle de Dieu, s'était appesantie sur lui et l'avait terrassé. Il avait beau se débattre, hurler comme un loup dans un piège, il fallait qu'il roulât au fond de l'abîme ouvert sous ses pieds et qu'il avait creusé lui-même.

Aux Bergères, la comtesse Paule, comme nous l'avons dit, attendait les événements avec cette résignation stoïque des malheureux qui ne peuvent plus rien pour se soustraire aux dangers qui les menacent et sentent qu'il n'y a pas à se défendre contre leur destinée.

Un jour, la comtesse apprit que les créanciers de son mari allaient faire vendre tout ses biens.

Cela était prévu ; la comtesse ne fut nullement surprise, mais elle n'en éprouva pas moins une douleur très vive.

—On vous a peut-être trompée, madame la comtesse, lui dit le fermier essayant de la rassurer.

Elle secoua tristement la tête et répondit :

—Je ne crois pas qu'on m'ait trompée, car ce malheur était inévitable et je m'y attendais.

Trois jours après, ce fut le fermier lui-même qui vint dire à Paule :

—Hélas ! madame la comtesse, ce que l'on vous a annoncé était bien la vérité ; les propriétés de M. le comte vont être vendues par autorité de justice ; la vente est affichée à Grenoble, dans toutes les autres villes du département et même dans beaucoup de villages, m'a-t-on dit, sans compter les annonces dans les journaux ; je suis allé à Veruraine ce matin et j'y ai vu deux affiches que l'on a collées de chaque côté de la grande grille.

Les yeux de la comtesse se remplirent de larmes, sa tête tomba sur sa poitrine et elle murmura :

—Mes pauvres enfants !

Ce fut tout.

Puis quand le fermier se fut retiré elle se dit :

—Quand je ne serai plus ici qu'une étrangère, je partirai !

Mais la malheureuse femme n'était pas arrivée à la fin de ses souffrances, elle avait encore à subir de cruelles épreuves ; elle n'avait pas encore vidé le calice amer, elle devait le boire jusqu'à la lie.

Le lendemain, dans la matinée, un homme d'une quarantaine d'années, correctement vêtu, arriva aux Bergères dans un cabriolet. Il venait de Grenoble, dit-il à la fermière, pour parler à Mme de Verdraine ; il fallait qu'il la vît immédiatement ; il y avait urgence.

Mme Verdret s'empressa d'aller prévenir la comtesse qu'elle trouva avec ses enfants dans la salle à manger de l'ancien pavillon de chasse et remplissant auprès des deux petits garçons ses fonctions d'institutrice.

Elle répondit à la fermière que le visiteur pouvait se présenter, qu'elle était prête à le recevoir.

Un instant après le monsieur parut ; il s'inclina respectueusement devant la comtesse qui, après lui avoir rendu son salut, le pria d'entrer dans un petit salon contigu à la salle à manger.

Alors Paule regarda le visiteur avec une certaine anxiété, attendant qu'il voulût bien lui faire connaître l'objet de sa visite.

—Est-ce que madame la comtesse ne me reconnaît pas ? demanda le monsieur.

—Non, monsieur, et cependant il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue.

—Deux ou trois fois j'ai eu l'honneur de rencontrer madame la comtesse à Grenoble, dans le monde. Je suis M. Florent, de la maison de banque Gilbert-Florent et Cie.

—Je vous reconnais maintenant, monsieur.

—Je viens remplir auprès de vous une mission pénible, madame la comtesse ; il s'agit d'une affaire excessivement grave, et ce n'est pas sans douleur, croyez-le, que je me vois forcé, comme associé de la maison Gilbert-Florent et Cie, de vous faire une révélation qui va vous frapper cruellement.

La comtesse était devenue affreusement pâle.

—Hélas ! monsieur, répondit-elle, souffrir est mon lot sur la terre ; tous les malheurs s'accumulent sur moi et mes enfants, et après tant de souffrances endurées, j'attends de nouvelles tortures ; ce sont de véritables coups de foudre qui m'ont successivement frappée, et je sais que je ne suis pas à la fin. Vous pouvez parler, monsieur, j'attends tout et je suis prête à tout.

—Eh bien, madame la comtesse, voici la chose : Nous avons reçu de la Banque franco-américaine, dont le siège principal est à Paris, un billet à ordre à encaisser de quarante mille francs. Ce billet à ordre, madame la comtesse, le voilà, et en voici la teneur :

“ Au seize mai prochain, je paierai à M. le comte de Verdraine ou à son ordre la somme de quarante mille francs, valeur reçue comptant.

“ J. DE MIRAY.

“ Grenoble, le 28 décembre 18...”

—Comment, fit Panle avec surprise, au mois de décembre dernier, M. de Verdraine a prêté quarante mille francs à M. de Miray ?

—C'est, en effet, ce que semble dire ce billet, madame la comtesse, mais cela n'est pas. M. de Miray a une très grande fortune et au lieu d'emprunter, c'est lui plutôt qui pourrait prêter. Ce billet n'a donc pas été souscrit par M.

de Miray en faveur de M. de Verdraine ; il est malheureusement l'œuvre d'un faussaire.

—Un faussaire ! exclama la jeune femme en frémissant.

—Hélas ! oui, madame la comtesse, et ce faussaire est le comte de Verdraine.

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Au mois de décembre dernier, ayant évidemment un pressant besoin d'argent, M. de Verdraine a créé ce billet à son ordre et l'a signé au nom de M. de Miray, son ami ; il l'a ensuite endossé et en a touché le montant, moins l'es-compte.

Alors, sans doute, M. de Verdraine espérait pouvoir envoyer avant le 16 mai, à M. de Miray, les quarante mille francs afin que celui-ci fût en mesure de payer le billet à présentation et retirât le faux de la circulation. Mais les choses ne se sont point passées ainsi. Hier, c'était le 16 mai, le billet a été présenté à M. de Miray, qui a déclaré qu'il n'en était point le souscripteur et que la signature n'est point la sienne.

Notre garçon de recettes rapporta le faux billet à la banque, et nous étions à peine instruits que M. de Miray avait refusé de payer, lorsque nous eûmes sa visite. Il venait nous fournir des explications qu'il n'avait pas cru devoir donner au garçon de recettes.

Dès le mois de janvier, et par le comte de Verdraine lui-même, M. de Miray avait été instruit de l'existence du faux billet à ordre ; ayant eu besoin d'une somme de quarante mille francs dans les vingt-quatre heures, le comte s'était servi du nom de son ami pour se la procurer.

M. de Miray, continua le banquier, nous communiqua ensuite une lettre de M. de Verdraine qu'il avait reçue la veille, c'est-à-dire le 15 mai. Dans cette lettre que j'ai lue, le comte dit qu'il est désolé de ne pouvoir envoyer les quarante mille francs à M. de Miray et il le supplie de le sauver en payant le fatal billet lorsqu'il lui sera présenté.

Autant que le comte, pour qui il a toujours de l'amitié, nous a-t-il dit, M. de Miray voudrait que le faux disparût, fût anéanti ; malheureusement il n'a pas en ce moment une somme de quarante mille francs disponible.

D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, madame la comtesse, ce n'est pas aujourd'hui, quand les biens de M. de Verdraine sont saisis et vont être vendus, quand on le croit complètement ruiné, que M. de Miray ou une autre personne peut lui avancer une somme de 40,000 francs qui pourrait être considérée comme perdue.

La pauvre jeune femme, qui avait écouté avec une indicible terreur, voila de ses mains son visage livide et éclata en sanglots.

Le banquier la contempla avec un sentiment de compassion profonde. Il attendit que la crise de larmes se fût un peu calmée et reprit :

— Mon associé et moi, madame la comtesse, nous avons examiné la situation, et dans l'intérêt de M. de Verdraine que nous avons beaucoup connu, qui a été notre client, dans le vôtre, madame, et dans celui de vos enfants, la démarche que je fais auprès de vous a été décidée. Madame la comtesse, permettez-moi de vous demander si vous vous rendez bien compte de la situation extrêmement grave dans laquelle s'est mis M. le comte de Verdraine ?

— Hélas ! oui, monsieur, répondit-elle ; ah ! je ne suis pas ignorante à ce point de ne point savoir qu'un faux en écriture est un acte criminel et que la loi punit sévèrement celui qui l'a commis ; c'est la condamnation infamante, la flétrissure, la prison, le déshonneur !

— Oui, madame, oui, c'est tout cela.

La malheureuse laissa échapper une plainte sourde.

Le banquier continua :

— Le faux billet arrivait hier à son échéance et c'est hier ou ce matin qu'il devait être payé ; nous pouvons le garder vingt-quatre heures encore, mais après ce délai nous devons le retourner à la banque de Paris dont nous sommes les correspondants à Grenoble, en donnant les motifs du refus de paiement. Madame la comtesse, je suis venu vous trouver pour vous demander si vous pouviez sauver M. le comte de Verdraine.

— Comment, monsieur, comment, dites ?

— En retirant ce billet contre la somme de quarante mille francs.

—Quarante mille francs ! prononça Paule d'une voix rauque.

—Nous avons pensé, madame la comtesse, que M. de Verdraine, avant de s'éloigner de vous, s'était préoccupé de votre avenir et de celui de vos enfants et que pour eux et pour vous, il avait mis à l'abri une partie de sa fortune.

Un pli amer se dessina sur les lèvres de la comtesse et l'expression de sa physionomie révéla une douleur aiguë.

—Enfin, madame la comtesse, nous nous sommes dit que vous seule pouviez sauver votre mari ; tel est le but de ma visite ; j'attends votre réponse.

—C'est juste, monsieur, il faut que je vous réponde. Eh bien, quand M. de Verdraine a abandonné ses enfants et sa femme, il n'a songé ni à l'avenir de ses fils, ni au mien ; il ne s'est pas occupé de savoir comment nous pourrions vivre et ne s'est pas demandé non plus si nous ne tomberions pas un jour dans la plus affreuse misère. Il ne nous a rien laissé, monsieur, rien laissé, rien, rien !

—Oh !

—Vous entendez, monsieur, rien !... Et cependant je le sauverai, ou du moins j'espère pouvoir le sauver ! Car quarante mille francs, monsieur, c'est une bien grosse somme et je ne sais pas encore si je pourrai vendre mes bijoux quarante mille francs.

—Vous voulez vendre vos bijoux ?

—Il le faut bien puisque je ne possède que cela et qu'il faut sauver de la honte le père de mes enfants. D'ailleurs, monsieur, ces bijoux qui m'ont été donnés par la baronne de Bressac, j'étais disposée à les vendre ; seulement, je pensais conserver le produit de cette vente pour mes enfants ; je vais faire un autre usage de cet argent ; voilà tout. L'opprobre d'un criminel retombe sur les siens ; en sauvant le comte de Verdraine, je sauve aussi l'honneur de son nom, l'honneur de ses enfants ! Est-ce que je pense à l'argent, moi, quand l'honneur du nom de Verdraine est menacé d'une flétrissure ?

L'argent n'est rien, monsieur, l'honneur passe avant tout, l'honneur est tout, et ce bien précieux, je veux le conserver à mes fils !

Pauvre baronne de Bressac, elle ne se doutait guère, le jour où elle m'a dit : " Ma fille, ces bijoux sont à vous, je vous les donne," qu'ils serviraient, quelques années plus tard, à arracher son petit-fils des mains de la justice... Si les âmes sont immortelles et si l'âme de la baronne de Brassac est au ciel, je lui demande de prier le Seigneur de prendre en pitié mes enfants et leur mère. J'ai fait mon devoir, je le fais encore, j'y serai toujours fidèle; mon mari n'a rien à me reprocher, aussi tous les morts qui ont porté le nom de Verdraine, et je pense qu'ils doivent être contents de moi !

Le banquier restait muet de surprise et d'admiration.

—Voilà une femme que le monde a souvent bien mal jugée, pensait-il.

Après un moment de silence, la comtesse continua :

—J'ai déjà vendu quelques-uns de mes bijoux et j'ai pu me procurer ainsi, depuis que je suis seule avec mes enfants, environ six mille francs ; il me fallait pourvoir aux nécessités de l'existence ; c'était mon unique ressource... Je ne pouvais pas voir mes enfants mal habillés, je ne pouvais pas leur refuser ce qu'ils me demandaient ; non, monsieur, non, je n'aurais pas eu la force de leur imposer des privations.

Je ne me connais pas en pierreries, je ne sais pas quelle est la valeur de tels et tels diamants, de telles ou telles pierres précieuses ; mais l'on a dit plusieurs fois que mes bijoux, les pierres seulement, valaient bien de cinquante à soixante mille francs. J'espère donc que M. Roger, le joaillier de Grenoble, voudra bien m'acheter en un seul lot tous mes bijoux et qu'il m'en donnera quarante mille francs. Aussitôt que j'aurai touché cette somme, monsieur, je vous la porterai.

—C'est bien, madame la comtesse.

—Vous attendrez, n'est-ce pas, monsieur ?

—Nous attendrons.

—Oh ! vous me le promettez ?

—Oui, madame.

—Vous attendrez jusqu'à demain soir, car il peut se faire

que M. Roger ne puisse pas me donner tout de suite les 40,000 francs.

—Jusqu'à demain soir, madame la comtesse, le billet ne sortira pas de mon portefeuille.

—Oh ! merci, monsieur, merci ! Je vous dis encore merci au nom de mes enfants.

XXXIV

LES BIJOUX

Le banquier s'était retiré vivement impressionné et plaignant de tout son cœur cette jeune femme, cette mère injustement frappée par l'adversité et que le malheur semblait avoir grandie.

La comtesse, après avoir essuyé ses yeux et fait un suprême effort pour cacher son agitation, avait rejoint les deux petits garçons et s'était promenade avec eux, dans le jardin, jusqu'à l'heure du déjeuner.

Elle avait fait prévenir Jérôme Verdret qu'elle désirait lui parler et elle était encore dans la salle à manger avec les enfants lorsque le fermier se présenta.

—Mon ami, lui dit Paule, j'ai un service à vous demander.

—Madame la comtesse sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

—Oh ! oui, vous et votre femme vous nous aimez, vous nous êtes dévoués. Mais je sais que vous êtes très occupé en ce moment, qu'aux champs l'ouvrage presse, et je vais vous faire perdre le reste de cette journée.

—Le temps employé pour vous, madame la comtesse, ne peut pas être perdu.

—Merci, mon brave Verdret. Il faut absolument que je me rende à Grenoble aujourd'hui, et j'ai pensé que vous voudriez bien m'y conduire.

—Certainement, madame la comtesse. A quelle heure partirons-nous ?

—Aussitôt que vous serez prêt, mon ami.

—Alors, madame la comtesse, dans un quart d'heure, le temps d'atteler la Blanche à la charrette.

Le fermier se hâta d'aller donner le picotin d'avoine à la Blanche et de sortir la charrette de la remise.

Pendant ce temps la comtesse s'habilla et elle était prête quand on vint lui dire que la jument était attelée.

Les enfants jouaient dans le jardin avec Miro, sous les yeux de Marianne et de la fermière.

Paule embrassa plusieurs fois ses fils, leur recommanda d'être bien sages, bien obéissants, donna aussi une caresse à Miro, puis monta dans la voiture ayant à son bras un petit sac de voyage.

La Blanche était une bête de trait, plus habituée à tirer la charrue qu'à traîner une voiture sur la route ; néanmoins elle était bonne marcheuse et trottait même sans trop se faire prier quand ce n'était pas une côte à monter.

A trois heures et demie, on arriva à Grenoble et le véhicule s'arrêta bientôt devant le magasin de bijouterie, horlogerie et argenterie de M. Roger. C'était un homme qui passait pour avoir au moins deux millions de fortune ; il est vrai qu'il avait plus de soixante ans et qu'il travaillait depuis plus de quarante ans. Il avait commencé par être apprenti, puis ouvrier bijoutier. Très rangé, stimulé par le désir d'arriver, une noble ambition, il avait fait des économies et avait pu un jour s'établir. Son petit commerce avait prospéré, la petite boutique du commencement était devenue peu à peu un magasin. M. Roger n'était

plus un simple boutiquier, mais un notable commerçant, très connu, très estimé, très considéré dans la ville. Un mari n'aurait pas osé offrir une parure à sa femme, un fiancé des bijoux à sa future s'ils n'étaient pas sortis de la maison Roger.

Le négociant avait la connaissance parfaite des pierres fines ; d'un coup d'œil il expertisait un brillant, une émeraude, un rubis et pouvait dire sans avoir besoin de ses balances, cette pierre pèse tant, et elle vaut telle somme. Du reste, c'était principalement le commerce des pierreries qui l'avait enrichi.

Quand Paule entra dans le magasin, la figure cachée sous son voile, Jérôme hocha la tête et on aurait pu l'entendre murmurer :

— Pauvre chère dame, c'est encore un bijou qu'elle vient vendre aujourd'hui ! Ils y passeront tous, les uns après les autres. Tonnerre, qu'il y a donc de tristes choses dans la vie !

Cependant, la comtesse s'était adressée à un commis, qui lui avait répondu que M. Roger était dans son cabinet, au premier étage, et elle avait grimpé l'escalier. Elle frappe à la porte du cabinet.

— Entrez, dit la voix du joaillier.

Devant M. Roger, Paule leva son voile. Le marchand se leva vivement, salua la comtesse, la fit asseoir et lui dit avec un accent doux et triste :

— Vous m'apportez encore un de vos bijoux ?

— Aujourd'hui, monsieur, répondit Paule, je vous les apporte tous.

— Tous ! fit M. Roger avec surprise.

La comtesse ouvrit son sac de voyage et tranquillement, d'une main ferme, soutenue par la pensée que l'honneur du père de ses enfants était en péril et qu'elle devait le sauver, elle plaça les bijoux sur la table, les étala le mieux qu'elle put sous les yeux de M. Roger.

— Ce sont là tous vos bijoux, madame la comtesse ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Et vous voulez les vendre ?

— Oui.

—Mais, madame...

—Il le faut, monsieur, il le faut, j'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent, et cet argent, il faut que je l'aie aujourd'hui, oui, ce soir, si ce n'était pas tout à fait impossible. Oh ! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ne me refusez pas d'acheter ces bijoux... Si vous saviez !... Mon Dieu, si vous ne vouliez pas ou si vous ne pouviez pas, je ne saurais où aller, je ne saurais plus que faire et je serais réduite au désespoir... Je vous en prie, monsieur, je vous en prie !...

Un sanglot lui coupa la voix.

—De grâce, madame la comtesse, calmez-vous.

—Ah ! monsieur, vous ne savez pas jusqu'à quel point je suis malheureuse.

—Oui, sans doute, madame ; mais je sais avec quel courage, quelle résignation vous portez l'énorme poids de votre malheur.

—Ah ! vous avez pitié de moi !

—Je vous plains sincèrement.

—Et vous allez acheter, n'est-ce pas ?

—Parce que vous m'en priez et que je devine que je peux vous aider ainsi à conjurer une catastrophe.

—Eh bien, oui, c'est cela, monsieur, vous ne vous trompez pas... Ah ! vous êtes bon !

Le joaillier prit sa loupe et consacra quelques minutes à l'examen des pierreries.

—Voyons, madame la comtesse, dit-il, quelle somme voulez-vous de vos bijoux ?

—Je suis forcée de les vendre, monsieur ; mais je vous connais, vous êtes bon, vous avez pitié d'une malheureuse, vous êtes honnête, vous êtes juste, vous ne pouvez pas profiter de la situation douloureuse dans laquelle je me trouve... Je m'en rapporte à vous, monsieur, dites, dites ce que vous pouvez me donner.

—Depuis quelques années, madame la comtesse, les pierres fines ont beaucoup diminué de valeur.

—Oh ! monsieur ! fit Paule, regardant le marchand avec une anxiété cruelle.

—Il y a là, certainement, de très beaux diamants, de

beaux saphirs, des perles magnifiques, des rubis et des émeraudes rares.

—Ce sont des pierres fines très anciennes, monsieur.

—Sans doute, sans doute ; mais la baisse de prix a aussi bien atteint les pierres anciennes que les nouvelles.

—Alors, monsieur, alors ? balbutia Paule d'une voix étranglée.

—Il y a cinquante ans, madame la comtesse, j'aurais acheté ces pierreries cinquante mille francs.

—Et aujourd'hui, monsieur ?

—Je vous en offre trente-cinq, et c'est un prix élevé.

La comtesse devint affreusement pâle et laissa échapper une plainte sourde. Elle serra entre ses mains son front brûlant et murmura entre deux sanglots :

—Mon Dieu, mon Dieu, je ne peux rien faire, je ne peux rien empêcher !... Il est perdu le malheureux, il est perdu ! Et mes enfants, mon Dieu, mes enfants !...

Sa poitrine se soulevait convulsivement, elle se tordait les bras ; sa douleur était effrayante.

—Ah ! s'écria-t-elle, je suis donc maudite !

Le joaillier ne put s'empêcher de tressaillir. Il était réellement bon, ce vieillard, car il était singulièrement ému.

—Mais, madame la comtesse, dit-il, quelle est donc la somme dont vous avez besoin ?

—Il me faut quarante mille francs, monsieur ; si je n'ai pas quarante mille francs avant que vingt-quatre heures se soient écoulées, un malheur plus épouvantable que tous ceux qui m'ont frappée va fondre sur moi, et plus impitoyablement encore sur mes pauvres enfants.

—Ah ! fit M. Roger.

Puis après un bout de silence il reprit :

—Madame la comtesse, sur ma probité bien connue, sur mon honneur, je vous jure que je n'ai pas voulu abuser de votre situation, profiter d'une vente forcée ; aucun marchand de pierres fines ne pourrait vous acheter vos bijoux plus de trente-cinq mille francs, à moins qu'il ne veuille seulement échanger son argent ou peut-être même perdre sur son marché. Acheter un prix et revendre plus cher, trouver un bénéfice plus ou moins grand sur une opération

commercial, voilà la règle de tout négoce. On est marchand ou on ne l'est pas. Cependant, je ne dis point comme tout bon commerçant : le cœur n'a rien à voir dans les affaires ; et la preuve que je ne dis point cela et que je ne le pense pas, c'est que, au risque de perdre sur le marché que vous êtes venue m'offrir, je vous achète vos bijoux quarante mille francs.

La jeune femme saisit la main du joaillier et la serra fiévreusement dans les siennes.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, vous nous sauvez !

M. Roger était un homme de tact ; il n'adressa aucune question indiscrete à la comtesse, sachant par expérience qu'il est des plaies auxquelles on ne doit point toucher, des secrets intimes qu'il faut savoir respecter.

Il prit dans un tiroir de son bureau un carnet de chèques, remplit l'un d'eux, le détacha, passa dans une pièce voisine, reparut presque aussitôt et dit à la comtesse :

— Je vous prie de vouloir bien attendre quelques minutes ; je viens d'envoyer un de mes commis à la succursale de la Banque de France.

Un quart d'heure après, Paule sortait de la maison Roger, la figure voilée et ayant dans son sac de voyage, à la place des bijoux, quarante mille francs en billets de banque.

Elle se rendit à pied à la banque Gilbert-Florent et Cie, suivie à distance par Jérôme Verdret, qui avait patiemment attendu dans la rue, en disant à sa jument une infinité de choses qui devaient être fort intéressantes, que la Blanche avait écoutées en hochant la tête, en secouant les oreilles, mais qu'elle n'avait certainement pas comprises.

La comtesse trouva M. Florent dans son bureau, occupé à cacheter de cire rouge une vingtaine de lettres qui allaient être recommandées ou chargées et devaient partir le soir même pour Paris, Marseille, Montpellier, Toulon, Lyon, et autres villes de France et d'Italie.

A la vue de Mme de Verdraine, le banquier ne put retenir cette exclamation :

— Déjà !

— Oui, monsieur ; j'ai été assez heureuse pour qu'on ne

me fit pas attendre les quarante mille francs que je vous apporte. Les voici, monsieur, continua la comtesse, en mettant sur le bureau les liasses de billets de banque; le compte y est, voyez, monsieur.

M. Florent compta les billets de banque avec l'habileté et la souplesse de doigts d'un homme habitué à manier cette espèce de papier, puis dit :

—C'est bien cela, quarante mille francs.

Il se leva, ouvrit une caisse de fer qui était derrière lui, scellée à la muraille, prit le faux dans un portefeuille et le tendit à la jeune femme.

Elle le saisit d'une main tremblante, l'examina un instant, puis l'approcha de la flamme de la bougie à laquelle le banquier faisait fondre sa cire à cacheter.

Le papier s'enflamma et en un clin d'œil fut anéanti.

Alors, la comtesse poussa un long soupir de soulagement.

—Il me reste à vous remercier encore une fois, monsieur, dit-elle; croyez que je n'oublierai jamais que vous avez eu pitié de M. de Verdrain, de moi et de mes enfants.

Sur ces mots elle se retira.

Aussitôt le banquier prit un feuille de papier sur laquelle il écrivit :

“ La comtesse Paule a apporté les quarante mille francs; le faux n'existe plus, la pauvre femme l'a brûlé sous mes yeux à la flamme d'une bougie.”

M. Florent plia le papier, le glissa dans une enveloppe sur laquelle il écrivit : “ Monsieur de Miray,” sonna ensuite et dit au garçon du bureau qui se présenta, en lui tendant le pli :

—A porter de suite.

La comtesse revint aux Bergères dans une tranquillité relative; elle avait pu sauver son mari, préserver le nom de Verdrain d'une flétrissure, elle avait fait son devoir; elle était contente. Mais, ses bijoux vendus, elle ne possédait plus rien. Elle les avait considérés comme étant son unique ressource, et cependant c'était sans hésitation, sans regret qu'elle avait fait ce sacrifice.

Une semaine s'écoula. On était arrivé au jour fixé pour

la vente des meubles et immeubles appartenant au comte Maxime de Verdraine. La mise aux enchères publiques devait avoir lieu à Grenoble, au palais de justice.

Verdret partit pour la ville de bon matin ; il voulait voir comment les choses se passeraient et savoir le plus vite possible quel allait être son nouveau maître. Il avait promis à sa femme de revenir tout de suite après les adjudications, car il pensait bien que la comtesse attendrait son retour avec impatience.

Paule passa cette journée à prier et à pleurer, s'étonnant qu'elle pût encore avoir des larmes.

Il était nuit lorsque le fermier arriva. Sans avoir dit un mot à sa femme, il alla trouver celle qui depuis quelques heures n'était plus sa maîtresse.

Celle-ci lut aussitôt dans ses yeux qu'il n'avait rien d'agréable à lui apprendre.

— Ne craignez rien, mon ami, lui dit-elle, vous pouvez parler franchement.

— Eh bien, madame la comtesse, ce ne sont pas de bonnes nouvelles que je vous apporte.

— Les bonnes nouvelles ne sont jamais pour moi, prononça-t-elle en soupirant ; mais dites, dites toujours.

— Tout est vendu, madame la comtesse ; seulement, quand tous les frais auront été payés, il manquera près de deux cent mille francs pour rembourser complètement ce qui est dû aux créanciers.

La comtesse laissa échapper un gémissement et leva ses yeux au ciel comme pour l'implorer.

— Savez-vous le nom de l'acquéreur du domaine de Verdraine ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

— Madame la comtesse, le domaine de Verdraine a été acheté par M. de Miray.

— Oh ! fit la jeune femme, en se dressant comme mue par un ressort.

Puis après un court silence :

— Et votre ferme, mon ami, qui l'a achetée ?

— Encore M. de Miray.

— Mais il a donc tout acheté, cet homme, s'écria la comtesse, les yeux enflammés ; mais il s'est donc emparé de

toutes les dépouilles du comte de Verdraine, dont il se disait le meilleur ami !

—Non, madame la comtesse, M. de Miray ne s'est rendu acquéreur que du domaine de Verdraine, et de la ferme des Bergères.

—Ainsi, tout est vendu, tout ?

—Tout, madame la comtesse, les autres fermes, les bois et les deux maisons de Grenoble.

Paule resta un instant silencieuse, immobile, la main appuyée sur son front.

—Maintenant, reprit-elle d'une voix creuse avec une douleur contenue, je ne suis plus rien ici, je n'ai plus rien ici, je n'ai plus le droit d'y rester, et ces meubles eux-mêmes ne sont plus à moi... Me voilà sans asile, mon brave Verdret ; je m'y attendais... Il faut que je parte, que je m'en aille le plus tôt possible, car je ne veux pas attendre qu'on vienne me chasser.

—Oh ! madame la comtesse, pouvez-vous penser cela ?

—Est-ce que je veux devoir quelque chose à M. de Miray, moi ? s'écria-t-elle avec une sorte de fureur.

—Mme la comtesse, dit doucement le fermier, je crois que vous vous trompez sur les intentions de M. de Miray ; il m'a parlé de vous...

—M. de Miray vous a parlé de moi ?

—Oui, madame la comtesse, avec beaucoup d'intérêt et il était très ému.

—Une raison de plus, mon ami, pour que je me hâte de partir.

—Madame la comtesse ne m'a donc pas compris ? Je suis certain que madame la comtesse pourra rester aux Bergères tant qu'elle voudra sans être inquiétée.

Les lèvres de la jeune femme se crispèrent.

—A tout autre qu'à votre nouveau maître, répliqua-t-elle, je pourrais demander l'hospitalité ; mais à lui, jamais !

—Pourtant, madame la comtesse, je vous assure...

—C'est bien, mon brave Verdret ; ne parlons plus de cela, la comtesse de Verdraine sait ce qu'elle doit faire.

Elle remercia le fermier et le congédia. Ensuite elle appela Georges et Edouard, qui étaient avec Marianne,

les déshabilla et les mit dans leur lit, non pas sans les avoir longuement embrassés. Elle resta près d'eux, pensive, jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis. Alors elle rentra dans sa chambre et voulut savoir ce qu'elle avait d'argent.

Elle trouva dans une boîte deux cent soixante francs en or et elle avait, dans son porte-monnaie, dix francs de menus monnaie blanche. Elle chercha dans tous les tiroirs, partout, et ne trouva plus rien ; c'était bien tout ce qu'elle possédait d'argent. Deux cent soixante-dix francs, c'était là toute sa fortune, tout ce qui lui restait de son opulence d'autrefois.

La somme était maigre. Avec cela, cependant, elle pouvait partir, se faire conduire à Grenoble, prendre le chemin de fer pour Lyon, puis la grande ligne jusqu'à Beaune, où elle trouverait facilement une voiture qui la conduirait avec ses enfants à Saint-Armand.

Mais depuis longtemps elle n'avait pas payé ses gages à Marianne. Combien lui devait-elle ? Elle fit son compte. Il était dû à la vieille domestique deux cents francs. Et comme Paule ne voulait pas s'en aller laissant cette dette derrière elle, elle ne possédait plus réellement que soixante-dix francs. Cette somme était loin d'être suffisante pour le long trajet qu'elle avait à faire avec ses deux enfants. C'était une centaine de francs qui lui manquaient.

Elle ne pouvait songer à emprunter cette somme au fermier avec promesse de la lui rendre dès qu'elle serait à Saint-Armand ; elle savait que Verdret et sa femme n'avaient peut-être pas vingts francs dans leur bourse.

Elle se dit que ce qu'elle avait de mieux à faire était d'écrire à sa mère pour la prévenir de sa prochaine arrivée à Saint-Armand et la prier de lui envoyer immédiatement, dans une lettre chargée, cent francs dont elle avait absolument besoin.

La domestique était encore dans sa cuisine. Elle l'appela.

—Marianne, lui dit-elle, je viens de faire votre compte ; je vous dois, ce mois compris, 200 francs. Les voici.

—Mais, madame...

—Prenez, Marianne, je le veux. Vous savez que la ferme a été vendue aujourd'hui ?

—Hélas ! madame, hélas !

—Dans deux ou trois jours, je partirai avec mes enfants ; je vais retourner en Bourgogne, près de mes parents.

—Est-ce que Mme la comtesse ne m'emmène pas ?

—Je ne peux pas vous emmener, Marianne.

—Mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

—Vous êtes connue à Grenoble, vous y trouverez facilement une bonne place.

La vieille domestique retourna à sa cuisine en sanglotant.

Paule voulut écrire sa lettre. Ah ! c'étaient des choses douloureuses qu'elle avait à dire, de terribles révélations qu'elle avait à faire.

Elle écrivit une dizaine de lignes, puis tout à coup ses idées se brouillèrent et elle eut beau chercher dans le désordre de ses pensées, elle ne parvint plus à trouver une phrase à mettre sur le papier.

—C'est la fatigue, j'ai un peu de fièvre, murmura-t-elle ; j'écirai ma lettre demain ; j'ai tout le temps ; d'ailleurs, le facteur ne passe jamais à la ferme avant trois heures de l'après-midi.

Elle alla voir ses enfants ; ils dormaient, les lèvres souriantes.

—Chers mignons, pensa Paule, comme leur sommeil est paisible ; ils ne comprennent pas encore et ils sont heureux ; ce n'est que plus tard que les peines de la vie pourront les atteindre... Mon Dieu, faites qu'ils n'aient jamais à souffrir comme leur pauvre mère a souffert.

Elle se pencha sur le lit, et sur chaque front mit un baiser.

LE NOUVEAU PROPRIÉTAIRE

Le lendemain, la comtesse Paule se leva à sept heures. Depuis une demi-heure déjà, Georges et Edouard babil-
laient et s'amusaient à faire des culbutes sur le lit. Le
temps était superbe, l'atmosphère était saturée de l'odeur
de résine des vieux sapins et dans le jardin, comme grisés
par les rayons du soleil, les fauvettes, les rossignols, les
rouges-gorges et le bouvreuil chantaient à plein gosier.

Comme tous les jours, Paule, ayant fait rapidement sa
toilette, débarbouilla ses enfants, les peigna et les habilla.
Ensuite, elle descendit avec eux au jardin et après les avoir
laissés jouer avec Miro pendant une heure, elle leur fit
prendre leur leçon à l'ombre d'un mélèze.

A dix heures elle les quitta, en priant la fermière, qui
était occupée dans son potager, de veiller sur eux. Nous
devons dire qu'un malheur comme celui de Verdraine
n'était pas à redouter aux Bergères où il n'y avait ni vivier
ni rivière. Mais Paule n'aimait pas que ses enfants res-
tassent seuls.

La comtesse avait sa lettre à écrire, et avec l'espoir
qu'elle ne serait pas dérangée avant l'heure du déjeuner,
elle s'installa dans le petit salon du pavillon.

La veille, avons-nous dit, elle avait écrit une douzaine de lignes ; elle relut, et trouvant que sa lettre était mal commencée, elle déchira la feuille de papier et en prit une autre.

Quand onze heures sonnèrent, elle avait déjà écrit quatre grandes pages d'une écriture fine et serrée et elle jugea qu'elle avait peut-être encore deux ou trois pages à remplir. Il lui fallait dire tant de choses et surtout les expliquer ! Elle essuya ses yeux, car elle n'avait pu faire le récit de ses douleurs sans pleurer, et se remit à écrire.

Mais presque aussitôt elle se redressa brusquement et tendit l'oreille. Elle entendait marcher dans les pièces du pavillon ; et ce pas, qu'elle ne connaissait point, ne pouvait être que celui d'un homme. Un homme chez moi !

Qui était-ce donc ? Bien sûr, ce n'était pas Verdret, puisqu'il travaillait aux champs et ne devait revenir qu'à une heure. Et d'ailleurs, ce n'était point ainsi que marchait le fermier, avec ses gros brodequins ferrés.

On ouvrait des portes et on les refermait, et, certes, personne de la ferme ne pouvait prendre une pareille liberté.

La jeune femme se levait pour aller voir qui était là, lorsque la porte du salon s'ouvrit toute grande. Paule ne s'était pas trompée ; c'était bien un homme qu'elle avait entendu marcher dans le pavillon, et cet homme était devant elle.

C'était M. de Miray, le nouveau propriétaire du domaine de Verdraine et de la ferme des Bergères. Ah ! on le voyait bien à son attitude de maître orgueilleux.

Le visage de la comtesse se couvrit d'une pâleur livide et elle poussa un cri qui exprimait en même temps la surprise et la terreur.

— Bonjour, madame la comtesse, dit M. de Miray, s'avancant le chapeau à la main en s'inclinant.

Il se redressa et reprit :

— Je vois que vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite aujourd'hui ; pourtant vous devez savoir que je suis devenu propriétaire des Bergères et de Verdraine, puisque Jérôme Verdret était hier à Grenoble, probablement envoyé par vous. Or, il est assez naturel, n'est-ce pas, que

je vienne voir dans quel état se trouve une de mes nouvelles propriétés ?

Paule avait fait deux pas en arrière et restait immobile, frémissante, effarée.

—Vraiment, madame la comtesse, poursuivit M. de Miray, on dirait que vous êtes effrayée, que vous avez peur de moi... De grâce, veuillez vous rappeler que j'ai été votre ami et daignez croire je n'ai pas cessé de l'être.

—Oh ! vous, mon ami ! prononça la jeune femme avec une amertume profonde.

—Vous en doutez, madame, et vous avez tort ; oui, je suis votre ami et mes sentiments sont restés les mêmes. Peut-être avez-vous cru que je vous garderais rancune de certaines violences de langage ; eh bien, non. Vous avez été dure pour moi, madame, vous m'avez traité avec une grande cruauté ; mais vos paroles de colère, je les ai oubliées, j'ai voulu les oublier.

Alors, madame la comtesse, vous étiez malheureuse, plus malheureuse que vous ne l'êtes aujourd'hui, et votre emportement était excusable puisqu'il était la conséquence de votre douleur. On doit tout pardonner à ceux qui souffrent.

Vous m'avez chassé, madame la comtesse, chassé comme un indigne, en voulant me croire coupable envers vous. J'ai souffert, beaucoup souffert de ne plus vous voir, et bien souvent, si j'eusse écouté mon cœur, je serais accouru ici ; mais je me disais : Je ne dois pas chercher à la voir, elle le veut ! Et mon respect pour vous et votre volonté était en lien qui me retenait. Si je me permets de me présenter aujourd'hui devant vous, madame, c'est que j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

—Pourquoi avez-vous pensé cela, monsieur ?

—Parce que je crois connaître maintenant la situation pénible dans laquelle vous vous trouvez.

—Mais, monsieur !...

—Hé, mon Dieu, madame, vous n'avez pas à en rougir, elle n'est pas votre œuvre. Enfin je me suis dit que vous pouviez avoir besoin d'un ami et je viens à votre secours.

—Vous venez à mon secours, vous ?

—Oui. Il y a quelques jours, vous avez été forcée de vendre vos bijoux ; ce fut un sacrifice, une femme comme vous devait le faire. Mais vos diamants étaient votre dernière ressource, et s'il vous reste maintenant quelques centaines de francs, c'est tout.

—Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit Paule d'un ton sec.

—Oui, n'est-ce pas ? Cela prouve que je me suis constamment occupé de vous et que je sais comment vous et vos enfants avez pu vivre depuis votre abandon.

La jeune femme soupira et baissa la tête.

—Donc, continua M. de Miray, vous êtes à peu près sans argent, et vous ne pouvez pas espérer que vos parents vous viendront en aide, car ils sont fort endettés, d'après ce que j'ai appris, et par cela même plus pauvres encore que vous.

Paule appuya fortement sa main sur son cœur et jeta sur sa lettre inachevée un regard d'indicible angoisse.

M. de Miray avait déjà vu la lettre, et il surprit le regard ; mais comme s'il n'eût rien remarqué, il poursuivit :

—Avant qu'il soit peu, madame la comtesse, votre bourse sera vide, absolument vide et vous manquerez de tout, même du strict nécessaire... Oh ! je sais bien que vous pourriez trouver à Grenoble quelques anciens amis qui ne voudraient pas vous voir dans le dénuement, mais je sais aussi qu'il répugnerait à votre fierté de vous adresser à eux. Mais de moi, de moi, vous pouvez tout accepter. C'est à moi, madame la comtesse, de réparer les injustices du sort envers vous. Je vous le répète, je viens à votre secours ; je ne veux pas que vous et vos enfants connaissiez la misère.

Paule eut un mouvement de tête douloureux.

—Monsieur, répondit-elle tristement, comme vous venez de le dire, je suis fière, je ne veux m'adresser à personne dans ma détresse, à personne, monsieur, et à vous, moins qu'à tout autre.

—Ainsi, vous ne m'accordez même pas une faveur qu'on ne refuse jamais à un ami ?

—Je ne crois pas que vous soyez mon ami.

—Ah ! le malheur vous a singulièrement aigrie !...

—Oui, monsieur, le malheur et plus encore l'expérience que j'ai acquise en apprenant à connaître le monde.

M. de Miray se mordit les lèvres.

—Mais, madame, dit-il, si vous ne voulez pas vous adresser à personne et si vous repoussez les offres de ceux qui vous aiment, qui vous ont toujours aimée, que ferez-vous ?

—Je ne sais pas, monsieur ; mais je crois en la Providence et ma confiance en Dieu est grande, Dieu est bon et miséricordieux, il est le défenseur des innocents, il prendra en pitié les abandonnés, il veillera sur eux, il nous protégera mes enfants et moi !

—Voilà des paroles qui font toujours bien, prononcées du haut d'une chaire dans un sermon, répliqua ironiquement M. de Miray, mais il y a loin de la terre au ciel et les choses spirituelles sont fort différentes des choses de la vie terrestre. A en juger par ce que nous voyons tous les jours, Dieu, s'il existe, ne s'occupe guère des choses d'ici-bas. Depuis longtemps vous espérez en la Providence, vous comptez sur Dieu, eh bien, voyez ce qu'il a déjà fait pour vous.

—Il m'a donné le courage et la force de supporter mes peines, monsieur, il m'a donné la résignation ! répondit Paule gravement.

—Oui, sans doute, vous avez été forte et vous avez eu du courage, mais parce que vous n'êtes pas une femme comme les autres. Quant à votre résignation, elle est admirable ; seulement, laissez-moi vous le dire, la résignation se courbe sous les coups du malheur et ne fait rien pour les éviter ; je ne pense pas que votre résignation puisse aller jusqu'à assister à l'agonie de vos enfants mourant de faim.

Ces paroles eurent un écho douloureux dans le cœur de la pauvre mère. Sa pâleur s'accrut encore et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Madame la comtesse, poursuivit de Miray, vous avez été assez longtemps résignée, assez longtemps vous avez souffert ; vous avez fait beaucoup plus que le monde ne vous demandait ; il faut maintenant, d'une autre manière, songer à vous et à vos enfants.

Le comte de Verdraine est ruiné, si complètement ruiné que la vente de tout ce qu'il possédait ne le libérera pas entièrement envers ses créanciers ; et l'on peut se demander ce qu'il va faire, ce qu'il va devenir, si, après avoir sacrifié sa fortune à la danseuse Flora, surnommée la Papillonne, celle-ci ne l'entretient pas à son tour, lui rendant ainsi une partie des sommes folles qu'il a dépensées pour elle.

Dans tous les cas, à moins que vous n'alliez retrouver le comte à Paris, ce qui est loin de votre pensée, j'en suis sûr, vous ne reverrez jamais le père de vos enfants. Vous pouvez être assurée qu'il ne reparaitra jamais dans le Dauphiné. Le fou, il vous a abandonnés tous les trois, et comme il est incapable d'avoir des regrets, de se repentir, il ne viendra pas vous retrouver. Et d'ailleurs le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas ; est-ce à vous qui, pour le sauver de la prison, pour anéantir la preuve du crime de faussaire, avez vendu vos diamants, le dernier morceau de pain de vos enfants, est-ce à vous qu'il viendra dire : " Je veux encore tenir mon rang dans le monde, je veux encore m'amuser, donne-moi l'argent qui m'est nécessaire pour me livrer à mes goûts ? Non, n'est-ce pas ?

Il importe peu au comte que sa femme et ses enfants soient dans la misère, mais il ne veut pas de la misère pour lui. Mais pense-t-il seulement qu'il a une femme et des enfants ? Depuis qu'il est parti de Grenoble, emportant tout et ne vous laissant que ce qu'il n'avait pas pu vous prendre, sa conduite fait bien voir qu'il s'est considéré comme n'ayant plus ni femme ni enfants.

— Ah ! comtesse, tout ce qui est arrivé, je vous l'avais prédit, et je n'étais pas prophète... Connaissant bien de Verdraine, il ne m'était pas difficile de deviner l'avenir. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ?... Ah ! que de tourments vous auraient été épargnés !

Il fit un pas de plus, se rapprochant de la comtesse, et resta un instant silencieux, la couvant d'un regard, comme à l'époque à laquelle il faisait allusion.

— Paule, reprit-il d'une voix douce et qu'il réussit à rendre un peu tremblante, je vous aime, je vous aime toujours

avec toutes les ardeurs d'un cœur que vous avez rajeuni et qui s'est donné à vous pour la vie.

—Monsieur !

—Paule, le temps et l'éloignement n'ont fait que rendre mon amour plus vif, mon dévouement pour vous plus grand, mon respect plus profond encore. Paule, je vous aime, je n'ai pas cessé un instant de vous adorer !

La jeune femme hochait la tête en le regardant avec plus de tristesse que d'indignation.

—Vos paroles ne me causent pas une grande surprise, monsieur de Miray, dit-elle, je m'attendais à les entendre. Il fallait bien que vous fussiez venu ici aujourd'hui pour quelque chose. Vous m'avez dit, il est vrai, que vous aviez pensé à venir à mon aide, que vous accouriez à mon secours ; mais, continua-t-elle d'un ton amer, je sais qu'un ami sincère comme vous ne fait rien pour rien, je sais le prix qu'il faudrait mettre à l'aide que vous offrez.

Depuis hier vous êtes le maître des Bergères et je ne suis plus ici chez moi ; mais ne trouvez-vous pas que vous dépassez un peu les droits du propriétaire ? Ah ! monsieur, monsieur, vous n'avez pas même pitié de mon malheur !

Elle le regarda fixement, et d'une voix plus forte :

—Eh bien, non, monsieur, non, vous n'auriez pas dû oser me tenir un langage qui renouvelle l'outrage que vous m'avez déjà fait en le rendant plus sanglant encore, car, hélas ! je ne suis plus dans la même position qu'autrefois.

M. de Miray se redressa comme s'il eût reçu un coup de fouet.

—Si votre position n'est plus la même, madame la comtesse, répliqua-t-il d'un ton peiné qui contrastait avec l'expression hautaine de sa physionomie, vous êtes toujours aussi injuste envers moi, je ne mérite pas que vous me traitiez avec une pareille rigueur ; non, je ne mérite pas d'être traité ainsi, quand je ne pense qu'à votre avenir, à celui de vos enfants et au moyen de vous arracher à une existence malheureuse.

Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, madame, mes paroles

ne sont pour vous un outrage ; est-ce qu'un homme a jamais outragé une femme en lui avouant l'amour qu'elle lui avait inspiré ?

— Avant que votre mari vous eût abandonnée, quand vous l'aimiez encore, vous pouviez avoir des scrupules et je l'ai compris ; mais maintenant vous êtes libre.

— Libre, monsieur, libre ! exclama la jeune femme.

— Sans doute, puisque vous n'avez plus d'époux.

Le visage de Paule parut s'illuminer et elle répondit, avec un accent que rien ne saurait rendre :

— Monsieur, j'ai mes enfants !

— Oh ! vous les aimez, je le sais ; mais faites donc quelque chose pour eux !

— Je ferai pour eux tout ce que je pourrai ; mais je ne pourrai jamais faire ce que vous voudriez !

— Comtesse, vous ne voulez donc pas croire à mon amour ?

Elle répondit par un regard de mépris.

— Pourtant, il est sincère, continua-t-il, et je vous le dis encore aujourd'hui, si vous vouliez m'aimer... un peu, je consacrerai ma vie tout entière à faire de vous la plus heureuse des femmes.

Elle haussa les épaules en même temps qu'un sourire nerveux crispait ses lèvres.

— Comtesse, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que mon amour est capable de faire pour vous ; laissez-vous convaincre et vous verrez... Je vous en prie, Paule, autant pour vous que moi, ne repoussez pas mes offres.

— Vous devriez voir monsieur, que je vous écoute avec une patience que je n'aurais pas eue dans un autre temps ; mais, sachez-le, si vous n'étiez pas le maître de cette maison, je vous aurais déjà montré la porte.

Un sombre éclair sillonna le regard de M. de Miray ; il blêmit de colère ; mais s'efforçant de se contenir, il répliqua :

— Madame la comtesse, je ne parviens pas à admirer votre vertu, que je trouve d'ailleurs fortement exagérée ; je ne l'admire pas parce qu'elle se place dans votre situa-

tion comme un non-sens. Voyons, comtesse, à quel vous sert-elle, votre intraitable vertu ?

—A rester digne de mes enfants et de moi-même ! riposta la jeune femme.

De Miray resta un instant tout décontenancé et cherchant vainement une réplique.

Mais il retrouva bientôt son aplomb et son audace.

—Il me semble, dit-il, que la comtesse de Verdraine, libre comme elle est, a parfaitement le droit, sans avoir aucun reproche à s'adresser, d'aimer un galant homme.

—Peut-être, en effet, ai-je ce droit, monsieur.

—Eh bien, alors, aimez-moi.

—Je peux avoir le droit d'aimer, monsieur, mais je n'ai pas le droit de déshonorer le nom que portent mes fils.

—Hé, comtesse, une femme ne commet pas un crime en aimant.

—C'est votre morale, monsieur, mais ce n'est pas la mienne.

—En vérité, madame la comtesse, vous avez une manière de voir les choses qui n'est pas de ce temps. Si c'est un jeu, cessez-le ; à quoi bon avec moi y mettre autant de coquetterie ? Allons, soyons amis, je vous rends le bonheur que vous avez perdu, et je donne à vous et à vos enfants la fortune que vous n'avez plus.

—Mon Dieu, vous voulez que j'entende de pareilles choses ? murmura la comtesse écœurée.

—Paule, dites un mot, un seul, et pas plus tard que demain, vous rentrerez triomphante au château de Verdraine.

La malheureuse laissa échapper une plainte sourde et cacha sa figure dans ses mains.

—Paule, continua de Miray, qui croyait voir dans les angoisses de la pauvre comtesse les derniers scrupules d'une vertu prête à capituler, Paule, je vous aime, je vous adore, cet amour que vous m'avez inspiré me brûle, me consume. Je n'ai jamais aimé comme je vous aime ; c'est plus que de l'amour, c'est de la folie, de la fureur, c'est tout ce que vous voudrez, je ne peux plus vivre avec cette fièvre que vous avez mise en moi ; Paule, Paule, aimez-moi !

Il lui prit la main qu'elle retira vivement en poussant un cri, comme si elle eût touché un fer rouge.

— M. de Miray, dit-elle en le tenant sous son regard écrasant de mépris, je sais bien qu'à une pauvre femme comme moi on peut se permettre de dire bien des choses ; mais s'il y avait encore en vous quelque chose d'honnête, vous rougiriez de l'indignité de votre conduite, vous ne seriez pas sorti du respect que l'on doit à mon malheur.

Je croyais avoir droit à certains égards, au moins à un peu d'estime, eh bien, non, il se trouve un homme, qui se disait autrefois mon ami, qui me parle comme il parlerait à une femme de rien, à une courtisane ! C'est odieux, cela, monsieur de Miray, c'est odieux !

Après une pause, elle continua.

— Pour le comte de Verdraine et moi, monsieur, vous avez été un homme néfaste ; et, tenez, quelque chose me dit que votre funeste influence n'a pas été étrangère à ce faux en écriture commis par M. de Verdraine.

De Miray ne put s'empêcher de tressaillir. Paule reprit :

— Et vous venez me dire avec cette audace d'homme riche qui se croit tout permis vis-à-vis d'une femme à bout de ressource, vous venez me dire : Aimez-moi !... Moi, vous aimer ! Ah ! que Dieu me garde d'un pareil malheur, qu'il me preserve de cette honte ! Mais non, je n'ai pas ce malheur à redouter. Et puisqu'il faut le dire, monsieur, sachez que je ne hais qu'un homme au monde, et cet homme, c'est vous !

Plus je vous entends, plus je sens grandir le mépris que vous m'inspirez, et plus je vous vois, plus vous me faites horreur !

M. de Miray ne se courba point sous ces terribles paroles ; il gringa des dents, ses traits se contractèrent affreusement et son regard chargé d'éclairs prit une expression d'atroce méchanceté. Il n'avait plus à se contenir.

— Ma foi, belle comtesse, répliqua-t-il d'une voix sourde et railleuse, vous avez raison de me malmener de la bonne façon ; vous me faites reconnaître que je me suis conduit vis-à-vis de vous comme un véritable niais. En vérité, qu'avais-je besoin de faire du sentiment ? Pourquoi suis-

je venu vous parler de mon amour, de mon dévouement, de la part que je prends à vos peines, de l'intérêt que j'ai pour vous, de toutes choses, enfin, qui vous laissent parfaitement froide ?

J'aurais dû me rappeler que le plus court chemin est toujours le meilleur et vous dire tout de suite : Comtesse, avant qu'il soit peu vous allez être dans la misère, si vous ne trouvez pas un moyen de l'éloigner de vous ; eh bien, ce moyen, je viens vous l'offrir. Faisons un marché.

—Oh ! oh ! fit la pauvre jeune femme dont les yeux flamboyaient.

—Voilà ce que j'aurais dû vous dire tout d'abord, continua le misérable, mais il est toujours temps de réparer une sottise ; vous savez que je suis riche à millions : je veux vous avoir et je ne marchandé pas : voyons, dites, belle comtesse, quel prix dois-je mettre à votre possession ?

Paule, qui était restée un instant comme frappée de stupeur et n'en pouvait croire ses oreilles, bondit enfin sous l'outrage et fit entendre un rugissement de lionne blessée. Puis toute frémissante, livide, dardant sur le cynique et infâme personnage la flamme de son regard, elle s'écria :

—Monsieur de Miray, vous êtes un lâche, le plus lâche de tous les hommes, et je me demande si vous n'êtes pas le plus horrible monstre que la terre ait jamais porté.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et Georges et Edouard entrèrent ; mais à la vue de M. de Miray, ils s'arrêtèrent comme effrayés.

—Mes enfants ! mes enfants ! cria la mère.

XXXVI

LE DÉPART

Paule pliant les jarrets, s'était accroupie et avait ouvert ses bras.

Les deux petits ne firent plus attention à l'homme qu'ils reconnaissaient, mais dont ils avaient peur par instinct.

Ils s'élançèrent vers leur mère avec ce doux cri des enfants :

—Maman, maman !

Paule les reçut sur son cœur, les étreignit fiévreusement et les couvrit de baisers.

—Tableau charmant ! fit M. de Miray en ricanant, oui, vraiment, tout à fait charmant et encore plus touchant !

La jeune femme se redressa comme mue par un ressort.

—Monsieur de Miray, dit-elle d'une voix tremblante de colère, si mes fils avaient l'âge d'homme, savez-vous ce que je leur dirais ? Je leur dirais : Vous voyez cet homme, c'est un misérable, un être vil, abject, il vient d'insulter votre mère ; demaudez-lui raison de ses outrages, vengez-moi !

De Miray se mit à rire.

—Hé ! hé ! fit-il d'un ton narquois, il est fort heureux pour moi que je n'aie affaire qu'à deux moutards ; mais pour peu que vous y teniez, charmante comtesse, j'attendrai qu'ils grandissent et aient la force de tenir une épée.

Le petit Georges s'approcha de M. de Miray et se campa fièrement devant lui.

—Monsieur de Miray, dit-il, je ne vous aime pas.

—Ah ! vraiment ? Et pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

—Parce que vous avez insulté maman ; vous êtes un vilain homme, monsieur de Miray, et si j'étais grand...

—Que ferais-tu si tu étais grand ?

—Je me battrais avec vous et je vous tuerais !

—Bravo, comtesse, bravo, le bambin vous a comprise. Hé ! mais, il promet ce rejeton des Verdraine, et si rien ne l'arrête en chemin, il ira loin.

Oui, ma foi, ajouta-t-il cruellement, il y a de l'étoffe dans ce petit bonhomme ; il ne lui manque rien pour être un jour digne de son père.

Ces odienses paroles produisirent sur le cœur de la comtesse l'effet d'une morsure. Mais elle ne se donna pas la peine de les relever ; elle se contenta de détourner la tête avec un mouvement de suprême dégoût.

—Maintenant, comtesse, que vous avez près de vous ces deux terribles défenseurs, reprit ironiquement de Miray, je prends le parti de me retirer ; mais laissez-moi vous dire que je ne me tiens pas pour vaincu. Vous réfléchirez, la nuit porte conseil... et puisque j'en suis à citer des proverbes, je vous engage à méditer celui-ci : La faim fait sortir le loup du bois ; moi, de mon côté, je méditerai cet autre : Qui veut la fin veut les moyens.

Je reviendrai demain matin, madame la comtesse, et si vous le voulez bien, nous causerons de nouveau de nos petites affaires.

Il marcha vers la porte qui était restée ouverte ; mais avant d'en franchir le seuil il se retourna.

—Ah ! fit-il en regardant sournoisement la jeune femme qui était haletante et se soutenait à peine, une idée, une excellente idée vient de me venir subitement : les Bergères sont un délicieux séjour et je vais, dès demain, m'y

installer pour un ou deux mois. Que pensez-vous de cela, madame la comtesse ? Oh ! je ne vous gênerai pas beaucoup : il y a justement dans le pavillon une chambre et le cabinet qui ne sont pas occupés.

Je me trouverai admirablement près de vous, ajouta-t-il avec une ironie mordante, et puis nous aurons le plaisir de nous voir tous les jours.

Paule se sentit frissonner de la tête aux pieds.

De Miray attendit un instant et voyant que la jeune femme restait muette :

—A demain donc, madame la comtesse, dit-il.

Et il disparut.

Paule laissa échapper un sourd gémissement, regarda ses enfants avec une indicible angoisse et s'affaissa sur un siège comme une masse.

C'était dans la terreur et l'horreur que lui inspirait M. de Miray qu'elle avait puisé la force de lui répondre ; c'était son indignation, c'était une juste colère qui l'avait soutenue ; et maintenant qu'elle n'était plus surexcitée, que ses nerfs s'étaient détendus, il lui semblait que tout son courage, toute son énergie, l'avaient pour toujours abandonnée.

Elle était brisée, anéantie : jamais, dans ses plus mauvais jours, elle n'avait été accablée ainsi, jamais elle ne s'était sentie aussi profondément découragée.

Elle jeta autour d'elle des regards éperdus. Il y avait de l'égarément dans ses yeux.

—Oh ! cet homme, cet homme ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Il y avait dans ces seuls mots toutes les imprécations, toutes les malédictions.

Et il avait dit, cet homme : Je reviendrai demain.

Quoi, Paule subirait-elle une fois encore l'odieuse présence de M. de Miray ? Fallait-il qu'elle eût encore des frissons d'épouvante et d'horreur à la vue de ce misérable ? Non, non, c'était impossible !

N'avait-il pas dit aussi, cet homme : Je vais venir demeurer aux Bergères ? Evidemment ces paroles contenaient une menace. Quels pouvaient donc être ses projets ?

Mais peut-être avait-il voulu faire comprendre à la comtesse qu'elle n'était plus chez elle aux Bergères et qu'elle devait s'en aller. Cependant, si telle avait été son intention, il aurait pu tout aussi bien parler en maître et dire nettement à la malheureuse : Les Bergères m'appartiennent, il ne me plaît pas que vous y restiez plus longtemps, je vous chasse de ma maison !

Quoi qu'il en soit, la pauvre Paule s'était déjà dit que lorsqu'il arriverait aux Bergères, le lendemain, M. de Miray ne l'y trouverait plus.

Mais comment allait-elle faire avec le peu d'argent qui lui restait ? Elle n'en savait rien et n'avait pas le temps de penser aux difficultés. Elle n'avait qu'une seule idée : partir ou plutôt s'enfuir pour échapper au misérable qu'elle savait capable de tout.

D'ailleurs, elle ne raisonnait plus. Elle avait l'esprit singulièrement troublé, étant en proie à une sorte de délire. C'était un autre genre de surexcitation.

Les deux garçonnets jouaient dans un coin du salon, faisaient un assez grand bruit et elle ne les entendait pas.

Dans son cerveau, il y avait un chaos de pensées qui s'agitaient, se heurtaient tumultueusement ; toutes étaient confuses, se confondaient, s'absorbaient les unes dans les autres, se noyaient dans le vague.

La malheureuse était tout étourdie et comme prise de vertige.

A un moment, s'obstinant à vouloir saisir une pensée qui lui échappait toujours, elle crut qu'elle devenait folle et poussa un cri d'épouvante.

Les deux enfants accoururent près d'elle et la regardèrent avec effroi.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle en les embrassant, laissez-moi ma raison !

Puis, après un silence, elle reprit avec une expression d'angoisse horrible :

— Mon Dieu, mais vous ne voulez donc pas avoir pitié de moi et de mes enfants ?

Marianne vint faire diversion à cette douleur navrante en annonçant que le déjeuner était prêt.

Paule prit ses enfants par la main et les conduisit dans la salle à manger. Les chers petits mangèrent d'assez bon appétit ; mais ils avaient le cœur gros, car ils voyaient que leur mère avait un gros chagrin, qu'elle n'était pas dans son état naturel.

Elle avait essayé de manger aussi un peu, mais cela avait été impossible, le morceau n'avait pu passer.

—Maman, lui dit Georges, prêt à pleurer, pourquoi ne manges-tu pas ?

—Je n'ai pas faim, mon chéri, répondit-elle.

Cependant Marianne lui ayant fait du thé, elle parvint à en boire une petite tasse.

Le repas des enfants terminé, elle les envoya jouer dans le jardin auprès de Mme Verdret.

Elle rentra dans le salon. Sa lettre presque entièrement écrite, l'encre et la plume étaient toujours là, sur le guéridon. Elle prit les feuilles couvertes de son écriture, y attacha longuement son regard.

—A quoi bon leur dire toutes ces choses ? murmura-t-elle d'une voix creuse. Et puis envoyer cette lettre est maintenant inutile.

Comme prise d'un nouvel accès de désespoir, elle froissa le papier entre ses mains fébriles et le glissa dans la poche de sa robe.

Elle avait dans la gorge des sanglots qui l'étranglaient, l'empêchaient de respirer ; elle aurait voulu pleurer, cela l'aurait sans doute soulagée, mais elle ne pouvait pas. Ce sont presque toujours les plus grandes douleurs qui sont sans larmes. Ses yeux restaient secs, effarés, et avaient cet éclat de mauvais augure qui précède certaines agonies.

Elle se jeta dans un fauteuil et essaya de donner une forme nette au projet qu'elle avait conçu ; mais elle retrouva dans sa tête le même désordre qu'avant le déjeuner, tout y était dans une épouvantable confusion. Et de nouveau elle eut peur de perdre la raison. Et elle pensait malgré elle à Mme de Brogniès, cette femme fatale, qu'il

lui semblait voir enchaînée dans un cabanon d'une maison d'aliénés.

Jusque vers quatre heures, elle resta comme clouée sur son fauteuil, gardant une immobilité effrayante et dans un état de prostration et de torpeur non moins effrayant.

Elle se ranima en entendant les voix de ses enfants qui venaient demander leur goûter à Marianne, sans oublier la tartine à Miro.

Ils demandèrent où était leur mère et pourquoi elle ne venait pas avec eux au jardin.

—Votre maman se repose, répondit Marianne, il ne faut pas la déranger.

La domestique était bien triste en disant cela ; cependant elle ne savait pas dans quel pitoyable état se trouvait sa maîtresse. Dans la matinée elle avait vu écrire la comtesse et elle pensait qu'elle écrivait encore.

Les enfants s'éloignèrent, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit.

Paule, qui avait un instant prêté l'oreille, n'entendit plus rien. Alors elle se dressa debout, sombre, farouche.

—Il le faut, il le faut, prononça-t-elle sourdement.

Elle avait définitivement pris une résolution désespérée. Elle parut retrouver subitement toute son énergie, probablement par suite d'une nouvelle irritation du système nerveux.

Elle rentra dans sa chambre et dans celle de ses enfants et avec une vivacité étonnante, une sorte de fureur, vida les armoires, les tiroirs des commodes et remplit trois grandes malles de tout ce qui appartenait à ses enfants, de son linge et de ses effets d'habillement, robes, manteaux, costumes déjà vieux et passés de mode, qui rappelaient le temps où elle se figurait qu'elle était heureuse, où elle ne pensait guère que le malheur pût jamais l'atteindre.

Elle rangea les malles contre la muraille et avec intention, sans doute, ne les ferma point.

Ce que venait de faire la comtesse était bien les préparatifs d'un départ précipité ; mais à la façon dont elle avait résolu de se mettre en route et de voyager, elle devait abandonner ses bagages.

A cinq heures et demie, les enfants remontèrent. Paule resta avec eux dans la salle à manger jusqu'à l'heure du dîner. Elle les encouragea à faire un bon repas et elle-même parvint à manger suffisamment pour ne pas avoir à redouter une faiblesse causée par la faim.

Tout de suite après le dîner, la comtesse mena les enfants dans leur chambre, leur fit dire la prière du soir qu'elle leur avait apprise, pria avec eux, puis les déshabilla et les mit au lit, les embrassant et bordant leur couverture comme d'habitude.

Les pauvres petits étaient fatigués ; ils avaient beaucoup couru dans la journée, ils ne trouvèrent pas que leur mère les couchaient plus tôt qu'à l'ordinaire.

Paule aussi avait grand besoin de prendre un peu de repos ; mais elle ne voulait pas se coucher. Dans la chambre des enfants il y avait un canapé sur lequel la mère s'étendit.

Les enfants ne tardèrent pas à s'endormir.

La comtesse entendit sonner huit heures, huit heures et demie, neuf heures. Un bruit de pas au-dessus de sa tête lui apprit que Marianne avait terminé son ouvrage et se couchait. Elle avait entendu le fermier qui marchait dans la cour et parlait à Miro après l'avoir attaché.

Tout était devenu silencieux ; le chanteur des nuits, le rossignol lui-même se taisait. Il n'y avait plus que le vent qui se faisait entendre en agitant les cimes des vieux sapins.

La lampe dont la comtesse avait baissé la mèche, ne jetait plus dans la chambre qu'une faible lueur.

A dix heures Paule dormait. Le sommeil l'avait vaincue. Mais ce fut un sommeil agité, tourmenté par d'incessants cauchemars et augmentant la fièvre au lieu de la calmer.

Soudain, sentant comme un poids très lourd sur sa poitrine, elle se réveilla en sursaut, bondit sur ses jambes et promena autour d'elle ses yeux hagards. Elle venait de rêver que M. de Miray avait le pied sur sa poitrine et l'écrasait. Ce n'était qu'un cauchemar succédant à d'autres

également horribles ; mais elle était haletante, moite de sueur et fortement oppressée.

Elle releva l'abat-jour de la lampe, haussa la mèche, fit remonter l'huile, et alla voir l'heure à la pendule de sa chambre. Une heure était sonnée.

— Oh ! je n'aurais pas dû dormir ! murmura-t-elle. Verdret se lève toujours entre deux et trois heures pour donner à manger à ses chevaux, et je ne veux pas qu'il me voie partir.

Les deux enfants dormaient comme des bienheureux, à poings fermés. Doucement, avec des baisers, elle les réveilla. Ils se frottaient les yeux, et les deux têtes lourdes de sommeil retombaient sur l'oreiller. La mère les embrassa encore ; elle avait de l'eau sucrée dans un verre, elle les fit boire. Enfin, au bout d'un instant, ils furent complètement réveillés.

Sans perdre une minute, la comtesse les habilla, le plus chaudement qu'elle put ; elle avait dans sa chambre, tout prêt, son petit sac de voyage, elle le mit à son bras, puis prit Edouard par la main, qui donna son autre main à son frère.

— Venez, mes chéris, dit-elle, marchons doucement et ne parlez pas.

Ils sortirent sans bruit du pavillon. Mais Miro avait l'oreille fine, le sommeil léger ; il fit entendre un grognement sourd, puis un aboiement sonore. La comtesse tressaillit. Mais le chien n'aboya plus, ayant déjà senti que c'étaient sa maîtresse et ses jeunes maîtres. Il s'élança hors de sa niche et fit des bonds terribles qui auraient pu rompre sa chaîne, si elle n'eût pas été d'une solidité à toute épreuve. Les enfants voulaient aller près de leur bon ami Miro pour lui faire une caresse avant de partir ; mais Paule les empêcha et les entraîna rapidement vers la porte de sortie, qui n'était jamais autrement fermée qu'au loquet.

La comtesse et ses enfants furent bientôt hors de la ferme, et vingt minutes plus tard j'en se trouvaient en rase campagne, au milieu des champs cultivés et sur un chemin raboteux, étroit, aux ornières profondes, que Paule ne con-

naissait pas. Où ce chemin dont la pente était assez raide allait-il la conduire ? Elle l'ignorait, elle ne pouvait pas le savoir. Mais que lui importaient les étapes du moment qu'elle s'enfuyait des Bergères où elle avait senti que ses enfants et elle n'étaient plus en sûreté.

Elle n'avait ni peur des ténèbres qui l'environnaient, ni de ces noirs et terribles fantômes que les âmes faibles croient voir se dresser menaçants dans la nuit, ni de l'inconnu qui s'ouvrait devant elle.

—Que Dieu me conduise, disait-elle.

Elle pouvait se trouver en face de quelque bête dangereuse, en face d'un loup, par exemple ; mais pour elle, le plus hideux reptile, le plus féroce carnassier était moins à redouter que M. de Miray.

Et elle marchait aussi vite que les petites jambes d'Edouard et de Georges le permettaient.

Elle s'était écartée de la route qui conduisait à Grenoble et de celle qui menait à Saint-Marcellin, et cela volontairement. Elle craignait que M. de Miray se mît à sa poursuite et elle voulait échapper à toutes les recherches. Pour cela, elle était bien décidée à se tenir à distance des villes et même des villages autant que possible. Elle se serait enfoncée dans un désert si un désert se fût trouvé devant elle.

A un moment où elle s'était arrêtée pour que ses enfants se reposassent, elle leur avait dit :

—Les hommes sont méchants, nous les fuyons ; nous rencontrerons sans doute sur notre chemin, et s'ils nous demandent qui nous sommes, nous ne leur répondrons pas. Personne ne doit savoir que la comtesse de Verdraine et ses enfants sont sans asile, et s'il nous faut implorer la charité, tendre la main pour recevoir un morceau de pain, nous le ferons avec moins de honte.

Georges et Edouard avait répondu :

—Oui, maman.

Pauvre comtesse Paule ! Elle est loin encore du sommet de son calvaire, elle n'est pas encore à la fin de ses souffrances.

Mais il arrive un moment où Dieu dit :

—C'est assez !

Marche, Paule, marche ! Tu l'as dit : il faut que ta destinée s'accomplisse ! Marche ! la Providence veille sur les malheureux, sur les mères et les enfants.

.....

Quand M. de Miray arriva à la ferme, à peu près à la même heure que la veille, il trouva Marianne en larmes et Verdret et sa femme dans la consternation.

Il devint blême de fureur en apprenant que la comtesse et ses enfants avaient disparu.

—Ils sont partis à pied, monsieur, dit Marianne en sanglotant.

—Depuis longtemps ?

—La nuit dernière.

—Comment, elle est partie la nuit avec ses enfants, et vous ne l'avez pas retenue ?

—Mais nous ne savions rien, monsieur, répondit le fermier, c'est seulement ce matin, à huit heures, que nous avons appris la chose quand nous avons entendu Marianne appeler à grands cris sa maîtresse et les deux petits.

—Partie, partie, murmura de Miray ; quelle route a-t-elle prise ? Peut-être n'est-elle pas loin encore ?

—Dame, fit Verdret, des enfants ne marchent pas comme des hommes et leurs jambes sont lassées ; malgré cela, ils doivent avoir fait déjà un bon bout de chemin, car c'est à deux heures du matin qu'ils sont partis.

—Comment le savez-vous ?

—Miro a aboyé.

—Ah ! le chien ! Mais où est-il ? Est-ce que la comtesse a emmené Miro ?

—Non, monsieur. Miro était encore à l'attache ce matin à dix heures. Pauvre Miro, je ne pensais pas à lui... Et il faisait un vacarme... Je l'ai détaché et aussitôt il a pris la clef des champs.

—Il court après elle.

—Oh ! ça, monsieur, c'est sûr.

—Ainsi, reprit de Miray, elle n'a rien emporté ?

—Rien, monsieur, rien, répondit Marianne ; pourtant,

hier soir, sans que je me sois doutée de rien, elle avait fait ses malles.

—Ah !

—Et les malles sont dans la chambre.

—Ceci indique qu'elle a l'intention de faire prendre son linge et ses effets par un messenger quelconque. Seulement je vous préviens que les malles doivent rester où elles sont jusqu'à nouvel ordre ; elles ne sortiront point du pavillon sans ma permission.

M. de Miray était venu à cheval. Il se remit en selle, et pensant avec raison que la fugitive ne s'était pas dirigée vers Grenoble, il piqua des deux et se lança à fond de train sur la route de Saint-Marcellin.

Au premier village il s'arrêta et demanda si l'on n'avait pas vu passer une femme avec deux enfants. On lui répondit non.

Au deuxième et au troisième village, il fit les mêmes questions qui eurent la même réponse.

—Diable, fit-il en tordant rageusement sa moustache, est-ce qu'elle m'échapperait ? Oh ! nous verrons cela... Il faudra bien que je la retrouve !

—Jugeant inutile d'aller jusqu'à Saint-Marcellin, il tourna bride et reprit le chemin des Bergères.

XXXVII

LA VENGERESSE

On avait fait savoir au père Rouget tous les malheurs arrivés à Paule. Il se consulta avec Etienne et ils résolurent tous deux d'aller à son secours. Le lendemain ils étaient partis, en route ils rencontrèrent Mercédès d'Argelias, surnommée la danseuse. Pierre Rouget lui raconta que sa petite-fille Paule Pérard, qu'elle avait connue jadis, avait épousé le comte de Verdraine. La danseuse avait bondi sur ses jambes comme poussée par un ressort et, frémissante, elle regardait Pierre Rouget avec effarement.

—Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ! exclama-t-elle d'une voix étranglée et en devenant pâle comme un clerge, Paule Pérard est la comtesse de Verdraine !

Elle s'arrêta pour respirer avec force, car elle était haletante et suffoquait.

Au bout d'un instant, elle parvint à maîtriser son émotion. Alors, après avoir passé à plusieurs reprises sa main sur son front :

—Malheureuse, malheureuse que je suis ! prononça-t-elle d'une voix sourde et vibrante, qu'ai-je fait ? Je croyais être un agent de la Providence, je croyais que Dieu m'avait

donné une mission de vengeance et qu'il était avec moi ! Oui, je croyais cela et je me trompais !... Oui, je croyais que le Dieu de justice, qui châtie les misérables, les infâmes, m'avait substituée à sa providence !

Ah ! ah ! ah ! continua-t-elle avec une sorte de frénésie sauvage, je croyais cela et je n'étais qu'un noir démon sorti de l'enfer !... Paule Pérard, la petite-fille de Pierre Rouget ! C'est à elle et à ses enfants que j'ai arraché le pain des mains !

Malheureuse, malheureuse que je suis !

Ah ! ma mère, ayez pitié de moi, ne maudissez pas votre fille !

Elle tenait son front courbé, comme écrasée.

Soudain elle se redressa brusquement, le regard sombre, et se rapprocha du vieillard qui la regardait avec effroi.

— Monsieur Pierre Rouget, dit-elle, que pensez-vous de moi ?

— A mon âge, mademoiselle Flora, on est indulgent ; je pense que vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer, que vous êtes plus malheureuse que coupable.

— Merci, monsieur Pierre Rouget. On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais l'amante du comte de Verdraine ?

— On me l'a dit.

— Eh bien, on vous a trompé, c'est faux, malgré les apparences, et bien que tout le monde soit autorisé à le croire. Non, le comte de Verdraine n'est pas mon amant... au moins je n'ai pas cela à me reprocher envers l'épouse lâchement abandonnée.

Après une pause, elle continua :

— Je ne suis qu'une danseuse, une fille de théâtre, monsieur, comme je n'étais autrefois, lorsque vous m'avez vue à Saint-Armand, qu'une pauvre petite gitana. Oh ! je sais bien ce que l'on pense, tout ce que l'on peut penser et dire d'une jeune fille faisant partie d'une troupe de saltimbanques, d'une jeune fille qui se montre demi-nue sur les planches d'un théâtre ; on ne croit guère à la vertu des femmes de théâtre et l'on ne fait pas grand cas de leur moralité. Eh bien, l'on nous juge souvent avec trop de légèreté, avec trop de sévérité.

Monsieur Pierre Rouget, sur la mémoire vénérée d'Inès Ramon, ma mère, je vous jure que je n'ai jamais eu d'amants ! Pourquoi cela ? Ah ! pourquoi ? D'abord parce que je n'ai jamais aimé et que je ne suis pas une femme capable de me vendre : j'aimerais mieux mourir, me tuer de mes propres mains plutôt que de souiller ma conscience et de perdre l'estime de moi-même.

Je suis d'une noble race, monsieur, et je tiens à garder intacte en moi la noble fierté de ma race !

Je ne pourrais aimer qu'un homme qui m'aimerait pour moi-même et qui trouverait que je vaudrais assez pour qu'il m'épousât. A celui-là, monsieur, dont je serais la femme, je me donnerais toute entière !

Ce n'est point parmi les gens titrés, les riches financiers, les millionnaires que je voudrais le trouver cet homme.

J'ai gardé de Saint-Armand plus d'un souvenir, entre autres celui d'un grand et beau jeune homme qui était alors fortement épris de la belle Paule et à qui j'ai adressé quelques paroles encourageantes. Eh bien, monsieur Pierre Rouget, celui que je voudrais aimer serait un homme qui ressemblerait par le cœur à ce jeune paysan de Saint-Armand-les-Vignes que votre petite-fille a dédaigné.

Le vieillard baissa tristement la tête.

— Oh ! la malheureuse Paule, poursuivit la danseuse, elle a passé à côté du bonheur sans le voir, elle a repoussé celui qui l'aimait sincèrement, uniquement, dont la vie n'aurait eu qu'un but : la rendre heureuse ; et pour épouser qui ? Le comte de Verdraine, un misérable !

Pierre Rouget poussa un long soupir.

Hélas ! les paroles de Flora étaient comme une griffe de fer labourant la plaie saignante de son cœur.

La jeune fille reprit :

— Mais laissons les choses du passé et parlons du présent. Vous êtes venu à Paris afin de me demander grâce pour la comtesse de Verdraine et ses deux fils, c'est-à-dire pour me crier : Rendez son mari à ma petite-fille et aux deux enfants leur père, et si le comte de Verdraine ne

veut pas revenir à ceux qu'il a abandonnés, ne les ruinez pas, faites qu'il leur reste au moins un morceau de pain. Est-ce bien cela, monsieur Rouget, ai-je deviné votre pensée ?

—Oui, oui, oui !

—Malheureusement, hélas ! vous êtes venu trop tard ou, si vous aimez mieux, il eût fallu que j'apprisse plus tôt que la comtesse de Verdraine était votre fille ; aujourd'hui mon acte de vengeance est accompli, et, si je reçois encore le comte de Verdraine, c'est qu'après l'avoir frappé avec fureur, inexorablement, j'ai trouvé que j'étais peut-être allée trop loin, et je me suis sentie prise d'une espèce de sentiment de pitié pour lui.

Je l'ai fait souffrir cruellement, horriblement, comme il avait fait souffrir les autres, plus peut-être, et du même mal. Il avait déjà fortement ébréché sa fortune, mais il était riche encore et j'ai entrepris de le ruiner.

—On m'a dit qu'il avait dépensé pour vous au moins un million.

—C'est fort exagéré, monsieur Rouget, car le comte dépensait d'un autre côté des sommes énormes ; enfin, je crois bien que depuis un an le million a été englouti.

—Mais il n'est pas encore ruiné !

—Je ne puis vous laisser cette illusion ; le comte est absolument ruiné ; tout ce qu'il possédait vient d'être vendu par suite des saisies opérées par ses créanciers, et il ne lui reste rien, rien.

—Ainsi, plus rien à faire ?

—Hélas ! oui.

—Ma pauvre Paule ! mes pauvres petits-fils ! gémit le vieillard.

—Je les plains, murmura la jeune femme.

—Mais pourquoi la danseuse Flora, qui est toujours Mercédès d'Argélias, la fille d'Inès Ramon, a-t-elle commis cette abominable action ? s'écria le vieillard avec véhémence et les yeux étincelants.

—Pour venger ma sœur, Dolorès d'Argélias ! répondit Mercédès d'une voix creuse.

—Ah ! fit lentement Pierre Rouget, c'est votre sœur que vous avez vengée ?

—Oui, ma sœur, qui était douce, bonne, aimante, et que j'aimais comme on doit aimer une sœur aînée. Je n'ai pas cherché le comte de Verdraine, continua Mercédès d'une voix plus forte, c'est lui qui est venu à moi. La sombre fatalité l'a poussé vers Flora la danseuse ; il m'a été présenté par un de ses amis qu'il avait instamment prié de faire cela pour lui ; je l'avais vu déjà une ou deux fois, mais dans la rue s'attachant à mes pas, et sans savoir qui il était.

Quand l'ami qui me le présentait prononça son nom, je ne sais quelle espèce de terrible fureur gronda aussitôt en moi, sourdement, au souvenir de ma sœur et de son malheur ; ce fut comme un souffle puissant de haine qui pénétra tout mon être ; faisant passer dans mon âme toutes les ardeurs de la vengeance.

M. de Verdraine voulait gagner mon cœur, il se l'était juré à lui-même, et la passion insensée que je lui avais inspirée m'a trop facilement aidée dans mon œuvre de vengeance.

—Le malheureux avait donc fait bien du mal à votre sœur ? demanda le vieillard.

—Il l'a tuée !

—Tuée ?

—Oui, tuée, monsieur.

—La fille d'Inès Ramon a vengé sa sœur, je n'ai rien à redire à cela ; moi, je suis pour la justice, il faut que les méchants, les coupables soient punis.

Mais quand le châtimement infligé au coupable atteint les innocents, je dis que ce n'est plus la justice et je m'indigne. Mercédès, Mercédès, vous ne saviez pas que la comtesse de Verdraine était la petite-fille de Pierre Rouget, l'ancien soldat du Trocadéro ; mais vous n'ignoriez pas qu'il y avait une comtesse de Verdraine, abandonnée par son mari et mère de deux enfants. Oh ! Mercédès, n'avez-vous donc pas pensé à ces innocents, à ces malheureux dont vous faisiez des victimes ?

—Si, monsieur Rouget, si, j'ai plus d'une fois pensé à

eux, et si le comte de Verdraine y avait aussi pensé, lui, s'il eût eu des regrets de les avoir abandonnés, s'il eût manifesté seulement l'intention de retourner près de sa femme et de ses fils, j'aurais eu pitié de lui... Mais chez cet homme, qui n'a conscience d'aucun de ses devoirs, chez cet homme gangrené, égoïste, débauché, privé de sens moral, je n'ai rien trouvé, rien, pas un seul sentiment honnête, et il n'a pu m'inspirer que le mépris et le dégoût.

Et je ne me suis pas arrêtée : mon œuvre était commencée, je l'ai poursuivie ; quand on veut jouer le rôle de la Providence pour châtier un criminel, il faut se faire un cœur de bronze et se rendre inaccessible à la pitié, car si l'on s'apitoyait sur les innocents qui peuvent être frappés du même coup que le coupable, on ne pourrait jamais être un vengeur !

Peut-être suis-je allée plus loin que je ne l'aurais voulu, peut-être ai-je frappé trop fort ?... ceci est entre Dieu et ma conscience...

J'ai vengé Dolorès, j'ai vengé ma sœur !

Si j'ai dépassé le but, je demanderai pardon à Dieu, et Dieu, qui connaît mes intentions, Dieu me pardonnera !.. Je sais ce que je dois faire pour obtenir le pardon !

Elle avait prononcé ces dernières paroles, superbe d'animation, d'énergie, le visage resplendissant et ayant le front comme une auréole.

Le père Rouget baissa tristement la tête.

— Tout est fini, murmura-t-il ; mon Dieu, que vont devenir la mère et les enfants ?

La danseuse eut un mystérieux sourire.

Mélie, assise dans un coin de la chambre, pleurait silencieusement.

Le vieillard qui pleurait, tenant sa tête baissée, se redressa.

— Oui, dit-il, c'est Dieu qui, en se servant de vous, a châtié le misérable... Oh ! quel monstre que cet homme !

Il resta un instant les yeux et la pensée au ciel, l'implorant sans doute en faveur des abandonnés, puis ramenant son regard sur la danseuse, il reprit :

—Je n'ai plus rien à dire à la fille d'Inès Ramon, plus rien à lui demander ; j'ai fait un voyage inutile.

—Non, répliqua vivement Mercédès, non, vous n'avez pas fait un voyage inutile et avant qu'il soit longtemps vous en aurez la preuve.

Elle s'approcha de la table et mit dans sa poche les quatre écrins.

—Je reprends ces bijoux, dit-elle, qui ne peuvent plus être un présent de Flora la danseuse à la comtesse de Verdraine. Mais, monsieur, au nom de ma mère, je vous prie de garder la petite somme contenue dans ces deux bourses, car vous en aurez grand besoin.... Oh ! acceptez, monsieur, vous le pouvez sans rougir et vous pourrez vous servir de cet argent sans honte ; il ne provient pas des largesses de M. de Verdraine, il est à moi, bien à moi, je l'ai gagné.

Après un silence elle continua :

—Vous ne quitterez pas Paris avant trois ou quatre jours, je reviendrai vous voir, et comme ces deux mille francs vous seraient insuffisants, vous me permettez de vous en donner encore huit mille.

Avec dix mille francs, ajouta-t-elle ayant des larmes dans la voix et avec un accent de mélancolie profonde, vous défendrez à la misère de toucher à la comtesse de Verdraine et à ses enfants ; avec ces dix mille francs, les abandonnés auront du pain.

Sur ces mots elle s'élança hors de la chambre.

—Elle a agi selon sa conscience, murmura le vieillard, que Dieu lui pardonne !

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

XXXVIII

DOULOUREUSES ÉTAPES

Nous revenons à la comtesse Paule que nous avons laissée avec ses enfants sur un chemin inconnu, au milieu de la nuit, allant droit devant elle, à la grâce de Dieu.

Georges marchait bien, il avait de bonnes petites jambes ; quant à Edouard, de deux ans moins âgé que son frère, et bien qu'il fût également robuste et plein de santé, il ne pouvait avoir que la force de son âge ; aussi la mère était-elle obligée souvent de le porter dans ses bras.

De temps à autre, d'ailleurs, tous trois se reposaient.

Quand il fit grand jour et qu'ils virent le soleil paraître à l'horizon au-dessus des gaands pins qui couronnaient la montagne, les enfants étaient harassés, et Paule elle-même se sentait exténuée.

Tous trois s'assirent sur le bord d'un fossé, dans l'herbe, et bientôt les enfants s'endormirent tête contre tête sur les genoux de leur mère. Quand ils se réveillèrent, au bout de deux heures, ils se frottèrent les yeux, puis tendirent en souriant leurs petits bras à la comtesse, ce qui voulait dire :

Embrassons-nous.

Paule les embrassa et leur dit :

— Vous avez bien dormi, vous sentez-vous reposés ?

— Oui, maman.

La comtesse n'avait pas dormi, elle ; elle avait veillé sur le sommeil de ses enfants, éloignant les mouches et autres insectes qui les auraient tourmentés.

Les deux petits avaient faim, avaient soif.

—Maman, j'ai faim, j'ai soif, dit Georges.

—Maman, j'ai faim, j'ai soif, répéta Edouard.

Paule avait dans son sac de voyage du pain, de la viande, des œufs durs, du fromage, une bouteille de vin et un verre. Elle fit manger et boire les garçonnets et mangea aussi. Au fond du fossé coulait une eau fraîche et limpide ; pour ménager le vin, tous trois burent de cette eau légèrement rougie.

—Me voilà, avec mes enfants, errante comme une vagabonde, se disait Paule.

Et elle faisait de douloureuses réflexions sur son étrange destinée.

Toujours elle se demandait ce qu'elle allait devenir et surtout ce qu'allaient devenir ses enfants. Elle avait un peu d'argent ; mais tout en l'épargnant autant que possible, aurait-elle assez pour le long et pénible voyage qu'elle avait à faire ? Et si elle n'avait pas assez, il lui faudrait pourtant trouver le moyen de nourrir ses enfants ! Et ce moyen était unique : il faudrait tendre la main, mendier.

Oh ! la comtesse de Verdraine mendiante ! Oh ! les petits-fils du marquis de Verdraine et de la baronne de Bressac mendiants ! Elle se sentait frémir de honte.

Ils étaient loin des Bergères ; mais où allaient-ils aller maintenant ? Elle ne pouvait faire marcher ses enfants constamment ; il fallait au moins qu'ils se reposassent la nuit. Où passeraient-ils la nuit suivante ? Si elle ne trouvait pas une auberge, oserait-elle demander un asile dans la grange ou le grenier d'une chaumière ?

La malheureuse s'imaginait qu'elle ne rencontrerait que des cœurs durs, sans pitié, qu'elle serait repoussée de partout comme une pestiférée, comme une maudite... Alors, c'était pour elle et ses enfants la misère dans tout ce qu'elle a de plus horrible, la faim avec ses tortures, les nuits sans abri dans les champs ou les bois, par le vent, par la pluie, sous les orages.

Voilà donc où avait abouti cette brillante destinée qui lui avait été promise.

—Oh ! ma mère ! oh ! mon père ! s'écria-t-elle avec angoisse, saisie d'un subit et profond découragement.

Georges et Edouard paraissaient ne plus se ressentir de la fatigue de la marche, car ils couraient dans le pré, cueillant des marguerites et des renoncules dont ils faisaient chacun un bouquet pour leur mère.

—C'est pour maman, c'est pour maman, disaient-ils.

—Chers petits ! soupira Paule.

Un bruit de grelots la fit tressaillir et elle releva la tête.

C'était, sur la route, venant de son côté, une solide carriole de paysan traînée par un cheval vigoureux. La voiture était loin encore, et cependant, mêlées à la sonnerie des grelots, de joyeux éclats de rire arrivaient aux oreilles de la comtesse.

—Je me sens découragée, murmura-t-elle, mais je ne dois pas me laisser abattre ; sous peine de faillir à mon devoir, il faut que je sois forte, il le faut pour mes enfants !

La carriole n'était plus qu'à quelques pas ; quatre personnes, dont deux enfants, s'y tenaient un peu serrées. Les enfants, un petit garçon de cinq à six ans, et une fillette qui pouvait avoir quatre ans, étaient assis sur la banquette entre un homme et une femme, le père et la mère sans doute.

L'homme était un paysan dans la force de l'âge, à la figure réjouie, heureuse ; la femme, jeune encore, avait le teint hâlé, mais ses yeux brillaient d'un vif éclat en regardant son mari et ses enfants, et tout en elle respirait la joie et disait qu'elle ne changerait pas son bonheur contre celui d'une reine.

Ils passèrent, et pendant un long instant la comtesse les suivit des yeux. Elle pensait à Étienne et à ce qu'elle aurait pu être ; au bonheur pareil à celui de cette villageoise qu'elle avait dédaigné. Et avec plus de violence que jamais, elle sentit le regret la mordre au cœur.

Ils avaient un père, ces enfants qui venaient de passer, et les siens n'en avaient pas !

—Oh ! ses enfants ! C'était, plus encore que tout le reste,

leur destinée qui l'effrayait. Ah ! s'il n'eût fallu que mourir pour les préserver des douleurs de la vie, pour qu'ils fussent à l'abri de l'adversité, comme elle eût fait avec joie le sacrifice de sa triste existence !

Si peu croyant que l'on soit, quand le malheur s'abat sur nous, c'est toujours à la prière qu'on a recours, c'est Dieu qu'on appelle à son aide ; et celui qui a blasphémé aux jours prospères, devient humble et suppliant aux heures mauvaises.

La comtesse Paule n'était point dans ce cas ; mais elle avait à demander à Dieu de lui donner la force et de ne pas l'abandonner. Elle pria et fit prier ses enfants avec elle.

Après, l'âme un peu réconfortée, elle se remit en route.

A midi, on déjeuna assez convenablement dans une auberge, où l'on se reposa deux heures. Là, Paule demanda dans quelle direction se trouvait la ville de Dijon.

— Oh ! lui répondit-on, la ville de Dijon, c'est loin, c'est bien loin d'ici.

Toutefois, on lui indiqua un point de la rose des vents en lui disant :

— Dijon est là.

Elle remercia et, quand elle sortit de l'auberge, elle prit le chemin qui se dirigeait le plus directement vers le point qu'on lui avait indiqué.

Le soir, nos fugitifs s'arrêtèrent dans un village où la mère eut le bonheur de trouver un lit pour elle et ses enfants.

Le lendemain et les trois jours qui suivirent, ce furent les mêmes fatigues, toujours augmentées des fatigues de la veille, les mêmes inquiétudes, les mêmes tourments. Presque constamment, Paule devait porter Edouard dont les petites jambes se gonflaient, dont les pieds mignons s'enflaient.

Ils étaient pourtant bien vaillants les pauvres petits, Georges surtout, qui comprenait déjà les douleurs de sa mère et s'efforçait de la consoler par ses caresses, renfonçant ses propres larmes pour ne pas augmenter l'affliction de la malheureuse femme.

—A Edouard, qui le regardait tristement en murmurant :

—J'ai mal !

Georges répondait :

—Ne pleure pas, petit frère, ça ferait de la peine à maman !

Et prenant un petit air brave, Georges disait, en caressant son petit frère :

—C'est fini, fini !

Parfois, cependant, le chagrin et la souffrance l'emportaient sur le courage et la résignation, et ces trois êtres que la fatalité poursuivait se jetaient dans les bras l'un de l'autre et éclataient en sanglots,

Au moins une fois chaque jour, tant elle avait peur de s'égarer ou de trop dévier de son chemin, Paule demandait à des piétons qu'elle rencontrait dans quelle direction se trouvaient Dijon et Châlon-sur-Saône. On ne pouvait pas toujours lui dire : c'est de ce côté ; mais quand on lui avait répondu : Dijon se trouve là et Châlon-sur-Saône là, elle poursuivait sa marche vers ces points vagues et lointains de l'immense horizon.

D'ailleurs les quatre points cardinaux lui servaient de boussole, et à l'aide des différentes positions du soleil pendant l'évolution diurne de la terre, elle commençait à s'orienter elle-même.

Elle était en route depuis cinq jours, et c'était à peine si l'on avait fait seize ou dix-huit lieues : pourtant les trois premiers jours on avait bien marché, bien marché. Mais maintenant, les enfants et elle-même se fatiguaient plus vite ; il fallait s'arrêter souvent pour se reposer, reprendre des forces ; elle sentait que les siennes diminuaient d'une façon inquiétante, qu'elle n'était réellement soutenue que par une espèce de fièvre.

Et elle calculait qu'il lui faudrait marcher encore pendant plus de vingt ou vingt-cinq jours pour arriver à Beaune. Était-ce possible ? N'était-ce pas à une folle entreprise qu'elle s'était laissé entraîner ?

Elle avait déjà dépensé vingt francs ; dans quelques jours il ne lui resterait pas un sou. Alors, comme elle se l'était dit, il faudrait mendier !

—C'était épouvantable ! C'était horrible !

N'importe, pour ses enfants elle tendrait la main, elle implorerait les âmes charitables ; mais si, comme elle en avait peur, on la repoussait, que ferait-elle ? Quand ses enfants lui diraient : " Maman, nous avons faim ! " serait-elle donc forcée de leur répondre en pleurant, la gorge étranglée par la douleur : " Je n'ai pas un seul morceau de pain à vous donner ? "

Quatre ou cinq fois déjà, des rouliers et des marchands forains ambulants les avaient pris en pitié, fait monter dans leur voiture et manger avec eux ; mais la pauvre femme ne pouvait pas compter qu'elle rencontrerait constamment des rouliers et des marchands complaisants et compatissants.

Et puis comme il était pénible à la comtesse de Verdraine d'avoir à répondre aux questions des uns et des autres !

—D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ?

Paule mentait, n'osant et ne voulant pas dire la vérité. Elle répondait rouge de confusion :

—Nous avons une modeste aisance ; mais un événement, un malheur inattendu nous a ruinés ; je suis veuve, mon mari m'a laissée sans ressources avec mes deux enfants ; j'ai des parents en Bourgogne, je vais près d'eux chercher un asile.

Le soir de ce cinquième jour, nos trois infortunés couchèrent sur la paille dans une grange hospitalière.

Le matin, Paule se sentit très faible, ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, elle avait des frissons ; si elle avait pu se regarder dans un miroir elle aurait été épouvantée. Elle était en proie à une fièvre ardente.

—Ce ne sera rien, se dit-elle, cela se passera.

Cependant, comme elle aurait voulu rester la journée toute entière dans cette grange, sur cette paille !

Mais comme le Juif-Errant il fallait marcher.

Elle se remit en route, tenant par la main les deux petits garçons, les traînant presque.

A midi, en se reposant pour la quatrième ou cinquième

fois, ils mangèrent le reste des provisions mises le matin dans le petit sac de voyage.

Tous trois étaient bien fatigués ; mais on était loin de toute habitation et Paule sentait la nécessité de faire une nouvelle étape et d'arriver à un village. On marcha encore pendant une heure. Tout à coup, la mère s'arrêta, ne pouvant plus avancer ; il lui sembla que ses jambes s'étaient subitement engourdies. Les enfants étaient également exténués, à bout de courage. Paule, rassemblant tout ce qui lui restait de force, prit Edouard dans ses bras, dit à Georges de s'accrocher à la jupe de sa robe, et tous trois pénétrèrent ainsi dans un bois qui bordait la route et où la pauvre mère voulait trouver pour elle et ses chers petits, deux heures de repos et de sommeil.

La comtesse se fut à peine étendue au pied d'un arbre qu'elle s'endormit profondément. Mais était-ce bien un sommeil réparateur, un sommeil naturel qui lui apportait l'oubli momentané de son malheur, la délivrait pour un instant de ses souffrances et de ses noires pensées ?

Les deux enfants n'avaient pas tardé à s'endormir aussi, aux côtés de leur mère, tenant une de ses mains.

Rien ne vint troubler la solitude que Paule avait cherchée, et quand Georges et Edouard se réveillèrent, leur mère dormait encore, et cependant le soleil avait disparu derrière les montagnes de l'occident et la nuit commençait à venir. L'atmosphère s'était rafraîchie, car un aigre vent de bise s'était mis à souffler, faisant craquer les branches tordues des vieux châtaigniers.

Edouard se rapprocha de son frère, et tous deux éprouvant la sensation du froid, se pressèrent l'un contre l'autre pour se réchauffer et aussi pour se rassurer, car il leur semblait entendre au fond du bois des bruits étranges.

Au bout d'un long instant, voyant que leur mère ne se réveillait pas, Georges l'appela :

—Maman, maman !

Elle ne fit pas un mouvement.

Les deux petits couvrirent sa figure de baisers.

Rien.

Georges l'appela plus fort, la tirant par le bras,

Il lui disait :

—Maman, voici la nuit, nous avons peur, j'entends hurler les loups, ils vont venir, maman, réveille-toi !

Toujours rien, la mère ne se réveillait pas.

Alors les deux petits se mirent à pleurer, et bientôt furent pris d'une profonde terreur.

—Au secours, au secours ! cria Georges de toutes ses forces.

Aucune voix ne répondit ; ils étaient comme au fond d'un désert. Georges aiguillonné par l'épouvante, saisit la main de son frère et l'entraîna sur la route continuant de crier au secours !

Et les voilà marchant, courant, espérant toujours qu'ils allaient rencontrer quelque voyageur.

Ne voyant personne, n'entendant rien, ils voulurent retourner près de leur mère ; mais la nuit était venue tout à fait, une nuit sombre, car le ciel s'était couvert de nuages, et en appelant : maman, maman ! les pauvres petits s'égarèrent.

Cela dura une heure, plus peut-être ; enfin n'en pouvant plus, saisis par le froid, torturés par la faim et la soif, n'ayant plus la force de faire un pas, ils tombèrent sur le chemin, en répétant d'une voix faible, lamentable :

—Maman, maman !

Personne, hélas ! personne ne vint à passer.

Le vent soufflait toujours, apportant de loin le bruit des aboiements des chiens errants. La lune et les étoiles restaient cachées dans les nuages épais. Il y avait de l'orage dans l'air.

Les enfants tremblaient et pleuraient serrés dans les bras l'un de l'autre. Après avoir crié de toutes leurs forces, ils n'osaient plus parler. Les arbres, les buissons, les nuages, tout prenait à leurs yeux des formes effrayantes. Georges, en proie lui-même à une terreur insurmontable, essayait cependant de rassurer son frère.

Une longue heure s'écoula encore.

Enfin, tout à coup, un bruit de pas sur la route attira l'attention de Georges, qui se dressa debout et aida Edouard à se relever.

Un homme attardé, qui pressait le pas pour regagner sa demeure, parut. Cet homme était un cantonnier. Les deux enfants se placèrent résolument devant lui.

— Oh ! monsieur, monsieur, dit Georges d'une voix suppliante, venez au secours de maman, venez vite ; elle est là, dans le bois ; elle ne veut pas se réveiller et nous avons bien peur !

— Tu dis, petit, que ta mère est là, dans le bois ? Où, à quel endroit ?

— Plus loin, là-bas ; oh ! venez, venez !

— Mais oui, petit, mais oui, conduis-moi.

Edouard s'était remis à pleurer, tant ses pauvres petits pieds endoloris le faisaient souffrir. Le cantonnier le prit dans ses bras et répéta s'adressant à Georges :

— Petit, conduis-moi.

Hélas ! l'enfant ne se retrouva plus. Et, d'ailleurs, comment aurait-il pu reconnaître les lieux, la nuit ? Nous l'avons dit, il s'était égaré et marchait dans une position opposée à celle qu'il aurait dû suivre.

Edouard s'était endormi, la tête sur l'épaule du brave cantonnier.

Au loin, l'orage s'annonçait par les éclairs et les sourds grondements du tonnerre.

— Voyons, mon petit homme, dit le cantonnier à Georges, avant peu la nuit va tomber et nous ne pouvons passer la nuit ici à chercher inutilement ta maman. Sans aucun doute, elle s'est réveillée et s'est rendue au village où nous allons aller et où nous la retrouverons demain, car, bien sûr, elle doit vous chercher aussi.

Cela dit, le brave homme hissa Georges sur son autre épaule et partit au pas de course.

XXXIX

LES ENFANTS PERDUS

Tout en rentrant dans sa pauvre maisonnette, le cantonnier dit à sa femme :

— Soigne ces deux enfants que j'ai trouvés sur la route.

Puis il sortit, parcourut le village demandant à toutes les personnes qu'il put voir si l'on avait entendu parler d'une femme cherchant ses deux enfants.

Et il racontait ce qui lui était arrivé sur la route.

Partout on lui répondit :

— Nous n'avons entendu parler de rien.

Il revint chez lui très inquiet.

Cédant sans hésitation aux entraînements de son cœur, le brave homme avait bien pu emporter les deux petits garçons dans sa pauvre demeure, jamais il ne pouvait les garder. Il avait un fillette qui commençait à travailler et le ménage était trop nécessaire pour pouvoir s'imposer n'importe quelle charge.

— C'est dommage, lui dit sa femme, en regardant les deux frères qui dormaient l'un contre l'autre, ils sont si gentils !

— Oui, et bien sûr, ce ne sont pas des enfants de paysans comme nous.

—Enfin, qu'est-ce que nous allons en faire ?

—Je ne sais pas, fit l'homme en se grattant le front.

—Pourtant tu ne peux pas penser à les emporter sur le grand chemin.

—Il faudra voir le maire. En attendant laissons-les dormir. Ont-ils bien mangé ?

—Comme des ogres, ils mouraient de faim.

—Bon. Il faut que demain je sois de bonne heure à mon travail. Toi, tu conduiras les deux petits chez M. le maire, il les fera parler, et l'on pourra savoir peut-être d'où ils viennent et qui ils sont.

—Et si l'on n'apprend rien ?

—Ce serait fâcheux, car il faudrait les mettre aux enfants trouvés.

—Pauvres chérubins ! Et dire que leur mère, en ce moment, les cherche et se désole.

—A moins qu'elle ne les ait perdus volontairement.

—Veux-tu te taire ; est-ce que ces choses-là arrivent ?

—Hum, hum ! Dis-moi donc un peu d'où viennent les enfants de la grande maison !

—D'abord, il y a les orphelins.

—Oui. Et les autres ?

—Est-ce que je sais, moi, est-ce que je peux dire ?.. Non, vois-tu, non, je ne peux pas admettre qu'il y ait des mères capables d'abandonner leurs enfants la nuit, sur les grandes routes, exposés à être dévorés par quelques méchantes bêtes ; jamais, jamais je ne croirai ça ! Mais regarde donc comme ils sont mignons, comme ils sont beaux malgré leur pâleur !

—C'est vrai, et j'en suis de plus convaincu, ce ne sont pas des enfants de paysans ou d'ouvriers. Vois, Jeanne, comme leur peau est fine et blanche.

En parlant ainsi, l'homme avait écarté la chemise de Georges.

—Tiens, fit la femme, qu'est-ce qu'il a là, le petit ?

—Une petite médaille, qui me paraît être d'or, une médaille de la Vierge. Regarde, l'autre a aussi la pareille médaille.

—Cela nous dit qu'ils sont baptisés et chrétiens comme nous.

A ce moment Georges s'agita en murmurant :

—Maman ! maman !

—Oh ! le cher mignon, fit la femme, il appelle sa mère. Elle se pencha sur l'enfant et l'embrassa.

Georges à demi réveillé par cette caresse, passa ses petits bras autour du cou de Jeanne et lui rendit son baiser en murmurant encore :

—Maman ! maman !

Puis il ouvrit tout à fait ses yeux qui prirent aussitôt une expression de terreur :

—Ce n'est pas maman, fit-il, mon Dieu mon Dieu

Et le pauvre petit poussa des cris déchirants qui réveillèrent son-frère.

Les larmes sont contagieuses comme le rire. Edouard se mit à crier et à pleurer aussi, en appelant sa mère.

Alors la femme se mit à dorloter, à caresser le plus petit, pendant que son mari essayait de consoler le plus grand.

—Nous irons la chercher ta maman, disait le cantonnier, et nous la trouverons. Mais dis-moi, mon petit ami, comment t'appelles-tu ?

—Georges.

—Et ton frère ?

—Il s'appelle Edouard.

—Avez-vous encore votre père ?

—Il est mort.

—Comment s'appelait-il, ton père ?

Georges se rappela la recommandation que lui avait faite sa mère de ne dire à personne qui ils étaient et répondit :

—Il s'appelait papa.

—Qu'est-ce qu'il faisait, ton papa ?

—Je ne sais pas, il était riche...

—Où demeuriez-vous ?

—Là-bas, là-bas, bien loin.

—Dans une ville ?

L'enfant secoua la tête.

—Dans un village, alors ; quel est le nom de ce village ?

—Je ne sais pas.

—Et tu ne sais pas non plus où vous alliez avec votre maman ?

—Non, je ne sais pas.

—Tout à coup, l'enfant fut pris d'un tremblement convulsif, et en se remettant à sangloter il s'écria :

—Les loups ont mangé maman dans le bois... Là, là... ils vont venir pour nous manger aussi !

Et se pressant contre le cantonnier, il ajouta :

—Monsieur, monsieur, défendez-nous ; défendez Edouard, il est si petit !

Jeanne regardait son mari avec une sorte d'effroi.

—Le pauvre enfant aura fait quelque vilain rêve, dit le cantonnier.

Il ne se trompait pas. Georges s'était endormi sous l'impression d'une épouvante indicible. Souvent il avait entendu la vieille Marianne parler des loups, et dans un horrible songe qui l'avait agité dans son sommeil, il avait vu des loups se jeter sur sa mère et la dévorer.

La vive et terrible impression de ce rêve venait de ressaisir l'enfant, et dans son esprit troublé, dans son cerveau affaibli par les fatigues, la vision était devenue pour lui une réalité.

Son désespoir était navrant ; il se tordait comme pris de convulsions, en répétant sans cesse :

—Maman, maman ! Les loups, les loups !

Jeanne ne savait plus ce qu'il fallait faire pour apaiser cette immense douleur.

Ce fut sa fille, une enfant de douze ans, qui y parvint avec de douces paroles et à force de baisers.

Le matin, comme il avait été dit, le cantonnier étant parti pour se rendre à son poste, Jeanne habilla les deux frères et les conduisit chez le maire qui savait déjà par la rumeur publique, que le cantonnier avait trouvé sur la route et amené chez lui deux jeunes enfants perdus.

Le magistrat municipal interrogea Georges dont les réponses furent à peu près les mêmes que celles faites au cantonnier et à sa femme. En somme, il ne put ou ne vou-

lut fournir aucun renseignement pouvant servir à établir son identité et celle de son frère.

Edouard ne savait que répéter en balbutiant ce que disait Georges. Et quand celui-ci s'écriait :

— Les loups ont mangé maman !

Edouard répétait en frissonnant :

— Les loups ont mangé maman !

Cependant, pressé de nouvelles questions, Georges raconta comment sa mère, son frère et lui, se trouvant très fatigués, ils étaient entrés dans le bois pour dormir ; comment son frère et lui, s'étant réveillés presque à la nuit, il leur avait été impossible de faire sortir de son sommeil leur mère, qui restait étendue sans mouvement au pied de l'arbre où elle s'était couchée ; comment enfin, épouvantés, ils avaient couru chercher du secours et s'étaient égarés, perdus dans la nuit.

Le maire avait pâli et était très agité.

Il pensait qu'elle ne dormait pas, cette mère que ses enfants n'avaient pu réveiller, mais qu'elle était morte et qu'on la retrouverait au pied de l'arbre où elle s'était couchée,

Il dit à la femme du cantonnier :

— Jeanne, jusqu'à nouvel ordre, ces pauvres petits sont confiés à vos soins ; ils ne sauraient être placés en des mains plus sûre que les vôtres. J'ajoute qu'ils ne seront pas une charge pour vous ; sur ma demande, le conseil municipal vous votera d'urgence une somme convenable à titre d'indemnité. Emmenez ces enfants, Jeanne, et momentanément soyez leur mère.

— Oui, monsieur le maire, répondit la cantonnière.

Et, ayant salué, elle prit Georges et Edouard par la main et se retira.

— Maintenant, se dit le maire, occupons-nous de la pauvre femme.

Au son de caisse, il fit appel à tous les hommes de bonne volonté de la commune qui voudraient se joindre à lui, à son adjoint et au garde-champêtre pour explorer le bois de la Feuillade afin de retrouver la mère des deux enfants perdus.

Presque tout de suite, une quarantaine d'hommes se rendirent sur la place de la mairie, indiquée comme lieu de rendez-vous et d'où l'on devait partir.

Le maire remercia ses administrés de la promptitude avec laquelle ils s'étaient mis à sa disposition et les félicita de n'avoir pas craint de quitter leur travail pour accomplir un acte d'humanité et de dévouement.

—Hélas ! messieurs, ajouta-t-il avec un accent de tristesse profonde, j'ai bien peur que ce soit un cadavre que nous allions chercher !

La troupe se mit en marche, le maire et l'adjoint en tête. Au bout d'une demi-heure on arriva à la Feuillade et l'exploration du bois commença. Les premières recherches ne durèrent pas plus de vingt minutes.

Un homme cria tout à coup :

—Par ici, par ici !

Les autres accoururent vers lui. Il était près du châtaignier sous lequel la mère et les enfants s'étaient couchés, et tenant à la main le sac de la comtesse.

—Voici ce que je viens de trouver là, dit-il, en remettant le sac au maire.

Et, continua-t-il, voyez : ces mousses piétinées, écrasées, arrachées n'indiquent-elles pas que plusieurs personnes se sont reposées à cet endroit ?

—Sans aucun doute, dit le maire, nous nous trouvons près de l'arbre dont a parlé l'aîné des deux enfants. Mais leur mère, leur mère, où est leur mère ?

Il ouvrit le sac. Il contenait une bouteille vide, un verre ; dans une moitié de feuille d'un vieux journal, un morceau de pain et un morceau de fromage durcis, puis au fond quelques sous et deux pièces d'or de vingt francs.

C'était tout. Pas un autre papier que la partie déchirée d'un journal.

—Messieurs, dit le maire, si cette trouvaille ne m'apprend point ce que je voudrais savoir, c'est-à-dire d'où viennent les deux enfants et qui ils sont, au moins elle me rassure un peu sur le sort de l'infortunée que nous cherchons. Elle n'est point morte, comme j'avais pu le sup-

poser, comme je craignais, car c'est à cette place que nous aurions trouvé son cadavre.

Elle dormait.... qui sait ? peut-être d'un sommeil léthargique. Il est vraisemblable que, en se réveillant à une heure avancée de la nuit, et en ne trouvant plus ses enfants près d'elle, saisie de terreur, d'épouvante, elle les a appelés et a couru de tous les côtés, les cherchant. Comme eux, elle s'est égarée, perdue ; et certainement, elle n'a guère songé à ce sac de voyage qui contient probablement toute sa petite fortune.

Messieurs, nos recherches ne sont point terminées, nous allons battre la Feuillade dans tous les sens et dans toute son étendue.

Alors la troupe des explorateurs se dispersa.

Pendant plus de deux heures, le bois fut vainement fouillé partout. Plus aucune trace de la mère des deux enfants. Elle avait disparu. Que pouvait-elle être devenue ?

On revint au village découragés, et le maire envoya des exprès aux maires de toutes les communes voisines pour les instruire de ce qui se passait et les prier de l'aider dans ses recherches.

Dans quinze communes il y eut une enquête locale, des recherches ordonnées. Tout fut inutile. Nul ne vint réclamer les deux frères. La mère ne put être retrouvée.

C'était à croire que la malheureuse avait été dévorée par les loups, comme le disaient ses enfants. Mais il n'y avait pas de loups dans le bois de la Feuillade.

Cependant, dès le lendemain, le maire de Charnay, — c'est au village de Charnay qu'étaient Georges et Edouard, — le maire, disons-nous, avait réuni d'urgence le conseil municipal.

Le curé fut également appelé par le maire et prié de donner son avis sur l'événement et sur ce qu'il y avait à faire. Tout naturellement, car il en est toujours ainsi, les avis furent différents.

Les uns voulaient qu'on envoyât les deux enfants à Lyon pour être admis à l'hospice des Enfants-Trouvés.

A cela le maire répondit qu'on aurait tort de trop se ha-

ter qu'il fallait attendre au moins quelques jours et qu'on eût perdu tout espoir de retrouver la mère des enfants.

D'autres pensèrent que la commune devait adopter les orphelins et les faire élever à ses frais.

— Ils sont très intelligents ; qui sait s'ils ne nous feraient pas honneur un jour, s'ils ne deviendraient pas des hommes remarquables, peut-être des hommes célèbres.

— Mais, fit observer le maire, nous ne pouvons rien faire sans l'autorisation du préfet.

— Et puis, ajoutèrent les esprits pratiques, quand la commune a déjà de lourdes charges, quand elle a tant à faire pour ses chemins, pour ses écoles, quand elle a tant de pauvres à secourir et qu'elle ne peut pas toujours garantir de la misère, serait-il juste qu'elle grevât son budget au profit d'enfants étrangers ? D'ailleurs, la mère n'était pas morte et rien ne prouvait que le père le fût, car on ne pouvait s'en rapporter au dire du petit Georges.

On discuta alors une proposition.

Les deux enfants seraient placés dans un pensionnat tenu par des religieux, à quelques kilomètres de Charnay. Le curé se faisait fort d'obtenir pour le plus jeune une bourse entière, une demi-bourse pour l'aîné ; la commune ferait le reste.

— A combien se monte le prix de la pension ? demanda le maire.

— A quatre cents francs par an.

— Ce serait donc deux cents francs à donner.

— Deux cents francs, jamais, jamais ! exclamèrent plusieurs conseillers.

— En effet, monsieur l'abbé, dit le maire, la commune n'est pas assez riche pour pouvoir faire ce sacrifice.

— Hélas ! je ne peux pas faire plus que ce que promets.

— Oui, monsieur le curé ; mais ce que la commune ne peut pas faire, le maire le peut. Je donnerai les deux cents francs.

— Ah ! vous êtes toujours le même, monsieur le maire.

— Et vous donc, monsieur le curé.

— Moi, c'est mon devoir.

— Et moi, c'est mon plaisir et celui de ma femme.

—Madame et vous, monsieur le maire, vous êtes deux grands cœurs. Ah ! il serait à désirer qu'il y eût dans chaque commune de France, même désintéressement, même dévouement.

—Combien vous faut-il de temps pour négocier votre affaire avec le directeur du pensionnat ?

—Mais au moins une huitaine, il faut en référer à l'évêché qui subventionne l'établissement.

—Mettons quinze jours, monsieur le curé ; il n'y a pas Dieu merci, péril en la demeure ; les enfants sont bien chez le cantonnier et Jeanne aura pour eux les soins d'une mère ; ma femme est allée les voir hier et ce matin, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne manqueront de rien.

Comme on le voit, le maire de Charnay était un brave et excellent homme. Il avait accepté la proposition du curé mais il espérait encore que les enfants perdus ne seraient point placés chez les religieux.

—Non, se disait-il, il est impossible que les deux pauvres petits ne soient pas réclamés d'ici quinze jours.

XXXX

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Le père Rouget avait demandé à Etienne Denizot de se rendre auprès de la comtesse dans le but de la secourir au milieu de sa misère. Lorsque le jeune homme arriva à la résidence de Paula, on lui répondit qu'elle était partie. La tristesse dans l'âme, il résolut de s'en retourner ; le hasard le fit passer par Charnay où il trouva les deux petits enfants de la comtesse. Ceux-ci lui racontèrent comment ils avaient perdu leur mère qu'on croyait morte dans le bois où les enfants s'étaient perdus.

Les gens du village firent toutes les recherches possibles mais vainement.

Qu'était donc devenue la comtesse Paule ?

Comment avait-elle disparue ?

Pour répondre à ces deux questions, disons tout de suite que ce que le maire de Charnay avait raconté était la vérité.

Et maintenant nous allons raconter ce qui s'était passé.

Il pouvait être dix heures et demie ; les éclairs incendiaient le ciel, la foudre grondait, la pluie tombait à verse. Dans le bois sous le châtaignier, la comtesse de Verdraine dormait toujours, plongée dans ce sommeil profond, étrange dont ses enfants n'avaient pu la faire sortir, sommeil qui n'était pas sans analogie avec la léthargie.

Cependant après avoir été d'abord garantie de la pluie par l'épais feuillage de l'arbre, l'eau finit par traverser l'abri de verdure en dégouttant des feuilles secouées par le vent ; elle tombait sur la dormeuse comme versée par un arrosoir.

Alors la comtesse se réveilla, mouillée partout, trempée, ruisselante. Elle ouvrit les yeux, regarda et ne vit rien dans l'obscurité profonde. A ses oreilles n'arriva que le bruit du vent soufflant dans les arbres et le craquement des branches.

— Mon Dieu ! où suis-je, mais où suis-je donc ! murmura-t-elle.

Péniblement, elle se dressa debout et immobile, les deux mains appuyée sur son front, elle chercha à resaisir sa pensée, à reprendre ses esprits ; cela dura quelques instants. Tout à coup la mémoire lui revint et elle poussa un cri terrible. Elle se rappelait qu'elle et ses enfants étaient entrés dans le bois pour se reposer, que tous trois s'étaient couchés et qu'elle s'était endormie, sans doute sous cet arbre au pied duquel elle se trouvait, le dos appuyé au tronc.

— Georges, Edouard, mes enfants, où êtes-vous ? cria-t-elle.

Ne recevant pas de réponse, elle se sentit frissonner.

Mais ses enfants devaient être près d'elle, endormis sans doute.

Elle se courba et des pieds et des mains elle chercha à tâtons. Rien. Alors elle se redressa saisie d'épouvante et poussa un second cri d'angoisse plus terrible, plus effrayant que le premier.

De toutes les forces qu'elle avait encore, elle se mit à appeler :

— Georges, Edouard ! Mes enfants, mes chers petits !

Après chaque appel elle tendait l'oreille, écoutait. Mais rien ne lui répondit, rien que le sifflement lugubre du vent et au loin, un bruit sourd pareil à un hurlement formidable. C'était encore le vent.

— Mon Dieu, mon Dieu ! où sont mes enfants ! gémit-elle.

Elle appela encore. Mais ce furent toujours les mêmes bruits du bois qui répondirent à sa voix.

Eperdue, folle de douleur et de désespoir, ne sachant ce qu'elle pouvait avoir à redouter pour ses enfants, elle se mit à courir à travers le bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se heurtant aux arbres, se déchirant aux branches, tombant, se relevant et ne cessant pas d'appeler :

— Georges, Edouard ! Georges, Edouard !

Et elle allait sous la pluie, glissant dans la boue, marchant en zig-zag, se traînant et s'égarant, se perdant dans la nuit comme s'étaient égarés et perdus ses enfants.

Ce n'était plus que d'une voix faible, mourante qu'elle appelait encore à de longs intervalles :

— Georges ! Edouard !

Elle arriva sur la lisière du bois, eut encore assez de force pour gravir un talus peu élevé et se trouva sur la route ; mais cette route n'était pas celle où le cantonnier avait trouvé les enfants.

La pluie ne tombait plus, l'orage s'était éloigné, il n'y avait plus que de rares éclairs et c'était au loin que le tonnerre grondait encore. Les nuages passaient rapides et de timides étoiles apparaissaient dans quelques éclaircies du ciel.

Paule était toute grelottante, glacée, jusque dans les vei-

nes ; elle ne pouvait plus articuler un mot, ni seulement faire sortir un son de sa gorge déséchée ; elle respirait à peine, et son cœur n'avait plus que de faibles battements.

Elle fit encore quelques pas, les jambes chancelantes, ayant dans la tête comme un grand vide, n'ayant plus conscience de rien, puis tout à coup s'abattit comme une masse et resta étendue de tout son long, sans mouvement.

Combien de temps resta-t-elle ainsi ? Nous ne saurions le dire ?

Le ciel s'était complètement éclairci ; sur toute l'étendue de l'immense coupole, les étoiles brillaient. La fureur des éléments s'était apaisée, le calme succédait à l'ouragan.

Il n'était pas encore une heure du matin.

Les pas lourds de plusieurs chevaux, un bruit de roues et de voitures cahottées, une forte sonnerie de clochettes et de grelots se fit entendre soudain sur la route qui, jusqu'à ce moment, avait été déserte.

Qui venait ? Qui s'avavançait vers l'endroit où la malheureuse comtesse était tombée évanouie ? Des saltimbanques, les saltimbanques dont le passage avait été signalé au maire de Charnay.

Ils avaient cinq voitures. C'était un convoi. Deux voitures très longues, traînées chacune par deux forts chevaux et bien fermées, portaient des cages de fer dans lesquelles étaient enfermés des lions, des tigres, des ours, une hyène, un jaguar, des chacals, un léopard, etc. ; il y avait jusqu'à un serpent et d'énormes lézards d'Asie. C'était une ménagerie augmentée de quatre superbes chiens de montagne qui trottaient sur la route, le plus souvent en avant du convoi. De front, précédant les voitures, marchaient ou trottaient, quand il le fallait, un magnifique éléphant et un chameau. L'éléphant était conduit par son cornac, confortablement installé sur son dos ; le chameau avait également son conducteur, assis entre ses deux bosses.

Le chef de saltimbanques, ce montreur de bêtes, ne pas confondre avec dompteur, notre personnage ne jouait pas avec ses bêtes féroces, ce chef de saltimbanques est une vieille connaissance de nos lecteurs ; c'est le senor don

Stéphano, l'ancien maître de la belle Mercédès d'Argélias, devenue danseuse à l'Opéra, sous le nom de Flora, et que sa grâce, sa souplesse, sa légèreté, son talent ont fait surnommer la Papillonne.

Deux des chiens qui pour le moment marchaient en avant-garde, s'arrêtent subitement : l'un aboya, l'autre se mit à hurler. Leurs camarades accoururent, croyant sans doute à quelque grand danger qui menaçait leurs maîtres. Ils s'approchèrent du corps de la comtesse, le flairèrent ; puis, imitant les deux autres, aboyèrent et hurlèrent.

Alors, ce fut sur la route, autour de la jeune femme toujours sans mouvement, un tapage épouvantable, une sorte de concert infernal. Dans les cages de fer, les fauves réveillées rugissaient.

Le convoi s'était arrêté, l'éléphant et le chameau juste devant la comtesse. L'éléphant baissa sa trompe en l'allongeant, puis la redressa aussitôt avec un mouvement qu'on aurait pu prendre pour de la terreur. Le chameau que rien ne semblait émouvoir, restait impassible.

Cependant, don Stéphano, qui ne dormait jamais que d'un œil, s'était dressé debout et avait appelé ses camarades en criant :

—Alerte ! alerte !

Tout d'abord on courut aux cages des bêtes, où tout était en ordre et dans une tranquillité relative.

—Par ici, venez, venez ! criait le cornac de l'éléphant qui n'avait pas quitté sa chaise.

—Ah, ça ! qu'y a-t-il donc ? demanda le patron.

—Là, là, devant nous, un cadavre ; répondit le cornac.

Les chiens, voyant leurs maîtres ; avaient cessé d'aboyer, de hurler, et la panique chez les fauves se calmait.

Don Stéphano, le premier, s'approcha de la comtesse et l'éclaira avec la lanterne qu'il avait à la main.

—Oh ! toute jeune ! murmura-t-il.

—Et bien belle, patron, ajouta un des hommes.

Don Stéphano toucha les mains, la figure, les membres. Le corps était glacé et avait la rigidité d'un cadavre.

—La pauvre jeune femme est morte, dit une voix derrière don Stéphanos.

Et les autres hommes et les deux femmes arrivent sur le lieu de la scène répétèrent :

—Morte, morte, elle est morte !

Don Stéphanos, à genoux sur le sol boueux, penché sur le corps, continuait son examen. Les autres disaient :

—Vous allez voir, le patron va emporter le cadavre pour le déposer, quand il fera jour, dans le premier village où nous passerons.

—Non, le patron ne fera pas cela, il sait bien que l'on ne doit pas toucher aux morts et que c'est aux hommes de justice seuls qu'appartient le droit de les enlever.

—Par exemple, en voilà une bêtise ! Et d'abord rien ne prouve encore qu'elle soit morte...

—Silence, vous autres, ordonna la voix pleine d'autorité de Stéphanos.

Celui-ci avait la main sur le cœur de la jeune femme, espérant en sentir les battements ; mais le cœur avait cessé de battre. Et cependant quelque chose disait à don Stéphanos que ce corps glacé, rigide, qu'il touchait, palpait, n'était pas un cadavre. Cet Espagnol n'était rien moins qu'un savant ; mais ayant vu bien des choses, il était homme d'expérience. Il s'obstinait à croire que la jeune femme vivait encore, qu'elle était évanouie, et que dans son évanouissement il y avait de la catalepsie.

Mais, morte ou vivante, la laisser là était impossible ; don Stéphanos n'aurait pu se résoudre à l'abandonner. Ce qu'il y avait à faire d'urgence, c'était de lui donner tous les soins nécessaires. Si elle vivait encore on mettrait tout en œuvre pour la sauver de la mort ; et si elle était morte.. mon Dieu, on la ferait enterrer, voilà tout.

Ayant ainsi raisonné, don Stéphanos dit à un de ses hommes de l'aider à enlever le corps, et la comtesse Paulé fut transportée à la maison roulante des femmes et confiée à leurs soins.

—Vous allez lui céder votre chambre, dit le maître à Mlle Claire, sa caissière, et vous et madame Auguste vous serez jusqu'à nouvel ordre ses gardes-malades.

—Et si elle est morte ? objecta la jeune fille.

—Vous serez les veilleuses de la morte.

Le maître avait parlé, il n'y avait plus rien à dire.

Le convoi s'était remis en marche et les hommes avaient regagné leur voiture.

La comtesse fut déshabillée, on lui lava les mains et le visage, et après avoir séché son corps dans une couverture de laine, on lui mit une chemise de mademoiselle Claire, et elle fut ensuite couchée dans le lit de cette dernière, comme l'avait ordonné le maître.

Le maître avait dit aussi :

—On donnera des soins à cette jeune femme comme si elle n'était qu'évanouie.

Se conformant aux désirs de don Stéphano, bien qu'elle n'en vissent guère l'utilité, les deux femmes unirent leurs efforts pour ranimer la malheureuse ; elles la frictionnèrent avec de la flanelle, lui versèrent dans la bouche, à plusieurs reprises, quelques gouttes d'une liqueur ayant la propriété de rétablir la circulation du sang, de réchauffer.

Au bout d'une heure, Mlle Claire et Mme Auguste s'aperçurent qu'un peu de chaleur était revenu au corps et que les membres avaient moins de raideur. Mais la jeune femme était toujours sans mouvement, ses yeux restaient fermés, sa figure et ses lèvres conservaient la même pâleur de cire et l'on ne pouvait point voir si elle respirait ; enfin si son cœur battait, il fallait que ce fut bien faiblement puisqu'on ne le sentait pas.

Don Stéphano, assis sur l'unique chaise de sa cabine, attendait des nouvelles avec impatience et anxiété. Il ne savait pas qui était cette malheureuse qu'il venait de ramasser sur la route ; c'était une pauvre, une vagabonde sans doute ; n'importe, sans savoir pourquoi il s'intéressait à cette jeune femme et beaucoup plus qu'il ne l'aurait voulu.

Un coup de sifflet aigu retentit au milieu du bruit des sonnettes et des grelots. C'était un signal. Mlle Claire appelait le patron.

Don Stéphano se dressa comme mû par un ressort ; sans faire arrêter les chevaux, il descendit de sa voiture par le

petit escalier qui y était fixé, et monta dans l'autre voiture par un escalier semblable.

—Nous sommes parvenues à la réchauffer un peu et les membres sont moins raides, lui dit Claire.

—Alors, j'avais donc raison, elle n'est pas morte !

—Il pénétra dans la cabine et examina longuement la comtesse.

—Oui, murmura-t-il, elle vit.

Se tournant vers les deux femmes, il reprit :

—Vous avez bien travaillé, je suis content de vous. Courage, courage, nous sauverons cette pauvre femme ! Elle dort et son sommeil est léthargique ; mais dans quelques heures, soyez-en sûres, elle se réveillera. Vous lui avez fait avaler de ma liqueur, de mon spécifique ?

—Oui, maître.

—Il faut continuer ; trois ou quatre gouttes de quart d'heure en quart d'heure. Si grâce à vos soins, la vie est rendue à cette femme, vous aurez chacune une gratification de cinquante francs. Mme Auguste, vous allez allumer votre fourneau pour faire chauffer des pièces de laine, de flanelle, et toutes deux, vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour réchauffer complètement votre malade. Mettez-lui aux pieds une brique brûlante.

—Maître, tout ce que vous ordonnez sera fait.

—C'est bien. A propos, où sont ses effets ?

—Dans un coin de la salle, mais dans un état...

—On les lavera, on les fera sécher. Avait-elle quelques objets sur elle ?

—Nous ne savons pas.

—Je comprends, vous n'avez pas eu le temps de chercher ; moi, je vais voir.

Don Stéphano revint dans la salle à manger assez bien éclairée par une lanterne solidement attachée à un des montants de la voiture. Il trouva l'habillement de la comtesse en un tas, les bas, les bottines, le chapeau, la robe, les jupons, la chemise, le tout ensemble pêle-mêle.

Il inspecta d'abord la chemise dont il trouva la marque brodée par une main habile : un V surmonté d'une couronne de blason.

—Tiens, tiens, tiens, fit-il.

Il prit ensuite les bas sur lesquels se trouvait le V sans la couronne et tracé au point de marque ordinaire.

—Initiale d'un prénom ou d'un nom de famille, murmura don Stéphano, mais cela ne m'apprend pas grand'chose. Voyons la robe.

La robe avait deux poches, une à droite, une à gauche. Dans la poche de droite, don Stéphano trouva un mouchoir de fine batiste assez propre, car la comtesse l'avait lavé elle-même plusieurs fois dans l'eau claire d'un ruisseau.

Le mouchoir était aussi marqué d'un grand V accompagné de la couronne, l'un et l'autre brodés, évidemment par la même main qui avait marqué la chemise.

—Hum, hum, fit don Stéphano, je ne me connais guère en blason, mais cette couronne me paraît être celle d'un duc ou d'un marquis.

De la poche gauche, le saltimbanque tira un chiffon de papier mouillé, ayant presque la forme d'une petite boule ; se rapprochant de la lumière et remarquant qu'il y avait quelque chose d'écrit sur ce papier :

—Une lettre, peut-être. pensa-t-il.

—Oui, c'était une lettre, cette lettre que Paule avait écrite à ses parents, qu'elle n'avait pas achevée, qu'elle avait froissée et mise dans sa poche, renonçant à l'envoyer.

Don Stéphano chercha encore et ne trouva plus rien.

—Enfin, se dit-il, j'ai toujours à espérer que ce papier m'apprendra quelque chose.

Mme Auguste avait allumé son fourneau, et laine, flanelle et brique chauffaient.

—Je vous gêne, mère Auguste, lui dit don Stéphano ; mais c'est bien, j'ai fini et je m'en vais. Je ne me coucherai pas ; et si vous avez besoin de moi, vite un coup de sifflet ; du reste le jour ne tardera pas à paraître.

Sur ces mots le patron regagna sa cabine, emportant le mouchoir et le papier roulé.

XLI

LA MALADE

La première chose que fit don Stéphano, ce fut de dérouler les feuilles de papier avec les plus grandes précautions et de les étendre, pour qu'elles se séchassent plus vite, chacune entre deux feuilles de papier buvard.

— Lire maintenant serait fort difficile, se disait-il, et je risquerais fort de déchirer le papier en beaucoup d'endroits, et ce serait fâcheux, si cet écrit est un document de quelque valeur et que je doive le conserver. Dans quelques heures, après un bon coup de soleil qui aura remis le papier en état, je pourrai lire.

Vers huit heures du matin, la dormeuse fit un premier mouvement ; elle commençait à se ranimer ; on voyait maintenant qu'elle respirait ; une légère teinte rose paraissait sur son visage et sur ses lèvres, et Claire pouvait sentir sous sa main les faibles battements du cœur.

Elle vivait ! Elle était sauvée !

Hélas ! dans l'état où elle se trouvait, il y avait beaucoup, beaucoup à redouter.

Don Stéphano, le montreur de bêtes, venait de Lyon et se rendait à Belley, département de l'Ain, où il y allait avoir une fête qui durerait quinze jours. On marchait donc à peu près en droite ligne dans la direction de Belley.

A neuf heures on s'arrêta à l'extrémité d'un village assez important que l'on avait traversé et où il y avait un boucher et un boulanger. C'était une halte qui allait être, comme d'habitude, de trois heures.

Pendant ce temps, les fauves, les chevaux et les gens mangeraient. C'étaient les trois premières heures de repos de la journée. Les chevaux et l'éléphant, habitués à de longues marches, souvent forcées, n'exigeaient pas un plus long repos. Quant au chameau, il était infatigable et aurait marché des jours et des nuits sans s'arrêter.

La comtesse Paule était toujours plongée dans son étrange sommeil.

Ce ne fut qu'un peu avant midi, alors que les saltimbanques se préparaient à se remettre en route, que la malade sortit enfin de sa crise cataleptique.

Elle ouvrit les yeux, se dressa à demi, regarda avec effarement Claire qui lui souriait, laissa échapper un long soupir, puis une plainte et balbutia d'une voix sourde :

— Oh ! quel horrible rêve !

Mais il n'y avait aucune lucidité dans son cerveau où tout était confusion : elle ne se rappelait pas qu'elle était la comtesse de Verdraine et avait des enfants. Elle ne se souvenait de rien.

Sa tête retomba sur le traversin et elle se rendormit.

Claire secoua tristement la tête et murmura :

— Cela n'est pas naturel.

Bien qu'il eût eu soin de faire sécher la lettre au soleil, tout en la laissant entre les feuilles de papier buvard, Don Stéphano ne l'avait pas encore lue ; il avait eu à conférer, avec ses hommes, à visiter ses voitures, ses animaux ; enfin à s'occuper de beaucoup de choses.

Don Stéphano était de ceux qui pensent que pour être bien servi, un maître doit faire souvent lui-même et tout voir de ses yeux.

Mais dès que les voitures se furent remises en marche, Stéphano se retira dans sa cabine et se mit aussitôt en devoir de lire la lettre qui avait fortement excité sa curiosité, il la lut lentement, avec une grande attention, sans s'in-

terrompre, sans exclamation, mais non sans être singulièrement ému.

C'est que cette lettre lui révélait d'étranges choses, et lui causait une surprise à laquelle il ne s'attendait pas.

Quoi, cette jeune femme, qu'il avait prise d'abord pour une pauvre, une vagabonde, et à qui plus que jamais il voulait rendre la vie, cette jeune femme était la comtesse de Verdraine, la femme de cet homme odieux, de ce misérable dont la danseuse Flora s'était emparé, qu'elle torturait et poussait vers un abîme sans fond pour venger sa sœur morte de douleur et de désespoir.

Et surprise plus grande encore, la malheureuse comtesse de Verdraine était cette charmante et jolie personne qu'on appelait autrefois la belle Paule et qu'il avait vue un jour à Saint-Armand-les-Vignes, sur la place publique.

Mais comment ne l'avait-il pas reconnue ? Il s'en étonnait, car il avait une prodigieuse mémoire.

— Oh ! s'écria-t-il, comme il y a des choses étonnantes dans la vie ! Comme certaines destinées sont étranges ! Comme il y a d'incroyables fatalités !

Si le saltimbanque savait que la danseuse Flora frappait sans pitié le comte de Verdraine et avait juré sa perte pour venger sa sœur Dolorès, il n'ignorait pas combien était grande et même exagérée la reconnaissance de Mercédès d'Argelias envers l'ancien sergent Pierre Rouget et tous les siens, pour un service rendu en Espagne, en temps de guerre, à la senora Inès Ramon.

— Je connais Mercédès, se disait-il, je la connais comme je me connais moi-même, comme si elle était née de mon sang et ne m'eût jamais quitté. Elle est fanatique de son devoir et même de ce qu'elle s'imagine être son devoir. Sa mère lui a dit : Il existe un français appelé Pierre Rouget, qui a pris part aux combats du Trocadero, aie pour ce vieux soldat la reconnaissance et le respect que tu dois à un homme qui a sauvé ta mère, et si Pierre Rouget a des descendants, que ta reconnaissance et ton respect se reportent sur eux.

Or, poursuivait Stéphano, il me paraît certain que Mercédès ignore que le comte de Verdraine est marié, et si elle

est instruite de la chose, elle ne sait pas que le comte a pris pour femme une paysanne de Saint-Armand-les-Vignes et que la comtesse de Verdraine n'est autre que la belle Paule, la petite-fille de l'ancien soldat Pierre Rouget.

Don Stéphano se mit gravement à réfléchir encore, et la conclusion de ses dernières réflexions fut qu'il devait écrire à Mercédès d'Argélias, sinon immédiatement, mais pas plus tard que le lendemain ; car il était important d'instruire la danseuse des choses dont il supposait qu'elle n'avait point connaissance et de lui apprendre comment il avait recueilli la comtesse, après l'avoir trouvée sur un chemin, presque morte.

Mais Stéphano était un homme prudent, qui ne se serait point pardonné de commettre une erreur, même trompé par les apparences. Il fallait avant tout qu'il s'assurât que la malade était bien réellement la comtesse de Verdraine, la belle Paule, c'est-à-dire la personne qui avait écrit ce qu'il venait de lire, la lettre de la comtesse ayant pu, en effet, se trouver dans la poche d'une étrangère.

— Si c'est elle, je la reconnaitrai, se dit le saltimbanque.

Il se rendit dans la cabine où la comtesse dormait toujours, mais d'un sommeil qui n'avait plus rien de léthargique, d'un sommeil causé par l'épuisement complet des forces et qui semblait promettre un bon réveil.

— C'est elle, prononça tout bas don Stéphano, oui, voilà bien la belle Paule que Mercédès a embrassée sur la place de Saint-Armand ; comment ne l'ai-je pas tout de suite reconnue ? Il est vrai que c'était la nuit ; et puis elle était si pâle... elle l'est encore, du reste. Enfin, maintenant je ne doute plus, c'est elle.

Une idée vint au saltimbanque et elle fut aussitôt suivie d'une résolution.

Il ne déclarerait point à l'autorité qu'il avait trouvé sur la route une femme mourante, et l'avait recueillie ; et, jusqu'à nouvel ordre, personne ne saurait que cette malheureuse était la comtesse de Verdraine. Avant de prendre une détermination sur ces deux points, il attendrait les instructions qui lui seraient données par Mercédès.

En conséquence, il n'emmènerait pas la comtesse jusqu'à Belley pour la faire entrer dans un hôpital ou un hospice, comme il en avait eu d'abord l'intention ; il la laisserait en passant au village de Bellombe, à quatre lieues de Belley, où il avait un ami, un ancien saltimbanque retiré du métier, à qui il pouvait en toute sûreté confier la malade.

Dans l'après-midi, un peu avant la halte du soir, la comtesse se réveilla ; mais elle était dans un état de faiblesse extrême. Elle avait toujours les yeux égarés et l'on devinait que dans son cerveau tout était vague, et certainement, elle ne se rendait encore compte rien. Sa peau était brûlante, elle avait la fièvre.

Claire, qui ne la quittait pas un instant, essaya de la faire parler ; ce fut impossible. Les lèvres de la malade remuaient, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Son regard indécis, flottant ; sa figure sans expression, sans vie, indiquait qu'elle n'entendait pas ou ne comprenait point ce qu'on lui disait.

—C'est peut-être une étrangère qui ne comprend pas la langue française, pensait la jeune caissière.

Cependant elle parvint à faire boire à la malade un demi-bol de bouillon chaud et à lui faire manger deux biscuits trempés dans un verre de vieux vin.

Pendant la halte, Stéphano vint faire une visite à la comtesse. Elle ne s'était pas rendormie, mais elle était dans une immobilité effrayante. Ce pauvre corps épuisé, plus encore peut-être par les tortures que par la fatigue, et dont l'âme semblait s'être séparée, n'était plus qu'une masse de chair inerte.

La pauvre jeune femme avait la respiration courte, précipitée, difficile, ce qui indiquait un engorgement des poumons.

Don Stéphano lui adressa deux ou trois questions qui restèrent sans réponse.

On aurait pu croire que les sens de la malheureuse avaient tous perdu la sensibilité.

Le saltimbanque la regarda longuement et très ému, car il avait des larmes dans les yeux.

—Elle est bien malade, murmura-t-il.

Il dit à Claire :

—Il faut la soigner comme si elle était votre mère ; vous et moi nous ne pouvons trop faire pour cette malheureuse. Si elle n'était pas d'une constitution robuste, elle serait morte... Mais la sauverons-nous ? Tant qu'il existe chez un moribond un souffle de vie, on a le droit d'espérer. Espérons-donc ! Claire, il faut que cette femme vive, il le faut pour elle et pour nous. Si elle mourait, ce serait un malheur, un grand malheur dont je ne pourrais pas me consoler.

Dans la nuit, la voix revint à la comtesse ; mais la fièvre avait augmentée, elle avait le délire. Elle prononçait des paroles aussi étranges qu'incohérentes ; c'étaient des bouts de phrases hachées, des mots auxquels il était impossible de ne rien comprendre. A toutes ces divagations, se trouvaient jetées pêle-mêle les noms de M. de Miray, de Georges, d'Edouard, d'Isabelle, de Maxime, de Mme de Brogniès, d'Etienne, de Mélie, de son père, de sa mère et de son grand-père.

Elle continuait, sans doute, ou recommençait dans le délire de la fièvre un horrible rêve qui avait dû précédemment hanter son sommeil.

L'expression de sa physionomie et de son regard étincelant trahissait la terreur, l'épouvante ; elle poussait par instants des cris rauques, étranglés : des spasmes violents la secouaient, elle se débattait, jetait ses bras à droite, à gauche, en avant, comme si elle eût voulu repousser quelque hideux fantôme.

Et quand l'accès de fièvre se calmait, ses yeux se fermaient à demi et elle retombait subitement dans son immobilité, dans son insensibilité apparente.

Quatre fois en quelques heures elle eut la même crise. Alors, il semblait que ce pauvre corps brisé, sans force, fut soumis à une puissante action galvanique.

Stéphano était fort triste, et bien qu'il affectât une grande tranquillité d'esprit, il ne parvenait pas à cacher complètement aux deux femmes l'inquiétude qui le dévorait.

Le jour venu, au premier village où l'on arriva, le patron donna l'ordre de s'arrêter.

A un paysan qui se trouva devant lui, le saltimbanque demanda s'il y avait un médecin dans le village. On lui répondit, oui, et immédiatement il envoya chercher le médecin. Celui-ci répondit en toute hâte à l'appel qui lui était fait, et il fut introduit auprès de la malade, à ce moment dans une immobilité qui avait succédé à la dernière crise.

Le docteur constata l'état de faiblesse de la jeune femme, déclara qu'elle avait une forte fièvre et que toutes ses forces étaient épuisées, ce que don Stéphano savait aussi bien que lui. Bref, le diagnostic du médecin fut que la malade était anémique au dernier degré. Le brave docteur était enchanté de parler de l'anémie, une maladie fort à la mode depuis une vingtaine d'années, et il en parla en médecin de village, qui ne s'était jamais trouvé, dans sa clientèle, en présence d'une femme ou d'une jeune fille anémique.

Cependant, après avoir ausculté la malade, car il tenait à faire les choses en conscience, il rassura un peu don Stéphano, en disant qu'il était convaincu, et cela le surprenait beaucoup, qu'aucun des organes essentiels à la vie n'était atteint par le mal.

— Donc, ajouta-t-il, avec des soins, de grands soins, de l'air et du soleil, cette jeune femme peut reprendre ses forces, se rétablir, se guérir.

Il indiqua la nourriture qui convenait le mieux à la malade, les boissons qu'il fallait lui donner, les médications à employer et il écrivit son ordonnance, ce qui fut particulièrement agréable à don Stéphano, car il ne se dissimulait pas qu'en cas de mort il encourait une certaine responsabilité.

Croyant avoir affaire à une femme de la troupe, le médecin ne fit au saltimbanque aucune question embarrassante.

Don Stéphano le remercia d'avoir bien voulu se déranger et lui mit un louis dans la main. Etonné d'une pareille largesse, le médecin voulut refuser disant que ce n'était point là le prix d'une visite de médecin de village.

—Si, si, monsieur le docteur, acceptez, dit l'Espagnol, prenant ses grands airs.

—Enfin, puisque vous le voulez... Mais un mot encore, monsieur ; c'est un conseil : votre camarade n'est pas bien dans cette voiture, il faut une chambre bien aérée, un bon lit ; des soins assidus et une grande tranquillité, c'est-à-dire autour d'elle le calme et le silence. Vous vous rendez à Belley ?

—Oui.

—Eh bien, si vous m'en croyez, vous la placerez à l'hôpital.

—Merci, monsieur le docteur.

Le médecin s'éloigna enchanté de don Stéphano, émerveillé de ses belles manières de gentilhomme, et se demandant si cet Espagnol n'était pas un grand seigneur, faisant le métier de saltimbanque pour son plaisir.

Cette journée et la nuit suivante n'apportèrent aucune amélioration dans l'état de la malade. Enfin, le lendemain avant midi, c'était le troisième jour que la comtesse était avec les saltimbanques, on arriva à Bellombe, où l'on allait faire une halte de quatre heures.

Don Stéphano, qui dès la veille avait écrit à Mercédès, se rendit chez son ami, l'ancien saltimbanque, qu'il avait prévenu de son passage à Bellombe et qui l'attendait pour déjeuner. Mais, avant tout, Stéphano parla de sa malade et du désir qu'il avait de la confier aux soins de Mme Gaspard.

C'était une femme de cinquante-sept ans, de dix ans moins âgée que son mari, et très alerte encore, malgré son embonpoint.

Stéphano avait rendu autrefois plus d'un service aux époux Gaspard, on lui en était reconnaissant et on n'avait rien à lui refuser. D'ailleurs Stéphano laisserait une provision de cent francs à Mme Gaspard, et il promettait une récompense pour les bons soins qui seraient donnés à la malade, qu'il présentait comme lui étant inconnue.

Le mari et la femme se consultèrent simplement du regard, après quoi ils déclarèrent qu'ils acceptaient, heu-

reux de donner à don Stéphano le témoignage de leur amitié.

La plus belle chambre de la maison fut aussitôt préparée pour recevoir la malade.

Alors Stéphano dit :

— Mes amis, nous pouvons déjeuner.

On prenait le café lorsqu'un homme de la troupe vint demander les ordres du patron. Un quart d'heure après, la voiture dans laquelle était la comtesse Paule s'arrêtait devant la maison de maître Gaspard, et la malade enlevée de sa cabine par les bras solides de don Stéphano et d'un de ses hommes, était transportée dans sa nouvelle chambre, puis doucement couchée dans le lit brossé par Mme Gaspard aidée de Mlle Claire et de Mme Auguste.

XLII

UNE AMIE

Mercédès n'avait pas tardé à apprendre que Paule était à Bellombe. Elle s'y rendit aussitôt pour lui prodiguer ses soins. En arrivant elle trouva la malade dans une crise déchirante.

La comtesse était retombée sur son lit, comme une masse ; elle ne bougeait plus ; mais ses yeux restaient ouverts et n'avaient rien perdu de leur éclat.

— La crise est passée, se dit Mercédès.

Elle se trompait.

Soudain la comtesse se redressa ; ses traits et son regard exprimaient l'épouvante.

Le fantôme qui représentait à ses yeux M. de Miray venait de reparaitre.

—Le voilà, le voilà ! s'écria-t-elle affolée, il me guettait... il sort de l'ombre... Là, là, il s'approche... Oh ! son regard... ses yeux sont de feu, ils me brûlent !... Ah ! il bondit sur moi, il m'emporte... je suis perdue ! A moi, à moi ! au secours !

Elle eut l'air de soutenir une lutte corps à corps, et en se débattant ses yeux se fixèrent sur Mercédès qui, pâle et toute tremblante, se tenait debout près du lit, prête à porter secours à la malheureuse, si la violence de la crise l'exigeait.

L'irritation nerveuse de la malade s'apaisa subitement ; elle jeta ses bras autour du cou de la danseuse en criant :

—Sauvez-moi ! sauvez-moi !

Mercédès l'étreignit à son tour, l'embrassa comme une mère embrasse son enfant et lui dit de sa plus douce voix :

—Oui, Paule, oui, mon amie, ma sœur, je vous sauverai ! Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre... Paule, Paule ! revenez à vous, reprenez vos esprits égarés.

La comtesse tressaillit violemment, ses bras lâchèrent prise, elle se jeta en arrière et dressa la tête comme si un bruit étrange eût tout à coup frappé son oreille.

Son visage avait changé d'expression et l'égarément de ses yeux avait presque disparu. C'était une sorte de transfiguration qui venait de s'opérer comme par enchantement. Et Mercédès revoyait la belle Paule telle qu'elle l'avait vue huit ans auparavant sur la place de Saint-Armand.

—Mon Dieu, soupira-t-elle, si c'était la fin de la fièvre et du délire, si c'était l'annonce de la guérison !

Et son regard caressant où rayonnait une bonté divine enveloppait anxieusement la malade.

Celle-ci était toujours en proie au délire ; mais les images effrayantes s'étaient effacées, et son nom de jeune fille,

ce nom de Paule qui venait de retentir à ses oreilles, évoquait, réveillait d'autres souvenirs.

—Paule, murmura-t-elle presque à voix basse et se parlant à elle-même, Paule, Paule... Qui donc a parlé ici de Paule ? Est-ce que quelqu'un se souvient encore de cette petite paysanne si fière, si orgueilleuse, que l'on appelait la belle Paule ?

Elle continua en haussant la voix :

—Où est-elle, la belle Paule ? Qu'est-elle devenue la belle Paule ? On en a fait une comtesse, une grande dame !.. Ah ! ah ! ah ! une comtesse... C'était bien la peine... Ah ! la malheureuse, elle aurait mieux fait de rester toujours Fanchon-la-Princesse ! Trop tard... Le soleil d'autrefois s'est éteint, les fleurs de la prairie sont fanées, il n'y a plus de joyeuses chansons dans les bois, les cœurs se sont fermés, les cœurs sont morts !.. Y a-t-il encore de la lumière ? Non, c'est la nuit, toujours la nuit...

—Prends-garde, Paule, prends garde ! lui disait sa marraine.

Elle n'a pas écouté sa marraine.

Elle voulait être comtesse !

Et Etienne l'aimait, et Etienne pleurait !

—Prenez garde, Paule, prenez garde, lui disait Mélie la bossue.

Elle n'a pas écouté Mélie la bossue.

—...Il faut que ma destinée s'accomplisse !

Elle voulait être comtesse !

Et Etienne l'aimait, et Etienne pleurait !

Etienne lui avait dit :

—Je vous aime, soyez ma femme, vous serez adorée !

C'était le bonheur qui s'offrait à elle. Elle a repoussé le bonheur.

Elle voulait être comtesse !

Et elle a été comtesse. Et qu'est-elle maintenant ? Plus rien. Elle n'est plus la belle Paule, elle n'est même plus Fanchon-la-Princesse. Sa destinée s'est accomplie. Oh ! quelle destinée !

Après une douleur, une autre, toutes les souffrances.

Dieu l'a punie, Dieu l'a punie ! Et pour que son châti-

ment soit complet, ce n'est plus son mari qu'elle aime, c'est celui qu'elle a autrefois repoussé, c'est Etienne. Elle aime Etienne, elle aime Etienne ! Oh ! la malheureuse ! C'est épouvantable ! c'est horrible.

Elle couvrit son visage de ses mains, et pour la seconde fois Mercédès put croire qu'elle allait éclater en sanglots. Mais ce n'était qu'un gonflement de la poitrine, une sorte d'étranglement, ce râle dans la gorge.

—Que vient-elle de dire, mon Dieu ? pensait la danseuse stupéfaite ; elle aime maintenant celui qu'elle a autrefois dédaigné, repoussé... La malheureuse, la malheureuse... Oh ! oui, c'est épouvantable, c'est horrible, c'est horrible !

La crise avait pris fin, mais les forces de la malade étaient complètement épuisées, et au bout d'un instant elle retomba sur le lit, anéantie, brisée.

—Ses yeux se sont fermés, se dit Mercédès, elle va dormir.

Elle lui fit avaler les trois cuillerées de la potion du docteur, puis arrangea l'oreiller sous sa tête et ramena sur sa poitrine le drap et la couverture.

—Repose, pauvre femme, pauvre mère, repose, murmura Mercédès ; que le sommeil te fasse oublier tes douleurs, qu'il t'apporte l'apaisement, qu'il calme ta fièvre et chasse le trouble de ton esprit !

La comtesse de Verdraine dormait.

XLIII

LA LETTRE DE MERCÉDÈS

Mercédès écrivit rapidement quelques lignes à l'adresse de Pierre Rouget, elle traça la dépêche suivante :

“ Votre petite-fille est malade, mais elle va mieux, je suis auprès d'elle. Ayez confiance et soyez tous rassurés.”

“ **MERCÉDÈS.** ”

Cela fait, tenant la lettre et la dépêche qu'elle venait d'écrire, elle sortit de la chambre sans bruit.

—Eh bien ? fit Gaspard, l'interrogeant avidement du regard.

—Je n'ai plus aucune inquiétude.

—Ah ! oui, cela se voit sur votre visage ; mais vous avez pleuré, Mercédès.

—Oui, j'ai pleuré, j'ai pleuré de joie, mon ami.

La façon dont la jeune fille avait dit cela fit venir aux yeux du vieillard deux larmes qu'il essuya furtivement.

—Mon bon Gaspard, reprit Mercédès, voici une dépêche pressée, très pressée.

—Je cours au télégraphe, répondit-il.

—En même temps vous mettrez cette lettre dans la boîte.

L'excellent homme mit vite son chapeau et sortit en disant :

—Mercédès, vous aimez beaucoup les fruits rouges, je rapporterai des cerises et des fraises.

—Merci, mon ami, répondit la jeune fille.

Elle le suivit un instant des yeux et murmura :

—Encore un qui m'est dévoué et ferait tout pour moi et ceux que j'aime. Simple et bon, âme grande et cœur d'or!.. Et ce n'était qu'un saltimbanque.

XLIV

LE RÉVEIL

Le lendemain vers trois heures de l'après-midi, Mercédès était à sa place habituelle, assise dans un fauteuil près du lit de la malade et à demi cachée par le rideau de cretonne à grandes fleurs sur fond jaune.

La dernière nuit n'avait pas été moins bonne pour la malade que la précédente. Le médecin avait dit, après sa visite du matin, que la fièvre avait presque complètement disparu. Dès lors il n'y avait plus à redouter les transports au cerveau ; mais on ne pouvait pas savoir si la malade serait privée longtemps encore de ses facultés intellectuelles.

Elle avait mangé à une heure, sans avoir prononcé un mot, sans que Mercédès eût pu voir dans ses yeux noyés d'ombre, une lueur, un mouvement indiquant la présence de la pensée, le réveil de l'esprit, puis elle s'était assoupie.

Or, à trois heures elle se réveilla, s'agita et fit entendre plusieurs gémissements.

Mercédès, inquiète, se dressa debout.

— Mon Dieu ! se dit-elle, le médecin s'est trompé, c'est une crise qui va venir !

La comtesse était assise sur le lit et promenait lentement ses regards autour d'elle, comme cherchant à reconnaître les objets qui s'offraient à sa vue. Ses yeux étaient pleins de clarté, mais n'avaient plus cet éclat que leur donnait la fièvre ; ils n'étaient plus hagards comme les jours précédents, ils exprimaient l'étonnement.

— Où suis-je, mais où suis-je donc ? prononça-t-elle tout bas, comme si elle eût peur d'entendre le bruit de sa voix.

Mercédès, qui s'était avancée, et dont le cœur battait à se briser, fit un pas en arrière et se dissimula derrière le rideau.

La malade avait laissé tomber sa tête dans ses mains et pressait fortement son front sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur.

Evidemment la mémoire lui revenait peu à peu, et l'on voyait qu'elle faisait de violents efforts pour fixer sa pensée indécise et rappeler à elle ses souvenirs fugitifs.

La danseuse avait avancé la tête et regardait la comtesse, ne perdant aucun de ses mouvements et étudiant sa physionomie avec une indicible angoisse.

Tout à coup la malade redressa brusquement la tête et, de nouveau, promena ses regards autour de la chambre.

Elle laissa échapper comme un cri de détresse, puis aussitôt s'écria encore :

— Où suis-je, mais où suis-je donc ?

— Vous êtes dans une maison où vous n'avez rien à craindre, car il n'y a près de vous que des personnes qui vous aiment, répondit Mercédès toujours cachée, et de sa plus douce voix.

La comtesse tressaillit et se retourna vivement.

Alors Mercédès écarta le rideau du lit, fit un pas en avant et se trouva devant la malade, en pleine lumière.

Celle-ci arrêta son regard sur le visage de la jeune fille et parut plutôt surprise qu'effrayée de cette apparition.

—Madame, qui êtes-vous ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

—Une amie, une amie sincère et dévouée de Mme la comtesse de Verdraine, qu'on appelait autrefois la belle Paule.

La malade eut un nouveau et violent tressaillement.

Elle passa à plusieurs reprises ses mains sur son front et regardant toujours fixement la danseuse :

—Une amie, murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même, est-ce que j'ai encore des amies ?

—Oh ! oui, madame, croyez-le ; oui, vous avez encore des amies. Ah ! il n'existe pas que des méchants sur la terre.

—Vous dites que vous êtes mon amie, et je ne vous connais pas.

—Si, si, vous me connaissez ; regardez-moi, madame la comtesse, regardez-moi bien, et souvenez-vous ! Tenez, je vais aider votre mémoire. Il y a huit ans de cela, à Saint-Armand-les-Vignes, c'était un dimanche et vous étiez accompagnée de M. Pierre Rouget, votre grand-père, vous avez donné votre main à une jeune fille, qui faisait partie d'une troupe de saltimbanques, pour qu'elle vous dise la bonne aventure.

Une sorte de tremblement nerveux secoua la comtesse et elle s'écria :

—Je me souviens, je me souviens !

—Madame la comtesse, cette jeune fille, cette saltimbanque, c'était moi.

—Mercédès la gitana, exclama la malade.

—Ah ! vous vous êtes rappelé mon nom ! s'écria à son tour la danseuse, vous êtes sauvée, vous êtes guérie !

—J'ai donc été malade ?

—Oh ! oui, bien malade, et j'ai craint pour votre vie.

—Pour ma vie ? répéta la comtesse pensive.

Au bout d'un instant, elle reprit :

—Pourquoi êtes-vous ici, près de moi ?

—A Saint-Armand, devant vous, j'ai dit à votre grand-

père : M. Pierre Rouget, si un jour vous ou l'un des vôtres avait besoin de moi, au premier appel qui me serait fait j'accourrais. Eh bien, madame, vous aviez besoin de moi et je suis accourue. Là, à votre chevet, j'ai veillé les trois dernières nuits.

—Ah !...Oui, il me semble que je me rappelle.... Je dormais ; tout à coup je me suis réveillée, toutes sortes de sombres fantômes m'entouraient, s'acharnaient après moi, me faisaient horriblement souffrir... Mais une voix céleste se fit entendre et tous les fantômes disparurent, et il ne resta plus près de moi qu'un ange que je crus avoir vu descendre du ciel.... La céleste apparition, l'ange, c'était vous !

—Vous vous souvenez, madame la comtesse, vous vous souvenez ! Que Dieu soit loué ! Il a entendu mes prières, vous nous êtes rendue !

La malade saisit le bras de Mercédès.

—Pourquoi m'appellez-vous madame la comtesse ? dit-elle. Non, non, non, ne m'appellez pas ainsi... Je ne suis plus la comtesse, je ne suis plus rien.... Donnez-moi le nom que j'avais autrefois.

Baissant la voix, elle ajouta :

—Appelez-moi Paule ou Fanchon.

—Eh bien, oui, je vous appellerai Paule.

La malade devint tout à coup songeuse.

—C'est vrai, murmura-t-elle, j'ai été comtesse.

Il y eut un assez long silence.

Soudain, la comtesse eut un long frémissement, ses traits se contractèrent et elle laissa échapper une plainte sourde.

—Mes enfants, mes enfants ! s'écria-t-elle.

Et elle se mit à appeler d'une voix déchirante :

—Georges, Georges ! Edouard, Edouard !

Mercédès s'empara de ses deux mains.

—Calmez-vous, Paule, calmez-vous, lui dit-elle, et soyez sans inquiétude au sujet de vos enfants ; vous les reverrez bientôt, je vous le promets.

—Où sont-ils, mon Dieu, où sont-ils ?

—Je vais vous le dire ; mais je vous le répète, soyez sans inquiétude, rassurez-vous.

Depuis hier probablement vos enfants sont arrivés à Saint-Armand ; ils sont probablement dans les bras de votre mère, de votre père et de votre grand-père ; ils ne doivent plus vous causer aucune inquiétude. Paule, Paule, ne pensez plus maintenant qu'à retrouver vos forces afin de pouvoir bientôt rejoindre vos enfants.

—Ils sont à Saint-Armand, prononça doucement la malade.

Après un court silence, elle reprit :

—Je vous crois, Mercédès, car vous ne voudriez pas me tromper, me mentir... Mais comment se fait-il que mes enfants soient à Saint-Armand ?

—Je vais vous l'apprendre, car il faut que vous sachiez tout : Georges et Edouard ont été retrouvés au village de Charnay par votre chien, le fidèle Miro, qui cherchait sa maîtresse et ses jeunes maîtres depuis plusieurs jours. Miro était accompagné d'un jeune homme qu'il avait rencontré sur son chemin et qui, lui aussi, était à la recherche de la comtesse Paule et de ses enfants. C'est à ce jeune homme, envoyé par vos parents, madame la comtesse, que le maire de Charnay a confié vos enfants et c'est lui qui les a emmenés à Saint-Armand.

—Mais ce jeune homme, qui est-il ?

—Vous n'avez peut-être pas oublié son nom, madame la comtesse, répondit gravement Mercédès, il se nomme Etienne Denizot.

La malade éprouva dans tout son être une commotion violente.

—Etienne ! Etienne ! s'écria-t-elle.

Elle joignit les mains, tourna ses yeux vers le ciel et resta ainsi un instant comme en extase.

—Pauvre femme, se disait Mercédès, elle l'aime ! Et voilà son dur châtiment.

—Ainsi, reprit la comtesse, M. Etienne Denizot avait été envoyé à ma recherche par mes parents ?

—Oui. Mais je ne saurais vous donner les explications que vous pourriez me demander. J'ignore ce qui s'est

passé entre vos parents et M. Etienne Denizot ; je ne sais que ce que je viens de vous dire.

—Merci, dit la comtesse.

Elle prit sa tête dans ses mains et resta silencieuse. Elle songeait.

Au bout de quelques minutes, Mercédès lui dit :

—Vous êtes fatiguée, Paule ; nous avons abusé de vos forces, je le vois, et peut-être avez-vous besoin de dormir ; allons, il faut vous coucher et vous bien reposer.

—Oui, répondit faiblement la malade.

Elle se laissa aller en arrière et sa tête retomba sur l'oreiller.

Une heure s'écoula ; la comtesse avait les yeux fermés, mais elle ne dormait pas ; elle s'entretenait avec ses pensées. Comme tous les soirs, le médecin vint à cinq heures. Mercédès lui annonça joyeusement que la malade avait repris possession d'elle-même, qu'elle avait recouvré à peu près complètement ses facultés mentales.

Pendant que le docteur était dans la chambre de la malade, une dépêche était arrivée à l'adresse de Mercédès. Elle lui fut remise par Mme Gaspard.

La dépêche était signée Pierre Rouget et contenait ces mots :

“ Nous étions dans la douleur, votre dépêche nous a consolés. Merci, merci ! Les enfants sont arrivés avant-hier soir, tard dans la nuit. On les embrasse pour leur mère et pour vous. Ecrivez-moi une longue lettre pour nous rassurer complètement au sujet de ma petite-fille. Nous attendons avec anxiété.”

Mercédès s'approcha du lit de la malade.

—Madame la comtesse, dormez-vous ? demanda-t-elle doucement.

Paule ouvrit les yeux et leva légèrement la tête.

—Je viens de recevoir une dépêche de votre grand-père, continua Mercédès.

La comtesse se redressa brusquement, vit la dépêche et tendit vivement la main.

—Est-ce que vous voulez la lire ? demanda la jeune fille.

—Oui.

—Vous pourrez ?

—Oui.

Mercédès mit le télégramme dans la main de Paule. La jeune femme le lut rapidement, le porta à ses lèvres, le relut une seconde fois, puis une troisième et éclata en sanglots.

Elle prit la main de la danseuse et la serra avec une certaine force.

—Vous allez écrire ? fit-elle.

—Oui.

—Quand ?

—Ce soir même.

—Je ne vous recommande pas de dire qu'on ait bien soin de mes enfants et qu'on les aime, c'est inutile ; mais n'oubliez pas d'écrire que j'embrasse de tout mon cœur ma mère, mon père, mon grand-père et mes chers petits.

—Je n'oublierai pas.

—Dites-leur aussi que je veux être vite guérie et que la pensée de les revoir bientôt hâtera ma guérison.

—Ne devrai-je pas mettre aussi quelque chose pour M. Etienne Denizot ?

La comtesse laissa échapper un soupir, et après être restée un moment silencieuse et hésitante, elle répondit :

—Vous direz que je le remercie.

Mercédès fit prendre à la malade son repas du soir, composé d'aliments ordonnés par le médecin. Elle mangea elle-même ensuite en compagnie des époux Gaspard ; et quand elle revint dans la chambre, la comtesse s'était endormie.

Alors elle écrivit la lettre que lui demandait l'ancien sergent.

Elle commença par expliquer comment elle se trouvait à Bellombe auprès de la malade ; comment elle avait appris, par la lettre du maire de Charnay, que Georges et Edouard, amenés par Etienne Denizot, devaient être arrivés à Saint-Armand.

Elle racontait ensuite comment la comtesse avait été trouvée sur la route par don Stéphano, donnait des détails

sur sa maladie et parlait de son état présent de façon à calmer toutes les inquiétudes.

"... Toutefois, ajouta-t-elle, ce n'est pas avant quinze jours ou trois semaines que la malade aura recouvré assez de forces pour qu'on puisse songer à la faire voyager. C'est l'opinion du médecin."

Elle continuait sa lettre en disant que, étant forcée de retourner à Paris, elle ne resterait pas plus que trois ou quatre jours à Bellombe ; mais qu'on pouvait être absolument tranquille au sujet de la malade. Pour les soins à lui donner, on pouvait se reposer sur Mme Gaspard, qui méritait qu'on eût en elle la plus entière confiance.

M. Gaspard écrivait tous les deux ou trois jours pour donner des nouvelles de la comtesse, et dès qu'elle serait en état de partir et que le médecin aurait déclaré qu'il ne redoutait pas pour sa malade la fatigue du voyage, on pourrait venir la chercher.

A cet endroit de sa lettre, la danseuse consacrait un alinéa à Etienne Denizot, se gardant bien, naturellement, de rien dire qui pût faire soupçonner que la comtesse l'aimât.

Elle ajoutait :

"M. Etienne Denizot fera bien des'abstenir maintenant de toutes démonstrations ; dans l'intérêt même de Mme la comtesse de Verdraine, il ne doit pas venir à Bellombe. C'est à Mme Pérard à venir chercher sa fille, et elle pourrait se faire accompagner par Mlle Mélie."

Mercédès terminait sa lettre en se faisant l'interprète de Paule auprès de ses parents et de ses enfants.

XLV

DEUX AMIES

La comtesse se réveilla entre dix et onze heures, ayant dormi quatre bonnes heures.

Sa lettre écrite, Mercédès s'était jetée sur son lit pour prendre un peu de repos.

Comme toutes les nuits, une lampe placée sur la table éclairait faiblement la chambre.

La malade se souleva et regarda autour d'elle, cherchant Mercédès des yeux.

— Elle est couchée, elle dort, murmura-t-elle.

Paule se trompait, la danseuse ne dormait pas.

Voyant la malade réveillée et paraissant inquiète, Mercédès glissa aussitôt à bas du lit.

— Est-ce que vous avez besoin de quelque chose ? demanda-t-elle.

— Non, merci. Vous reposiez et je vous ai réveillée !

— Vous ne m'avez pas réveillée, Paule, je ne dormais pas. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

— Ah ! j'aurais beaucoup de choses à vous dire.

Elle soupira et reprit :

— Si vous saviez comme maintenant j'ai la tête pleine de pensées, les unes presque riantes, les autres lugubres.

— Il ne faut pas vous arrêter à celles-ci.

—Je le voudrais, mais c'est impossible. Une fatalité terrible, inexorable m'a constamment poursuivie ; le malheur s'est acharné sur moi et m'a frappée sans relâche. Non, pas un instant de répit ; une déception succédait à une autre, après une torture, une torture nouvelle... Que de douleurs et de souffrances, mon Dieu !

—Oui, pauvre Paule, vous avez souffert, beaucoup souffert ; oui, le malheur ne vous a fait grâce d'aucun de ses coups... Je connais en partie les causes de vos douleurs et mon cœur saigne avec le vôtre.

—Le cœur ! le cœur ! prononça Paule tristement ; c'est par lui que l'on souffre.... Ah ! il faut que la femme prenne garde à son cœur, qu'elle se méfie de son cœur ; celle qui n'en a pas ne peut point savoir ce que c'est que de souffrir.

Mon malheur est grand et il sera sans fin ; pour moi, l'avenir reste sombre ; il ne montre à mes yeux aucun moyen d'espoir, il ne fait aucune promesse de paix.

—Madame la comtesse, ayez moins d'amertume dans l'âme... Non, non, vous n'êtes pas sans espoir, vous avez vos enfants !

—Oui, j'ai mes enfants... Mais si je ne les avais pas, je ne voudrais plus vivre ! Si j'oublie un instant mes peines et si je ne vois pas que tout est désolation, c'est que je pense à mes enfants... Ils sont à Saint-Armand, je remercie Dieu d'avoir veillé sur eux, de les avoir protégés, et je lui demande de leur donner une destinée qui n'ait rien de semblable à la mienne.

—Dieu a entendu votre prière.

—Je l'espère. Ah ! puissent toutes les larmes que j'ai versées et que je verserai encore se changer en sourires pour mes chers petits !

—Il y eut un assez long silence. La comtesse réfléchissait, concentrée en elle-même.

—Paule, reprit doucement Mercédès, à quoi pensez-vous ? A votre mari ?

La comtesse sursauta, et ses yeux prirent une expression presque farouche.

—Non, répondit-elle, je ne pense pas à M. de Verdraine,

je ne pense plus à lui ; pour moi, le père de mes enfants est mort.

—Ainsi, vous l'avez complètement chassé de votre cœur ?

—Oui.

—Et c'est un autre que vous aimez ?

—Que dites-vous ? s'écria la comtesse avec un mouvement d'effroi.

—Paule, ne vous effrayez point ; il y a des choses que vous pouvez confier sans crainte à une amie comme moi. Vous avez regretté le passé ; abandonnée par votre mari, abreuvée de toutes les amertumes, écrasée sous les outrages, vous vous êtes souvenue de Saint-Armand, vous avez pensé au bonheur que vous auriez pu y trouver, et malgré vous, retirant votre affection, votre amour à celui qui n'en était plus digne, vous avez aimé M. Etienne Denizot, qui n'avait pu se consoler de vous avoir perdue.

—Taisez-vous, Mercédès, ah ! de grâce, taisez-vous ! Comment savez-vous ce qui se passe dans mon âme ? Mais vous avez donc le pouvoir de deviner mes plus secrètes pensées ?

—Paule, l'autre nuit, des paroles que vous avez prononcées dans votre délire m'ont révélé votre secret, et aujourd'hui, quand je vous ai parlé de M. Etienne, l'expression de votre physionomie et votre attitude vous ont une seconde fois trahie.

—Eh bien, oui, c'est vrai, dit la comtesse avec un accent de douleur navrant, je l'aime ! je l'aime ! C'est épouvantable, n'est-ce pas ?

—Je vous plains.

—Voilà ce qui rend mon malheur complet, voilà pourquoi je suis à jamais condamnée à la souffrance ! Et mes enfants près de moi, sous mes yeux, n'ont pas su me défendre contre cet amour ! Et vainement j'ai essayé de lui fermer mon cœur ! Ah ! j'ai honte de moi-même ! Suis-je assez punie, mon Dieu, de mon fatal orgueil !... Il m'aime toujours, lui, je le sais... Pourquoi ne m'a-t-il pas oubliée ! Pourquoi ne s'est-il pas marié ? Hélas ! s'il eût été marié, je ne l'aurais pas aimé ! Mais je n'avais pas assez de mes

autres souffrances ! Ah ! Mercédès, qu'il ne le sache pas, qu'il ne le sache jamais !...

—Je garderai votre secret.

—Vous voyez, Mercédès, vous voyez jusqu'à quel point je suis maudite ! Est-ce que je ne vous fais pas horreur maintenant ?

La danseuse eut un regard d'une douceur et d'une bonté inexprimables.

—Paule, mon amie, ma sœur par le cœur, répondit-elle d'une voix vibrante, sur la place publique de Saint-Armand, je vous ai embrassée deux fois, permettez-moi de vous embrasser ici une troisième fois.

La comtesse se laissa aller dans les bras de Mercédès. Elles s'étreignirent, s'embrassèrent et se mirent à pleurer, mêlant leurs larmes.

—Vous êtes mon amie ! disait la comtesse, toutes les femmes ne sont pas haineuses, méchantes... Et c'est vous, que je n'avais vue qu'une fois, vous qui ne me connaissiez pas, qui êtes venue à moi pour me faire entendre de douces paroles et pleurer avec une malheureuse ! Oh ! Mercédès ! Mais qu'ai-je donc fait pour que vous ayez ainsi pitié de moi ?

—Vous avez souffert, répondit Mercédès ; et puis je paie une dette de reconnaissance.

—Oui, vous êtes reconnaissante envers mon grand-père ; mais je ne vous ai rendu aucun service, moi ; je ne veux pas dire, pourtant, que je vous avais oubliée, car bien souvent, dans mes longs jours d'angoisses et de douleurs, j'ai pensé à vous. Mercédès, je ne saurais douter de votre amitié pour la pauvre Paule, elle est sincère, je le vois, je le sens ; mais une pareille amitié ne peut pas être inspirée seulement par la reconnaissance que vous avez vouée à Pierre Rouget. Mercédès, avouez qu'il y a autre chose.

—Eh bien, oui, il y a autre chose.

—Quoi ? dites.

—Vous le saurez plus tard.

—Pourquoi pas en ce moment ?

—Parce que j'ai des raisons pour garder le silence. Plus tard, Paule, plus tard. Si vous n'appreniez pas par votre

grand-père ce que je vous cache aujourd'hui, ce sera moi qui vous le dirai.

—Alors, mon grand-père le sait ?

—Oui, il sait tout.

—C'est bien, je ne vous interroge plus.

—Moi, Paule, il y a une chose qui n'est pas sans intérêt pour moi et que je désire savoir de vous.

—De quoi s'agit-il, Mercédès ?

—Dans cette nuit où pendant plus d'une heure vous avez eu le délire, vous n'avez pas seulement parlé de vos enfants, de votre mari et de M. Etienne Denizot ; votre pauvre esprit troublé était surtout hanté par le fantôme d'une autre personne qui vous causait une grande horreur ; vous le repoussiez avec violence, ce fantôme, et vous vous défendiez contre lui avec fureur, en prononçant des paroles qui m'ont moi-même effrayée. Paule, que vous a donc fait M. de Miray ?

Un double éclair jaillit des yeux de la comtesse et sa physionomie prit une expression terrible.

—Eh ! s'écria-t-elle, ne me parlez pas de cet homme, de ce misérable, de cet infâme !

—Paule, le nom de M. de Miray ne m'est pas inconnu ; je sais qu'il a été l'ami de M. de Verdraine et le vôtre.

—Oh ! mon ami ! fit la comtesse sourdement.

—Je sais, continua Mercédès, qu'il a acheté le domaine de Verdraine et la ferme des Bergères. Paule, que vous a fait cet homme ? j'ai besoin de le savoir.

—Ah ! vous avez besoin de le savoir... Eh bien, écoutez : M. de Miray, le baron de Miray, car il est baron, cet homme lâche et vil, a été le mauvais génie du comte de Verdraine, c'est lui qui a poussé le père de mes enfants dans cette vie de désordre où il a englouti les fortunes réunies du marquis de Verdraine et de la baronne de Bressac. Cet homme, Mercédès, est mon implacable ennemi, un ennemi lâche et féroce.

Les sauvages des contrées lointaines, encore inconnues, les lions du désert, les tigres et toutes les autres bêtes des forêts seraient moins redoutables pour moi que cet homme !

—Est-ce donc lui qui, sans pitié pour votre malheur, vous a chassée des Bergères avec vos enfants ?

—Non, non ; il ne m'a pas chassée ! Je me suis sauvée, Mercédès, je me suis enfuie des Bergères pour échapper à ce monstre que je sais capable de tout, même de me tuer, dans un accès de fureur sauvage, même d'égorger mes enfants !

—Oh ! fit Mercédès.

—Oui, continua la comtesse, je me suis enfuie la nuit, à pied, n'ayant plus d'argent pour prendre une voiture, ou le chemin de fer ; traînant mes pauvres petits, m'égarant volontairement sur des chemins déserts, souvent impraticables, tellement je craignais de tomber dans quelque piège.

Et si vous tenez à savoir pourquoi M. de Miray est devenu pour moi un ennemi terrible et a juré de me perdre, je vais vous le dire : il voulait faire de la comtesse de Verdaine son obligée, et j'ai repoussé avec indignation, avec mépris, avec dégoût ses odieuses propositions.

Le lendemain même de son acquisition, il vint aux Bergères, et avec cette importance et cette morgue d'un propriétaire qui se croit tout permis, il osa me parler insolemment de l'amour, que, prétend-il, je lui ai inspiré. Dans ses paroles, Mercédès, j'ai deviné ses sinistres projets ; il n'aurait pas hésité à employer des moyens honteux, criminels pour s'emparer de moi comme d'une proie.

M. de Miray m'avait dit : " Je reviendrai demain," et j'avais surpris dans son regard ce qu'il y avait de menaçant dans cette seconde visite. Ah ! il savait bien que je n'avais plus d'argent, le misérable ! Et il croyait me tenir à sa discrétion.

J'écrivis à ma mère pour qu'elle m'envoyât une centaine de francs dont j'avais besoin ; je n'ai pas achevé ma lettre, cette lettre que l'on a trouvée sur moi ; je ne pouvais plus attendre la réponse, car j'étais résolue à partir la nuit suivante.

Je ne pouvais pas rester un jour de plus aux Bergères, je n'y étais plus chez moi et je sentais que je n'y étais plus en sûreté.

—Oui, dit Mercédès, je comprends.

Après un silence, la comtesse reprit la parole et raconta à sa nouvelle amie, rapidement, à grands traits, sa lamentable histoire. Et quand elle eut fini, la danseuse l'embrassa et lui dit :

—Vous avez souffert plus encore que je ne me l'étais imaginé ; comme épouse et comme mère, vous avez connu toutes les douleurs de la femme ; vous êtes une martyre ! Maintenant, ma pauvre amie, Dieu vous doit une récompense. Que votre esprit se calme et dites-vous que les mauvais jours sont passés. Courage donc, courage et espoir !

Un pâle sourire effleura les lèvres de Paule, puis elle secoua tristement la tête et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

La danseuse l'enveloppa d'un regard en disant :

—Pauvre femme ! elle ne voit aucune clarté dans l'avenir !

Mercédès resta quatre jours encore auprès de la comtesse.

Comme l'avait dit le médecin, l'âme était rentrée dans le corps de la malade, dont les forces avaient été complètement épuisées. L'affection cérébrale avait totalement disparu et l'on n'avait plus aucune crainte de ce côté ; mais les forces physiques revenaient lentement, bien lentement, et d'un jour à l'autre l'amélioration était à peine sensible. Néanmoins, on avait le droit d'espérer que le rétablissement de la malade n'était plus qu'une affaire de temps.

Dès la veille de son départ, Mercédès avait prévenu la comtesse qu'elle allait la quitter, certaines affaires très importantes la rappelant à Paris.

Paule savait que la jeune fille demeurait à Paris ; c'était tout. La danseuse n'était entrée dans aucun détail sur son existence, et elle avait expressément recommandé aux époux Gaspard de ne pas prononcer une parole qui pût faire soupçonner à la comtesse qu'elle était la danseuse Flora.

Paule du reste ne cherchait pas à le savoir ; elle était trop

pénétrée de reconnaissance à l'égard de Mercédès pour lui adresser des questions sans y être invitée.

Les adieux furent touchants. Les deux jeunes femmes pleurèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Je ne sais quelle influence mystérieuse vous exercez sur moi, disait Paule, et il me semble que c'est une partie de moi-même qui va m'abandonner.

—Vous penserez à moi comme je penserai à vous, et nous serons encore l'une près de l'autre par le cœur.

—Oui, mais ce ne sera pas la même chose.

Les soins ne vous manqueront pas, Mme Gaspard sera pour vous comme une mère; d'ailleurs, vous allez bien maintenant, tout à fait bien, et, dans quinze jours, vous serez sur pied. Alors, comme c'est convenu, votre mère viendra vous chercher. Un peu de patience, bientôt vous reverrez vos enfants.

—Mes chers enfants!

—C'est pour eux et vos parents que vous devez guérir promptement, que vous devez vivre.

—Oui, je ne dois pas mourir. Mais vous, quand vous reverrai-je?

—Je ne saurais vous le dire.

—Mercédès, vous êtes mon amie, mon unique amie maintenant... Ah! j'ai peur de ne plus vous voir.

—Paule, n'ayez pas cette crainte; si, si, nous nous reverrons, je vous le promets.

Et la danseuse s'était séparée de la comtesse, avait fait à Gaspard et sa femme toutes sortes de recommandations et était montée dans la voiture qu'elle avait fait venir de Belley.

XLVI

RETOUR D'ÉTIENNE

Dix heures du soir sonnaient à l'horloge de Saint-Armand-les-Vignes lorsqu'une vieille calèche de remise, attelée de deux grands chevaux normands, s'arrêta à trente pas environ des premières maisons du village.

Un homme mit pied à terre et, presque en même temps, un chien maigre et d'assez forte taille sauta sur la route. L'homme prit dans ses bras, l'un après l'autre, deux petits garçons qu'il descendit de voiture.

Le cocher, qui avait été payé d'avance, tourna bride aussitôt, sans qu'aucune parole eût été prononcée.

Alors, Etienne Denizot, que le lecteur a reconnu, prit Georges et Edouard par la main et marcha vers le village où quelques points lumineux apparaissaient ça et là à travers les arbres.

Miro, à qui le silence avait été recommandé, suivait à deux pas de distance.

La nuit, sans lune et sans étoiles, était sombre. Toutes les maisons étaient fermées. Personne dans les rues.

Un chien de garde, probablement enfermé dans une grange, aboyait furieusement, menaces impuissantes adressées à des chats qui se querellaient sur un toit et avaient sans doute troublé son sommeil.

A part cela, le bourg était silencieux et presque tous les habitants devaient être endormis.

Entendant les aboiements de son semblable, Miro s'était arrêté ; puis, tranquillement, avait continué son chemin.

Etienne et les enfants traversèrent la place et s'enfoncèrent dans une large rue, où une fois déjà nous avons suivi le jeune homme pour assister à une conversation qu'il allait avoir avec Mélie la bossue, et qui devait avoir une si grande influence sur l'existence de la pauvre laide.

Bientôt, Etienne arriva devant sa maison. Les deux fenêtres de la grande salle du rez-de-chaussée étaient éclairées, ce qui indiquait que sa mère ou Mélie n'était pas encore couchée.

Il s'approcha d'une des fenêtres, et, à travers le rideau, il put voir à l'intérieur la silhouette de deux femmes agenouillées. C'étaient sa mère et Mélie qui priaient.

Celle-ci dressa brusquement la tête.

—Maîtresse, dit-elle, il m'a semblé qu'on marchait devant la porte.

—Comme toi, j'ai entendu des pas... Mélie, c'est lui ! c'est mon fils ! je le devine au battement de mon cœur.

—Oui, ma mère, c'est moi, répondit la voix d'Etienne. Mme Denizot était déjà debout ; elle se précipita vers la porte, tira le verrou et ouvrit.

Etienne poussa doucement les enfants dans la salle.

—Dieu ! exclama la vieille femme en joignant les mains.

Derrière Etienne et les enfants, Miro s'était glissé dans la salle sans que Mme Denizot et Mélie l'eussent aperçu.

—Chère mère, dit le jeune homme après avoir refermé la porte, voilà les fils de la comtesse de Verdraine.

Mme Denizot embrassa son fils, puis entoura de ses bras les enfants et mit à chacun deux baisers sur les joues.

Mélie s'était approchée.

—Oh ! comme ils sont beaux ! fit-elle.

Les enfants ne disaient rien ; ils regardaient un peu ahuris la vieille femme et la bossue.

—Monsieur Etienne, demanda celle-ci, est-ce que je peux me permettre de les embrasser aussi ?

—Mais pourquoi donc ne les embrasserais-tu pas, Mélie ?
répondit le jeune homme.

Déjà Georges et Edouard tendaient leurs petits bras à la bossue.

—Oh ! les anges ! s'écria la pauvre fille émue jusqu'aux larmes, ils ont le cœur de leur mère.

Elle étreignit les petits garçons et se mit à manger leurs joues de baisers.

—Ah ! mais oui, ils sont beaux, disait-elle ; beaux comme le jour... Dieu, comme on va les aimer ici !

Miro se tenait à l'écart, en chien bien élevé, et regardait, comme ravi de l'accueil qui était fait à ses jeunes maîtres.

—Mon fils, dit Mme Denizot, où donc est Mme la comtesse de Verdraine ?

—Je ne sais pas.

—Tu ne sais pas ? Mon Dieu, quelle affreuse chose vas-tu nous apprendre !

—De grâce, chère mère, ne vous tourmentez pas inutilement. Dans un autre moment, je vous apprendrai pourquoi je reviens avec les enfants seulement.

—Mais voyez donc comme ils sont gentils ! s'écria Mélie affolée de joie, ils ne veulent déjà plus me quitter ! Ils ne voient ni ma laideur, ni mes difformités !

—En toi, Mélie, dit gravement Mme Denizot, ils ne voient qu'une chose : ta bonté.

La bossue se remit à embrasser les enfants pour qu'on ne vit point sa rougeur.

A ce moment, le regard de Mme Denizot tomba sur Miro.

—Un chien, fit-elle avec surprise, qu'est-ce que c'est que ce chien ? comment est-il entré ici ?

Et déjà elle se disposait à ouvrir la porte pour chasser l'animal.

—Arrêtez, ma mère, arrêtez, lui dit doucement Etienne. Ce chien est entré dans la maison avec moi et les enfants, et il est ici chez lui, s'il y veut rester.

Chère mère, continua le jeune homme d'une voix plus forte et prêt à pleurer, vous avez sous les yeux Miro, le bon chien qui a livré à la justice l'assassin de la petite Isabelle ;

Miro, l'ami fidèle et dévoué de la comtesse Paule et de ses enfants.

—Miro, c'est Miro ! s'écrièrent en même temps Mme Denizot et Mélie.

Miro, comprenant que le moment était venu pour lui d'entrer en scène, se dressa sur ses quatre pattes et, à pas lents, la queue frétilante, s'approcha de Mme Denizot.

—Oh ! pauvre bête, dit-elle, et je voulais te chasser, toi qui vaux plus que certains hommes ! Viens, Miro, viens, mon bon chien, que je t'embrasse !

Miro n'avait rien à refuser à ceux qui faisaient fête à ses jeunes maîtres ; il reçut, en manifestant son contentement, les caresses de Mme Denizot et aussi celles de Mélie, qui se décidait enfin à ne pas achever de manger les joues de Georges et d'Edouard.

—Maintenant, chère mère, dit Etienne, nous avons faim et soif.

—Tout de suite, mon ami. Mélie, vite, vite allume la braise des réchauds, et mets les couverts sur la table après avoir changé la nappe.

—Mélie, dit Etienne, une bonne soupe au lait pour Miro.

—Soyez tranquille, monsieur Etienne, vous serez content, Miro aussi, et ça ne va pas être long.

—Oui, ajouta Mme Denizot, car nous avons ici tout ce qu'il faut. Depuis quelques jours, mon cher enfant, je t'attendais à tous les instants, et chaque matin, vers neuf heures, je mettais le pot-au-feu afin d'avoir un bon bouillon à te servir. Aujourd'hui c'est une belle poule que Mélie a tuée et que nous avons mise au pot. Avec cela nous avons une fricassée de tendron de veau aux champignons, un plat de petits pois au beurre frais et un fromage de la ferme fait à point.

—C'est plus qu'il ne nous faut, chère mère.

Mélie était à la cuisine, Mme Denizot alla l'y remplacer afin qu'elle pût s'occuper de la table.

En moins d'un quart d'heure, le souper des voyageurs fut prêt. Mélie fit le service. Mme Denizot, assise entre les deux enfants, coupait leur pain, leur viande, et les faisait boire. Et tout en s'occupant des chers petits, qui man-

geaient avec un appétit qu'on avait plaisir à voir, elle apprenait à son fils que le père Rouget et Mélie n'étaient revenus de Paris que l'avant-veille, assez tard dans l'avant-midi.

—Mais pourquoi sont-ils restés si longtemps à Paris ? demanda Etienne.

—Mélie va te raconter ce qui s'est passé.

La bossue avait fini de servir. Appelée par Etienne, elle vint s'asseoir près de ses maîtres et fit très clairement le récit qui lui était demandé, mais en ayant soin de ne pas prononcer une seule fois le nom du comte de Verdraine, à cause de la présence des enfants.

Pendant ce temps, Miro, qui avait mangé sa soupe au lait, était couché aux pieds de ses jeunes maîtres.

Quand Mélie eut cessé de parler, Etienne resta un long moment pensif, le coude appuyé sur la table et sa tête dans sa main.

—Peut-être, dit-il, Pierre Rouget n'aurait-il pas dû accepter l'argent de la danseuse.

—Oh ! il ne voulait pas, répondit Mélie ; mais elle l'a tant prié, supplié, avec de grosses larmes dans les yeux, qu'il a fini par laisser mettre les billets de banque dans son sac.

—Cette Espagnole est une bien étrange fille, murmura Etienne.

Enfin, reprit-il après un court silence, avec ses dix mille francs Pierre Rouget paiera les dettes de son gendre et la comtesse et ses enfants ne seront pas complètement dans la misère.

—Etienne, dit Mme Denizot, ces chers mignons ont sommeil, regarde, leurs yeux se ferment malgré eux.

—Oui, ma mère, ils ont grand besoin de repos.

—Et toi aussi, mon ami.

—Oh ! moi, je suis dur à la fatigue. Mon intention était de conduire cette nuit même Georges et Edouard chez leur grand-père, où ils aurait dormi dans le lit qui fut autrefois celui de leur mère, après l'incendie dont nous avons tous gardé le souvenir.

Mélie laissa échapper un soupir auquel on ne fit pas at-

tention ; il est vrai que ni Mme Denizot ni Etienne ne savaient qu'elle avait été l'incendiaire.

—Mais, continua le jeune homme, j'ai réfléchi ; le père Rouget est couché depuis longtemps et il est mal remis encore de ses fatigues ; le déranger à cette heure, le forcer à se lever, en lui causant une forte émotion, pourrait avoir quelques conséquences fâcheuses. Les enfants passeront la nuit ici et demain matin je ferai ma visite au père Rouget avant le réveil de Geroges et de son frère. Donc, ma mère, vous et Mélie allez coucher les enfants dans mon lit.

—Et toi, Etienne ?

—Moi, je me coucherai près d'eux sur le canapé.

—Mais tu ne pourras ni dormir, ni bien te reposer....

—Ne craignez pas cela.

—La maîtresse a raison, dit Mélie, il faut que vous vous reposiez bien, monsieur Etienne, et je donne ma chambre et mon lit aux deux chéris.

—Non, Mélie, répliqua Etienne, garde ta chambre, et ma mère et toi veuillez faire ce que j'ai dit.

* * *

Le lendemain, la lettre de Mercédès arriva.

Ce fut Pierre Rouget, à son tour, qui se rendit chez Etienne. Le jeune homme, qui attendait, n'était pas allé faire sa tournée dans les champs.

Le lecteur sait ce que contenait la lettre de la danseuse. Elle fut lue avec émotion par Etienne et arracha des larmes à ceux qui écoutaient. Mais elle était consolante. Elle disait que les jours de la comtesse n'étaient plus en danger. On se sentait rassuré. Les cœurs pouvaient s'ouvrir largement à l'espérance.

Pierre Rouget et Etienne se rappelèrent parfaitement avoir vu don Stéphano à Saint-Armand. Le passage de cet homme sur la route où la comtesse allait mourir n'avait-il pas quelque chose de providentiel ?

La présence de Mercédès à Bellombe était expliquée ; la lettre jetait la clarté sur tout ce qui avait pu paraître obscur.

Mercédès conseillait à Etienne de se montrer dorénavant très réservé, de ne rien faire qui fût en dehors des convenances et de bien se garder, surtout, de venir à Bel-lombe.

Le jeune homme ne chercha pas dans les paroles de la danseuse autre chose que les raisons qu'il avait trouvées lui-même pour se faire une ligne de conduite. Il ne pouvait pas deviner que les conseils donnés par Mercédès fussent motivés par d'autres considérations, par d'autres raisons plus sérieuses, plus graves.

XLVII

UN MISÉRABLE

Mercédès se rendit à Paris et envoya un mot à M. de Verdraine, lui demandant de venir la rencontrer, ce que celui-ci fit aussitôt. Au cours de la conversation, il dit à Mercédès :

— Votre conduite infâme envers moi m'autorise à vous dire les choses les plus dures ! Regardez-moi, Flora, regardez-moi bien ; voyez ce que vous avez fait du comte Maxime de Verdraine ; contemplez votre œuvre... Si vous n'êtes pas une fille vénale, une fille sans cœur, une misérable, prouvez-le donc ! Je me suis ruiné pour vous, je n'ai plus rien, et vous osez me dire que tout est fini entre

nous ! Non, non, tout n'est pas fini. Vous avez fait de moi un désespéré, vous n'avez plus le droit de me repousser comme un chien galeux.

Ecoutez, Flora, malgré tout, je vous aime toujours avec fureur : que dis-je ? je vous aime plus encore aujourd'hui que je ne vous aimais quand je pouvais satisfaire tous vos caprices, toutes vos fantaisies... Que vous le vouliez ou non, nous sommes liés l'un à l'autre comme l'arbre et le lierre ; vous êtes mon bien, vous m'appartenez, et notre destinée doit être la même.

Ces paroles et plus encore l'expression de la physionomie du comte, firent tressaillir la jeune femme.

— Avant de venir ici, continua-t-il en se levant, j'ai fait un serment : j'ai juré que vous vous donneriez à moi ou que...

— Pourquoi vous arrêter ? achevez donc !

— Ou que je vous tuerais ! prononça-t-il d'une voix creuse.

— Allons donc, fit-elle avec un mouvement de tête dédaigneux ; si vous croyez pouvoir m'effrayer, vous me connaissez mal, M. de Verdraine.

— Flora, voulez-vous être à moi ?

— Jamais !

— Encore une fois, Flora, voulez-vous être à moi ?

— Je vous hais, vous me faites horreur !

Il pâlit affreusement et un tremblement nerveux le secoua de la tête aux pieds.

Il reprit sourdement :

— Toute chose a une fin, avez-vous dit ; eh bien, pour vous et pour moi, tout est fini ; nous allons mourir, vous la première, moi après... Nous sommes liés l'un à l'autre comme l'arbre et le lierre... Flora, je ne t'ai pas possédée sur la terre, je t'emporte dans l'éternité !...

Son visage avait pris une expression effrayante, et il y avait de la folie dans ses yeux, injectés de sang, aux éclairs fauves.

D'un mouvement brusque, rapide, il tira de sa poche un revolver chargé et armé et fit un pas en avant.

Une détonation retentit.

Presque aussitôt, la porte du salon s'ouvrit avec violence, la femme de chambre et le valet de pied parurent, pâles, tremblants, saisis d'épouvante.

Flora était debout, la tête enveloppée encore d'un nuage de fumée.

La balle ne l'avait pas atteinte.

—M. le comte jouait avec un pistolet, dit-elle aux domestiques, et un coup est parti ; heureusement, il ne s'est pas blessé. Vous pouvez vous retirer.

Ils disparurent.

Alors la jeune femme dit au comte :

—Vous venez de voir, monsieur de Verdraine, que je n'ai pas peur de la mort et qu'un revolver dans la main d'un insensé ne me fait pas trembler. Vous pouviez me tuer pourtant, et si vous m'aviez tuée, monsieur, vous ne savez pas combien eût été grand votre crime.

Mais, continua-t-elle en se dressant en face du misérable, les yeux étincelants, terribles, c'eût été trop d'assassiner la sœur cadette après avoir tué la sœur aînée ! Dieu ne l'a pas voulu, parce qu'il sait qu'après une œuvre de vengeance j'en ai une autre à accomplir.

Monsieur le comte Maxime de Verdraine, poursuivit-elle d'une voix frémissante, Flora la Papillonne, Flora la danseuse, se nomme Mercédès d'Argélias. Souvenez-vous de Madrid, souvenez-vous de la comédienne Elvire... Elle s'appelait Dolorès d'Argélias, c'était ma sœur ! Mercédès a vengé Dolorès ! Comprenez-vous maintenant, monsieur le comte Maxime de Verdraine, comprenez-vous ?

Il la regardait comme s'il n'eût pas compris, ouvrant de grands yeux stupides. Cependant, sa figure se décomposait visiblement. Enfin, il laissa échapper un cri rauque, et, le regard toujours fixé sur la vengeresse, il se recula lentement jusqu'au fond de la pièce, où il resta adossé à la muraille.

Le revolver échappé de sa main était tombé sur le tapis. Du pied, Flora le lança dans un coin, sous un meuble.

Tenant le comte pantelant, écrasé sous son regard de feu, elle reprit :

—J'ai vengé Dolorès d'Argélias, j'ai vengé ma sœur !

Ces seuls mots vous expliquent ma conduite, monsieur de Verdraine... Mais c'est Dieu lui-même qui vous a châtié, je n'ai été que son instrument. J'ai vengé ma sœur et en même temps toutes vos autres victimes.

Savez-vous ce qu'est devenue Dolorès, votre victime de Madrid ? Non, vous ne le savez pas, car lorsque vous étiez passé, vous ne regardiez jamais en arrière ; vous ne le savez pas, mais je le sais moi, et je vais vous l'apprendre. Désespérée, elle s'est suicidée. Voilà ce que vous avez fait de Dolorès d'Argélias, monsieur de Verdraine.

Avant qu'elle eût le malheur de vous trouver sur son chemin, l'avenir souriait à sa jeunesse ; elle avait toutes les espérances, elle avait toutes les joies de la vie. Vous êtes venu et vous avez brisé, détruit tout cela. Hélas ! elle était belle, trop belle ; il vous fallait cette nouvelle victime.

Le comte essaya de protester.

—Ne niez pas, monsieur, ne niez pas ! s'écria la jeune femme avec emportement, ce qui s'est passé, je le sais, je sais tout. Avant d'allumer le charbon qui allait la tuer, Dolorès a écrit le récit de son malheur ; j'ai cette lettre qui n'est qu'un long cri de douleur et de désespoir ; je l'ai précieusement conservée et je l'ai lue tant de fois que je la sais par cœur.

Mais qu'était-ce que cela pour vous, habitué à voir les larmes, à entendre les cris de désespoir de vos victimes ? Rien. Vous vous êtes dit, à une autre maintenant. Et, sans vous inquiéter du sort réservé à la pauvre Dolorès, vous vous êtes enfui de Madrid, comme un lâche, comme un misérable !

Lâche, monsieur de Verdraine, lâche et misérable, vous l'avez toujours été.

Le comte fit entendre un gémissement sourd et se courba écrasé.

—Voilà, monsieur de Verdraine, voilà ce que vous avez fait à Madrid, continua la dansense, et vous auriez voulu que de pareils crimes restassent impunis !... Allons donc, est-ce que c'était possible ? Les cris de douleurs de la mal-

heureuse Dolorès, agonisante, sont montés jusqu'à Dieu et Dieu a répondu :

Pauvre fille, tu seras vengée !

L'une après l'autre, toutes vos victimes vous ont maudit, monsieur de Verdraine, et le ciel à son tour vous a maudit !

J'ai vengé ma sœur, Dolorès d'Argélias est vengée... Mais, je tiens à le répéter encore, je ne suis pas allée vous chercher, c'est vous qui êtes venu vous livrer à ma vengeance. La main de Dieu était sur vous, c'est elle qui vous a poussé vers moi.

Vous êtes ruiné, vous ne possédez plus rien ; c'est ce que je voulais ! J'ai brisé votre volonté, je vous ai fait connaître toutes les tortures : je vous ai tenu sous un joug de fer ; je vous ai aplati, écrasé, je le voulais ! Je vous ai vu vous abaisser, perdre toute dignité, vous avilir, vous vautrer dans la fange, tomber dans l'abrutissement, j'étais satisfaite ! En vous voyant souffrir, vieillir avant l'âge, je pensais à ma sœur, j'étais contente !

Vous étiez riche, vous êtes pauvre ! Vous étiez un homme, vous n'êtes plus rien ! J'ai voulu cela, je l'ai voulu !

Maintenant tout est fini pour vous, vous ne pourrez plus faire de nouvelles victimes.

Et si j'ai été sans pitié pour vous, c'est que vous avez été sans pitié pour les autres.

Cependant, quand j'appris que vous étiez père de deux enfants et que vous aviez lâchement abandonné votre femme et vos fils, comme vous aviez abandonné Dolorès, je me sentis troublée, épouvantée de l'œuvre terrible que j'accomplissais. Si alors vous aviez eu des regrets de votre indigne conduite, si seulement vous aviez pensé à votre femme et à vos enfants, vous m'auriez désarmée et je me serais arrêtée ; oui, je n'aurais pas poursuivi mon œuvre de vengeance ; pour épargner les innocents, j'aurais cessé de frapper le coupable.

Hélas ! non seulement vous n'aviez aucun regret du passé, mais pas même une pensée pour votre malheureuse femme et vos pauvres enfants ! Et pourquoi cette horrible indifférence, cette absence des sentiments les plus natu-

rels, cet oubli des devoirs imposés à l'homme, cette insensibilité monstrueuse que n'ont pas les bêtes les plus cruelles ? C'est que toujours vous avez été dominé par vos passions épouvantables, et que toujours vous leur avez tout sacrifié ! C'est que dans votre cœur et dans votre âme tout est mauvais.

Est-ce que je pouvais avoir pitié de vous ? Non, non, non !... Je me trouvais en face d'un espèce de monstre, j'ai été impitoyable, mon œuvre de vengeance s'est accomplie.

Et vous n'avez rien vu, rien compris, rien deviné... Aveuglé par votre passion, étourdi, vous n'avez pas senti que je vous poussais vers un abîme. Rien ne vous a dit que je vous méprisais, vous haïssais, que vous me faisiez horreur !... Rien ne vous a averti que vous étiez sous ma main vengeresse ! Don Juan ne s'est pas souvenu de la statue du commandeur !

Le misérable n'avait plus figure humaine ; il restait la tête inclinée sur sa poitrine, n'osant plus lever les yeux, et tremblant de tous ses membres.

La jeune femme le contempla un instant avec une froide pitié et reprit :

—Voilà ce que je voulais vous dire, monsieur de Verdraine, voilà les explications que j'ai cru devoir vous donner. C'est à vous à parler maintenant, je vous écoute !

—Vous m'épouvantez ! prononça-t-il d'une voix brisée.

—Je comprends l'effet que mes paroles ont produit sur vous, monsieur le comte ; mais ce n'est pas moi, c'est le souvenir de vos infamies qui vous épouvante. La main de Dieu s'est appesantie sur vous, reconnaissez donc que votre châtimement était mérité.

Monsieur le comte, continua-t-elle d'une voix subitement adoucie, le pardon peut être accordé aux plus grands coupables ; ayez horreur de votre passé et repentez-vous.

Il releva brusquement la tête, jeta sur la danseuse un regard sombre et répondit d'un ton farouche :

—Il est trop tard !

—Non, non ; il est toujours temps d'avoir des regrets et de se repentir.

—Trop tard, vous dis-je ; je n'ai plus qu'une chose à faire.

—Quelle chose ?

—Me tuer, répondit-il sourdement.

—Malheureux ! Et votre femme et vos enfants ?

—Il haussa les épaules, jeta autour de lui des regards éperdus, des regards de fou, grommela en les mâchant des mots que Flora ne put entendre et sa tête retomba sur sa poitrine. La jeune femme hocha tristement la tête.

—Rien à faire, murmura-t-elle. Mon Dieu, si j'ai dépassé le but, pardonnez-moi !

Elle resta un instant songeuse, hésitante, puis avec une vibration dans la voix, qui trahissait son émotion, elle reprit :

—Monsieur le comte, si bas que l'on soit tombé, on peut se relever. Peut-être pourriez-vous encore être heureux.

Il eut un haut-le-corps.

—Comment ? fit-il.

—Vous avez une famille ! répondit-elle avec une douceur infinie.

Il la regarda avec une sorte d'effarement et un sourire étrange fit grimacer ses lèvres.

La jeune femme attendait anxieuse.

Espérait-elle le réveil des sentiments paternels ?

Le comte avait fait quelques pas et s'était approché d'un fauteuil sur lequel il tomba lourdement.

—Monsieur de Verdraine, reprit Flora toujours avec la même douceur, interrogez votre conscience et consultez votre cœur ; est-ce que vous ne sentez pas en vous assez de force et de courage pour aller vous jeter aux pieds de la comtesse de Verdraine et lui demander au nom de vos enfants de vous pardonner.

Il ne répondit pas ; mais il eut comme un mouvement d'impatience et d'irritation, et prit sa tête dans ses mains.

—Ce n'est point ce que j'attendais et espérais, murmura la danseuse.

Et il soupira.

Il y eut un assez long silence,

—Monsieur le comte, dit Flora, vous m'avez demandé

pourquoi j'avais quitté Paris brusquement, où j'étais allée, et ce que j'avais fait ; je vous ai répondu que je vous le dirais. Ecoutez. Quelques heures avant mon départ, j'avais reçu une lettre d'un de mes anciens amis ; cette lettre m'apprenait que Mme la comtesse de Verdraine avait été trouvée mourante sur une route, à plus de vingt lieues de Grenoble et des Bergères, et que la malheureuse jeune femme, dont les chagrins et la fatigue avaient complètement épuisé les forces, n'avait peut-être plus que quelques jours à vivre.

Le comte s'était redressé et, attentif, écoutait.

—En vous frappant, monsieur de Verdraine, continua la Papillonne, j'avais frappé votre femme et vos enfants, et je ne voulais pas que la comtesse mourût sans que je me fusse agenouillée devant elle. Pour cette raison et pour une autre encore, que je n'ai pas à vous faire connaître, je suis partie.

J'ai trouvé la comtesse dans un village, chez des paysans, n'ayant plus, hélas ! qu'un souffle de vie. Je me suis installée à son chevet, et je l'ai soignée, en demandant à Dieu de lui conserver la vie et de me pardonner tout le mal que j'avais fait à des innocents. Pendant huit jours, je n'ai pas quitté la malade d'un instant. La danseuse était devenue sœur de charité.

Dieu a entendu mes prières et les a exaucées ; la comtesse de Verdraine est maintenant hors de danger.

Le comte écoutait mais restait impassible. Rien dans ses yeux mornes. Pas un muscle de son visage ne remuait.

La jeune femme poursuivit :

—Une nuit, la comtesse de Verdraine avait quitté les Bergères, emmenant avec elle ses enfants, et résolue à se rendre à pied en Bourgogne. Pour faire ce long et pénible voyage, la malheureuse n'avait pour toutes ressources qu'une soixantaine de francs, somme insuffisante pour prendre le chemin de fer, également insuffisante pour faire vivre la mère et les enfants. Mais elle s'était dit : " Quand je n'aurai plus un sou pour acheter du pain à mes enfants, je mendierai !

Le comte s'anima.

—Elle avait pour plus de quarante mille francs de bijoux ! dit-il.

—Elle n'avait plus de bijoux, elle n'avait plus rien, répliqua Flora. Mais attendez, monsieur le comte, je vous parlerai, le moment venu, des bijoux de la comtesse de Verdraine.

Elle se mit en route, comme je viens de vous le dire, et dans la nuit du sixième jour de marche, elle fut trouvée étendue sur la route, raide, glacée, ne donnant plus signe de vie. Elle était seule. Qu'étaient devenus Georges et Edouard ? La fatalité les avait séparés de leur mère ; ils s'étaient perdus et avaient été trouvés, pleurant, désolés, par un cantonnier qui les avait conduits à sa demeure. Ils sont en sûreté.

La jeune femme s'arrêta, espérant que le père allait s'écrier :

—Où sont-ils ?

Mais le comte resta muet.

Le cœur de la danseuse se serra douloureusement.

—Monsieur le comte, poursuivit-elle d'une voix plus forte, la comtesse de Verdraine n'a pas quitté les Bergères tranquillement, elle s'en est enfuie affolée, pour se soustraire aux violences brutales d'un homme, son implacable ennemi. Ce' homme, cet ennemi devant lequel la comtesse a fui avec épouvante, c'est un misérable que vous avez appelé votre ami, c'est M. de Miray.

Le comte eut comme un mouvement de surprise.

—Allons donc ! fit-il.

—Savez-vous que M. de Miray est devenu le propriétaire de votre domaine de Verdraine et de la ferme des Bergères ?

—Je le sais.

—M. de Miray a été votre mauvais génie, le démon qui vous a poussé à l'oubli de tous vos devoirs et vous a perdu.

—M. de Miray est un ami sûr : mieux que personne, je sais ce qu'il a fait pour moi.

—Ah ! ah ! ah ! ce qu'il a fait pour vous, parlons-en ; s'il n'eût tenu qu'à cet ami sûr et dévoué, monsieur, à l'heure

présente vous seriez à Mazas et prêt à passer en cour d'assises comme faussaire.

Le comte se dressa comme mû par un ressort.

—Quoi ! s'écria-t-il, vous savez ?

—Oui, je sais que vous avez fait un faux en imitant l'écriture et la signature de M. de Miray.

—J'étais autorisé par lui.

—C'est difficile à croire.

—J'avais besoin de quarante mille francs dans les quarante heures, une dette d'honneur à payer ; je m'adressai à M. de Miray qui me répondit qu'il n'avait pas cette somme pour le moment à mettre à ma disposition, mais que je pouvais faire un billet signé de son nom, l'escompter et qu'il le paierait lorsqu'il lui serait présenté.

—C'est fort bien. Mais pourquoi donc votre généreux ami n'a-t-il pas fait lui-même le billet ?

Le comte fut frappé de l'observation.

—Il n'a pas fait lui-même le billet, continua Flora, parce qu'il voulait que vous devinssiez un faussaire. Votre excellent ami vous tendait un piège.

—Non. Comme vous le dites, il pouvait faire le billet, mais il n'a pas eu une mauvaise intention, et la preuve, c'est que le billet lui a été présenté et qu'il l'a payé.

—Ah ! vous croyez cela ?

—Je n'ai plus entendu parler du billet. Donc il a été payé.

—Oui, monsieur le comte, oui, il a été payé, mais pas par M. de Miray, qui a déclaré nettement qu'il était faux.

—Oh !

—C'est le moment de vous parler des bijoux de la comtesse de Verdraine. Elle les a vendus quarante mille francs à un joaillier de Grenoble, et avec le prix de ses bijoux, pour vous sauver de la prison, d'une condamnation infamante, pour que votre nom ne fût pas flétri publiquement, votre femme a retiré le faux billet des mains du banquier et l'a immédiatement brûlé à la flamme d'une bougie.

Voilà ce qu'a fait la comtesse de Verdraine, continua la jeune femme avec animation ; elle ne possédait que ses bijoux et elle comptait sur la somme que leur vente pro-

duirait pour élever ses enfants ; cependant elle n'a pas hésité à sacrifier cette petite fortune de ses fils pour que leur père ne fût pas flétri du nom de faussaire.

Le comte ne savait plus que dire. Il était écrasé.

Après un court silence, la Papillonne reprit :

—Je reviens à M. de Miray, monsieur le comte. Je vous ai dit que ce soi-disant ami avait été votre mauvais génie, qu'il avait tout fait pour vous perdre, qu'il avait été pour vous l'homme fatal ; le croyez-vous maintenant ?

Le comte resta silencieux, mais son regard eut un éclair livide.

—Et pourquoi, feignant l'amitié, cet homme vous haïssait-il ? Pourquoi ce rôle odieux qu'il a joué près de vous, vous flattant, vous caressant pour vous mieux mordre ? Pourtant il n'avait pas à se venger de vous, lui. Un autre sentiment le faisait agir : il voulait vous prendre votre femme !

—Que dites-vous ?

—Il voulait vous prendre votre femme ! répéta lentement la danseuse et en appuyant sur les mots.

—Qui vous a dit cela ? exclama le comte, blémissant.

—Mme la comtesse de Verdraine elle-même.

—Le lâche, le lâche ! murmura le comte les lèvres crispées.

—Enfin, j'ai touché un endroit sensible, pensa la jeune femme.

Elle reprit :

—Et pourquoi M. de Miray est-il devenu l'ennemi mortel de la comtesse de Verdraine ?

—Oui, pourquoi, pourquoi ?

—Parce que la comtesse de Verdraine, qui est une honnête femme, fidèle à ses devoirs, n'a pas voulu être sa complice ; parce que la comtesse de Verdraine a jeté à la face de M. de Miray le mépris, l'horreur et le dégoût qu'il lui inspirait.

—Je vous le répète, votre femme s'est enfuie des Bergères pour échapper à son ennemi, pour ne pas tomber dans un piège qu'elle redoutait, pour ne pas être victime de M. de Miray. Et loin de cet homme, la comtesse de Verdraine

le redoute encore, car elle est convaincue qu'il ne cessera pas de la poursuivre de sa haine et de sa vengeance.

Hélas ! elle n'a personne auprès d'elle pour la protéger et la défendre.

A peine M. de Miray, avait-il acheté le domaine de Verdraine qu'il est venu dire à la comtesse : " Soyez à moi, et ce soir même vous rentrerez triomphante au château de Verdraine où vous avez été heureuse autrefois."

Oui, monsieur le comte, M. de Miray a osé proposer à la comtesse de Verdraine de rentrer la honte au front dans ce château de vos ancêtres où elle a connu, respecté et vénéré le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac ; dans ce château où elle a été la châtelaine aimée et honorée.

Oh ! sachez-le, M. de Miray ne désire protéger votre femme maintenant que parce qu'il veut son déshonneur public ; il voudrait la traîner dans la boue. Voilà la vengeance qu'il rêve.

Déshonorer la mère de vos enfants, attacher un stigmate de honte au front de vos fils, flétrir à jamais le nom de Verdraine, voilà le but que poursuit ce misérable dans sa haine féroce.

— Assez, assez, s'écria le comte affolé.

— Oui, n'est-ce pas, c'est assez. Heureusement la comtesse Paule aime ses enfants et en est adorée. Elle n'a plus qu'une chose à leur conserver, l'honneur, et elle ne faillira pas à cette noble tâche.

Le comte fit deux pas vers Flora, les yeux étincelants, convulsivement agité.

— Voyons, demanda-t-il, pourquoi me dites-vous tout cela, pourquoi, pourquoi ?

— Pour que vous sentiez si c'est encore le sang de vos ancêtres qui coule dans vos veines, répondit-elle gravement ; pour essayer de vous faire rentrer en vous-même ; pour remuer vos entrailles paternelles.

Il la regarda fixement, avec une expression étrange dans le regard.

— Monsieur de Verdraine, poursuivit-elle, vous êtes tom-

bé, relevez-vous ! Il en est temps encore, rompez avec votre abominable passé, devenez un autre homme.

—Trop tard, trop tard ! prononça-t-il d'une voix creuse.

—Non, vous dis-je encore une fois, non, il n'est pas trop tard, si vous avez l'âme vaillante... Retrouvez votre fierté, reprenez votre dignité, et vous verrez se rouvrir l'avenir qui vous semble fermé.

—Je suis brisé, anéanti ! murmura-t-il en secouant la tête.

Il resta un moment silencieux et s'écria :

—Mais quelle femme êtes-vous donc ? Êtes-vous un ange ou un démon ?

—Hélas ! répondit-elle avec un accent de tristesse profonde, je ne suis qu'une malheureuse, épouvantée du mal qu'elle a fait à des innocents.

—Et moi, et moi ?

—Vous, monsieur le comte, je vous le répète, je vous plains ! Mais vous méritiez un châtiment. J'ai vengé Dolores d'Argélias.

—Et je ne vous verrai plus ?

—Jamais !

Le comte poussa un gémissement, et un tremblement nerveux secoua son corps tout entier.

Il enveloppa la jeune femme d'un regard ardent où passaient toutes les flammes de sa passion, et d'une voix sombre :

—Adieu, Flora, dit-il ; je ne sais pas encore ce que je vais faire ; mais vous saurez bientôt comment un misérable comme moi montre qu'il sait ce qu'il doit aux autres et à lui-même.

La regardant toujours, il hocha la tête, poussa un nouveau gémissement et s'élança hors du salon comme un fou, en criant :

—Adieu, Flora, adieu !

La danseuse soupira, se laissa tomber sur un siège et murmura :

—Que fera-t-il ?

Or, le lendemain où la Papillonne, avait quitté la comtesse Paulé, le messenger, de retour de Belley, amena à Bel-

lombe, entre autres voyageurs, un homme d'une quarantaine d'années, à figure joviale, portant toute sa barbe, convenablement habillé et d'assez bonnes manières, qu'il déposa avec ses deux malles à l'auberge du Cheval-Blanc.

Ce voyageur demanda une chambre, en disant qu'il resterait au moins quinze jours ou trois semaines à Bellombe. La plus belle chambre de l'auberge lui fut donnée.

— Mon cher monsieur, lui dit le voyageur, je me nomme Julien Forestier ; je suis ingénieur au service de la compagnie des Chemins de fer économiques, et je suis envoyé de Paris à Bellombe par ma compagnie. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est question d'ouvrir dans cette contrée un chemin de fer d'intérêt local ?

— Certainement, monsieur, on parle de cela depuis deux ans, et nous ne voyons toujours rien venir.

La chose va aboutir ; je suis envoyé à Bellombe pour examiner les lieux où la nouvelle ligne doit passer, où des stations pourront être établies.

— Monsieur, tâchez que nous ayons une station ici, à Bellombe.

— Je ne peux rien vous promettre, je verrai. Il faut d'abord dresser des plans, tenir compte de tous les accidents de terrain et déterminer le tracé le plus avantageux. Telle est la mission qui m'est confiée en ma qualité d'agent de la compagnie des Chemins de fer économiques.

Il se présenta dans plusieurs maisons de Bellombe ayant un cahier sur lequel il inscrivait les noms des souscripteurs aux actions.

Au café, chez les uns et chez les autres, il écoutait tout ce qui se disait, sans en avoir l'air, avec indifférence, et n'ignorait rien de ce qui se passait dans la commune.

Ainsi il savait qu'il y avait chez les époux Gaspard une malade, une jeune femme très jolie, dont le nom n'était connu de personne, mais qu'on croyait être la fille d'un montreur de bêtes, que c'était cet homme, ce forain qui avait amené la jeune femme chez les Gaspard pour qu'elle y fût soignée.

L'ingénieur écoutait, ne faisait aucune question, mais se livrait à part lui à ses réflexions.

Au sujet de la malade, il en savait plus long que ceux qui en parlaient, mais se gardait bien de le laisser voir.

Une après-midi, l'ingénieur se rendit chez Gaspard pour solliciter sa souscription.

—Je ne suis pas riche, monsieur, répondit le vieillard ; à force d'économies, nous avons amassé, ma femme et moi, une petite rente qui est bien juste suffisante pour nous faire vivre. Cependant je ne veux pas que vous ayez pris inutilement la peine de venir chez moi : veuillez m'inscrire pour une action.

—Les petits ruisseaux font les grandes rivières, monsieur Gaspard.

Et, gravement, l'ingénieur écrivit sur son cahier :

“ M. François Gaspard, —une action.

L'ingénieur se leva, salua l'ancien saltimbanque et se retira.

Tout en causant avec le vieillard, il avait pu jeter les yeux partout et sur tout, principalement sur les portes, et il s'était assez bien rendu compte de la distribution des pièces de l'appartement pour pouvoir dresser le plan.

Avant de s'éloigner de la maison, il en fit le tour, sans avoir l'air de regarder, puis s'arrêta un instant sur le chemin vicinal qui passait derrière la haie du jardin. Cette haie était assez haute et très épaisse.

—Facile à franchir, murmura-t-il.

Il jeta autour de lui un regard rapide et n'aperçut personne. Il s'approcha de la haie, se haussa sur la pointe des pieds et vit ouverte la fenêtre d'une grande chambre gaiement éclairée par les rayons du soleil et dans laquelle plongea son regard.

—Voilà la chambre, se dit-il.

Ses yeux parcoururent ensuite le jardin embaumé du parfum des roses, mais il ne put voir la comtesse et Mme Gaspard qui venaient de s'asseoir sous un berceau couvert d'aristoques aux larges feuilles.

Notre homme n'avait plus rien à examiner, il s'en alla de ce pas tranquille du bon bourgeois campagnard qui fait sa promenade quotidienne. Il n'avait pas été vu près de la haie, mais l'eût-il été, que sa curiosité n'aurait pas

paru suspecte ; on aurait pensé qu'il était en admiration devant les fleurs du père Gaspard.

A un quart de lieue du village, il arriva à un sentier sur lequel il s'engagea et qui le conduisit, après une bonne demi-heure de marche à travers champs, à un petit bois qui se trouvait sur le territoire de la commune de Vasselot. Il y pénétra et bientôt, sortant du taillis, il se trouva sur un rond-point en face d'une vieille chapelle dédiée à sainte Anne, qui avait été autrefois l'objet de nombreux pèlerinages, et qui abandonnée maintenant, tombait en ruine.

Une femme était là, assise sur un banc de pierre. Cette femme, jeune encore (elle n'avait pas plus de trente à trente-cinq ans), avait l'aspect d'une mendiante. Elle avait l'air de prier dévotement, ayant un chapelet entre les doigts.

À son bruit que fit l'homme, elle dressa la tête, mais se remit aussitôt à marmoter son Ave.

L'homme passa devant elle sans rien dire, fit le tour de la chapelle, plongeant son regard à travers le bois, puis se retrouva en face de la mendiante.

— Il n'y a personne, dit-il, nous pouvons causer.

— Tu as été long à venir, je suis ici depuis midi.

— Je n'ai pu arriver plus tôt.

— Qu'as-tu à me dire ?

— Tout va bien ; les forces reviennent rapidement, elle se lève, se tient sur ses jambes, marche. J'ai décidé que nous ferions l'affaire samedi prochain.

— Tant mieux, car je commence à me lasser du métier que je fais.

— La maison est-elle prête ?

— Oui.

— Qui recevra la pensionnaire ?

— Des gens dévoués au baron ; ils sont déjà installés.

— Les chevaux ?

— Vendredi soir, au plus tard samedi matin, ils seront aux relais. La chaise de poste arrivera à Bellombe et se trouvera sur le chemin, derrière la maison des vieux, à l'heure que tu indiqueras.

—Alors, à minuit ?

—Soit, à minuit.

—D'ailleurs, nous nous reverrons ?

—Ce sera nécessaire.

—Et tes deux hommes ?

—Ils ne quittent pas le bois. Tous les soirs, à la nuit, je leur porte des provisions. Comme moi, ils attendent avec impatience ; ils ne demandent qu'à agir et ont hâte d'en finir.

—C'est possible, mais je ne puis pas aller plus vite.

—As-tu pu savoir enfin quelle est cette jeune femme qui est venue soigner la dame ?

—Non, mais j'ai la conviction que c'était une saltimbanque envoyée de Belley par le montreur de bêtes.

—Peut-être ; mais tu n'es pas sûr ; il y a là-dessous quelque chose qui m'inquiète.

—Serais-tu peureuse ?

—Tu sais bien que non.

—Alors, sois tranquille.

—Sans être peureuse, je suis prudente ; je n'aime pas ce qui est mystérieux et je le redoute.

L'homme haussa les épaules.

—Enfin, reprit la femme, nous nous sommes engagés à enlever la dame, il faut que nous fassions la chose.

—Samedi nous aurons rempli notre engagement et gagné trente mille francs. Après cela le baron se débrouillera de tout cela comme il l'entendra ; ce ne sera plus notre affaire, mais la sienne.

—Veux-tu que je te dise ma pensée ?

—Parle.

—Eh bien, je crois que le baron se lance dans une dangereuse aventure.

—Tant pis pour lui.

—Sans doute ; mais nous ?

—Ma chère, qui ne risque rien n'a rien. Le tout sera de prendre nos précautions et de ne pas avoir maille à partir avec la justice, si elle a vent de l'affaire. Grenoble n'est pas loin de la frontière, et aussitôt que nous aurons l'argent... fouette cocher.

—As-tu dressé ton plan pour samedi ?

—Oui.

—Voyons !

—A dix heures, toutes les maisons de Bellombe sont fermées ; on est couché, on dort, et Gaspard et sa femme, les deux bons vieux, dorment, je m'en suis assuré, d'un profond sommeil. A dix heures et demie, nos hommes arrivent, se blottissent contre la haie du jardin et s'y tiennent cachés. Naturellement je serai là, caché aussi. Le moment venu, nous pénétrerons dans le jardin en passant à travers la haie.

—Jusque-là, ça va bien ; après ?

—La maison a trois chambres, toutes trois au rez-de-chaussée ; dans la première, sur le devant, couchent le vieux et la vieille ; la chambre de la dame est la troisième, avec une fenêtre sur le jardin, et elle est séparée de celle des vieux par la seconde chambre, un peu moins grande que les autres.

La fenêtre de la chambre de la dame a des volets qui se ferment à l'intérieur par un simple crochet ; les volets sont vieux et mal joints ; seulement avec la lame d'un couteau, on peut soulever le crochet ; cela fait, avec mon diamant de vitrier, j'enlève une vitre, je passe mon bras, je fais jouer l'espagnolette, toujours sans bruit, bien entendu. La fenêtre est ouverte, je saute dans la chambre, mes hommes me suivent ou attendent, selon le cas. La dame est couchée, je me précipite sur elle ; si elle essaie d'appeler au secours, j'étouffe ses cris ; je l'enveloppe dans les draps et la couverture du lit, je la charge sur mes épaules et je l'emporte jusqu'à la chaise de poste, où tu la reçois. Nos hommes disparaissent. Je monte sur le siège à côté de Brunet ; il fouette ses chevaux et nous filons comme le vent.

—Très bien ; mais les vieux peuvent se réveiller, entendre, crier.

—Alors, mes hommes sont là ; ils se jettent sur eux, les baillonnent et leur lient solidement les bras et les jambes avec des cordes dont ils seront munis.

Dans le cas où il y aurait des cris, un instant de lutte, la

maison est assez éloignée des autres pour que personne ne puisse entendre.

Si je n'avais pas à redouter Gaspard et sa femme, je n'aurais nullement besoin des deux camarades, je ferais la chose seul ; mais on ne sait pas ce qui peut arriver et il faut tout prévoir. Si le coup était manqué, il n'y aurait plus à recommencer et nous en serions tous pour nos frais ; il faut donc réussir.

—Oui, il le faut, murmura la femme devenue songeuse.

—Si tout marche bien, si quelque chose d'imprévu ne vient pas nous retarder, si enfin la dame est à minuit dans la chaise de poste, nous serons déjà à près de vingt lieues de Bellombe, c'est-à-dire au delà de notre dernier relais, lorsque l'on aura connaissance de l'enlèvement, et nous n'aurons plus rien à craindre. On cherchera, c'est certain, mais l'on ira de tous les côtés à la fois, ce qui est le meilleur moyen pour ne rien trouver.

—Il y a un télégraphe à Bellombe, on s'en servira.

—C'est probable ; mais avant qu'on ait lancé les premières dépêches, les chevaux et les hommes auront disparu. Les hommes de relais, d'ailleurs, ne savent rien. Et puis, nous serons arrivés. Débarrassés de la dame, nous n'aurons plus qu'à nous occuper de nous, de notre sûreté.

—Fort bien. Ton plan me paraît bien conçu, mais sais-tu qu'il est fort audacieux ?

—Sans audace, on n'arrive à rien.

—Sans doute ; cependant...

—Est-ce que tu n'approuves pas ?

—Si. Seulement des difficultés peuvent surgir ; un rien, ce quelque chose d'imprévu dont tu viens de parler peut se tourner contre toi et tout perdre.

—Si l'on s'arrêtait à ceci ou à cela, à des craintes plus ou moins fondées, on ne ferait rien.

—C'est vrai. Malgré cela, entre autres choses, j'en vois une que je trouve mauvaise et qui peut être grosse de dangers.

—Quelle est cette chose ?

—Eh bien, il ne me plaît pas que la dame soit prise

ainsi dans son lit et emportée sans être habillée, enveloppée seulement d'une couverture.

—Ah ! ça, voyons, est-ce que je puis dire à la dame : “ Madame, veuillez avoir la bonté de vous habiller et après vous aurez l'extrême complaisance de prendre mon bras pour que je vous conduise à une voiture qui nous attend tout près d'ici ? ” Mais, c'est bien, je tiens compte de ton observation : on prendra les vêtements de la dame et tu l'habilleras dans la voiture.

—Une voiture roulant à fond de train ; comme ce sera facile, vraiment !

—Si c'est nécessaire, on s'arrêtera un instant, et, s'il le faut, je te donnerai un coup de main.

La femme secoua la tête.

—Je crois, répliqua-t-elle, qu'il y a mieux à faire que ce que tu as imaginé.

—Ah ! Est-ce que tu as une chose ?

—Voyons, voyons.

La femme, qui était restée assise, se dressa debout et pendant quelques instants elle parla à voix basse presque à l'oreille de son complice.

Elle lui faisait connaître ce que, de son côté, elle avait conçu.

Les yeux de l'homme étincelaient !

—Vraiment, fit-il, si nous réussissions par ce moyen, ce serait superbe.

—Alors, tu crois que je puis faire cela ?

—Oui, certes ; d'autant plus que si tu échouais, rien ne serait compromis et que nous pourrions revenir à mon plan.

—Eh bien, dès demain je me préparerai à agir ; mais il faut que je te revoie après-demain.

—A quelle heure ?

—Je serai ici à cinq heures.

—C'est entendu.

Tous deux jetèrent autour d'eux des regards investigateurs, puis se serrèrent la main, et l'homme s'enfonça dans le taillis pendant que la femme, tenant ostensiblement son chapelet, s'en allait tranquillement d'un autre côté.

XLVIII

LA RELIGIEUSE

On pouvait dire que la comtesse Paule était en pleine convalescence. L'amélioration dans l'état général de la malade était constant. Les forces lui revenaient comme par enchantement. C'était la vie qui revenait dans ce pauvre corps que la fatigue et de longues nuits d'insomnie avaient si complètement épuisé. C'était une tranquillité relative succédant à tant de mortelles angoisses. C'était le commencement de l'apaisement des douleurs du cœur. C'était l'âme défaillante, brisée, qui reprenait confiance.

C'est le samedi ; il est trois heures de l'après-midi. Une voiture, une sorte de berline, attelée de deux chevaux vigoureux, s'arrête devant la maison des époux Gaspard.

Le cocher descend de son siège, ouvre la portière, et une religieuse, qui paraît avoir au moins soixante ans, met pied à terre. Un lourd chapelet pend à son côté ; elle a sur la poitrine, attachée à un ruban qui entoure son cou, une croix en métal blanc émaillé de noir.

— Est-ce bien ici ? demanda-t-elle au cocher.

— Qui, ma sœur, répond l'homme en s'inclinant respectueusement.

—Mon livre de prières est dans la voiture, mon ami ayez l'obligeance de me le donner.

L'homme prend le missel laissé sur le siège, et le présente à la religieuse, qui le reçoit en disant :

—Merci.

—Ma sœur, serez-vous longtemps ?

—Je ne sais pas ; mais je ferai mon possible pour que vous n'attendiez pas trop.

—C'est à cause de mes chevaux, ma sœur ; mais c'est bien, je les ferai manger et boire sans les dételer.

La religieuse fit sur elle le signe de la croix et s'avança d'un pas lent vers Gaspard qui, très surpris, avait ouvert sa porte et se tenait sur la porte, son chapeau de soleil à la main.

—Monsieur, lui dit la religieuse de sa douce voix, vous êtes probablement M. Gaspard ?

—Vous ne vous trompez pas, ma sœur, répondit le bonhomme, c'est moi qui suis Gaspard, François Gaspard, pour vous servir.

La bonne religieuse eut un sourire gracieux et dit :

—Entrons dans votre maison, s'il vous plaît, monsieur, ce que j'ai à vous dire ne devant être entendu de personne.

Gaspard, de plus en plus étonné, se recula, et la religieuse entra, faisant un nouveau signe de croix.

—Ma sœur, veuillez vous asseoir, dit le vieillard, s'empressant d'avancer un siège.

—Je vous remercie infiniment, monsieur.

Elle s'assit et, après un court silence, elle reprit .

—Je suis la mère Angélique, supérieure de la communauté de Saint-Joseph d'Alpérine.

Gaspard s'inclina respectueusement.

—Au nom de l'humanité, continua mère Angélique, je viens remplir ici une mission qui m'a été inspirée par l'amour du doux Jésus et qui est agréable à Dieu le Père et au Saint-Esprit.

—Ah ! fit le vieillard, ouvrant de grands yeux.

—Monsieur, poursuivit la religieuse, je viens pleine de confiance trouver Mme la comtesse de Verdraine, dont le

cœur compatissant sera profondément touché de ma démarche, et des paroles du Seigneur que j'ai à lui faire entendre.

Cette fois la surprise de Gaspard devenait de la stupéfaction.

—Monsieur, reprit la religieuse, les instants sont précieux ; Alperine, vous le savez sans doute, est à huit lieues de Bellombe, et il faut que je sois rentrée à ma maison avant la nuit ; veuillez donc, je vous prie, prévenir Mme la comtesse que la mère Angélique des dames de Saint-Joseph demande à avoir un entretien avec elle et que ce qu'elle a à lui dire est très important, très grave.

—Mme la comtesse est au jardin, dit Gaspard très ému et en se levant, je vais lui annoncer votre visite, ma sœur.

—Oui, monsieur, et je vous remercie.

Le vieillard sortit et reparut au bout d'un instant, suivi de Paule et de sa femme.

La comtesse avait la physionomie animée et de l'inquiétude dans le regard. On voyait qu'elle était sous le coup d'une violente émotion.

Elle salua la religieuse, qui s'était levée, et lui dit d'une voix tremblante :

—Vous venez me trouver, ma sœur ; de quoi s'agit-il donc, qu'avez-vous à me dire, à m'apprendre ? Par qui m'êtes-vous envoyée ?

—Madame la comtesse, dit mère Angélique, je répondrai à ces questions et à toutes celles qu'il vous plaira de m'adresser ; mais pour des raisons que vous apprécierez sans doute, je vous demande un entretien particulier.

Paule regarda Gaspard et sa femme et un doux sourire effleura ses lèvres.

—Soit, ma sœur, dit-elle, veuillez me suivre dans ma chambre.

La religieuse suivit la comtesse, et toutes deux s'étant assises :

—Je ne vous cache pas, ma sœur, dit Paule, que je ne suis pas seulement étonnée, mais encore très inquiète ; je relève à peine d'une cruelle maladie qui a mis mes jours en danger, et je crois n'avoir jamais été aussi impressionnable ; vous me voyez pleine d'anxiété, j'ai des appréhen-

sions, quelque chose me dit que vous venez m'annoncer un malheur.

—Hélas ! madame la comtesse, vous ne vous trompez pas.

—Mon Dieu ! mais qu'y a-t-il donc ? Parlez, parlez !

—Madame la comtesse, votre époux, M. le comte de Verdraine, est mourant.

—Mourant ! s'écria Paule.

—Hélas ! oui, madame la comtesse, et si le médecin qui a été appelé près de lui ne se trompe pas, il n'a plus que quarante-huit heures à vivre.

—Oh ! c'est affreux ! Mais comment savez-vous cela, ma sœur ? Où est le comte de Verdraine ? Qui vous a appris que j'étais ici ?

—Je répons d'abord à votre dernière question, madame la comtesse ; j'ai appris que vous étiez à Bellombe, chez M. Gaspard, par le comte de Verdraine lui-même.

—Vous l'avez vu ?

—J'ai passé hier soir une heure à son chevet.

—Mais il n'est pas à Paris ?

—Il est à Alpérine, dans une chambre d'auberge.

—Mon Dieu ! mais je ne comprends pas.

—Veuillez m'écouter, madame la comtesse, et vous comprendrez.

—Je vous écoute, ma sœur, je vous écoute.

—M. de Verdraine s'est confessé à moi et je crois qu'il ne m'a rien caché ; je sais quels sont ses torts envers vous et combien il est coupable ; mais le malheureux a des regrets, des remords, il se repent de vous avoir fait souffrir et du mal qu'il a causé... Dieu, notre Seigneur, madame la comtesse, pardonne toujours au pécheur qui reconnaît ses fautes et qui a le repentir sincère ; ah ! madame la comtesse, vous ne serez pas moins miséricordieuse que le Seigneur, et vous pardonnerez comme lui.

—Je pardonne, je pardonne !

—Ce cri est celui d'une belle âme.

—Continuez, ma sœur, apprenez-moi comment M. de Verdraine se trouve à Alpérine.

Il a quitté Paris converti, maudissant les erreurs de son passé, ayant horreur de ses folies qu'il appelle des crimes. Comment a-t-il su que vous aviez quitté les Bergères avec vos enfants et que des saltimbanques vous avaient trouvée ne donnant plus signe de vie et amenée à Bellombe chez M. et Mme Gaspard pour y être soignée ? Ça, madame la comtesse, je l'ignore, il ne me l'a pas dit, jugeant sans doute que c'étaient là des détails inutiles.

Enfin, il avait quitté Paris repentant avec l'intention de se jeter à vos genoux et d'implorer votre pardon. Le malheureux était bien près d'arriver au but qui était l'objet de son unique pensée, lorsque le mal dont il est atteint l'a subitement arrêté.

— Mais quelle est donc sa maladie ?

— Une pulmonie aiguë compliquée d'une maladie de foie et d'une décomposition rapide du sang, a dit le médecin. Hélas ! il n'y a rien à faire ; plus d'espoir, M. de Verdraine est perdu !

— Mon Dieu ! dit Paule les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

— M. le comte a fait appeler le bon curé d'Alpérine, continua la religieuse, il a fait sa confession générale et a reçu pieusement l'absolution et les derniers sacrements. Sur la demande du médecin, j'ai envoyé une de nos sœurs de charité pour veiller et prier dans la chambre du mourant. Hier soir, je lui fis ma visite et je fus édifiée et émerveillée de sa piété. J'avais l'âme navrée en l'entendant parler de vous et de ses enfants. Sa femme, ses enfants, il les appelle sans cesse, et il pousse des gémissements, des soupirs et il pleure. Rien de plus touchant, les cœurs les plus durs seraient attendris ; on le plaint et l'on pleure avec lui.

Après lui avoir adressé quelques paroles consolantes, j'allais me retirer lorsqu'il se souleva brusquement sur son lit de douleur et me rappela.

— J'ai une grâce à vous demander, ma mère, me dit-il, mais je voudrais que nous fussions seuls.

Je renvoyai la religieuse et la servante qui se trouvaient dans la chambre et nous restâmes seuls. Il me pria de

m'asseoir près de son lit, prit ma main qu'il serra faiblement et me dit :

—Vous êtes bonne, vous pouvez me rendre un service, et vous ne me refuserez pas ; d'ailleurs, on ne doit rien refuser à un malheureux qui va mourir.

Il se recueillit un instant et me fit sa confession comme il l'avait faite le matin au vénérable curé d'Alpérine. Je l'écoutai avec une émotion croissante en versant des larmes. Il pleurait aussi, ce grand pécheur converti par la grâce de Dieu.

—Eh bien, monsieur le comte, que puis-je faire pour vous ? lui demandai-je quand il eut cessé de parler.

Il me répondit avec un accent de tristesse indéfinissable :

—Je ne voudrais pas mourir sans avoir revu la comtesse de Verdraine, sans lui avoir demandé, au nom de Georges et d'Edouard, de me pardonner. Oh ! continua-t-il en se tordant les bras de douleur, être si près d'elle et ne pouvoir aller me jeter à ses pieds en lui criant : pardon !

Le malheureux se mit à sangloter.

Je ne savais que dire pour calmer cette douleur, ce désespoir.

—Je suis un misérable, disait-il, un homme odieux, qui ne mérite aucune pitié ; mais je connais la comtesse de Verdraine, elle est bonne, compatissante, si elle savait que je suis ici, prêt à rendre l'âme, et que je l'appelle à grands cris, elle viendrait, oui, elle viendrait ; j'aurais cette suprême et dernière joie de la revoir et l'entendre me dire : " J'oublie et je pardonne ! " Ah ! la revoir et entendre le pardon sortir de sa bouche, c'est la grâce que je demande à Dieu avant de paraître devant lui. Car je suis perdu ; je sens bien que j'approche de ma fin, que je n'ai plus guère à vivre.

Paule était en proie à une agitation facile à comprendre ; elle écoutait haletante, le cœur horriblement serré.

La mère Angélique continua :

—Le malheureux m'apprit alors que vous étiez ici, madame la comtesse, à Bellombe, et les mains jointes, en pleurant, il me conjura, me supplia de me rendre auprès de

vous et de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous amener à son lit de mort.

—Faites que je meure en paix avec moi-même ! s'écria-t-il ; que je meure réconcilié avec la terre comme je le suis avec le ciel !

~ Que devais-je faire ? Je demandai au Seigneur de m'inspirer, de me conseiller, et j'entendis la voix d'un ange qui me disait : " Il faut pratiquer la charité, tu ne peux pas refuser à un mourant ce qu'il te demande."

Je n'avais plus à hésiter et je dis au malheureux, qui attendait anxieusement ma réponse :

—Monsieur le comte, j'accepte la mission que vous me confiez et je la remplirai de mon mieux.

Il s'empara de mes deux mains et les pressa en me remerciant avec effusion.

Ses yeux s'étaient dilatés et il y avait comme un rayonnement sur son front.

Tout à coup son visage changea d'expression et refléta une indicible angoisse de l'âme.

—Ah ! malheureux que je suis, s'écria-t-il d'un ton douloureux, j'oublie que la comtesse de Verdraine est elle-même malade, que ses jours ont été en danger ! Elle ne pourra pas venir, elle ne viendra pas, la suprême consolation que j'espérais ne me sera pas accordée, je suis maudit, maudit !

Il eut un accès de désespoir effrayant et j'eus beaucoup de peine à le calmer.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la comtesse et elle paraissait fort troublée.

Après un silence, la religieuse reprit :

—Ce matin, à onze heures, madame la comtesse, je me suis mise en route et me voilà devant vous ; vous connaissez la mission toute de charité dont je suis chargée ; j'attends la réponse.

Paule appuya sa main sur son cœur qui battait avec violence et elle resta un long instant pensive, la tête inclinée sur sa poitrine.

Qu'allait-elle faire ou plutôt que devait-elle faire ?

Si elle eût encore aimé le comte de Verdraine, elle au-

rait senti en elle des déchirements ; ce qu'elle éprouvait n'était qu'un sentiment de commisération ; non, elle ne l'aimait plus ; mais il était son mari, il était père de ses enfants et, à ce double titre, elle lui devait encore quelque chose, au moins ces paroles de pardon qu'il attendait d'elle. Il allait mourir et il l'appelait : pouvait-elle ne pas répondre à cet appel suprême ? Non, pour elle et ses enfants elle ne pouvait pas rester sourde à la prière du mourant. Son devoir était tout tracé, elle ne devait pas hésiter à l'accomplir.

Elle releva la tête et essuya ses larmes.

—Ma sœur, dit-elle, je suis encore bien faible ; mais il s'agit d'un grand devoir à accomplir et la force ne saurait me manquer. Vous êtes venue me chercher, je suis prête à partir avec vous.

La religieuse, qui avait sans doute commencé une prière, l'acheva par un signe de croix.

—Madame la comtesse, dit-elle simplement, voilà la réponse que j'attendais.

—A quelle heure serons-nous à Alpérine ?

—Nous arriverons sûrement avant la nuit. Vous verrez immédiatement notre pauvre malade ; ensuite je vous emmènerai dans notre maison où vous serez accueillie comme une sœur. Si vous désirez rester à Alpérine pour recevoir le dernier soupir de votre époux, vous le pourrez sans nous causer aucune gêne ; dans le cas contraire, la voiture que j'ai louée ce matin vous ramènera demain à Bel-lombe.

—Je verrai, répondit Paule, cela dépendra de mes forces. Mais ces dépenses que vous faites, ma sœur, j'aurai à vous les rembourser ?

—Mais vous n'avez rien à rembourser, madame la comtesse ; l'argent que je dépense est celui de M. le comte, qui m'a remis cents francs hier soir. J'ai pris moi-même cette somme dans la valise de M. de Verdraine, où il y a encore un millier de francs.

—C'est bien, ma sœur.

La comtesse appela les époux Gaspard et les mit rapidement au courant de ce qui se passait.

En apprenant que la comtesse allait partir, emmenée par la religieuse, l'homme et la femme furent consternés.

— Il le faut, dit Paule.

— Si seulement vous étiez complètement guérie.

— Rassurez-vous, dit la religieuse, Mme la comtesse sera bien soignée par moi.

— Madame la comtesse, reviendrez-vous demain ? demanda Gaspard.

— Je ne sais pas encore, mon ami ; mais s'il ne m'est pas possible de revenir immédiatement, je vous écrirai ce soir même ou vous recevrez ma lettre demain soir.

Paule, nous le savons, n'avait que les vêtements qu'elle portait ; ses bottines avaient été remises à neuf par le cordonnier et, seul, son chapeau avait été remplacé par un autre très simple et pas cher qu'Annette avait fait venir de Belley.

Mais Mercédès lui avait laissé du linge et quelques centaines de francs.

Elle eut vite achevé de s'habiller. Mme Gaspard lui prêta un grand châle dont elle s'enveloppa.

Elle n'était pas richement mise la pauvre comtesse ; mais cela lui importait peu. Le temps de la coquetterie était passé.

Elle mit cent francs dans sa poche et dit à la religieuse :

— Ma sœur, je suis prête.

Elle embrassa Annette et serra la main de l'ancien saltimbanque. Les deux vieux avaient la larme à l'œil. Ils n'avaient rien à dire, mais ça les tracassait tout de même de la voir partir. Enfin il le fallait.

Les chevaux avaient mangé et bu, et le cocher attendait, répondant oui, non, ou je ne sais pas, à quelques curieux qui s'étaient groupés devant la maison et l'interrogeaient.

Quand il vit paraître la comtesse et la religieuse accompagnées de Gaspard et de sa femme, le cocher grimpa vite sur son siège. Paule prit place la première dans la voiture et la religieuse s'assit à côté d'elle. On se fit des

signes d'adieu. La voiture s'ébranla et aussitôt sur le chemin, les chevaux partirent au grand trot.

On questionnait Gaspard et sa femme ; on voulait savoir si la dame inconnue reviendrait.

—Oui, elle reviendra.

—Quand ?

—Demain ou après-demain ; mais elle ne restera plus que quelques jours à Bellombe.

Les vieux suivaient du regard la chaise de poste ; elle était maintenant sur la grande route, loin déjà ; soudain, elle disparut dans une descente et l'on ne vit plus que des nuages de poussière s'élevant dans l'air.

Les questionneurs revenaient à la charge.

—Je n'ai plus rien à vous dire, leur dit Gaspard.

Et lui et sa femme rentrèrent chez eux et fermèrent leur porte.

—Je suis triste, j'ai l'âme en peine, dit le mari.

—Je suis comme toi, répondit Annette.

—J'ai beau me raisonner, me dire que je suis bête, j'ai de l'inquiétude ; c'est comme le pressentiment d'un nouveau malheur.

Annette laissa échapper un long soupir.

XLIX

L'ENLÈVEMENT

La chaise de poste filait avec la rapidité du vent et à la façon dont trottaient les chevaux, la comtesse se disait qu'ils ne mettraient guère plus de deux heures à faire le trajet.

—Mettez-vous bien à votre aise, madame la comtesse, avait dit la religieuse.

Elle-même s'était installée dans son coin, avait ouvert son livre d'heures et s'était absorbée dans sa pieuse lecture.

Paule n'avait rien à dire à la sainte femme, plus rien à lui demander. Elle la laissa prier, se recueillit, et se livrant entièrement à ses pensées, se prépara à l'entretien qu'elle allait avoir avec son mari.

De temps à autre la religieuse jetait en dessous à sa compagne un furtif regard. De temps à autre encore elle levait la tête et disait :

—Madame la comtesse, comment vous trouvez-vous ? Etes-vous bien ?

—Bien, ma sœur, merci.

Paule n'avait pas de montre à consulter ; mais elle se rendait compte du temps qui s'écoulait et pouvait le calculer sur la marche du soleil qui descendait rapidement vers le couchant ; elle commençait à s'étonner que l'on ne fût pas déjà arrivé.

—Peut-être, pensait-elle, pour que je ne sois pas effrayée de la distance, la bonne religieuse n'a-t-elle pas cru devoir me la faire connaître. Elle m'a dit huit lieues : c'est peut-être douze ou quinze. Enfin, j'arriverai. Heureusement, je me sens à peine fatiguée. Comme je l'ai dit, ayant un devoir à accomplir, je ne peux pas manquer de force.

Elle retombait dans sa méditation et reprenait le cours de ses tristes pensées. Elle ne s'effrayait pas de se trouver en présence du père de ses enfants ; mais elle ne pouvait se défendre contre une vague inquiétude. Elle allait le revoir mourant, peut-être à l'agonie, c'était bien triste. Et puis, que se passerait-il entre eux ?... Elle pensait aux heures de joie du passé si vite remplacées par des jours troublés par la douleur, les souffrances, par toutes les amertumes ; elle pensait à sa petite Isabelle noyée, à ses fils, à ses parents, à Mercédès et aussi, en frissonnant, à Etienne Denizot. Alors, malgré elle, elle interrogeait son cœur et elle sentait qu'il était mort, bien mort pour le comte de Verdraine. Elle plaignait son mari, avait pitié de lui ; de la pitié et son pardon, c'était tout ce qu'elle pouvait lui donner maintenant, à cet homme qui avait été

sans pitié pour elle, qui avait brisé sa vie... Pour elle, hélas ! elle n'avait plus rien à espérer, plus rien à attendre ; son avenir et son bonheur étaient dans l'avenir et le bonheur de ses enfants. Oh ! comme elle les aimerait, comme elle veillerait sur eux ! Elle ne confierait qu'à elle seule le soin de leur éducation ; elle seule pouvait former leur cœur, faire de Georges et Edouard des hommes. Ah ! elle ne serait pas au-dessous de sa tâche ! Elle avait tout appris à la terrible école du malheur ! Ses enfants qui allaient être orphelins, elle ne voulait vivre que pour eux, ne plus avoir de pensées que pour eux. Avec quelle sollicitude, quel amour elle dirigerait leurs premiers pas dans la vie !

Mais son cœur était plein de douloureuses angoisses : à Saint-Armand, elle se trouverait près d'Etienne, et, ne le voulût-elle pas, elle le verrait ; cette pensée la terrifiait. S'il allait deviner son secret ! Oh ! elle mourrait de honte ! Mais non, elle saurait le cacher, ce secret terrible, épouvantable.

Ses fils seraient près d'elle pour la protéger contre elle-même, ils seraient son égide, ils l'aideraient à arracher de son cœur ce fatal amour qui était devenu le pire de ses tourments.

Telles étaient, au milieu de bien d'autres, les pensées qui se heurtaient dans la tête de la comtesse.

Cependant elle avait vu le soleil se coucher, le jour déclinait, la nuit approchait.

La religieuse avait fermé son livre et disait son chapelet.

— Ma sœur, lui dit Paule, excusez-moi de troubler votre prière, mais j'ai à vous demander si nous n'arriverons pas bientôt ?

— Si, si, bientôt, ayez encore un peu de patience.

— Le temps ne vous paraît pas aussi long qu'à moi, ma sœur ; il me semble que nous avons fait beaucoup plus que huit lieues.

— C'est vrai ; je ne vous ai pas dit au juste la distance ; mais soyez tranquille, nous arriverons.

— Sans doute, seulement...

—Est-ce que vous vous sentez fatiguée ?

—Un peu ; mais je ne vous le cache pas, je suis en ce moment plus inquiète que fatiguée.

—Que vous êtes enfant ! fit la religieuse.

Elle se remit tranquillement à égrener son chapelet.

Une heure s'écoula encore. La nuit était venue et les chevaux trôtaient toujours, aiguillonnés souvent par la mèche du fouet.

L'inquiétude de la jeune femme allait toujours en augmentant ; elle était agitée, frémissante, et commençait à se demander si elle n'était pas tombée dans un piège. Elle pensa à M. de Miray et malgré elle un cri s'échappa de sa poitrine.

—Qu'avez-vous ? lui demanda la religieuse.

—Rien, répondit-elle, j'attends.

—Vous attendez ?

—Que nous arrivions.

Paule voulait paraître calme, mais sa voix était devenue tremblante.

—Elle se doute de quelque chose, pensa la religieuse.

A ce moment on traversait un bois. La voiture s'arrêta. Paule voulut ouvrir la portière ; elle était fermée à clef.

—Nous ne sommes pas arrivées, dit la religieuse.

—Pourquoi arrête-t-on, alors ?

—Il y a des règlements de police auxquels on doit se conformer ; le cocher allume ses lanternes.

C'était vrai, le cocher allumait ses lanternes, précaution nécessaire, car des gendarmes en tournée pouvaient être rencontrés. Mais le cocher s'était surtout arrêté pour permettre à un homme qui attendait à cet endroit de la route, de monter sur son siège. Dans cet homme nous reconnaissons le personnage qui s'était fait appeler Julien Forestier à Bellombe, le soi-disant ingénieur de la compagnie des chemins de fer économiques.

La veille, le faux ingénieur avait quitté Bellombe précipitamment, disant qu'il était rappelé à Paris par son directeur. Il avait pris la voiture de Belley et c'était à Belley, probablement, qu'il avait laissé ses bagages dans un hôtel.

Les chevaux repartirent au petit trot et, au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent de nouveau. Les pauvres bêtes n'en pouvaient plus.

La comtesse regarda la portière. On n'était pas encore sorti du bois. A la lumière des lanternes, elle vit le cocher dételer ses chevaux et les remplacer par deux autres, avec l'aide de l'homme qui les avait amenés.

—Un relais ! fit la comtesse avec stupeur.

Cette fois ses doutes se changèrent en certitude : elle était tombée dans un piège. Toutefois, elle ne perdit point son sang-froid, et la colère qui s'empara d'elle aussitôt domina sa terreur.

Elle saisit violemment le bras de la religieuse.

—Vous m'avez trompée, lui dit-elle d'une voix terrible, l'habit que vous portez est un déguisement, vous n'êtes pas une religieuse, vous êtes une misérable, une lâche coquine ! Où me conduisez-vous, dites ? Où me conduisez-vous ?

—Vous le saurez quand vous y serez, répondit brutalement la femme, dont la voix et l'attitude venaient de changer subitement.

—Infâme ! infâme ! s'écria Paule en la secouant avec fureur.

—Laissez-moi, mais laissez-moi donc, vous me faites mal.

—Vipère, je voudrais t'écraser la tête !

—Il faudrait d'abord que vous en eussiez la force, répliqua la fausse religieuse d'un ton ironique.

—Tu as raison, misérable femme, ce serait sottise d'user mes forces contre toi, je dois les conserver pour me défendre contre un autre misérable plus redoutable. Tiens, je te laisse, je ne veux pas plus longtemps me salir les mains.

—A votre aise, madame la comtesse ! fit la femme railleuse.

Et un rire strident éclata entre ses lèvres.

—Je m'éloigne de toi, reprit Paule, je ne veux plus te toucher ni t'approcher ; ton contact me donne le frisson, me fait frémir dans tout mon être d'horreur et de dégoût !

—Dites donc que vous avez peur, riposta la femme en

ricanant, et que c'est la peur qui vous donne le frisson et vous fait frémir ; pourtant vous n'avez rien à craindre, on ne vous veut pas de mal, au contraire.

—Ce sont les lâches qui ont peur, et je ne suis pas lâche, moi, vous en aurez la preuve. Allez, je sais qui est votre maître, et ce qu'il veut ; ce qu'il espère, je le sais également ; mais qu'il prenne garde, et vous aussi, misérable, prenez garde !... Le ciel se lasse, à la fin, et la justice de Dieu a des châtimens épouvantables pour les infâmes.

La chaise de poste, emportée par de nouveaux chevaux, roulait avec une vitesse vertigineuse.

La comtesse essaya encore d'ouvrir la portière. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, au risque de se blesser elle lança un coup de poing dans la vitre qui vola en éclats. Alors, de toutes ses forces elle se mit à crier :

—A moi ! à moi ! Au secours !

Mais la route était déserte, sa voix ne pouvait être entendue.

—Mais vous êtes sotte de crier ainsi, lui dit la fausse religieuse

Et la saisissant par les épaules, elle la tira en arrière et essaya de la terrasser. Mais elle avait compté sans la colère et le désespoir qui décuplaient les forces de la convalescente. Ce fut elle qui fut renversée au fond de la voiture, et Paule se remit à appeler :

—Au secours, au secours !

La chaise de poste s'arrêta.

La comtesse crut qu'elle avait été entendue, qu'elle allait être déliyrée. Elle cria encore :

—A moi, à moi !

Un homme parut à la portière, un homme que Paule ne connaissait pas. Elle poussa un cri de joie, car cet inconnu ne pouvait être qu'un défenseur, son libérateur.

—Sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi ! exclama-t-elle.

L'homme ouvrit la portière. La jeune femme voulut s'élancer hors de la voiture ; mais celui qu'elle avait pris pour un libérateur la repoussa avec violence et lui dit d'une voix sourde :

—Vos cris sont inutiles, personne ne viendra à votre se-

cours, taisez-vous donc. Il nous est recommandé d'avoir pour vous les plus grands ménagements, mais notre sûreté avant tout ; si vous faites encore entendre votre voix, nous serons forcés de vous bâillonner et, s'il le faut, de vous garrotter ; vous voilà avertie, tenez-vous tranquille.

La comtesse était terrifiée.

L'homme referma la portière, fit jouer un ressort et un épais panneau de bois vint s'adapter contre le carreau brisé. La même opération fut faite de l'autre côté du véhicule, et la comtesse et la fausse religieuse se trouvèrent dans une obscurité complète.

L'homme, qui s'appelait de son vrai nom Bargoin, remonta sur le siège et la chaise de poste repartit à fond de train.

Paule, sous le coup de la terrible menace qui venait de lui être faite, restait immobile, comme pétrifiée. Au bout d'un instant, cependant, elle parvint à ressaisir sa pensée et put réfléchir.

Ainsi la fausse religieuse qui avait si bien joué son rôle qu'elle était tombée dans le piège sans avoir eu seulement un soupçon, cette misérable femme avait avec elle deux complices ; et l'homme qu'elle avait vu dans le bois avec les cheveux était aussi un complice, et peut-être y en avait-il d'autres encore échelonnés sur la route, prêts à prêter main-forte à leurs camarades de la voiture.

Comme tout avait été combiné, préparé d'avance !

— Oh ! monsieur de Miray, monsieur de Miray, se disait-elle, quel terrible compte vous aurez à régler un jour.

Mais que faire ? Rien. Pour l'instant elle ne pouvait que se résigner. Ce qu'elle avait si fort redouté arrivait : elle était prise ; elle était entre les mains de son lâche ennemi.

Mais tout n'était pas fini : Dieu, qui ne l'avait jamais abandonnée, Dieu la protégerait encore ; et si Dieu, en qui elle mettait toute sa confiance, ne venait pas à son aide, elle jurait de se tuer plutôt que de permettre au misérable de la toucher seulement.

Mais ses enfants, ses enfants ! avait-elle le droit de mourir, quand elle venait d'être sauvée d'une mort pro-

que certaine ? Avait-elle le droit de priver Georges et Edouard de leur mère ? Ne fallait-il pas qu'elle vécut pour eux ?

Elle ne voyait pas comment un secours pouvait lui venir, mais ce secours, elle l'espérait, et voilà pourquoi elle ne s'abandonnait pas au désespoir. Elle ne pouvait guère compter sur son père malade et sur Pierre Rouget, un vieillard ; mais elle avait des amis, Etienne, Mercédès, don Stéphano, Gaspard et sa femme. Bientôt, certainement, ils sauraient tous qu'elle avait été victime d'un lâche attentat et ils se mettraient à sa recherche.

Le malheureuse cherchait ainsi à se rassurer, à se donner du courage. Du reste, la comtesse avait l'âme fortement trempée ; mûrie par le malheur, il y avait en elle une énergie indomptable ; elle avait la foi.

Cependant à ses tristes réflexions succéda une longue crise de larmes et de sanglots. Puis quand elle eut cessé de sangloter, de pleurer, elle tomba dans un effrayant état de torpeur. Pelotonnée dans son coin, elle ne faisait plus un mouvement.

Elle ne s'était pas aperçue qu'on avait changé de chevaux une seconde fois, que le jour était venu, que le soleil montait et que depuis longtemps déjà la voiture s'était engagée au milieu des montagnes.

Elle ne sortit de son espèce d'engourdissement et ne reprit possession d'elle-même que lorsque la voiture s'étant arrêtée, les deux portières furent ouvertes en même temps.

La comtesse se redressa brusquement et jeta à droite et à gauche des regards effarés. De son côté était Bargoin, l'homme qui l'avait menacé de la bâillonner.

La comtesse tressaillit et détourna la tête avec une sorte de dégoût.

— Madame, lui dit le gardien, vous avez été docile, comprenant que c'était ce que vous aviez de mieux à faire ; je vous demande de l'être encore pour nous éviter d'user de violence. Nous sommes arrivés, veuillez descendre.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu et se renfonça dans

la voiture, où elle était seule maintenant, la fausse religieuse ayant déjà mis pied à terre.

—Madame, reprit l'homme en se rapprochant et avec un mauvais regard, si vous n'obéissez pas, je vais employer la force. J'ai là deux gaillards solides qui n'attendent qu'un signe de moi pour vous prendre et vous porter dans votre chambre.

Cette nouvelle menace produisit, comme la première, l'effet attendu.

La comtesse comprit que la résistance était impossible, et elle se disposa à sortir de la voiture. Elle était tout étourdie et avait les jambes brisées.

Bargoin, qui la vit chanceler et prête à tomber, avança les mains pour la soutenir et l'aider à descendre.

Paule eut un vif mouvement de répulsion.

—Arrière, misérable, arrière, ne me touchez pas ! s'écria-t-elle.

Elle mit pied à terre.

Trois hommes étaient là, à quelques pas d'elle ; Bargoin, le cocher et un autre, un troisième complice. Un peu plus loin, la fausse religieuse causait, très animée, avec une femme qui paraissait avoir une quarantaine d'années.

—Où suis-je ? se demanda Paule, cherchant vainement du regard un autre personnage.

La comtesse se trouvait en face de ruines qui devaient être celles d'une ancienne abbaye ou d'un château féodal du moyen âge, autrefois fortifié, à en juger par les hauts murs percés de meurtrières qui entouraient les ruines ; du reste, derrière ces murs, il y avait encore un fossé large et profond dans lequel poussaient à volonté toutes sortes de plantes. La voiture était entrée dans l'enceinte par une ouverture, la seule qui existât, en avant de laquelle il y avait eu un pont-levis et qui était fermé maintenant par une lourde porte de fer couverte de rouille.

Dans ce lieu désolé, à l'aspect sauvage et repoussant, une tour carrée, massive, d'environ quarante mètres de hauteur, restait seule debout. Cette tour, espèce de donjon, avec larges meurtrières et créneaux, avait encore,

malgré sa vétusté, quelque chose de fier, d'imposant et une apparence toute guerrière.

Au rez-de-chaussée et au premier étage elle avait sur chaque face une fenêtre garnie de solides barreaux de fer. Plus haut, le jour ne pénétrait à l'intérieur que par les meurtrières percées à égale distance les unes des autres et trois sur chaque côté. On avait le droit de supposer que cette construction, élevée pour la défense et observer les alentours (car elle dominait au sud et à l'ouest une longue vallée), avait pu servir aussi de prison.

L'abbaye ou le château avait dû avoir de l'importance, car il avait occupé un vaste emplacement facile encore à mesurer par ce qui restait de ses murailles lézardées, aux pierres noircies par les pluies, rongées par le temps.

Il était facile de reconnaître que la destruction des bâtiments provenait d'un incendie et qu'après le sinistre les éboulements avaient été successifs. Entre ces pans de murailles qui paraissaient encore solides sur leurs assises, on ne voyait qu'un effrayant amas de décombres, pierres entassées, colonnes renversées, poutres brisées au milieu desquelles, donnant asile à des crapauds, des lézards, des reptiles et une multitude d'insectes, croissaient des lierres, des ronces, des clématites, des orties géantes s'enchevêtrant comme les lianes d'une forêt vierge.

Bref, l'aspect général était répugnant et donnait le frisson.

Sur toutes ces choses, froide, calme et sans trembler, la comtesse avait jeté des regards rapides.

La fausse religieuse avait cessé de parler à la femme ; Bargoin fit un signe à cette dernière, qui s'avança, et lui dit :

— Vous allez conduire madame à sa chambre.

La femme se tourna vers la comtesse :

— Madame, lui dit-elle d'un voix qui n'avait rien de terrible, veuillez me suivre.

La comtesse, qui avait hâte de ne plus avoir sous les yeux les trois bandits, suivit la femme sans prononcer une parole et sans avoir seulement un mouvement d'effroi. Elle était résignée. D'ailleurs, dans un court moment de

réflexion, elle s'était tracé la ligne de conduite qu'elle allait suivre ; elle avait pris la résolution de ne rien laisser deviner de ses angoisses, de se concentrer en elle-même et d'employer tous les moyens, même la ruse, pour tenir tête au danger qui la menaçait. Elle se préparait à jouer un rôle.

Ce fut au premier étage de la tour que la femme conduisit la comtesse, en la faisant monter par un escalier de pierre en colimaçon qui se continuait jusqu'au sommet.

Du premier étage de la tour on avait fait un logement assez convenable qui se composait d'une petite pièce servant d'entrée, d'une grande chambre à coucher et d'un vaste cabinet de toilette.

— Madame sera très bien ici, dit la femme.

— Je l'espère, répondit Paule.

La femme ouvrit l'armoire et la comtesse fut surprise de la voir pleine de linge.

— Tout ce linge est à moi, madame.

— Ah ! fit Paule.

Elle regarda et reconnut que l'armoire, en effet, contenait non seulement son linge à elle, mais encore celui de ses enfants laissés aux Bergères.

— C'est moi qui ai rangé tout cela, reprit la femme en souriant d'un air satisfait.

— Je vous remercie. Comment vous appelez-vous ?

— Noémie, pour vous servir.

— Etes-vous réellement ma servante ?

— Mais oui, madame.

— C'est bien, nous verrons cela.

— Madame veut-elle savoir comment j'ai rangé ses autres affaires ?

— Mes autres affaires ? répéta la comtesse.

— Vos robes, vos manteaux et autres choses.

La femme ouvrit la porte du cabinet.

— Voyez, madame, dit-elle.

Les effets d'habillement de la comtesse, de Georges et d'Edouard étaient suspendus à des patères ; dans les tiroirs de la commode-toilette, que la femme ouvrit, se trou-

vaient les guipures, les rubans, les dentelles, les parures, et autres objets de fine lingerie.

Au fond du cabinet, Paule vit les malles, vides maintenant, qui avaient été transportées du pavillon des Bergères à la tour.

En pensant à ses enfants, son cœur se serra douloureusement, un sanglot lui monta à la gorge et elle dut faire de violents efforts pour empêcher ses larmes de jaillir.

La comtesse laissa échapper une plainte et resta quelques instants accablée.

Soudain elle se redressa, une flamme dans le regard.

—Pourtant, je ne veux pas rester ici ! s'écria-t-elle, il faut que je m'échappe de cette prison, il le faut à tout prix et vous m'y aiderez, Noémie.

—Je le voudrais, madame, oui, je le voudrais, mais comment ?

—Nous profiterons d'une absence de votre mari.

—Chaque fois qu'il s'absentera, nous serons enfermées. Les murs sont hauts, impossibles à escalader.

—J'appellerai à mon secours.

—Vraiment. Nous sommes dans un désert, personne n'ose s'approcher de ce lieu maudit.

—Quel nom lui donne-t-on à ce lieu maudit ?...

—On l'appelle la Tour du Moine.

—La Tour du Moine, répéta la comtesse ; j'ai entendu parler autrefois de cette tour.... Ah ! nous sommes dans la Tour du Moine ! Mais alors nous ne sommes qu'à sept ou huit lieues de Grenoble et à trois ou quatre lieues de Verdraine ?

—Oui, madame.

Vingt minutes plus tard, Noémie appela la comtesse pour déjeuner.

M. de Miray n'ayant point paru, la journée se passa assez tranquillement.

La comtesse vit le soleil se coucher et se dit qu'elle ferait bien de se coucher aussi. Elle était brisée de fatigue, un long repos lui était nécessaire. Elle n'avait pas encore repris complètement ses forces et elle avait besoin de conserver celles qui lui étaient revenues.

La porte de sa chambre n'avait ni serrure ni verrou ; elle pouvait craindre d'être surprise dans son sommeil. Elle entassa devant la porte tous les meubles, à commencer par le canapé, qui était très lourd. Ainsi barricadée, elle se sentit quelque peu rassurée. On ne pouvait plus pénétrer dans sa chambre sans bruit.

Elle se mit à genoux et pria, demandant à Dieu de venir à son secours et pensant à ses enfants, à ses parents, à tous ceux qu'elle aimait.

Sa prière faite, elle se jeta tout habillée sur le lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Rien, pas même le cauchemar, ne vint troubler son repos ; elle eut au contraire des rêves consolateurs. Il faisait grand jour quand elle se réveilla. Elle glissa à bas de son lit et s'étonna de se sentir forte et pleine de courage après tant de terribles émotions qu'elle avait éprouvées. C'était donc que Dieu ne l'abandonnait pas et qu'elle aurait le secours qu'elle attendait de lui.

Dans la matinée M. de Miray arriva à cheval. Il confia l'animal à Romain et dit à Noémie qui était comme clouée au sol :

—Où est la dame ?

—Dans la chambre.

Paule entendit le pas de son ennemi retentir sur les marches de pierre de l'escalier.

—Soyons calme, soyons forte, se dit-elle, je ne dois pas trembler devant cet homme.

M. de Miray parut. Il n'y avait plus la moindre trace d'émotion sur le visage de la comtesse. Elle était assise dans un fauteuil, elle ne se leva point.

—Ah ! c'est vous, monsieur de Miray, dit-elle avec une aisance parfaite, je vous attendais.

—Ah ! vous m'attendiez... balbutia-t-il.

Et il resta tout décontenancé devant le calme froid de la comtesse, quand il s'attendait à voir des larmes, à entendre des paroles de colère.

—Oui, monsieur, je vous attendais, reprit la comtesse, car j'ai dû penser, et cela avec raison, que vous m'aviez

fait amener ici pour avoir la satisfaction de me voir et de causer avec moi.

—C'est vrai, madame.

—Je ne me lève pas, et vous voudrez bien que je reste assise ; vous n'ignorez pas que je suis à peine d'une cruelle maladie, je suis encore excessivement faible. Mais ne restez pas debout, monsieur, prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir.

Il s'assit en ébauchant un sourire.

—Je vous dois mes félicitations, monsieur de Miray, poursuit la jeune femme ; vous savez admirablement choisir les gens dont vous vous servez ; ils sont d'une habileté et d'une adresse rares ; votre religieuse a été superbe ; son ardeur à prier, ses grands signes de croix, sa piété exemplaire m'ont fort édifiée. Je vous conseille de vous recommander à ses prières, ajouta-t-elle avec ironie.

De Miray eut encore un sourire forcé. Le regard clair et profond de la comtesse le gênait singulièrement.

—Enfin, continua-t-elle, grâce à vos excellents chevaux, le voyage s'est fait rapidement et tout s'est bien passé. Vous aviez recommandé qu'on eût des attentions pour moi ; je n'ai pas à me plaindre de vos gens ; ils ont été convenables et ont certainement droit à une récompense que vous ne manquerez pas de leur offrir. Bref, me voilà ici parce que vous l'avez voulu, et vous me rendez visite : qu'avez-vous à me dire ?

—Que je vous aime.

—Ce n'est pas du nouveau pour moi ; vous savez que je vous ai déjà répondu et il est inutile que je le répète ; en vérité, monsieur de Miray, si vous n'aviez que cela à me dire, ce n'était pas la peine de vous déranger et vous auriez pu ne pas dépenser votre argent pour me faire voyager malgré moi ; vous pouviez faire un plus noble emploi de cet argent, monsieur, en le donnant aux pauvres, par exemple.

—Paule, vous avez tort de prendre avec moi un ton railleur ; vous oubliez que vous êtes ici en ma puissance.

—Non, monsieur, non, je n'oublie pas que je suis votre prisonnière ; mais je ne suis pas en votre puissance autant

que vous le croyez. Vous êtes gentilhomme, et je veux croire encore que vous vous conduirez avec moi en gentilhomme.

—De gré ou de force vous serez à moi.

—De gré jamais, monsieur, jamais ! Et si vous osiez employer la force contre moi, je trouverais, je vous le jure, le moyen de me défendre. Mais si vous êtes audacieux, vous ne manquez pas de prudence, et vous savez que la violence est chose dangereuse, un acte criminel qui mène celui qui s'en sert devant les juges.

Vous m'avez fait enlever et, si je ne me trompe, un rapt ne compte pas parmi les bonnes actions. Vous avez été bien hardi, monsieur, et c'est à croire que vous ne redoutez rien, que vous vous placez au-dessus de la loi.

—Je ne crains rien, en effet ; je suis sûr de la femme et des hommes dont je me suis servi ; nul ne peut savoir qu'ils ont agi pour mon compte, nul ne pourra découvrir que vous êtes ici.

—Prenez garde de vous tromper.

—Je ne crains rien, vous dis-je ; j'ai pris mes précautions, et en admettant qu'on puisse me soupçonner, on ne pourra fournir aucune preuve contre moi ; personne, vous entendez, personne ne peut m'accuser.

—Il y a moi, monsieur.

—Vous ne sortirez d'ici que quand vous serez ma femme, car votre mari est mort, et alors vous aurez plutôt intérêt à me défendre qu'à crier sur les toits que je vous ai fait enlever.

Oui, je vous aime ! je vous aime ! Vous croyez bien que la passion que vous m'avez inspirée me pousse à tous les excès ; je vous ai fait enlever par amour.

—Par amour, peut-être, mais certainement par vengeance. Il y a parfois de la haine dans l'amour, dans la passion, et je suis convaincue que vous me haïssez.

Il eut un geste de protestation.

—C'est ma conviction, continua Paule, et vous ne la détruirez pas. Malgré l'indignité de votre conduite envers moi, malgré cet enlèvement qui est une infamie, un crime,

et une séquestration qui est un autre crime, je ne vous veux pas de mal. Si vous le voulez, j'oublierai et pardonnerai tout.

— Ah ! Et que dois-je faire pour rentrer dans vos bonnes grâces ?

— Rendez-moi ma liberté et laissez-moi retourner à Belloube.

— Non, fit-il en secouant la tête.

— Vous ne savez pas ce qui vous attend, quel châtiment vous est réservé.

— Vous êtes dans mes mains, je vous tiens, vous ne m'échapperez plus.

— Prenez garde, vous courez à votre perte.

— Je ne crains rien.

— Paule, Paule, laissez-vous convaincre. La passion désespérée est mauvaise conseillère et je suis décidé à tout faire pour vous posséder. J'ai pu avoir la pensée de me venger de vous, c'était de l'irritation que vous aviez fait naître ; mais l'amour l'emporte sur mes ressentiments. Je vous aime et, il le faut, je veux que vous m'aimiez.

Voyant que la comtesse restait muette, songeuse, il reprit, après un silence :

— Je ne vous fais aujourd'hui qu'une simple visite ; je suis venu vous dire : examinez bien votre situation et réfléchissez, comtesse, vous en avez tout le temps, j'attendrai. Vous m'avez mis au défi de lasser votre patience ; mais, dans votre intérêt et dans le mien, puisque vous ne me voulez pas de mal, ne laissez pas la mienne. Si vous me faisiez sortir de la réserve que je m'impose aujourd'hui, je ne répondrais plus de moi.

— J'examinerai ma situation, monsieur de Miray, répondit Paule, qui ne tenait pas à ce que le tigre montrât ses griffes, et puisque vous m'en donnez tout le temps, je réfléchirai.

— C'est bien. Je vous quitte et je ne reviendrai que dans quelques jours. Vous m'avez dit que j'étais prudent ; c'est vrai ; aussi est-ce par mesure de prudence que je ne vous reverrai pas avant quatre ou cinq jours ; d'ici là vous aurez pris, je l'espère, une décision conforme à mes désirs.

Dans le cas contraire, c'est moi qui serai forcé de prendre une résolution définitive.

Sur ces paroles menagantes, il se leva et tendit la main à la jeune femme, qui n'avança pas la sienne.

Son regard eut une lueur fauve et il se mordit les lèvres.

— Soit, dit-il sourdement, nous verrons plus tard.

Et il sortit en grognant de dépit.

Paule laissa échapper un long soupir de soulagement. Puis, les bras levés vers le ciel, elle murmura les noms de Mercédès et Etienne. C'était lui et elle qu'elle appelait à son secours, c'était d'eux qu'elle attendait sa délivrance.

L

AFFREUSE NOUVELLE

C'était entre Pierre Ronget et nos personnages de Bel-lombe qu'une correspondance assez active s'était établie et se maintenait.

Après que la Papillonne eut quitté la comtesse, Gaspard avait écrit souvent pour donner des nouvelles de la malade. Celle-ci avait écrit à son tour, dès qu'elle avait été assez forte pour le faire. On avait commencé à adresser les lettres à l'ancien sergent. On continua.

Dans sa dernière lettre à son grand-père, Paule lui disait qu'elle espérait, dans sa prochaine lettre, fixer le jour où sa mère pourrait venir la chercher.

Cette lettre de Paule était arrivée à Saint-Armand le vendredi matin, la veille de l'enlèvement. Tout le monde s'était réjoui, et en attendant la lettre annoncée, qui ne pouvait tarder à arriver, Mme Pérard et Mélie se préparaient à partir.

On recevait des nouvelles de Bellombe tous les deux jours ; que ce fût Gaspard ou la comtesse qui écrivit, il était rare qu'on attendît une lettre trois jours. On devait donc recevoir le dimanche matin une lettre de Paule ou de Gaspard. Elle ne vint pas. Le lundi le facteur fit sa distribution à l'heure ordinaire. Rien. Le mardi, pas de lettre.

Le lundi, on avait été étonné, le mardi ce fut de l'inquiétude, et comme la lettre impatiemment attendue n'arriva pas le mercredi, on passa de l'inquiétude à l'effroi.

Ce silence était singulier et avait, en effet, quelque chose d'effrayant.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

On ne savait que penser, on ne savait quoi s'imaginer.

La malade avait-elle eu une rechute ?

Mais dans ce cas Gaspard aurait prévenu. Pourquoi n'écrivait-il pas ?

Les mères sont toujours disposées à s'effrayer plus que de raison quand il s'agit de leurs enfants ; la mère de Paule alla jusqu'à supposer que sa fille était morte et qu'on n'osait pas le lui dire. Elle eut une explosion de douleur que son père, Mme Denizot et Etienne eurent beaucoup de peine à calmer.

Toutefois, on ne pouvait en douter, il y avait quelque chose. Quoi ? On se le demandait. Mais les suppositions ne mènent à rien, il fallait savoir exactement ce qui se passait à Bellombe, et pour cela écrire immédiatement à M. Gaspard, afin que la lettre pût partir le jour même.

La mère de Paule, ayant déclaré qu'il lui serait impossible d'écrire seulement une ligne, ce fut Etienne qui prit la plume.

Sa lettre parlait de l'inquiétude où était la famille de Mme de Verdraine de ne pas avoir reçu de nouvelles depuis cinq jours, et suppliait M. Gaspard de répondre par

le retour du courrier, en ne cachant rien de ce qui se passait.

La lettre fut portée au bureau de poste et partit par le courrier du matin, qui retournait à Beaune.

Etienne avait dit à ses amis :

— La lettre que j'écris en votre nom, père Rouget, arrivera demain matin à Bellombe ; vendredi matin vous recevrez la réponse de M. Gaspard et nous saurons à quoi nous en tenir.

Or, la lettre du jeune homme se croisa avec une de Gaspard.

Le jeudi matin, Etienne se trouva sur le passage du facteur et lui demanda s'il y avait une lettre pour Pierre Rouget.

— Oui, répondit le facteur, c'est probablement la lettre qu'il attend depuis dimanche.

Au lieu de rentrer chez lui, Etienne se rendit chez le père Rouget, où il trouva Mme Pérard venue pour savoir s'il y avait une lettre. Etienne l'annonça, et ce fut avec des frémissements d'impatience qu'on attendit le facteur, qui avait un certain nombre de journaux et de lettres à distribuer avant d'arriver à l'extrémité de la commune. Enfin il parut et remit la lettre à Pierre Rouget.

— Tiens, mon garçon, tu vas lire, dit le vieillard en tendant la missive au jeune homme.

Etienne la prit, rompit le cachet, et, avant de lire :

— Cette lettre est de M. Gaspard, dit-il ; elle a été écrite hier et n'est point, naturellement, la réponse à celle que j'ai écrite hier aussi.

— C'est vrai, dit l'ancien sergent ; j'aurais préféré que cette lettre fût de ma petite-fille ; pourquoi n'est-ce pas elle qui a écrit ?

— Mon Dieu, fit la mère, je suis toute tremblante d'émotion, de crainte... Quelque chose me dit qu'un nouveau malheur est arrivé à ma fille.

— Ne te mets donc pas d'avance de mauvaises idées en tête, répliqua le vieillard ; voyons, Etienne, voyons ce que nous dit M. Gaspard.

Le jeune homme déplia la lettre.

—Oh ! fit le père Rouget, il en écrit bien long, quatre pages !

—Oui, répondit Etienne d'une voix oppressée.

Il avait jeté un regard rapide sur les premières lignes et avait aussitôt pâli.

—Etienne, tu es tout drôle, qu'as-tu donc ? s'écria le vieillard.

—Cette lettre nous apporte une mauvaise nouvelle.

Mme Pérard poussa un cri déchirant. A son tour Pierre Rouget devint affreusement pâle.

—Père Rouget et vous aussi, madame Pérard, reprit le jeune homme, il faut vous raidir contre la douleur ; je ne sais pas encore ce que cette lettre va nous apprendre ; mais, je vous en conjure, soyez forts, ne vous laissez pas abattre.

—Tu as raison, Etienne ; s'il y a encore du malheur, dressons-nous pour lui tenir tête.

—Ah ! ma fille est morte ! s'écria Mme Pérard.

Son père lui mit la main sur l'épaule et lui dit presque sévèrement :

—Tais-toi, je t'ordonne d'être calme.

Puis se tournant vers Etienne :

—Lis, mon garçon, lis, nous écoutons.

Le jeune homme lut, au milieu des soupirs, des gémissements, des sanglots du père et de la fille et non sans être interrompu souvent par des cris de douleur, cette lettre leur apprenant le départ de Paule.

Comme nous l'avons dit, Etienne avait été interrompu souvent dans sa lecture, et quand il arriva aux dernières phrases, sa voix n'avait plus de force et ses yeux étaient noyés de larmes, qu'il s'efforçait de retenir, n'y voyant presque plus.

Mme Pérard s'était affaissée sur un siège et sanglotait, la tête sur ses genoux.

L'ancien sergent n'avait pas fait un mouvement ; il restait debout, immobile, comme pétrifié, et ses yeux désespérément ouverts, exprimant un indicible effroi, restaient

fixés sur le jeune homme, comme s'il eût encore entendu des paroles sortir de sa bouche.

Quant à Etienne, bouleversé par un doute, une terrible idée qui s'était emparée de sa pensée, il était blanc comme un suaire.

Au bout d'un instant, cependant, le vieillard se ranima.

—Etienne, dit-il, que penses-tu ?

—Que voulez-vous que je pense ? J'esuis comme écrasé par ce nouveau malheur qui nous frappe comme un coup de foudre et d'autant plus cruellement que nous ne l'attendions pas.

—Etienne, mon ami, crois-tu que le comte de Verdraine a voulu reprendre sa femme ?

—Je ne crois pas ; je ne veux rien dire et ne veux rien supposer ; ce qu'il nous faut avoir, c'est une certitude.

La comtesse de Verdraine est tombée dans un piège, a été enlevée, voilà le fait. Qui est l'auteur de cet enlèvement ? En cherchant nous le saurons.

Le jeune homme passa sa main sur son front mouillé de sueur et se redressa, une flamme dans le regard.

—Mais, reprit-il d'une voix forte, à quoi sert de se lamenter ? Pas de faiblesse quand il faut être énergique ; pas de paroles inutiles quand il faut agir ; ce ne sont pas des plaintes et des larmes qu'il faut en ce moment, c'est de la résolution.

Père Rouget et vous aussi, madame Pérard, écoutez-moi : je vais partir, dans une heure je serai sur la route de Beaune ; demain matin j'arriverai à Bellombe, et après-demain je serai à Grenoble. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Dieu m'inspirera. A tout prix il faut que je sache, que je sorte de l'incertitude où je suis.

Etienne s'était mis en route pour Paris avec Miro et avait informé le juge d'instruction du crime dont il recherchait les auteurs. D'après les renseignements qu'il put obtenir, ses soupçons se portèrent sur Brignon, patron de l'hôtel des Alpes. Etienne se rendit à cet hôtel avec ses amis et quand il se fut assuré que le patron y était, il ap-

pela la garde et le fit arrêter, ainsi que sa femme qui avait été la fausse religieuse.

Les deux prisonniers furent amenés devant le juge d'instruction, qui soumit la femme, appelée Ernestine Pacaud, à un sévère interrogatoire.

LI

NOUVEAU DRAME

Un événement terrible, que ni les magistrats ni Etienne ne pouvaient prévoir, allait changer la situation.

Nous avons vu le comte de Verdraine quitter brusquement la vieille Marianne.

Connaissant parfaitement la ville, le comte se rendit par des rues détournées chez un loueur de voitures et fit atteler un cheval à un tilbury pour qu'on le conduisit à Verdraine.

La voiture était légère, le cheval bon trotteur ; le trajet s'effectua en moins d'une heure et demie.

A l'entrée de l'avenue du château, le comte renvoya la voiture et marcha vers la grande grille sous une haute voûte de verdure formée par le rapprochement des branches de deux magnifiques rangées d'ormes séculaires.

Il sonna à une porte. Le concierge lui ouvrit.

Ce concierge, en fonctions depuis trois semaines seulement, ne connaissait pas le comte. Du reste, M. de Miray avait fait maison nette. De tous les anciens serviteurs du château, il ne restait plus que le maître jardinier.

—Que veut monsieur ? demanda le portier.

—Voir M. de Miray.

—Je ne crois pas que M. de Miray puisse vous recevoir ; il va sortir. Voyez, voilà son cheval sellé qui l'attend.

—M. de Miray me recevra quand même, je suis un de ses amis.

Le concierge n'avait pas reçu l'ordre de congédier les visiteurs. Il laissa passer le comte qui traversa la cour d'un pas rapide, tout en jetant un nouveau regard sur le cheval sellé qu'on venait de faire sortir de l'écurie et qu'un palefrenier tenait par la bride.

M. de Miray allait sortir, en effet, et, mystérieusement, par des chemins déviés, se rendre à la Tour du Moine.

Depuis la visite qu'il avait faite le lundi, il n'avait pas revu la comtesse. Nous savons qu'il avait prévenu sa prisonnière que, par mesure de précaution et de prudence, il laisserait passer quelques jours avant de revenir à la Tour du Moine.

Si grande que fût sa confiance dans les gens qui l'avaient servi, il n'avait pas été sans redouter certaines indiscretions ; d'autre part il avait craint que l'enlèvement de la comtesse ne donnât lieu à une enquête et que les soupçons ne se portassent sur lui, malgré le mystère dont lui et ses complices s'étaient entourés, malgré toutes les précautions qui avaient été prises.

Depuis cinq jours, il n'avait pas mis les pieds hors du château. Chaque matin il avait reçu d'un homme de confiance une lettre qui le renseignait sur tout ce qui se passait ou se disait à Grenoble. De plus il avait lu chaque jour les journaux avidement et non sans inquiétude. Mais ni les lettres ni les journaux ne parlaient de l'enlèvement. On ne savait rien à Grenoble. Si l'on s'inquiétait quelque part de la disparition de la comtesse de Verdraine, ce n'était pas dans l'Isère.

M. de Miray avait donc vu ses craintes disparaître peu à peu ; il s'était tranquilisé. Maintenant il pouvait agir, mettre à exécution ses sinistres projets.

Il était bien décidé, cette fois, à avoir raison de toutes les résistances de sa victime. La comtesse serait à lui, il l'avait juré ; il posséderait cette femme fière et orgueilleuse dont les méprisants dédains n'avaient servi qu'à exciter les fureurs de sa passion.

Mais quels moyens emploierait-il pour s'emparer de la comtesse ? C'était son secret.

Il était sur une pente fatale où l'on ne peut plus s'arrêter. Il n'avait pas reculé devant un premier crime, il ne s'arrêterait pas devant un autre crime. Et il fallait qu'il fût bien résolu à tout oser, car il avait prévenu ses gens qu'on n'eût pas à l'attendre pour dîner le soir et que, très probablement, il ne rentrerait que le lendemain.

Il achevait de s'habiller ; son valet de chambre venait de lui attacher ses éperons ; il se regardait complaisamment dans une glace. Laid, il se trouvait beau ; serré, sanglé dans son vêtement, il croyait avoir fait disparaître son obésité ; commun dans ses manières, presque grotesque dans son allure, il se flattait de posséder toutes les distinctions.

Il ne manque pas de ces hommes qui ne peuvent jamais se voir tels qu'ils sont, qui s'extasient dans la satisfaction d'eux-mêmes et se grisent de leur personne.

M. de Miray renvoya son valet de chambre par ces mots :

—Allez dire que je descends à l'instant.

Le valet de chambre disparut, laissant la porte ouverte.

Le baron s'admira une fois encore, en jetant un dernier coup d'œil dans le miroir qui réfléchissait sa personne.

Il se retourna, laissa échapper un oh ! étranglé, et les yeux effarés, blémissant, il resta immobile comme cloué sur le parquet.

Le comte de Verdraine était devant lui, ayant sur les lèvres un sourire singulier.

Certes, l'apparition était foudroyante. La fameuse tête de Méduse ne pouvait pas produire un plus terrible effet.

—Eh quoi ! fit le comte d'un ton parfaitement calme, est-ce là le bon accueil que l'on fait à un ami après une si longue séparation ? Tu ne m'attendais pas, c'est vrai, cher ami ; mais ce n'est point là une raison pour me regarder comme un fantôme sorti de la tombe. Oh ! baron, baron, je croyais en rentrant ici que tu allais me sauter au cou et tu ne me tends même pas la main !

—La surprise... l'émotion... la joie... balbutia de Miray.

—Oui, je comprends, l'émotion...

Le baron tendit sa main tremblante.

—Non, dit le comte, c'est trop tard, j'aurais l'air de t'avoir forcé à me prouver que tu es toujours mon ami. Il paraît que tu te disposais à sortir, j'ai aperçu ton cheval dans la cour, et je te vois habillé, éperonné.

—Oui, en effet, je vais sortir.

—Une promenade ?

—Non, une visite, je suis attendu.

—Bah ! on t'attendra.

—Impossible de me faire attendre ; il faut que je parte, il le faut absolument.

—De Miray, tu vas me faire croire que ma visite te contrarie, que tu veux te sauver de moi.

—Mais non, au contraire ; d'ailleurs nous sommes gens de revue, et demain si tu veux...

—Demain, baron, est-ce que je sais où je serai demain ? Et toi-même, sais-tu où tu seras ? L'avenir n'appartient à personne ; un homme sage n'a le droit de compter que sur le temps présent. J'arrive de Paris exprès pour te voir, te faire connaître mes projets, mes pensées. Tu n'as pas le droit de me congédier comme un importun, tu remettras ta visite à plus tard et nous allons causer.

—Mais, comte, je t'assure....

—Peut-être as-tu peur que nous soyons surpris, qu'on vienne troubler notre conversation intime ; pour qu'on ne nous dérange point, il y a un moyen, tu vas voir.

Rapidement, de Verdraine ferma la porte, poussa les verrous, fit jouer la serrure et mit la clef dans sa poche, sous les yeux de M. de Miray, stupéfait.

—Voilà, dit le comte, se rapprochant du baron. Avec ta

permission, cher, je m'assieds et je t'invite à faire comme moi.

De Miray se remit à trembler, pour un peu, le comte aurait entendu claquer ses dents.

— Il sait tout, pensa-t-il, il vient me réclamer sa femme.

Il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— Maintenant, cher ami, reprit le comte, toujours avec le même calme froid, nous allons causer. Mais, d'abord, peux-tu me donner des nouvelles de ma femme et de mes fils ?

— Non, je ne sais pas... balbutia de Miray devenu vert.

— J'ai appris qu'elle avait quitté le Bergères, après que tu en fus devenu le propriétaire, pour retourner en Bourgogne ; ainsi elle ne t'a pas écrit, tu ignores si elle a été bien reçue par ses parents ?

— Je ne sais rien.

— En ce cas je comprends que tu ne puisses rien m'apprendre. Il paraît que Paule et ses enfants se sont mis en route à pied ; comment diable n'as-tu pas empêché la comtesse de faire une pareille folie ?

— Elle est partie la nuit, sans avoir prévenu personne.

— Mais pourquoi ?

— Je ne peux pas te dire... Une idée... la douleur, le chagrin.

— Oui, la douleur, le chagrin, prononça le comte sourdement. Mais c'est bien, laissons cela, n'en parlons plus, ce qui est fait est fait. Dans sa famille la comtesse de Verdraine retrouvera la tranquillité.

— Je me trompais, il ne sait rien, se dit de Miray.

Et il reprit son assurance.

— Voyons, dit-il d'un ton un peu rogue, qu'as-tu à me dire ?

— Mais, mon cher, je viens te remercier de tant de preuves d'amitié que tu m'as données.

— Me remercier ?

— Ton dévouement et ta générosité ont été admirables.

— Que veux-tu dire ?

— Comme je te reconnais bien ! Tu mets le comble à ta générosité en ayant l'air de ne pas te souvenir. Mais je

n'ai pas oublié, moi ; je me souviens, moi !... Ce billet, ce billet faux que tu as payé et retiré des mains du banquier... Il est vrai que tu m'avais dit de ne pas être inquiet, que tu retirerais ce fameux billet lorsqu'il te serait présenté ; mais quand l'échéance est arrivée, j'étais ruiné ou à peu près, et tu le savais. C'est beau ce que tu as fait, c'est noble, c'est grand !... Voilà de la véritable amitié !... Ah ! baron, baron, quand je pense que c'est à toi que je dois de ne pas être aujourd'hui sous les verrous, mordant au pain noir des prisonniers ! Baron, tu as une âme sublime !

De Miray ne put s'empêcher de tressaillir, tant il y avait d'ironie mordante dans l'accent et les paroles que le vicomte venait de prononcer.

De livide qu'il était tout à l'heure, il était devenu rouge comme un coquelicot.

Devinant que Maxime lui tendait un piège afin de le prendre en flagrant délit de mensonge, il répondit :

—Comte, ce n'est pas moi qui ai payé le billet.

—Hein ! ce n'est pas toi ?

—Il ne m'a pas été présenté.

—En vérité ! Mais qui donc l'a payé ?

—La comtesse de Verdraine.

—Elle, allons donc !

—Le banquier a reconnu que le billet était faux ; il a prévenu la comtesse sans m'avoir averti moi-même, et elle a payé.

—Avec quoi ? Elle n'avait pas d'argent.

—Elle n'avait pas d'argent, mais elle avait ses bijoux, qu'elle a vendus.

—La comtesse de Verdraine a vendu ses bijoux ?

—Oui.

—Et quelle somme lui en a-t-on donnée, le sais-tu ?

—Quarante mille francs, juste le montant du billet.

—Ah ! maintenant, je comprends pourquoi elle est partie à pied ; elle ne pouvait faire autrement. Mais, de Miray, comment ne lui as-tu pas donné au moins ce qu'il lui fallait pour son voyage ?

—Quand j'ai appris qu'elle avait vendu ses bijoux et qu'elle ne possédait plus rien, elle était partie.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le comte ayant un mauvais sourire sur les lèvres, tint de Miray pantelant sous la flamme de son regard.

—Dis donc, baron, reprit-il, quel diable d'idée as-tu eue d'acheter Verdraine et les Bergères ?

Le châtelain interloqué ne trouva rien à répondre.

—Voyons, dis-le-moi, insista le comte, pourquoi as-tu acheté Verdraine et les Bergères ?

—Pourquoi ?...

—Oui, pourquoi ?

—J'avais des placements d'argent à faire, répondit de Miray, visiblement mal à son aise ; et puis, en pensant à ton grand-père, le marquis, à la baronne de Bressac, à toi, Maxime, je me suis dit que ce serait une honte de voir tomber Verdraine entre les mains d'un de ces orgueilleux parvenus qui cherchent à se décrasser en se frottant contre les murs de nos anciennes demeures seigneuriales. Voyons, ne vaut-il pas mieux que ce soit moi qui aie Verdraine que Flachaut, le gantier de Grenoble, qui voulait l'acheter ?

—M. Flachaut avait autant que toi le droit d'acheter Verdraine, car, lui aussi, est archi-millionnaire. Mais veux-tu que je te dise une idée qui m'est venue ?

—Oui, dis.

—Eh bien, connaissant ta générosité, ton noble cœur, j'ai pensé un instant que tu avais acheté Verdraine et les Bergères tout simplement pour me les conserver, pour me les rendre.

M. de Miray sourit, si l'on peut appeler sourire grimacer horriblement.

—Oh ! rassure-toi, continua le comte, j'ai bien vite compris que mon idée était insensée : si grande que puisse être l'amitié, elle a ses limites et ne saurait aller jusqu'au sacrifice de soi-même ; les choses de la vie réelle ne sont pas celles de la fiction. D'ailleurs voudrais-tu, toi, millionnaire, n'ayant pour héritiers que des collatéraux que tu ne connais même pas, me faire présent, comme un prince des contes de fées ou des *Mille et une nuits*, de Verdraine et des Bergères, que je te répondrais : " Non ! Ma

vie est finie, je n'ai plus besoin de rien ! Je n'aspire plus qu'à une chose, baron, au repos de la tombe. "

—Oh ! fit de Miray.

—Mon Dieu, j'en suis arrivé là. Mais toi, baron, qui es de sept ou huit ans plus âgé que moi, ne trouves-tu pas que l'existence est un fardeau lourd à porter et que mourir tout d'un coup, frappé par la foudre, par exemple, serait une douce chose ?

—De Verdraine, avec tes paroles de l'autre monde, tu m'effrayes ?

—Ah ! ça, baron, aurais-tu peur de mourir ?

—Mais tu es fou ! décidément, tu deviens sinistre !

—De Miray, qu'est-ce que compte la vie d'un homme dans l'éternité ? Ce que compte une goutte d'eau dans l'Océan. La vie n'est rien et ne vaut rien. Ecoute, nous avons assez vécu l'un et l'autre, trop même. Je veux aller voir ce qui se passe au delà de la tombe, et comme j'ai pour toi la plus tendre amitié, j'ai résolu de t'emmener avec moi.

De Miray se dressa comme mû par un ressort, frissonnant, les yeux hagards.

—Es-tu fou ? es-tu réellement fou ? s'écria-t-il éperdu.

Le comte s'était aussi dressé debout, le regard flamboyant, les lèvres crispées.

—Baron, dit-il d'une voix sourde, je veux mourir et je veux que tu meures avec moi.

—Au secours ! cria de Miray.

Et il voulut se jeter sur le cordon de la sonnette.

Mais d'un bond le comte se trouva devant lui, barrant le passage. De Miray recula épouvanté. Il voulait crier encore. Il ne sortit de sa gorge qu'un son rauque, étranglé, pareil à un râle. La peur le paralysait.

Le comte tira de sa poche un revolver.

—Baron, dit-il d'un ton farouche, nous allons mourir.

De Miray recula jusqu'au fond de la chambre. Les yeux lui sortaient de la tête ; il n'avait plus figure humaine. De nouveau, il essaya de crier, d'appeler à son secours. Impossible.

Le regard du comte, d'une fixité effrayante, pesait si lourdement sur M. de Miray qu'il se courba, écrasé.

— Baron de Miray, reprit le comte, tu es un misérable et il n'y a que ton hypocrisie qui puisse égaler et même surpasser ta lâcheté. Allons, baron, allons, mets bas ton masque et laisse-moi te voir dans toute ta laideur morale et physique. Vraiment, baron, tu es affreusement laid et tu me fais horreur !... Oh ! misérable ! Et j'ai pu croire que cet homme était mon ami ! Mais es-tu un homme, de Miray ? Non, tu es comme moi, une espèce de monstre à face humaine.

Pourquoi te disais-tu mon ami, pourquoi, quand tu n'étais qu'un ennemi perfide et lâche ? J'ai écouté tes paroles venimeuses, j'ai suivi tes pernicieux conseils et tu sais où ils m'ont conduit. Certes, je ne valais pas grand' chose, je le reconnais ; mais tu as su détruire ce qu'il y avait encore de bon en moi.

Tu m'as poussé à abandonner ma femme et mes enfants, tu m'as fait rouler sur la pente fatale et jusqu'au bord de l'abîme où je suis arrivé. Tu voulais ma ruine, ma dégradation, mon déshonneur. Tu m'as fait commettre le crime de faussaire avec l'espoir que le nom de Verdraine serait flétri publiquement par une cour d'assises.

A tout prix, tu cherchais à te débarrasser de moi, afin de ne pas me voir apparaître comme un vengeur. Car ce n'était pas assez pour toi de me perdre, il fallait que Paule et ses enfants fussent tes victimes. Tu voulais me prendre ma femme, tu voulais salir, déshonorer la comtesse de Verdraine. Mais elle t'a répondu comme tu le méritais, en te repoussant avec horreur, avec dégoût.

J'ai le droit de te crier : "Misérable, qu'as-tu fait de ma femme et de mes enfants ?"

C'est par peur de toi, c'est pour t'échapper que la comtesse de Verdraine s'est enfuie des Bergères. Et si tu ne sais pas ce qu'elle est devenue, je vais te le dire : à bout de force, mourant de faim, elle est tombée sur la route ; des saltimbanques l'ont recueillie, ne donnant plus signe de vie, et à l'heure présente, elle est morte peut-être.

Baron de Miray, s'écria le comte, d'une voix terrible, je

ne te pardonne point, pas plus que je ne me pardonne à moi-même ! Je te le dis une dernière fois, nous avons assez longtemps vécu ; je vais te tuer et je me tuerai après.

Il marcha vers M. de Miray prêt à faire feu.

Celui-ci, instinctivement, chercha un endroit pour s'abriter et un cri d'épouvante, rauque, horrible, s'échappa enfin de sa poitrine haletante.

Un cri sauvage, pareil à un sifflement de reptile, éclata sur les lèvres du comte, qui fit un nouveau pas en avant.

— Arrêtez, arrêtez ! cria de Miray.

— Baron, si tu as quelque chose à dire avant de mourir, parle, parle vite, car tu n'as plus une minute à vivre.

— Ah ! riposta M. de Miray, à tête perdue, il ne manque plus au comte Maxime de Verdraine que d'être un assassin.

— Tu l'as dit, baron de Miray, il ne manque plus que cela à ma vie. J'ai plongé des familles dans la douleur et le désespoir ; partout où j'ai passé, j'ai laissé des victimes, je suis un faussaire, je suis un voleur, il faut que je sois un assassin !

M. de Miray chercha encore le moyen d'échapper à son ennemi, mais c'était impossible. Il ne pouvait être sauvé que par ses domestiques. De toutes ses forces, il appela :

— A moi ! à moi ! au secours ! à l'ass...

Il n'eut pas le temps d'achever le dernier mot, jeté entre deux détonations. La première balle l'avait atteint à l'épaule, la seconde lui traversa le cœur. Il tomba foudroyé, les bras en croix.

Le comte se précipita vers la porte et l'ouvrit.

Il se trouva en face du valet de chambre et d'un autre domestique, qui accouraient aux cris de leur maître et au bruit des détonations. Ne sachant pas encore ce qui s'était passé, ils laissèrent le comte s'élancer dans l'escalier.

Mais, en entrant dans la pièce, le valet de chambre vit son maître étendu sur le parquet dans une mare de sang et il se mit à crier :

— A l'assassin ! Arrêtez, arrêtez l'assassin !

Dans le vestibule, un troisième domestique vint barrer le passage au meurtrier ; le comte le renversa, passa sur

son corps et bondit hors du château, prêt à brûler la cervelle à quiconque tenterait de s'emparer de lui.

Il tourna à droite et se dirigea rapidement vers l'allée des ifs, suivi des yeux par trois hommes et une femme qui n'osèrent pas se lancer à sa poursuite. Dans l'allée des ifs, il vit un homme venir à sa rencontre. C'était le jardinier.

— Monsieur le comte, c'est monsieur le comte ! dit l'homme stupéfié.

Et il laissa passer son maître.

Le comte arriva au bord du vivier. A l'endroit où la petite Isabelle avait été jetée dans la pièce d'eau par l'Italien Jean Castori, de Verdraine se mit à genoux, appuya le canon du revolver sur sa tempe droite et pressa la détente. La balle pénétra dans la tête, fit éclater le crâne et des morceaux de cervelle jaillirent de tous les côtés.

Le comte de Verdraine tomba dans le vivier, la tête et les bras en avant.

L'eau bouillonnante se referma sur son cadavre.

LII

LA DÉLIVRANCE

Il était cinq heures de l'après-midi. M. Daubrun, le juge d'instruction, revenu au palais de justice, était dans son cabinet depuis une heure. Il avait envoyé chercher Ernestine Pacaud ; elle était devant lui, il l'interrogeait, appelant à son aide tout ce que sa parole pouvait avoir de persuasif afin de décider la prévenue à dire où la comtesse Paule était renfermée. Mais il y avait chez la coquette un parti pris de garder le silence et le juge se heurtait contre un entêtement qui le désespérait.

Vainement il pressait la misérable de questions, elle se renfermait dans un mutisme absolu et c'était à grand'peine qu'il parvenait à lui arracher un oui ou un non.

Il avait usé de tous les moyens, et, forcé de reconnaître son impuissance, il allait faire reconduire la femme à la prison, lorsqu'on vint le prévenir que le brigadier de gendarmerie de Verdraine, venant d'arriver à Grenoble accompagné d'un de ses gendarmes, demandait à lui parler.

—Où est le brigadier ? demanda-t-il.

—Il est là, qui attend.

—Faites-le entrer.

Le gendarme parut. Il était très agité et très pâle. La sueur ruisselait sur son front.

—Brigadier, qu'avez-vous à me dire ? interrogea le magistrat : que se passe-t-il donc à Verdraine ?

—Monsieur le juge d'instruction, un drame horrible vient d'avoir lieu au château. M. de Miray a été assassiné par le comte de Verdraine, qui l'a tué raide de deux coups de revolver.

M. Daubrun bondit sur ses jambes.

—C'est épouvantable ! exclama-t-il.

—Aussi, l'émotion est-elle grande dans la commune.

—L'assassin a-t-il été arrêté ?

—Le comte de Verdraine s'est fait justice lui-même, monsieur le juge d'instruction ; il s'est fait sauter la cervelle au bord du vivier, est tombé à l'eau, et, en ma présence, son cadavre a été retiré de la pièce d'eau. Je l'ai fait transporter dans une salle basse de château. Le juge de paix est sur les lieux ; après avoir constaté le crime d'assassinat et le suicide du meurtrier, il a reçu les dépositions des domestiques. C'est par son ordre que je suis monté à cheval pour venir vous avertir.

—C'est bien, brigadier ; tout à l'heure, j'instruirai M. le procureur de la République de cet affreux événement ; et ce soir même ou demain matin à la première heure, nous nous rendrons à Verdraine. Vous pouvez vous retirer.

Le brigadier sortit.

Le juge d'instruction était atterré. Il resta quelques instants silencieux, la tête inclinée, puis il se tourna brus-

quement vers la fille Pacaud, qu'une sorte de tremblement secouait de la tête aux pieds.

— Vous avez entendu, lui dit le magistrat ; M. de Miray est mort, le maître que vous avez si bien servi vient d'être assassiné par le mari de sa victime ; c'est la justice de Dieu qui l'a frappé. Songez maintenant au compte terrible que vous allez avoir à rendre à la justice des hommes, vous et vos complices, car vous êtes plusieurs dans cette grave affaire d'enlèvement.

Vous ne pouvez plus compter sur M. de Miray, et si vous lui aviez juré de ne faire aucune révélation, vous voilà déliée de votre serment.

Ernestine Pacaud, prenez garde que la justice des hommes ne soit aussi impitoyable pour vous que l'a été celle de Dieu pour M. de Miray.

Ernestine Pacaud, une dernière fois, je vous adjure de me dire où est la comtesse de Verdraine.

La misérable femme tressaillit violemment. Elle avait subitement perdu toute son assurance. Un instant elle avait eu la pensée que l'apparition du brigadier de gendarmerie pouvait être une ruse imaginée par le juge d'instruction ; mais l'émotion de celui-ci ne lui avait pas permis de douter longtemps de la vérité.

Or, la mort de M. de Miray mettait à néant toutes les combinaisons machiavéliques de Bargoin, son complice ; d'autre part les sévérités de la justice dont elle était menacée la décidèrent à parler.

Elle laissa échapper un profond soupir, eut encore quelques hésitations et répondit :

— La comtesse de Verdraine est à la Tour-du-Moine.

M. Daubrun ne put retenir un cri de joie et de triomphe.

Il traça rapidement quelques lignes et sonna.

Au gendarme qui parut, il remit le papier qu'il venait de signer.

— Ernestine Pacaud, dit-il, on va vous reconduire à la prison, mais vous ne serez plus au secret ; il vous est tenu compte déjà des renseignements que vous venez de fournir à la justice.

Il fit un signe au gendarme et la femme fut emmenée. Sans perdre une minute, M. Daubrun se rendit auprès du procureur. Ces messieurs ne restèrent pas ensemble plus de vingt minutes. Du cabinet du premier magistrat du parquet, partirent plusieurs ordres :

Aller chercher deux voitures à quatre places, attelées chacune de deux bons chevaux ;

Porter un pli cacheté à l'adresse de M. Etienne Denizot, hôtel des Alpes ;

Commander à une brigade de gendarmerie de se tenir prête à partir au premier signal.

Etienne reçut la dépêche du parquet, signée Daubrun. Elle ne contenait que ces mots :

“ Venez immédiatement au palais de justice, je vous attends.”

Le juge d'instruction ne tarda pas à voir le jeune homme entrer dans son cabinet.

Comme le matin, Etienne avait laissé Miro enfermé dans sa chambre.

M. Daubrun apprit d'abord à Etienne la mort tragique de M. de Miray, tué de deux coups de revolver par le comte de Verdraine, et le suicide de ce dernier.

Il lui dit ensuite qu'Ernestine Pacaud s'était décidée à sortir de son mutisme et avait fait connaître le lieu où la comtesse Paule était séquestrée.

— C'est dans la montagne, continua le magistrat, au milieu d'un site sauvage et presque complètement désert. L'endroit se nomme la Tour-du-Moine. Il n'y a aucune culture dans ces parages désolés, depuis longtemps abandonnés aux fauves de nos forêts. Les grands bois de sapins commencent là, et ce n'est guère qu'en automne, au temps des chasses, que des hommes, des chasseurs, passent à proximité de la Tour-du-Moine. Comme vous le voyez, la prison de la malheureuse comtesse avait été bien choisie.

Dans quelques heures, Mme de Verdraine sera délivrée, car je vais me rendre à la Tour-du-Moine avec une escorte de gendarmes. La tour n'est pas à plus de huit lieues de

Grenoble et il nous faudra moins de trois heures pour y arriver, malgré les pentes à gravir et le mauvais état des chemins.

Eh bien, monsieur Denizot, êtes-vous satisfait ?

— Oh ! monsieur, je ne sais comment vous remercier.

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser ; il y avait une victime à défendre, j'ai fait ce que je devais, c'est-à-dire mon devoir. Mais dans quel embarras nous serions en ce moment, M. de Miray étant mort, si Miro ne vous avait pas fait découvrir la fausse religieuse et son complice ! Dans ce fait nous devons reconnaître une manifestation de la Providence.

A ce moment, on vint prévenir M. Daubrun que les deux voitures qu'il avait commandées attendaient.

— Bien, dit-il. Les gendarmes peuvent se mettre en selle.

S'adressant à Etienne :

— Monsieur Denizot, venez-vous avec nous ?

— Je le désire vivement ; mais si vous y voyez un inconvénient...

— Je n'en vois aucun. Allons, venez, vous serez plus vite tranquille au sujet de Mme de Verdraine.

Les deux hommes et le greffier du juge d'instruction descendirent.

Dans la cour, les gendarmes étaient à cheval, et près des voitures, deux hommes attendaient. C'étaient les agents que le magistrat avait envoyés à Verdraine et qui revenaient, n'ayant plus à remplir la mission dont ils avaient été chargés. Ils s'avancèrent vers le juge.

— Ah ! vous voilà, dit le magistrat, c'est bien : il est possible que j'aie besoin de vous à la Tour-du-Moine où nous allons, je vous emmène, montez dans cette voiture.

Le juge d'instruction, le greffier et Etienne prirent place dans l'autre voiture.

On partit aussitôt.

Six heures sonnaient à l'horloge du palais.

En chemin il fut convenu qu'on ne parlerait point à la comtesse du drame de Verdraine. Ce ne serait que plus

tard, quand elle serait à Saint-Armand, qu'on lui appren-
la mort de son mari et celle de M. de Miray.

On allait la ramener à Grenoble ; mais où passerait-elle
le reste de la nuit ? Les convenances ne permettaient
pas à Etienne de la conduire à l'hôtel des Alpes et M.
Daubrun, n'ayant pas chez lui une chambre disponible, ne
pouvait lui offrir l'hospitalité.

— Monsieur, dit Etienne, j'ai l'espoir qu'à notre retour
une personne qui est mortellement inquiète au sujet de
Mme de Verdraine sera arrivée à l'hôtel de Paris. Cette
personne, qui se nomme Mme Gardiane, est une amie de
la comtesse et c'est près d'elle que nous devons conduire
Mme de Verdraine.

— Nous l'avions là qu'une petite difficulté, répondit
M. Daubrun, la voilà levée. Si Mme Gardiane n'est pas
encore arrivée, la comtesse prendra néanmoins une cham-
bre à l'hôtel et y attendra son amie.

Il faisait encore jour quand on arriva aux ruines de la
Chaumarde. La vieille tour grise et sombre apparaissait
silencieuse au milieu des hauts murs qui avaient défendu
autrefois l'abbaye et le château écroulés.

Comme nous l'avons dit, les murs étaient solides et n'a-
vaient de brèche nulle part ; on ne pouvait pénétrer dans
l'enceinte que par une seule porte de fer dont le geôlier de
la comtesse avait toujours la clef sur lui.

Devant cette porte, M. Daubrun et ses compagnons des-
cendirent de voiture.

Etienne mesura en frissonnant la hauteur du mur.

— Une prison fortifiée, murmura-t-il.

Deux gendarmes avaient mis pied à terre. Ils frappè-
rent à la porte avec la poignée de leur sabre.

On attendit un instant. A l'intérieur rien ne bougeait.

Les gendarmes frappèrent de nouveau et avec plus de
force. Le bruit du fer contre le fer se répercutait au loin
et il était impossible qu'il ne fût pas entendu de la tour.

— Les coquins qui gardent la prison nière nous ont vus
arriver, dit M. Daubrun. Ils n'ouvriront pas.

Cependant, d'une voix forte, impérieuse, il cria :

— Au nom de la loi, ouvrez !

A la tour, toujours le même silence.

Etienne se sentait envahi par toutes sortes de craintes : une horrible angoisse le dévorait.

—Il est fâcheux que nous n'ayons pas apporté avec nous des pinces de fer et d'autres outils, dit un gendarme, nous aurions pu descendre les pierres de ces pilastres et renverser la porte ou faire une brèche au mur.

—Frappez encore ! ordonna le magistrat.

Trois autres gendarmes avaient mis pied à terre ; ils se joignirent à leurs camarades et tous ensemble frappèrent à coups redoublés. C'était un bruit à réveiller un mort. Ils ne s'arrêtaient que pour permettre au juge d'instruction de répéter :

—Au nom de la loi, je vous somme d'ouvrir !

Tout à coup, répondant à la voix du magistrat, un cri traversa l'espace, puis aussitôt on entendit distinctement ces paroles dites par une voix de femme :

—Je suis dans la tour, délivrez-moi !

—C'est elle, c'est la comtesse ! dit M. Daubrun.

—Mais les misérables sont capables de la tuer ! s'écria Etienne.

—Non, non, n'ayez pas cette crainte, dit le magistrat. Mais nous ne pouvons pas rester à ne rien faire ; puisque l'on refuse d'ouvrir, il nous faut assiéger la place.

Un des agents s'avança.

—A quatre kilomètres d'ici, dit-il, il y a un village où nous trouverons des échelles.

—Oui, répondit le juge ; seulement vous ne seriez pas revenus avant une heure et le temps presse. Ne peut-on pas essayer d'escalader ?

—J'y ai déjà pensé ; s'il n'y avait pas ce fossé, la chose serait facile. Mais peut-être mon camarade et moi pourrions-nous atteindre le haut d'un de ces pilastres. Sauter ensuite de l'autre côté ne serait plus qu'une affaire de légèreté et d'attention pour ne pas se casser les reins ou se briser les jambes.

—Essayez donc, dit le magistrat.

L'agent fit avancer un gendarme contre le pilastre ; deux des gendarmes qui avaient mis pied à terre tinrent soli-

dement le cheval par la bride, pendant que le cavalier se dressait debout sur la selle.

— Appuyez-vous contre la pierre et tenez-vous bien, dit l'agent.

Il mit le pied dans l'étrier, monta sur le cheval, puis g rimpa sur les épaules du gendarme. Debout, sa tête arrivait à l'entablement du pilastre. L'autre agent se mit à grimper à son tour. L'essentiel était que le cheval ne remuât point et que l'on ne perdît pas l'équilibre.

L'entreprise assez difficile et quelque peu périlleuse réussit.

Le second agent s'installa sur le haut du pilastre et aidé son camarade à achever son ascension.

Etienne voulait s'élancer à l'escalade à la suite des deux agents ; M. Daubrun dut employer toute son autorité pour l'en empêcher.

Dans la tour maintenant régnait un silence de mort, et ce n'est pas sans effroi que l'on se demandait ce qui pouvait se passer à l'intérieur de ce géant de pierre.

Cependant les agents, après s'être accroché les mains au haut de la porte, se laissèrent glisser en bas. On entendit le bruit de leur chute. Ils se relevèrent aussitôt et tentèrent d'ouvrir la porte. Ils enlevèrent assez facilement une forte barre de fer fixée horizontalement en travers des larges panneaux ; mais il y avait l'énorme serrure à laquelle ils s'attaquèrent inutilement.

Alors chacun s'arma de son revolver, et ils marchèrent vers la tour avec précaution, ayant l'œil de tous côtés, car ils avançaient vers l'inconnu et avaient à craindre quelque surprise désagréable.

Toutefois ils arrivèrent à la tour sans être inquiétés. À l'intérieur, toujours le même silence.

La porte d'entrée de la tour était vieille, vermoulue, mal assise sur ses gonds branlants. L'un des agents l'enfonça d'un fort coup d'épaule. Ils pénétrèrent dans une sorte de couloir n'ayant guère plus d'un mètre de largeur sur trois de profondeur.

A droite ils virent une porte entr'ouverte, ils la poussèrent et entrèrent dans une pièce carrée assez grande, au fond de laquelle ils aperçurent un homme debout, qui avait peine à se tenir sur ses jambes chancelantes.

C'était Romain, le geôlier de la comtesse. Le misérable était ivre ; mais il avait encore conscience de sa situation, de ce qui le menaçait, car il avait à la main un poignard qu'il brandissait, arme peu redoutable en ce moment, vu l'état dans lequel il se trouvait.

Cependant à la vue des agents il fit entendre un rugissement rauque et voulut se précipiter sur eux ; mais au lieu d'avancer, ses jambes sans ressort le firent aller à reculons et son dos fut heureux de trouver la muraille pour s'appuyer.

Dans toute autre circonstance, en voyant ce défenseur de la tour, les agents auraient eu un joyeux éclat de rire ; mais ils avaient autre chose à faire qu'à s'amuser d'un ivrogne.

Ils se jetèrent sur lui, le désarmèrent, l'étendirent sur le dos au milieu de la pièce et, pour plus de sûreté, lui mirent les menottes aux mains.

—Maintenant, dit l'un, laissons ce bandit se débattre, se rouler, se tordre et hurler tant qu'il voudra, ce qu'il nous faut trouver, c'est la clef de la porte, où se trouve-t-elle ?

Les agents se mirent à chercher partout. Mais la nuit venait, et dans cette chambre mal éclairée en plein jour, ils voyaient à peine.

Soudain, ils entendirent frapper à une porte qui se trouvait dans un enfoncement de la pièce.

—Hein ! qu'est-ce que cela ?

Derrière la porte une voix de femme se fit entendre.

—Messieurs, dit-elle, la clef que vous cherchez doit être dans une des poches de mon mari. Vous trouverez aussi sur lui deux autres clefs. La plus petite de ces dernières est celle de la porte où je suis enfermée ; l'autre ouvre la porte de l'escalier de la tour où la dame est prisonnière.

Comme parlait encore que déjà les agents s'étaient mis

en devoir de fouiller l'ivrogne, sur lequel ils trouvèrent, en effet, les trois clefs.

Ils commencèrent par délivrer la femme, qui s'élança hors de son cachot en poussant un cri de joie. Elle se heurta au corps de son mari.

— Ah ! le gueux, ah ! le brigand, fit-elle, il n'a pas volé ce qui lui arrive. Va, je ne te plains pas !

Sachant où étaient placés tous les objets, elle eut vite allumé une bongie.

L'homme ne bougeait plus, mais il grognait comme un dogue enchaîné, la bouche baveuse.

L'un des agents était allé ouvrir au juge d'instruction et aux gendarmes. Ceux-ci, les uns à pied, tenant chacun son cheval par la bride, les autres à cheval, pénétrèrent dans l'enceinte à la suite de M. Daubrun et d'Etienne.

Les gendarmes avaient apporté des torches, ils les allumèrent.

Pendant ce temps, la porte de l'escalier de la tour avait été ouverte et Noémie et l'agent resté avec elle étaient montés à l'étage. Ils trouvèrent la comtesse à genoux, en prière.

La pauvre Paule avait cessé de crier, d'appeler, parce que du bas de l'escalier son geôlier l'avait menacée de monter et de la tuer s'il l'entendait encore.

— Ah ! madame, madame, vous voilà délivrée ! s'écria Noémie.

La comtesse se releva. Son visage était baigné de larmes.

— Oui, dit-elle, au bruit des pas de plusieurs chevaux et à celui des fourreaux de sabre, j'ai deviné l'arrivée des gendarmes ; j'ai aussi entendu une voix que j'ai cru reconnaître et qui disait :

“ Au nom de la loi, ouvrez ! ”

Mais, Noémie, continua la comtesse, qu'êtes-vous donc devenue pendant ces deux derniers jours que votre mari m'a condamnée à rester ici ? Chaque fois qu'il est monté m'apportant à manger, je l'ai interrogé, mais je n'ai pu lui arracher une parole. J'ai été dans une inquiétude

constante ; je croyais que vous aussi m'aviez abandonnée. Je n'ai pas osé toucher à la nourriture que votre mari me donnait : je n'ai mangé que du pain, et je n'ai rien bu, rien, ni eau, ni vin.

—Ah ! le misérable ! vous me demandez ce que je suis devenue, madame ; eh bien, mon scélérat de mari s'est aperçu que nous nous entendions ensemble, que j'étais résolue à vous défendre si l'on voulait vous faire du mal, enfin que je le trahissais, et il m'a emprisonnée aussi ; j'étais dans une espèce de trou, sans lumière, presque sans air et où je ne pouvais pas me tenir debout, tellement la voûte est basse. Ah ! le gueux, le gueux !

—Ah ! ma pauvre Noémie ! Et moi qui vous accusais !

La comtesse, entraînée par un élan irrésistible de son cœur, se jeta au cou de l'ancienne femme de chambre devenue son amie.

—Oh ! madame, bonne madame, murmura Noémie en fondant en larmes.

L'agent, à l'écart, avait écouté sans prononcer une parole.

—Voyez, madame, voyez, dit Noémie s'approchant de la fenêtre, les gendarmes sont entrés, ils ont des torches allumées, il y a bien une dizaine de chevaux. Vous êtes sauvée, madame !

—Nous le sommes l'une et l'autre, Noémie, Dieu soit loué !

La comtesse s'était avancée près de la fenêtre et regardait.

Les deux femmes virent deux gendarmes sortir de la tour portant un homme.

—Qu'est-ce donc cela ? demanda Paule.

—C'est mon mari, répondit Noémie ; il est ivre, le misérable, ivre-mort, et les gendarmes l'emportent.

A ce moment un bruit de pas retentit sur les marches de l'escalier de pierre.

— Madame, ce sont vos libérateurs, dit Noémie.

— Mon cœur bat à se briser et je suis toute tremblante, répondit la comtesse.

Elles revinrent au milieu de la chambre et attendirent immobiles, Paule appuyée sur l'épaule de Noémie.

Deux gendarmes portant des torches parurent les premiers et se rangèrent chaque côté de la porte : ensuite M. Daubrun entra, suivi de son greffier et de l'autre agent.

Etienne s'était arrêté sur la dernière marche de l'escalier, en proie à une émotion indicible. Ce qu'il éprouvait à ce moment ne saurait se décrire. A la lueur blafarde et vacillante des torches son regard était tombé sur la comtesse tremblante et blanche comme un lis.

Après huit années écoulées, il revoyait cette femme qu'il adorait ; il la revoyait jeune et belle toujours, car à ses yeux elle n'avait pas changé. Paule était toujours Paule, et sa pâleur et sa maigreur se montraient à Etienne comme une auréole lumineuse au front d'une martyre.

Il savait tout ce qu'elle avait souffert et il lui sembla, à cet instant, qu'il passait d'un seul coup par toutes les souffrances que sa chère idole avait endurées.

Cependant la comtesse avait poussé un cri et s'était avancée à la rencontre du magistrat, les deux mains tendues.

— Ah ! monsieur Daubrun, dit-elle, c'est vous qui venez me délivrer, m'arracher aux mains terribles qui me retenaient prisonnière ! Ah ! merci, merci !

— Madame la comtesse, répondit le magistrat, je ne pensais pas, ce matin encore, vous revoir dans une aussi pénible circonstance ; mais je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux d'avoir été appelé à l'honneur de participer à votre délivrance.

— Comment avez-vous appris que j'étais ici, à la Tour-du-Moine ?

— Vous le raconter serait un peu long, et ce n'est pas l'instant ; qu'il vous suffise de savoir en ce moment qu' aussitôt que l'on eut appris votre disparition à Saint-Armand-les-Vignes, un de vos anciens amis de Bourgogne s'est mis à votre recherche accompagné de Miro, qui a su rendre encore un nouveau service à sa maîtresse et à la justice.

— Etienne, c'est Etienne Denizot ! exclama Paule.

M. Daubrun s'était tourné vers la porte cherchant le jeune homme du regard ; il ne le vit point ; Etienne se tenait caché derrière un gendarme.

Mais il faut croire que les yeux de la femme qui aime ont une puissance de vue que n'ont pas ceux d'un juge d'instruction, car la comtesse aperçut Etienne, qui se faisait le plus petit possible.

— Ah ! Etienne, Etienne, mon ami, s'écria-t-elle.

Elle fit trois pas vers lui, puis s'arrêta comme effrayée.

Le jeune homme, très pâle, s'approcha.

La comtesse lui tendit la main et, en même temps, éclata en sanglots.

Etienne se prit la main de l'adorée et la pressa silencieusement. Il n'avait rien à dire. Il devait retenir les paroles qui, de son cœur, montaient à ses lèvres et la situ-

ation ne lui permettait pas de prononcer une phrase banale.

La comtesse s'étant calmée, M. Daubrun lui demanda si elle avait eu à subir quelques mauvais traitements de son geôlier.

—Non, répondit-elle, je n'ai pas à me plaindre de lui, il a été aussi convenable avec moi qu'il pouvait l'être ; d'ailleurs il ne m'a pas adressé une seule fois la parole. Celui qu'il servait, à qui il obéissait et dont j'avais tout à redouter, n'est venu ici qu'une seule fois, lundi dernier ; il m'a fait comprendre que j'étais en son pouvoir, et tout en me disant qu'il me retiendrait prisonnière tant qu'il n'aurait pas obtenu de moi ce qu'il voulait, il n'est pas sorti des limites que je ne lui aurais pas permis de franchir.

Mais hier et aujourd'hui mes craintes ont été affreuses ; je m'attendais à la visite de M. de Miray et à soutenir une lutte désespérée ; je me croyais perdue ! Mais vous voilà, vous voilà ! je suis sauvée !

Après un silence la comtesse continua :

—Monsieur Daubrun, cette malheureuse, qui est près de moi, est la femme de l'homme qui a été mon geôlier, mais elle n'est pas son complice ; au contraire, elle s'est faite mon amie et a été ma consolatrice ; si je ne l'avais eue près de moi, je ne sais pas à quelles extrémités mon désespoir m'aurait poussée.

—C'est bien, dit le magistrat, nous ne confondrons pas, dans cette déplorable affaire, les innocents avec les coupables.

Maintenant, messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici, partons.

—Mais, fit Noémie, il y a les effets de Mme la comtesse.

M. Daubrun parut surpris et il se tourna vers la comtesse, le regard interrogateur.

—Vous allez comprendre, monsieur, dit Paule ; lorsque j'ai quitté les Bergères, j'y avais laissé mes effets d'habillement, ceux de mes enfants et notre linge ; le tout était enfermé dans des malles ; or, M. de Miray a cru devoir faire transporter les caisses à la Tour-du-Moine, et quand je suis entrée dans cette chambre, la première chose que

Noémie me fit voir, ce fut mon linge, qu'elle avait placé dans cette armoire ; ensuite, elle me fit entrer dans cette seconde pièce, qui allait me servir de cabinet de toilette, et j'y trouvai accrochés à un porte-manteau mes vêtements et ceux de mes enfants.

—Malheureusement, dit le juge, nous ne pouvons pas emporter ces objets ce soir ; si nous avions su cela, nous aurions amené une voiture sur laquelle on aurait chargé les malles.

—Si vous le permettez, monsieur, dit Etienne, demain je reviendrai ici avec une voiture ; je mettrai ce qui appartient à Mme la comtesse dans les malles et je conduirai celles-ci à la plus proche station de chemin de fer pour qu'elles soient immédiatement expédiées à Saint-Armand.

—C'est parfait, monsieur Denizot ; oui, vous ferez cela. Mais un de ces messieurs va rester ici et vous attendra demain dans la matinée. Vous, Richard, vous plaît-il d'être cette nuit gardien de la tour du Moine ?

—Je suis aux ordres de monsieur le juge d'instruction.

—Eh bien, voilà qui est entendu.

M. Daubrun offrit son bras à la comtesse, et éclairé par les gendarmes, qui marchaient en avant, on descendit l'escalier, on sortit de la tour et l'on se dirigea vers les voitures. Dans la première le magistrat fit monter la comtesse ; il y prit place ensuite ainsi qu'Etienne et le greffier.

Dans l'autre voiture, l'ivrogne ronflait dans un coin.

Un gendarme s'assit à côté de lui et l'agent de police en face, sur la banquette de devant. La quatrième place était celle de Noémie, qu'on dut attendre un instant, car elle avait demandé et obtenu la permission de faire rapidement un paquet de ses hardes.

Enfin, l'on reprit le chemin de Grenoble.

Paule avait bien des questions à adresser à Etienne ; mais elle hésitait. Cependant elle le pria de lui donner des nouvelles de ses enfants et de ses parents.

Il lui répondit que Georges et Edouard se portaient à merveille, qu'il les avait embrassés plusieurs fois avant de quitter Saint-Armand. Il lui dit que son père était

en pleine convalescence et pourrait bientôt reprendre son travail, mais que l'on avait cru devoir lui cacher bien des choses pour ne pas nuire à sa guérison. Quant à sa mère et à Pierre Rouget, il les avait laissés fort en peine.

—Mais, ajouta-t-il, demain à la première heure, je vais leur envoyer une dépêche qui les tranquillisera.

La pauvre Paule pleurait à chaudes larmes.

—Ainsi, dit-elle, vous avez quitté Saint-Armand afin de savoir ce que j'étais devenue, et vous vous êtes fait accompagner par Miro ?

—Il a absolument voulu me suivre.

—Pauvre Miro !

—On aurait dit qu'il sentait que vous ne pouviez être retrouvée sans son aide.

—Mais où est-il, maintenant ?

—A Grenoble, à l'hôtel de Alpes, dans notre chambre.

—Monsieur Denizot, dit le magistrat, vous pouvez apprendre à Mme la comtesse comment Ernestine Pacaud, fausse religieuse, et son complice, ont été découverts par Miro.

—Oui, monsieur, du moment que vous m'y autorisez ; mais pour ne rien laisser ignorer à Mme la comtesse, mon récit commencera à mon arrivée à Bellombe, chez M. Gaspard.

Dès que le jeune homme eut nommé Mercédès, Paule l'interrompit.

—Quoi, s'écria-t-elle, Mercédès était revenue à Bellombe ?

—Une lettre de M. Gaspard lui avait appris votre enlèvement et elle était aussitôt accourue pour réclamer de la justice une enquête.

—Vous l'avez laissée à Bellombe ?

—Oui, mais sous le nom de Mme Gardiane, elle doit être arrivée maintenant à Grenoble, à l'hôtel de Paris.

—Et d'après ce que nous avons décidé, madame la comtesse, dit M. Daubrun, c'est auprès de votre amie que nous allons vous conduire. Continuez, monsieur Denizot.

Etienne rapporta la conversation qu'il avait eue avec Mercédès, disant que, ne doutant pas que M. de Miray ne

fût l'auteur de l'enlèvement, ils avaient décidé cependant de ne pas le dénoncer à la justice, mais de s'adresser officieusement à M. Daubrun pour obtenir son concours.

Etienne raconta sa visite à M. Daubrun, puis la scène dans la chambre de l'hôtel des Alpes, où Miro avait joué le principal rôle.

Le magistrat prit ensuite la parole, et sans parler de l'épouvantable drame de Verdraine, ainsi qu'il avait été convenu, il apprit à Paule qu'il était parvenu, non sans peine, à faire dire à Ernestine Pacaud que la comtesse de Verdraine avait été conduite à la Tour-du-Moine.

Paule avait pris la main de M. Daubrun.

— Ah ! dit-elle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois à tous deux ; ma reconnaissance doit être éternelle.

— Vous avez beaucoup souffert, madame la comtesse, prononça M. Daubrun d'un ton affectueux, votre malheur immérité vous à donné de nombreux amis, qui ne cesseront pas de s'intéresser à vous. Mais pour vous les mauvais jours sont passés et vous allez pouvoir jouir de la tranquillité qui vous est due.

— Dieu le veuille, monsieur, répondit Paule en étouffant un soupir.

La pauvre femme n'osait pas porter son regard du côté d'Etienne. Heureusement, ils étaient presque dans l'obscurité ; elle pouvait cacher son trouble, son embarras ; lui, son agitation, sa pâleur livide.

Malgré lui, Etienne pensait que Paule était veuve, qu'elle était libre et pourrait se remarier à la fin de son deuil.

— Mais, se disait-il, avec une tristesse profonde, elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais !

Il était près d'une heure du matin lorsqu'on entra à Grenoble. La voiture dans laquelle se trouvait Romain se dirigea vers la prison où le misérable allait être écroué. Quant à Néomie, elle fut libre ; mais elle dut donner au juge d'instruction l'adresse d'une de ses amies où elle allait loger, et promettre de se tenir à la disposition du magistrat, qui aurait à l'interroger comme témoin.

La Papillonne était arrivée à dix heures et tout de suite

elle avait écrit à Etienne un billet qu'elle fit porter à l'hôtel des Alpes par un garçon.

Celui-ci revint et rapporta à la jeune femme que M. Etienne Denizot avait été mandé au palais de justice vers cinq heures de l'après-midi et qu'il n'avait pas reparu depuis. Le garçon raconta aussi à Mercédès par suite de quelles circonstances assez singulières M. Etienne Denizot avait fait arrêter un homme et une femme qui logeaient depuis quelques jours à l'hôtel des Alpes.

Mercédès comprit facilement que cette femme arrêtée sur la dénonciation d'Etienne était la fausse religieuse. Elle n'eut également pas de peine à deviner ce que l'absence du jeune homme signifiait. La femme avait parlé, on savait où la comtesse était séquestrée, on était allé la délivrer.

La Papillonne était rassurée.

Bien qu'elle se sentit fatiguée, elle ne se coucha point. Elle était résolue à attendre jusqu'au jour s'il le fallait. Elle attendit donc, mais non sans une fiévreuse impatience.

Pour ne pas se laisser prendre par le sommeil, elle se promenait de long en large dans sa chambre, lorsque tout à coup, dans la rue, un roulement d'une voiture et un bruit de sabots de plusieurs chevaux se firent entendre.

Elle se précipita à la fenêtre et regarda. Elle vit deux gendarmes escortant une voiture attelée de deux chevaux, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel.

—Ce sont eux ! s'écria-t-elle joyeusement.

Un homme mit pied à terre. A la lumière des réverbères elle reconnut Etienne. Elle vit ensuite descendre la comtesse, à qui le jeune homme avait tendu la main.

Mercédès referma la fenêtre et, un flambeau à la main, s'élança dans l'escalier.

La porte de l'hôtel s'était ouverte et la Papillonne entendit la voix d'Etienne qui demandait si une voyageuse, Mme Gardiane, était arrivée dans la soirée.

—Oui, oui, cria-t-elle, répondant elle-même au jeune homme, je suis ici ; venez, venez, je vous attends !

Un instant après, serrées dans les bras l'une de l'autre,

versant des larmes de joie, la comtesse et Mercédès s'embrassaient avec effusion.

Cette scène attendrissante n'avait pour témoin que M. Daubrun. Il regardait Mercédès, qu'il ne connaissait point, dont Etienne n'avait pas trahi l'incognito, et se demandait quelle pouvait être cette ravissante jeune femme dont la beauté n'avait de rivale que celle de Mme de Verdraine.

Paule présenta son amie à M. Daubrun, et celui-ci à Mercédès.

— Mais où donc est M. Etienne ? demanda la danseuse.

— Il n'est pas monté avec nous, répondit le magistrat ; il est probablement resté en bas de l'escalier.

Mercédès appela :

— Monsieur Etienne, monsieur Etienne !

Etienne ne répondit pas ; il avait disparu.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard d'intelligence ; elles avaient compris.

La comtesse n'avait pas caché qu'elle avait grand-faim et M. Daubrun, avant de monter l'escalier, avait donné des ordres en conséquence. On servit à souper à Mme de Verdraine.

Dans tous les hôtels d'une certaine importance, plusieurs chambres peuvent être transformées instantanément en un appartement ; aussi une chambre contiguë à celle de Mercédès fut vite préparée pour la comtesse.

Pendant que Paule se restaurait, M. Daubrun entraîna Mercédès dans la seconde chambre et lui demanda si on l'avait déjà instruite de ce qui s'était passé dans la journée au château de Verdraine.

— Non, répondit-elle.

— Eh bien ! je vais vous l'apprendre. Le comte de Verdraine s'est présenté à son ancien château vers une heure de l'après-midi, et, après une discussion assez vive, paraît-il, qu'il a eue avec M. de Miray, il l'a tué de deux coups de revolver et s'est ensuite brûlé la cervelle au bord du vivier où a été noyée la petite Isabelle.

La danseuse était devenue affreusement pâle, des lar-

mes roulaient dans ses yeux. Elle laissa échapper un profond soupir et murmura :

—Le malheureux, le malheureux !

M. Daubrun reprit :

—Mme de Verdraine ignore encore qu'elle est veuve ; nous avons pensé, M. Etienne Denizot et moi, qu'il fallait lui cacher ce terrible événement, au moins pendant quelques jours. Il sera assez tôt de lui apprendre la mort de son mari quand elle sera à Saint-Armand près de ses enfants.

—J'approuve cette résolution, monsieur. L'épouvantable drame doit être déjà connu à Grenoble ; je veillerai à ce qu'aucune parole pouvant révéler l'horrible chose à Mme de Verdraine ne soit prononcée devant elle.

—Du reste elle ne restera pas longtemps à Grenoble ; demain matin je viendrai la trouver accompagné de mon greffier, je recevrai sa déposition et elle pourra partir après.

M. Daubrun et Mercédès revinrent près de la comtesse.

Le magistrat allait se retirer lorsqu'un garçon de l'hôtel frappa à la porte.

—Qu'y a-t-il ? demanda la Papillonne.

Le garçon répondit du dehors.

—Madame, c'est un chien que vient d'amener un de ces messieurs qui sont venus tout à l'heure avec la voyageuse et qu'il m'a prié de conduire près de vous.

—C'est Miro ! c'est Miro ! exclama la comtesse.

Mercédès ouvrit la porte.

Miro ne fit qu'un bond jusqu'à sa maîtresse.

Quelle joie ! que de caresses ! Ah ! comme le bon chien savait bien témoigner à sa maîtresse le bonheur qu'il éprouvait de la revoir, de la retrouver.

Paule s'était mise à pleurer, et ce fut en sanglotant qu'elle rendit ses caresses à Miro, l'ami de ses enfants et le sien. Oui, elle sanglotait, la comtesse, en pensant à ses malheurs, dont Miro avait été le témoin ; à sa pauvre petite Isabelle, victime d'un crime monstrueux ; à Georges et à Edouard, retrouvés à Charnay par Miro, et enfin à sa

délivrance, qu'elle devait en partie à ce fidèle ami.

M. Daubrun prit congé de la comtesse et de Mercédès en les prévenant qu'elles auraient sa visite à dix heures et demie.

Restées seules, les deux femmes se jetèrent de nouveau dans les bras l'une de l'autre.

—Ma chère Paule, dit Mercédès, vous avez grand besoin de repos, et moi-même je me sens fatiguée ; nous allons nous mettre au lit et nous tâcherons de bien dormir. Nous nous lèverons à huit heures, et, en attendant M. le juge d'instruction, nous causerons.

LIII

RETOUR AU VILLAGE

Ce fut la comtesse qui se réveilla la première. Il n'était pas encore huit heures. Miro avait dormi près d'elle, sur la descente du lit. Elle se leva et s'habilla sans bruit. Pendant ce temps, Mercédès s'était réveillée à son tour, s'était levée, et, sans faire de bruit également, avait procédé à sa toilette. Aussi, quand Mercédès ouvrit doucement la porte de la chambre de la comtesse, les deux amies furent-elles étonnées de se voir habillées.

—Je n'ai pas fait de bruit, craignant de troubler votre repos, dit Paule.

—Moi de même, répondit Mercédès.

Elles s'embrassèrent.

L'une et l'autre avaient été longues à s'endormir ; elles déclarèrent, néanmoins, qu'elles se sentaient parfaitement reposées.

—Nous allons avoir ce matin probablement la visite de M. Etienne Denizot, dit la Papillonne.

—Je ne sais pas, répondit la comtesse, mais je crois bien qu'il ne viendra pas.

—Il est d'une discrétion parfaite, d'une extrême délicatesse de sentiments.

Paule ne répondit pas. Elle s'assit sur le canapé et devint songeuse.

—Je pourrais dès aujourd'hui les rapprocher, se disait Mercédès, mais il vaut mieux que je laisse aller les choses.

A ce moment, un garçon apporta une lettre adressée à Mme Gardiane, qu'un commissionnaire avait remise à 8 heures au bureau de l'hôtel.

—Cette lettre est de lui, se dit la Papillonne, et la comtesse ne s'est pas trompée en disant qu'il ne reviendrait pas.

Elle jeta un regard sur Paule, qui était toujours absorbée dans ses pensées, déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

“ Mademoiselle,

“ Je viens d'expédier un télégramme à Saint-Armand et un autre à Bellombe. Une lettre que j'écris à M. Pierre Rouget et une à M. Gaspard vont suivre et arriveront demain matin. Nos amis vont être tranquillisés.

“ La mission dont je m'étais chargée est terminée ; elle n'a pas été bien difficile, grâce à Miro, qui a fait beaucoup plus que moi. Je me demande si ce brave chien n'est pas véritablement un instrument dont se sert la Providence pour déjouer les projets des méchants et les confondre.

“ J'ai voulu récompenser Miro en l'envoyant tout de

suite à sa maîtresse ; je pense avoir été agréable à madame la comtesse,

“ Dans un instant je vais me rendre à la Tour-du-Moine où je suis attendu. Le linge et les effets d’habillement de Mme de Verdraine et de ses enfants seront expédiés par moi à Saint-Armand où j’arriverai moi-même demain dans l’après-midi.

“ Vous comprendrez, mademoiselle, à quels sentiments j’obéis en ne vous faisant pas une visite ; mon respect pour Mme la comtesse de Verdraine me fait un devoir de ne pas lui imposer ma présence.

“ C’est vous, mademoiselle, qui devez ramener Mme de Verdraine à Saint-Armand ; vous avez mérité cette satisfaction de rendre la mère à ses enfants, une fille à ses parents qui l’aiment.

“ Je serai heureux de vous revoir à Saint-Armand, si vous voulez bien nous faire l’honneur, à ma mère et à moi, d’entrer dans notre maison.

“ Veuillez agréer, mademoiselle, l’expression de mes sentiments respectueux.

“ ETIENNE DENIZOT.”

—Excellent jeune homme, murmura la Papillonne.

Elle se rapprocha de la comtesse.

—Paule, à quoi pensez-vous ? demanda-t-elle.

—Ah ! à bien des choses, les unes tristes, très tristes, les autres moins sombres.

—Oui, je comprends... Mais il faut ouvrir votre âme à l’espérance, chasser les pensées affligeantes.

—Oui, Mercédès, il le faut. Vous venez de recevoir une lettre ?

—La voilà.

—Elle est de lui ?

—Oui. Voulez-vous la lire ?

—Donnez.

—La comtesse lut la lettre, puis la rendit silencieusement à Mercédès.

—Eh bien ? interrogea la jeune fille.

—Cette lettre ne me cause aucune surprise.

—Pourtant, Paule...

—Il a compris qu'une entrevue nous gênerait l'un et l'autre et ne pourrait être que très pénible ; d'ailleurs qu'aurait-il pu me dire et qu'aurais-je pu lui répondre ? Mercédès, vous ne lui avez pas fait connaître le déplorable état de mon cœur, il ne sait pas que je l'aime ?

—Je vous avais promis de ne rien dire.

—Ah ! gardez mon terrible secret, Mercédès, gardez-le ! Qu'il ne sache jamais comment il se trouve vengé par moi-même de mes dédains d'autrefois !

—Paule, ne vous trahirez-vous pas vous-même ?

—Non, Mercédès, non, je suis sûre de moi !

—Quand vous l'avez revu hier, vous avez dû éprouver une forte émotion ?

—Ce que j'ai éprouvé, Mercédès, je ne saurais le dire exactement ; je me suis sentie remuée dans tout mon être ; il m'apparaissait, tout à coup, si grand et si beau !

Je suis honteuse de l'avouer, Mercédès, je fus sur le point de me jeter dans ses bras ; heureusement le saisissement m'a comme paralysée. Il était très ému aussi ; mais que de choses exprimait son regard ! Nous nous sommes donné la main, la sienne tremblait comme la mienne, et ce contact fit passer une sorte de frisson dans tous mes membres.

Il avait vingt-cinq ans quand j'ai quitté Saint-Armand, il a maintenant trente-trois ans et il a souffert, aussi lui ; cependant, je n'ai pas trouvé qu'il eût vieilli. Il a dans les manières, dans toute sa personne, une distinction que je n'avais pas remarquée autrefois. On devine l'intelligence qui est sous son front comme on devine la bonté de son cœur dans le rayonnement de son regard.

Mais qu'est-ce que je vous dis là, mon Dieu !.. Mercédès, empêchez-moi donc de parler ainsi !

—Pourquoi ? Je prends plaisir à vous entendre. Vous parlez comme une femme qui aime, ma chère Paule.

—Ah ! je n'en suis que plus coupable !

—Allons, mon amie, n'exagérez rien, et surtout ne créez pas des fantômes pour vous effrayer.

La comtesse soupira.

—Je suis punie, cruellement punie, dit-elle en hochant la tête.

—C'est bien, dit Mercédès, laissant glisser sur ses lèvres un mystérieux sourire, les horizons qui vous apparaissent noirs aujourd'hui deviendront lumineux.

—Jamais ! murmura Paule.

—Vous ne pouvez pas savoir ce que l'avenir vous réserve.

—Cet avenir, Mercédès, je le verrais sans crainte si je pouvais arracher de mon cœur ce fatal amour.

—Le temps qui s'écoule, lentement pour les uns, rapidement pour les autres, change bien des choses.

—J'en ai eu la douloureuse expérience, Mercédès. J'ai eu quelques jours de bonheur ; alors le temps a passé vite. Puis le malheur est venu et les années me parurent longues comme des siècles. Je ne regrette pas la fortune que je n'ai plus, je n'étais pas née pour le luxe ; cette fortune je ne la regrette même pas pour mes enfants ; pauvres, ils travailleront et n'en seront que plus heureux. Si je pouvais ne penser qu'à eux seuls, tous les pénibles souvenirs s'effaceraient. Mais entre eux et moi se dresse Etienne Denizot ; le voilà, Mercédès, le voilà le fantôme qui m'épouvante !

La nuit dernière dans la voiture qui m'a amenée ici, j'étais assise à côté de M. Daubrun, et Etienne était en face de moi. Nous étions dans une demi-obscurité, mais son regard ardent m'enveloppait et je me sentais comme fascinée ; moi, je n'osais le regarder, il me semblait que dans mes yeux il aurait lu mon secret.

Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'étais troublée, bouleversée ; pendant tout le trajet je fus comme sur des charbons enflammés et cependant, chose affreuse à révéler, je me sentais heureuse, ravie, d'être près de lui.

Il a parlé, longuement parlé, racontant comment il vous avait rencontrée à Bellombe, comment, grâce à Miro, il avait découvert mes ravisseurs ; je l'écoutais avidement, frémissante, extasiée, dans une espèce d'ivresse ; sa voix résonnait délicieusement à mes oreilles, elle avait des in-

tonations, des inflexions troublantes qui faisaient vibrer toutes les cordes de mon âme.

Ah ! Mercédès, si à ce moment il m'eût prise dans ses bras, oubliant tout, je lui aurais crié : Je t'aime ! Mercédès, Mercédès, que Dieu et mes enfants me défendent contre ma faiblesse !

—Ma chère Paule, répondit la Papillonne, Dieu vous protège ; n'en doutez pas, il a ses intentions, et tout ce qu'il fait est bien fait.

La comtesse regarda la danseuse avec surprise. Ne pouvant comprendre le sous-entendu de ses étranges paroles, elle semblait lui demander l'explication de ce qu'elle avait voulu dire.

Mais pour toute réponse, Mercédès embrassa Paule.

A ce moment, un garçon de l'hôtel vint demander aux voyageuses ce qu'elles désiraient qu'on leur servit à déjeuner.

Ayant consulté la comtesse, Mercédès donna ses ordres au garçon.

A dix heures et demie, comme il l'avait annoncé, M. Daubrun arriva avec son greffier.

La comtesse fit sa déposition, que le greffier rédigea et qu'elle signa.

—Ceci nous suffira, madame la comtesse, dit le juge d'instruction, et nous vous éviterons l'ennui de paraître à l'audience où sera jugée cette grave affaire. Nous avons six complices, trois sont entre les mains de la justice et les trois autres ne tarderont pas à être arrêtés.

—Est-ce que vous allez faire arrêter M. de Miray ?

—Non, madame la comtesse ; pour des raisons que votre amie pourra vous faire connaître dès demain, quand vous serez arrivée à Saint-Armand, M. de Miray ne peut pas être mis en état d'arrestation.

Il était près d'une heure lorsque M. Daubrun se retira.

—Maintenant, dit Mercédès, nous n'avons plus rien à faire à Grenoble.

—Plus rien, fit Paule.

—Vous plaît-il que nous partions ce soir ?

—Je voudrais être déjà auprès de mes enfants et de mes parents.

—Ne craignez-vous pas la fatigue du voyage ?

Un doux sourire effleura les lèvres de la comtesse.

—Le voyage que j'ai fait, il y a huit jours, répondit-elle, était autrement fatigant et pénible, et il n'a pas été au-dessus de mes forces.

—Eh bien, Paule, c'est dit, nous partirons ce soir ; d'ailleurs nous pourrions nous reposer quelques heures à Lyon et, s'il le faut, quelques heures aussi à Mâcon. Tout à l'heure j'enverrai un garçon à la gare pour nous louer un coupé.

* * *

Etienne s'était rendu avec une voiture à la tour du Moine où il était attendu, comme nous le savons, par l'agent de police Ricard.

Les malles furent vite remplies, fermées et chargées sur la voiture.

L'agent ferma toutes les portes de la tour, la porte de fer, mit les clefs dans sa poche et accompagna Etienne jusqu'à la gare la plus rapprochée, où les malles furent expédiées en grande vitesse à l'adresse de M. Jacques Pérard à Saint-Armand, en gare de Beaune.

Etienne et son compagnon revinrent à Grenoble et se séparèrent.

Etienne alla tout d'abord faire une courte visite à M. Daubrun, qu'il trouva au palais, très occupé, puis revint à l'hôtel des Alpes, régla son compte et, à quatre heures de l'après-midi, il prenait le train de Lyon.

Le lendemain, à onze heures, il était à Beaune, où sa voiture l'attendait, car de Lyon il avait envoyé à sa mère une dépêche indiquant l'heure de son arrivée à Beaune.

Il demanda si les colis à l'adresse de M. Pérard, de Saint-Armand, étaient arrivés.

—Oui, par le train précédent, lui répondit-on.

La lettre d'avis n'était pas expédiée.

Etienne s'entendit avec le chef de gare pour que les

malles fussent transportées le jour même à domicile et paya d'avance la somme qui lui fut demandée.

A deux heures il arrivait à Saint-Armand.

Mme Pérard, Pierre Rouget et les enfants étaient avec sa mère, l'attendant. On s'embrassa. Tout le monde maintenant était heureux. C'étaient des larmes de joie que les mouchoirs essuyaient.

—Et maman, et Miro ? demandaient Georges et Edouard.

—Vous les reverrez bientôt, ils vont venir.

A toutes les questions qu'on lui adressa, et elles furent nombreuses, le jeune homme répondit aussi brièvement que possible, complétant ce qu'il n'avait pu dire dans sa lettre, que l'ancien sergent avait reçue le matin.

—A moins, dit-il, que Mme de Verdraine n'ait été retenue toute la journée d'hier à Grenoble, elle arrivera ce soir même ou demain dans la matinée, accompagnée de Mlle Mercédès.

Il fit signe à Mélie, qui emmena les enfants.

Alors il apprit au père Rouget et à sa fille que le comte de Verdraine était mort et raconta l'épouvantable drame du château.

Il y eut quelques instants de stupeur profonde.

—Pour ma part, dit Mme Pérard, après tout ce qu'il a fait endurer à ma pauvre Paule, je ne le regrette pas.

—Après une si mauvaise vie, dit le vieillard, il devait avoir une triste fin.

—Que Dieu veuille recevoir son âme, murmura Mme Denizot.

—Mme la comtesse ignore encore que son mari n'existe plus, reprit Etienne ; nous avons cru devoir lui cacher ce qui s'est passé à Verdraine, afin de ne pas lui causer une émotion dangereuse. Dans quelques jours, madame Pérard, vous lui apprendrez tout doucement ce terrible événement.

Pierre Rouget et Mme Pérard se retirèrent, laissant les enfants jouer dans le jardin avec Mélie.

A toutes les personnes qu'elle rencontra, la mère de

Paule s'empressa d'annoncer la prochaine arrivée de sa fille, et la nouvelle se fut bientôt répandue dans tout le village.

A six heures, les malles, expédiées par les soins du chef de gare de Beaune, arrivèrent chez Jacques Pérard.

— Il n'y a rien à payer, dit le messager.

On lui fit boire un coup et Mme Pérard lui donna cinq francs de pourboire.

Etienne avait remis les clefs des malles à la mère de Paule ; elle les ouvrit, plaça les effets et le linge sur une grande table et des chaises, puis se mit en devoir de remplir une armoire. Elle fut aidée dans son travail par Mélie qui ramenait Georges et Edouard.

— Comme ça, vois-tu, Mélie, quand elle arrivera elle trouvera tout en ordre.

— En voilà-t-il du beau linge, madame Pérard, et de beaux habits ; quand on habillera ainsi les mignons, le dimanche, ils seront gentils à croquer.

Un peu avant huit heures, Pierre Rouget arriva. Sa fille l'avait invité à venir partager leur souper. D'abord il fallut qu'elle vît toutes ces choses serrées dans l'armoire et celles qui n'avaient pas encore trouvé place. Ensuite on se mit à table, Edouard à côté de sa grand-mère, Georges entre l'ancien sergent et son grand-père.

Nous savons qu'on avait caché à Jacques Pérard beaucoup de choses concernant sa fille ; mais il savait qu'il allait enfin la revoir, il était très gai. Depuis quelques jours, il allait dans ses vignes qui promettaient une abondante récolte ; il n'était pas encore très fort, cependant il commençait à travailler un peu.

— Si peu que je fasse, disait-il, c'est toujours ça.

Tout en mangeant, les enfants babillaient ; parlant de leur maman Paule, qui allait venir demain. Oh ! c'était bien sûr, leur bon ami Etienne l'avait dit.

— Voyez-vous, dit Jacques au vieillard, quelle vilaine figure je ferais à notre Paule si j'étais encore cloué sur mon lit.

Tout à coup on entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte.

Les regards se portèrent vers la fenêtre. Mme Pérard poussa un grand cri qui alla jusque dans la rue, se dressa comme mue par un ressort et s'écria :

—C'est elle, c'est ma fille !

—Maman, maman ! criaient les enfants en battant des mains.

Les deux hommes avaient eu à peine le temps de se lever que Mme Pérard s'était élancée vers la voiture pour recevoir sa fille dans ses bras.

Ce fut une étreinte passionnée, délirante, avec bruit de baisers, soupirs, petits cris étouffés, larmes, sanglots.

Mais Georges et Edouard étaient là, tendant leurs petits bras et criant toujours :

—Maman ! maman !

Mme Pérard permit enfin à sa fille d'embrasser ces chers petits.

Elle les prit dans ses bras, comme elle l'avait fait tant de fois, restant un instant à les contempler, puis elle les étreignit fortement et les couvrit de baisers.

Les pauvres petits ne pouvaient que répéter :

—Oh ! maman ! Oh ! maman !

Miro se frottait contre eux, ayant l'air de leur dire :

“ Mais je reviens aussi, moi, n'êtes-vous donc pas contents de me revoir ? ”

Paule se jeta ensuite dans les bras de son père et de l'aïeul, pendant que Mme Pérard, prenant la main de Mercédès, la faisait entrer dans la maison.

La danseuse fut accueillie avec un peu de gêne peut-être, mais avec beaucoup de cordialité.

Le reste de la soirée s'acheva gaiement. Les parents laissèrent éclater sans contrainte la joie qu'ils éprouvaient enfin de revoir leur fille bien-aimée.

Mme Pérard n'avait pas un lit à donner à la Papillonne ; elle alla coucher chez Pierre Rouget dans l'ancienne chambre de la belle Paule.

Le lendemain elle eut un entretien avec la comtesse et lui apprit qu'elle était veuve et comment son mari et M. de Miray étaient morts.

Paule resta assez longtemps sous le coup du saisissement, en proie à une émotion violente.

—Le malheureux ! fit-elle.

Des larmes jaillirent de ses yeux. Ce fut tout. Si elle avait un regret, ce ne pouvait être que celui d'avoir uni sa destinée à celle de cet homme, qui lui avait fait connaître toutes les douleurs.

Mercédès fit ensuite à Etienne et à Mme Denizot la visite que ceux-ci attendaient. On parla de la comtesse et de ses enfants ; mais d'une façon très réservée et sans qu'il fût fait allusion au passé. La Papillonne, non moins discrète que le jeune homme, ne prononça pas une parole qui pût lui faire soupçonner qu'il fût aimé.

A deux heures, la voiture qui avait amené, la veille, Paule et Mercédès, vint prendre la jeune fille pour la ramener à Beaune.

On aurait bien voulu la garder plusieurs jours ; mais elle ne pouvait rester, avait-elle prétendu : elle était attendue à Paris.

LIV

HUIT ANS APRÈS

Les choses les mieux cachées finissent toujours par se découvrir ; les malheurs de la belle Paule étaient connus maintenant à Saint-Armand, et ils étaient assez grands et elle avait assez souffert pour qu'on ne lui refusât point de nombreux témoignages de sympathie. Du reste, les jalousies, les rivalités, les inimitiés d'autrefois n'existaient plus, pas même à l'état de souvenirs.

D'autres jeunes filles avaient remplacé les anciennes compagnes de Paule Pérard, mariées maintenant et mères de famille.

Le temps qui use, efface, détruit toutes choses, est aussi un pacificateur ; il éteint les plus terribles rancunes.

La comtesse Paule eut cette satisfaction de trouver des sympathies même parmi ceux qui avaient été ses ennemis.

Les journaux de l'Isère s'étaient occupés du drame de Verdraine pendant plusieurs jours et tout ce qu'ils avaient raconté avait été reproduit par un journal de Dijon ; on avait appris ainsi que le comte de Verdraine s'était suicidé après avoir tué son ancien ami, M. de Miray, devenu le propriétaire du domaine de Verdraine.

On savait d'autre part que le comte avait dilapidé follement sa fortune et que la comtesse Paule était revenue à Saint-Armand aussi pauvre qu'elle l'était avant son mariage. Certes, elle ne pouvait plus exciter aucune jalousie et l'on plaignait sincèrement la mère et les deux orphelins.

La première sortie de Paule avait été pour faire une visite chez Mme Denizot. Aller remercier l'excellente femme des bontés qu'elle avait eues pour ses enfants, et Etienne des preuves de dévouement qu'il lui avait données était bien le moins qu'elle pût faire ; c'était un devoir de reconnaissance à remplir. Elle avait emmené Georges et Edouard et s'était fait accompagner par sa mère. Elle fut reçue très affectueusement et gracieusement ; Mme Denizot l'invita à revenir. Cependant, elle s'en tint à cette unique visite ; mais elle n'empêchait point ses enfants d'aller chez Mme Denizot chaque fois que Mélie venait les chercher.

Sur le désir de Pierre Rouget, Paule et ses enfants étaient allés demeurer chez le vieillard.

La comtesse s'était bravement remise au travail et était redevenue une ménagère.

Elle était toujours triste, souvent songeuse, mais elle ne faisait jamais entendre une plainte et paraissait contente.

Elle cherchait à oublier et plus encore peut-être à se guérir de l'amour dont elle souffrait. Inutiles efforts, l'amour s'était profondément enraciné dans son cœur et elle sentait bien qu'elle ne parviendrait jamais à l'en arracher.

Hélas ! son cœur, par lequel elle avait tant souffert, n'avait pas assez de tendresse maternelle. Oh ! avec quel soin elle cachait son secret ! Souvent et secrètement elle pleurait, maudissant sa destinée et regrettant amèrement ses folles ambitions de jeune fille.

On voyait en elle une veuve inconsolable, et sa tristesse, ses larmes, dont elle ne parvenait pas toujours à effacer les traces, étaient causées par la douleur qu'elle éprouvait de la perte de son mari. Etienne lui-même croyait qu'elle regrettait le comte de Verdraine.

Elle vivait très retirée, n'allait chez personne et recevait rarement des visites. Ce n'était pas par fierté, mais plus que jamais elle se plaisait dans la solitude. Elle ne voulait pas de distraction, comme si elle eût trouvé un âpre plaisir à se concentrer en elle-même, à être seule avec ses pensées.

On la voyait à la messe le dimanche, ayant ses enfants près d'elle. Ce jour-là, Pierre Rouget recevait son gendre et sa fille ; on passait la soirée en famille.

On ne parlait pas plus du comte de Verdraine que s'il n'eût jamais existé ; les enfants eux-mêmes semblaient ne plus se souvenir de leur père ; il est vrai que Paule ne prononçait jamais son nom devant eux. Le silence des parents avait une double raison : ils craignaient de raviver les douleurs de la comtesse ; et puis il y avait plus d'amertume et de colère contenue dans leur mutisme que d'indifférence. Ils ne pardonnaient pas au mort d'avoir rendu leur fille malheureuse.

En revanche, ils ne se gênaient point pour faire l'éloge d'Etienne Denizot.

Quel brave garçon, quelle belle nature, quel bon cœur ! Il avait tout pour lui ; ils le portaient aux nues !

Et ils ne s'apercevaient pas qu'ils faisaient horriblement souffrir la malheureuse et que de chacune de leurs

paroles sortait une pointe acérée qu'ils enfonçaient dans son cœur.

Georges et Edouard faisaient eux aussi, à leur manière, l'éloge d'Etienne.

— Nous aimons bien notre ami Etienne, disaient-ils ; il nous aime bien aussi, lui ; mais il ne veut jamais rester avec nous ; il nous embrasse et puis tout de suite il s'en va. Parfois, on dirait qu'il va se mettre à pleurer ; tiens, comme toi, maman.

Un jour que Paule tenait Edouard sur ses genoux et l'embrassait, il lui dit tout à coup :

— Dis donc, maman, je voudrais que mon ami Etienne soit mon papa !

Déjà les enfants avaient dit les mêmes paroles au jeune homme.

La comtesse tressaillit et devint affreusement pâle. Elle laissa ses enfants et alla pleurer dans sa chambre.

Etienne ne cherchait pas à voir Paule ; il semblait éviter, au contraire, de se trouver en sa présence ; pourtant cela arrivait de temps à autre, quand le jeune homme passait devant la maison de Pierre Rouget et que celui-ci l'appelait.

Etienne ne pouvait se dispenser d'entrer ; il ne voulait point avoir l'air d'un sauvage et moins encore se montrer ridicule.

La jeune femme se composait vite un visage de circonstance et s'efforçait de paraître calme. Elle l'accueillait comme un vieil ami, lui tendait la main, lui demandait des nouvelles de sa mère. On parlait de choses et autres, évidemment fort indifférentes à tous deux ; mais il fallait bien dire quelque chose. Ils étaient embarrassés et osaient à peine se regarder. Paule tremblait de se trahir. Etienne remarquait, sans en pouvoir deviner la cause, de singulières rougeurs sur le visage de la comtesse, et il s'imaginait qu'il lui déplaisait de le voir. Aussi abrégéait-il sa visite.

Un mot aurait suffi pour amener une entente ; ce mot, Etienne l'avait sur les lèvres, mais ne le prononçait

point, toujours reténu par la froideur apparente de la jeune femme.

Il avait beau se dire :

—Ce serait son intérêt et celui de ses enfants.

Persuadé que Paule ne l'aimait pas, ne pourrait jamais l'aimer, il repoussait tout espoir.

D'un côté la réserve de la comtesse, de l'autre le respect qu'elle lui inspirait, paralysaient les élans de son âme, laissaient debout la barrière qui était entre eux, que tous deux auraient voulu voir brisée, et empêchaient l'union de deux cœurs qui s'appelaient et s'élançaient l'un vers l'autre.

On savait à Saint-Armand que le jeune homme n'avait jamais cessé d'aimer la belle Paule et l'on s'occupait de la jeune veuve et son amoureux.

—Vous verrez, disait-on, que cela finira par un mariage. Etienne l'aime toujours et il n'abandonne pas ses espérances d'autrefois.

—Seulement elle a deux enfants.

—Mais Georges et Edouard seraient les fils d'Etienne qu'il ne les aimerait pas davantage.

—D'ailleurs elle est pauvre et il est riche ; l'épouser est ce qu'elle a de mieux à faire.

—Elle peut lui accorder cette récompense. Il l'a méritée. On ne peut pas dire qu'il n'a pas été fidèle à son premier amour, celui-là. Combien d'autres à sa place auraient fini par se marier.

—En vérité, on serait tenté de croire qu'il savait qu'elle deviendrait veuve et qu'il l'attendait.

Tout ce qui se disait arrivait aux oreilles d'Etienne ; cela l'attristait et le contrariait. Bien qu'il n'y eût rien de malveillant dans ces comérages, et qu'il n'y pût voir, au contraire, que des marques de sympathie, il n'admettait pas que les gens s'occupassent de choses qui ne les regardaient point. Ce qu'il redoutait surtout, disons-le, c'était que la comtesse pût éprouver un mécontentement à cause de lui.

Paule, en pensant à Mercédès, qui lui avait donné tant de preuves d'amitié, s'était rappelé que la jeune Espa-

gnole lui a vait dit que dans son affection il y avait autre chose que la dette de reconnaissance contractée envers l'ancien soldat du Trocadéro.

A ce sujet, elle avait interrogé Mercédès et la jeune fille lui avait répondu :

— Vous saurez cela plus tard ; j'ai des raisons pour garder le silence, quant à présent. Votre grand-père sait tout ; si vous n'apprenez pas par lui ce que je vous cache aujourd'hui, ce sera moi qui vous le dirai.

Il y avait donc un secret ; quel était-il ?

Pour la comtesse, Mercédès était encore presque une inconnue.

Elle savait qu'elle habitait à Paris. De cette jeune fille qui était devenue son amie, elle ne savait que cela. En voyant les dépenses qu'elle faisait, elle avait pu supposer qu'elle avait une certaine fortune ou qu'elle gagnait beaucoup d'argent.

Mais, enfin, quelle était donc cette chose mystérieuse que son grand-père connaissait et que Mercédès lui avait cachée ?

Or, un matin, la comtesse avait interrogé Pierre Rouget au sujet de Mercédès.

Le vieillard hésitait à parler.

— Je ne sais rien d'elle, absolument rien, dit Paule ; avec moi, elle a toujours été mystérieuse. Pourquoi ? Je sais qu'il y a un secret dans son existence, un secret qu'elle n'a pas voulu me révéler ; ce secret, grand-père, tu le connais, et Mercédès m'a dit que je le saurais par toi. Tu vois que tu peux parler sans crainte.

— C'est vrai, je connais le secret de Mercédès ; seulement...

— Eh bien ?

— Je suis embarrassé ; je ne sais pas si je dois...

— Voyons, grand-père, est-ce que Mercédès serait, comme j'en ai eu la pensée, une... actrice ?

— Il y un peu de cela, mais elle est dans une belle position et n'a pas besoin qu'un homme lui donne de l'argent.

—Tu dis qu'elle est dans une belle position ?

—Oui.

—Alors, elle est riche ?

—Je ne sais pas si elle a actuellement une fortune acquise, mais elle gagne quatre-vingt ou cent mille francs par an.

—Mais que fait-elle donc ?

—Elle est danseuse à l'Opéra.

—En vérité ! exclama Paule. Mais alors, grand-père, elle connaît cette fameuse Flora qu'on a surnommée la Papillonne ?

—Oui, elle la connaît, et même très bien. Ecoute, Paule, Flora la Papillonne, c'est Mercédès.

—Dieu, est-ce possible ?

—Voilà, Paule, ce qu'elle ne pouvait pas te dire.

—Oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

—Paule, ne te hâte pas de la juger, tu le ferais trop sévèrement. Mercédès d'Argélias a trouvé grâce devant moi comme devant Etienne, sa mère et Mélie qui, eux aussi, savent tout. Mercédès, ou si tu aimes mieux, Flora la Papillonne, n'a jamais aimé le comte de Verdraine, comme on l'a cru à Paris.

Le vieillard raconta alors à la comtesse comment il avait appris d'abord par Etienne que le comte de Verdraine était à Paris où, après que Mme de Brogniès fut devenue folle, il avait pris pour amie, c'était ce que l'on croyait, une danseuse appelée Flora la Papillonne ; comme il avait su ensuite que la danseuse Flora n'était autre que Mercédès, la fille d'Inès Ramon.

Pierre Rouget continua par le récit du voyage qu'il avait fait à Paris, accompagné de Mélie, et rapporta, dans ce qu'elle avait d'essentiel, la longue conversation qu'il avait eue avec la danseuse.

La comtesse avait écouté silencieusement, en proie à une émotion poignante.

Elle n'était ni vindicative ni haineuse ; dans aucun cas elle n'aurait pu rendre le mal pour le mal, et cependant elle comprenait que Mercédès avait accompli cette œuvre de vengeance terrible.

— Eh bien ! tu ne dis rien ? fit Pierre Rouget, voyant que Paule, songeuse, gardait le silence.

— Hélas ! je n'ai rien à dire.

— Tu penses que Mercédès est coupable ?

— Je ne sais pas. Si elle est coupable, c'est, comme elle vous l'a dit, une affaire entre elle et Dieu. Moi, je pardonne... Je veux me souvenir seulement de ce que Mercédès a fait pour moi.

La mort tragique du baron de Miray, suivie immédiatement du suicide du comte de Verdraine, avait causé une profonde émotion à Grenoble. La population avait été frappée de stupeur.

Et quand, presque aussitôt, on avait appris l'attentat dont la comtesse Paule avait été victime, sa séquestration dans la Tour-du-Moine, l'émotion avait encore grandi, et l'on s'était livré à toutes sortes de commentaires.

Pour tout le monde, le comte avait vengé sa femme et il n'était plus aussi coupable qu'on l'avait cru d'abord. Et si dans les premiers instants, on s'était apitoyé sur la triste fin du baron millionnaire, il n'y eut bientôt plus personne pour déplorer sa mort. C'était un misérable, il devait finir comme finissent les misérables.

Précédée du drame de Verdraine, l'instruction de l'affaire de l'enlèvement devait exciter au plus haut point la curiosité publique. Pendant deux mois on ne s'occupa que de cela. L'affaire de la religieuse, on l'appelait ainsi, prenait les proportions d'une cause célèbre, et l'intérêt qui s'attachait à la personne de la comtesse Paule et à ses malheurs passionnait même les plus indifférents.

Les bandits payés par M. de Miray étaient six ; sur les indications fournies par Ernestine Pacaud, le cocher Brunet et les deux autres complices avaient été arrêtés quelques jours après la délivrance de la comtesse.

On avait pensé d'abord que la fille Pacaud, l'ex-religieuse, était la principale coupable ; mais l'instruction ne tarda pas à découvrir que le chef de la bande était Ernest Bargoin. C'était lui qui avait été en relations directes avec M. de Miray, qui avait choisi et payé ses associés, qui avait tout conduit.

On sut le rôle qu'il avait joué à Bellombe sous le nom de Julien Forestier, se disant ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques.

Cet homme était un dévoyé, un déclassé ; il était intelligent, instruit et possédait assez de connaissances spéciales pour avoir pu faire croire qu'il était réellement ingénieur.

Fils d'un maître maçon, il avait fait de bonnes études ; il avait appris le dessin, la géométrie, la mécanique et était entré, jeune encore, comme conducteur de travaux, chez un entrepreneur de travaux publics. Pendant quelques années, il avait assez bien marché ; sa situation était bonne, pour arriver il n'avait qu'à travailler. Mais peu à peu il se livra à la débauche ; le jeu le perdit. Il commit plusieurs détournements au préjudice de son patron, qui le chassa honteusement. Il était devenu voleur, voleur il resta.

Il essaya cependant de se replacer, mais il était connu, on ne voulut plus de lui nulle part. Alors il dut vivre d'expédients et devint chevalier d'industrie. En homme habile, il pratiqua l'escroquerie sur une vaste échelle ; il fut le directeur d'une de ces agences financières qui n'ont d'autre but que de s'emparer de l'épargne des naïfs et des niais ; il fit de la fausse monnaie ; il était grec dans les tripots et ne dédaignait pas, à l'occasion, de s'associer à des dévaliseurs de maisons.

Tel était l'homme que M. de Miray avait rencontré un jour à Lyon, dans un salon interlope, et dans lequel il avait reconnu un grec, en perdant au jeu quelques milliers de francs.

Sachant parfaitement que Bargoin était un homme à faire n'importe quelle vilaine besogne, le baron l'avait retrouvé pour lui confier la mission que nous savons.

C'était Bargoin qui avait présenté à M. de Miray, Romain, un autre dangereux coquin, qui ne vivait, lui aussi, que d'escroqueries et de vols. C'était Bargoin qui avait enrôlé les autres chenapans, complices du rapt ; c'était lui qui avait loué la chaise de poste et les chevaux du relais.

On calcula que l'enlèvement de la comtesse n'avait pas coûté moins de quarante mille francs à M. de Miray.

Était-ce l'amour ou la haine qui avait fait agir le baron ? Peut-être l'un et l'autre.

L'affaire de la religieuse eut son dénouement en cour d'assises.

Ernest Bargoin fut condamné à huit ans de travaux forcés ; Ernestine Pacaud à cinq ans de réclusion, et Romain également à cinq ans de réclusion ; les autres, chacun à deux ans de prison.

LV

DÉNOUEMENT

Près d'une année s'était écoulée. La comtesse Paule arrivait à la fin de son deuil et allait pouvoir quitter le long voile de crêpe des veuves.

Rien n'était venu modifier en quoi que ce soit la tranquillité monotone de son existence. Entre elle et Etienne la situation restait la même.

Elle avait voulu prendre part au travail des champs, aller à la vigne, comme autrefois ; mais ses parents s'y étaient absolument opposés ; ils n'en étaient pas à avoir besoin des bras de leur fille, Dieu merci.

Paule partageait son temps entre les soins à donner au ménage, des ouvrages de couture et l'instruction de ses fils, celle de Georges surtout, très avancé pour son âge, et pour qui le moment d'entrer au lycée était venu.

Mais, hélas ! Paule ne pouvait placer ses fils ni au lycée ni même dans un collège ; il lui manquait la chose essentielle, l'argent.

—C'est grand dommage, se disait-elle tristement, car on pourrait faire quelque chose de Georges et de son frère.

Elle souffrait de se trouver dans l'impossibilité de faire pour ses enfants ce qu'elle aurait voulu.

Un jour qu'elle parlait de cela à Pierre Rouget, le vieillard lui dit que Mme Denizot et Etienne avaient déclaré que Georges d'abord et Edouard ensuite seraient mis par eux au lycée et qu'ils se chargeraient de tous les frais de leur éducation.

—Paroles en l'air, répondit Paule ; dans tous les cas, grand-père, tu penses bien que si cette proposition m'était faite, je ne l'accepterais point.

Mais Etienne et sa mère ne parlaient plus de rien et l'on pouvait supposer que ce qu'ils avaient dit n'était réellement que paroles en l'air.

Cependant ils avaient toujours les mêmes idées ; mais comme il n'y avait pas péril en la demeure, Georges n'ayant que huit ans et que, d'autre part, ils sentaient bien que le consentement de la comtesse serait difficile à obtenir, ils ne se pressaient pas de faire connaître leurs projets.

La comtesse causait volontiers avec Mèlie, dans une sorte d'intimité, lorsque celle-ci venait chercher Georges et Edouard ou les ramenait.

La grande affection de la servante pour les enfants lui avait valu l'amitié de la mère, et la comtesse ne traitait point Mèlie comme une domestique. Aussi la pauvre bosue ne lui était pas moins dévouée qu'elle l'était à ses maîtres.

Paule n'avait pas oublié la démarche que Mèlie avait faite auprès d'elle quelques jours avant son mariage, et elle en gardait à son ancienne et implacable ennemie, secrètement, une vive reconnaissance.

Un matin, Mèlie trouva la comtesse seule.

Le père Rouget était allé faire une promenade au bord de la rivière et avait emmené les enfants.

—Je vais les attendre, dit Mélie.

—Comment va Mme Denizot ? demanda Paule.

Elle ne parlait jamais d'Etienne, tant elle avait peur de laisser deviner son secret.

—Elle va bien, merci, répondit Mélie. Mais, voyez-vous, madame Paule, ma bonne maîtresse n'est pas heureuse comme elle mérite de l'être.

—Pourquoi cela ?

—Il lui manque quelque chose.

—En vérité, je ne vois pas ce qui peut manquer à Mme Denizot.

—Ce qui lui manque, madame Paule, c'est une bru, comme ce qui manque à M. Etienne c'est une femme.

La comtesse ne put s'empêcher de tressaillir.

—Mais pourquoi ne se marie-t-il pas ? fit-elle.

—Pourquoi, pourquoi ? vous le savez aussi bien que moi, madame Paule ; il n'y a qu'une seule femme au monde qu'il puisse placer à côté de sa mère ; oh ! si celle-là le voulait, M. Etienne ne dirait plus comme toujours : je ne veux pas me marier, je veux rester garçon !

La comtesse, devenue très pâle, baissa la tête.

—Madame Paule, reprit Mélie, devenant tout à fait hardie, il y a neuf ans bientôt que vous vous êtes mariée : ce jour-là, au moment où vous entriez à l'église au son des cloches qui carillonnaient, M. Etienne a voulu se tuer de désespoir ; sa mère et moi avons arrêté son bras.

Et voulez-vous savoir les paroles qui ont produit le plus d'effet sur lui ? Je lui ai dit :

“ Monsieur Etienne, vous n'avez pas le droit de vous tuer, vous devez vivre pour ceux qui vous aiment et que vous aimez, car qui sait si, avant qu'il soit longtemps, elle n'aura pas besoin de vous ? ”

—Depuis, madame Paule, M. Etienne n'a pas cessé un instant de penser à vous. Voyons, dites, est-ce qu'il n'a pas mérité que vous l'aimiez un peu ?

—Mélie, je vous en prie... balbutia la comtesse visiblement troublée.

—Madame Paule, vous m'avez autorisée à vous parler avec franchise, laissez-moi vous parler aujourd'hui à cœur

ouvert. Vous êtes veuve, à la fin de votre deuil, rien ne peut vous empêcher de vous remarier. Songez donc que vous n'avez que vingt-six ans.

—Le malheur m'a vieillie, je me crois une vieille femme.

—Oui, vous avez été malheureuse, vous avez énormément souffert ; mais j'ai de bons yeux et je ne vous vois pas vieille du tout ; vous êtes toujours la belle Paule. Si vous vous le rappelez, je vous ai dit autrefois que votre bonheur était ici ; il y est encore ; oh ! madame Paule, ne le repoussez pas ! A Saint-Armand tout le monde dit que vous épouserez monsieur Etienne. On le dit et on le croit. Il n'y a que M. Etienne qui ne veut pas le croire, et quand on lui parle de cela il se fâche tout rouge, tant il craint que les bavardages des gens ne vous contrarient.

Voyons, madame Paule, si M. Etienne vous demandait en mariage, est-ce que vous le repousseriez ?

—Mais je suis pauvre, Mélie, très pauvre, et j'ai deux enfants ! s'écria la comtesse éperdue.

—S'il n'y avait que cet obstacle entre vous et M. Etienne, répliqua gravement Mélie, il serait bientôt brisé. Sans être riche comme l'était M. de Verdraine, M. Etienne a une belle aisance qu'il serait trop heureux de vous faire partager. Qu'est-ce que ça peut lui faire, à lui, que vous soyez pauvre ? Est-ce qu'il a jamais pensé à l'argent ?

Quant à Georges et Edouard, vous savez comme on les aime chez nous ; ils sont déjà les enfants de la maison. D'ailleurs, madame Paule, il faut que vous pensiez à eux.

M. Etienne dit souvent : " Ils ne doivent pas être élevés comme des paysans." Et je sais qu'il a des idées qu'on ne tardera pas à vous faire connaître. Moi, je pense comme M. Etienne, et je dis qu'il va falloir bientôt mettre au lycée votre petit Georges, qui est déjà savant comme un maître d'école.

Enfin, voilà, madame, et si vous voulez...

—Mélie, je vous en prie, ne parlons plus de cela.

La servante regarda tristement la comtesse en hochant la tête.

—Il est vrai, madame Paule, dit-elle, que si vous épou-

siez M. Etienne, vous vous appelleriez Mme Denizot, et peut-être tenez-vous à garder votre titre de comtesse.

Ces paroles, prononcées simplement, sans aucune intention blessante, pénétrèrent cruellement jusqu'au cœur de Paule.

—Ah ! s'écria-t-elle, en se dressant pâle comme une morte, plutôt à Dieu que je ne l'eusse jamais porté, ce titre de comtesse !

—Eh bien, répliqua vivement la bossue, oubliez les huit années que vous avez passées loin de Saint-Armand, et faites ce que vous feriez si vous étiez encore mademoiselle Pérard.

—Ah ! Mèlie, vous êtes terrible !

—Vous ne pouvez pas m'en vouloir, madame Paule ; que voulez-vous, j'aime mon maître, je vous aime aussi et j'aime vos enfants, et je voudrais vous voir tous heureux !

—Assez, Mèlie ! assez, taisez-vous, je ne vous écoute plus.

La pauvre bossue avait de grosses larmes dans les yeux.

Elle prit la main de la comtesse, sur laquelle elle mit un baiser en murmurant :

—Pardonnez-moi !

—Oui, oui, je vous pardonne.

Le père Rouget et les enfants rentraient.

Avec la permission de leur mère, Mèlie emmena Georges et Edouard.

La comtesse n'ayant reçu aucune lettre de Mercédès et n'ayant plus entendu parler d'elle, avait pu penser que la danseuse désirait se faire oublier.

Mais Mercédès n'était pas aussi indifférente que Paule le supposait. Elle avait écrit plusieurs lettres à Etienne, qui lui avait répondu, et elle était tenue ainsi au courant de ce qui se passait à Saint-Armand.

Un matin, deux lettres de la Papillonne arrivèrent à Saint-Armand ; l'une était adressée à Etienne Denizot, l'autre à la comtesse de Vertraine.

A Etienne, Mercédès révélait le secret que Paule s'efforçait à cacher, et elle lui disait que le deuil de Mme de Verdraine touchant à sa fin, il pouvait maintenant, avec assurance, présenter sa demande en mariage.

— J'avais promis à la comtesse, ajouta-t-elle, de garder ce secret qu'elle m'a confié ; la situation entre vous étant toujours la même et menaçant de s'éterniser, je crois devoir intervenir afin de brusquer un dénouement qui doit faire le bonheur de deux êtres depuis longtemps unis par le cœur.

— En même temps que vous recevrez cette lettre, la comtesse Paule en recevra une où je l'informe de mon indiscretion, qui ne saurait être considérée comme une trahison impardonnable."

Etienne faillit devenir fou de joie.

Ainsi, il était aimé !

C'était le ciel qui s'ouvrait pour lui.

Le même jour, dans l'après-midi, il se présenta chez l'ancien sergent.

Le vieillard était assis à sa place habituelle.

Georges étudiait sa leçon d'histoire.

Edouard, à côté de son frère, regardait les images d'un livre.

Paule, rêveuse, travaillait machinalement à un tricot.

A la vue du jeune homme, son visage se couvrit d'une vive rougeur, et elle devint toute tremblante. Cependant elle l'attendait.

— Tiens, c'est Etienne, fit gaiement l'ancien sergent ; c'est gentil à toi de venir nous voir, mon garçon ; ta visite va nous distraire, Paule surtout, qui est toute drôle depuis ce matin.

La jeune femme s'était levée et, gauchement, ne sachant vraiment pas ce qu'elle faisait, elle avançait un siège.

Georges et Edouard se précipitèrent vers Etienne, qui les embrassa.

— Eh bien, mon garçon, reprit le vieillard, à quoi devons-nous le plaisir de ta visite ?

— Pierre Rouget, j'ai quelque chose à dire à madame

la comtesse, et, avec sa permission, je parlerai devant vous.

—Ah ! fit le vieillard !

Et voyant que Paule restait silencieuse :

—Faut-il que je m'en aille ? lui demanda-t-il.

—Non, grand-père, tu peux rester.

—Madame la comtesse, dit Etienne, avez-vous reçu ce matin une lettre de Mlle Mercédès ?

—Oui, répondit-elle d'une voix faible.

—J'ai reçu aussi une lettre de Mlle Mercédès, la voici, voulez-vous la lire ?

—C'est inutile, monsieur Etienne, je sais ce qu'elle contient.

—Paule, Paule, est-il vrai que vous m'aimez ?

—Oui, Etienne, je vous aime ; mais....

—Dites, Paule, dites tout ce que vous pensez ; ah ! expliquez-vous sans contrainte, librement.

L'émotion l'empêcha de parler ; elle se contenta de montrer ses enfants.

Il vit les yeux de Paule se mouiller de larmes. Il saisit une de ses mains qu'elle ne retira point.

—Paule, dit-il avec un accent de tendresse infinie, je vous ai toujours aimée, et aujourd'hui je vous aime plus encore que je vous aimais il y a neuf ans. Il y a neuf ans, Paule, je vous ai demandé si vous vouliez être ma femme, je vous adresse la même demande et j'ajoute : Paule, voulez-vous que je sois le père de vos enfants ?

Ce fut Georges qui répondit :

—Oui, oui, mon bon ami Etienne, maman le veut.

—Oui, maman veut bien, dit Edouard.

—Paule, vous avez entendu ! s'écria le jeune homme.

La poitrine de la comtesse se soulevait avec violence ; elle était prête à suffoquer. Mais Etienne sentit que la main de Paule serrait la sienne, et au bout d'un instant elle murmura :

—Etienne, soyez le père de mes enfants !

Pierre Rouget s'était rapproché.

—Ah ! ça voyons, dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Ai-je bien compris ? Paule, Etienne te demande en mari-

age et tu acceptes. Mais c'est bien, cela, c'est très bien ! Paule, il y a neuf ans que tu aurais dû faire comme aujourd'hui.... Mais ne parlons plus de ce temps-là, laissons le passé, il est mort... Paule, c'est maintenant que tu vas savoir ce que c'est que le vrai bonheur, le bonheur vrai. Ah ! mon enfant, mes enfants !... Mais embrassez-vous donc !

—Paule, le permettez-vous ? demanda timidement Etienne.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme et éclata en sanglots.

Le mariage se fit un mois plus tard.

L'événement était prévu, il ne surprit personne.

La cérémonie eut lieu sans bruit, sans éclat, en présence des témoins, de la famille et de quelques amis intimes, au nombre desquels se trouvaient Mercédès d'Argélias et les époux Gaspard.

Etienne avait acheté une maison bourgeoise voisine de celle de sa mère et l'avait fait restaurer. Ce fut dans cette nouvelle demeure, qui allait être celle de la jeune Mme Denizot, qu'on servit le repas de noces. Au dessert, Pierre Rouget se leva, tenant son verre à la main.

—Je bois, dit-il, à la santé, à la prospérité, au bonheur de mes enfants, de mes petits-enfants et arrière-petits-enfants !

Tout de même, continua-t-il, la vieille gitana du Trocadero ne m'a pas menti : elle m'a prédit que je mourrais vieux, satisfait et heureux. Eh bien, maintenant la mort peut venir me prendre quand elle voudra, je mourrai satisfait et heureux.

Le vieillard vida gaillardement son verre et se rassit.

Etienne se leva à son tour et dit :

—Je remercie le bon papa Rouget du toast qu'il vient de porter ; nous espérons tous que la mort ne ra pressera pas de le prendre et qu'il vivra longtemps encore satisfait et heureux. Il nous a parlé de la prédiction qui lui a été faite en Espagne ; moi je vais vous dire ce qui m'a été prédit un jour sur la place de Saint-Armand-les-Vignes.

Tous les regards se portèrent sur Mercédès.

—Monsieur Etienne, fit-elle, je me rappelle ce que je vous ai dit.

Etienne enveloppa Paule de son regard brûlant d'amour, lui sourit et reprit :

Mademoiselle Mercédès, je vous ai demandé si Paule m'aimerait un jour et vous m'avez répondu : " Peut-être. Espérez, car il ne faut jamais désespérer ; inspirez-vous de votre cœur afin de faire fondre la glace du sien ; il faut lui faire comprendre, lui faire sentir comment vous l'aimez. Espérez, un jour elle vous aimera."

Paule, pour cacher son trouble, embrassait Edouard qu'elle avait pris sur ses genoux.

Quand on se leva de table, Mercédès prit le bras de Paule et dit à Etienne :

—Venez avec nous.

Tous trois entrèrent dans une petite pièce où ils se trouvèrent seuls.

—Monsieur Etienne, dit Mercédès, je n'ai pas à vous dire combien je suis heureuse de votre union, de votre bonheur à tous deux. Vous avez de la fortune et vous avez épousé la veuve du comte de Verdraine, qui est pauvre, et avez adopté ses enfants ; mais les fils du comte de Verdraine ne seront pas une charge pour vous : Georges et Edouard ont chacun une petite fortune.

—Que dites-vous ! s'écrièrent en même temps Paule et Etienne...

—Voici, continua la danseuse, en tirant un papier de son corsage, un titre de rente sur l'Etat de vingt mille francs ; c'est ce que j'ai pu sauver pour les enfants de la fortune de leur père.

—Oh ! Mercédès ! prononça Paule d'une voix oppressée. Et elle se jeta en pleurant au cou de la vengeresse.

Le soir une autre surprise attendait les jeunes époux dans la chambre nuptiale.

Sur un guéridon, une main mystérieuse avait placé un coffret d'argent.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Paule à son mari.

—Je ne sais pas, répondit-il, non moins étonné que sa femme. Mais, ma bien-aimée, vous pouvez ouvrir ce coffret.

La petite clef était dans la serrure. Paule la tourna, leva le couvercle et poussa aussitôt une exclamation.

—Des bijoux, des diamants ! fit Etienne.

—Tous, les voilà tous ! murmura Paula.

Le lecteur a deviné.

Les bijoux qui se trouvaient dans le coffret d'argent étaient ceux que la comtesse de Verdraine avait vendus au joaillier de Grenoble pour retirer le billet faux des mains du banquier.

Mercédès les avait rachetés ; ils étaient son cadeau de nocces à Mme Etienne Denizot.

CONCLUSION

Quatre ans se sont écoulés.

Mme Etienne Denizot est aussi heureuse que la comtesse de Verdraine a été malheureuse.

Paule a mis le comble au bonheur de son mari en donnant le jour à une petite fille, qu'ils ont appelée Isabelle en souvenir de la morte.

La mignonne a deux ans et est jolie comme un ange.

Mélie, la pauvre bossue, dont le dévouement semble grandir avec le bonheur de ceux qu'elle aime, raffole de la petite Isabelle ; elle voudrait toujours l'avoir dans ses bras.

Elle se dispute souvent à ce sujet avec la vieille Marianne, que Paule a fait venir à Saint-Armand et qui est près de son ancienne maîtresse, plutôt une amie qu'une servante.

L'enfant, d'ailleurs, est idolâtrée de toute la famille.

— Elle sera plus belle encore que sa mère, dit Mélie.

— Elle ressemble à l'autre, dit Marianne.

Peu de temps après le mariage de Paule, Pierre Rouget était venu demeurer avec ses petits-enfants.

L'année dernière, il s'est éteint doucement, satisfait et heureux, entouré de tous les siens, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Georges et Edouard sont tous deux au lycée de Dijon ; ils comptent parmi les meilleurs élèves et promettent beaucoup pour l'avenir.

Georges a déjà déclaré qu'il voulait être soldat comme le grand-père Rouget. Si c'est réellement une vocation, nous aurons un jour un comte de Verdraine dans le cadre de nos braves officiers de l'armée.

— Moi, dit Edouard, je veux être peintre.

Disons que le jeune garçon a déjà des goûts d'artiste et qu'il dessine d'une façon remarquable.

Flora le Papillonne est toujours danseuse à l'Opéra et continue à briller au premier rang. Elle ne songe nullement à se marier, et l'on se demande si l'amour n'aura pas raison un jour de sa froideur et de son indifférence.

Don Stephano ne se lasse pas de son métier de montreur de bêtes, il ne s'en lassera jamais, il mourra saltimbanque. Il est actuellement en Hollande avec sa ménagerie.

Miro vit encore ; mais il est vieux, bien vieux ; l'âge n'a pas aigri son caractère, il est toujours le bon chien Miro. Aux jours de vacances, quand Georges et Edouard viennent à Saint-Armand, Miro, dans sa joie de les revoir, semble rajeunir.

Il a une affection toute particulière pour la petite Isabelle ; il est son gardien fidèle et ne la quitte jamais.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
Un amour déçu.....	1
La belle Paule.....	5
Le sergent Rouget.....	10
La caravane.....	15
Mercédés la Gitana.....	19
Etienne Denizot.....	25
L'incendie.....	34
La marraine.....	41
La Fontaine-Belle-Eau.....	48
Première visite.....	57
Maxime de Verdraine.....	66
Un drame conjugal.....	69
La Bossue.....	76
Paysan et gentilhomme.....	94
Avant la fête.....	101
La demande en mariage.....	106
Traité des uns, douleur des autres.....	115
La chanson des larmes.....	123
Le mariage.....	133
Lune de miel.....	139
Nouvelle lune.....	146
Le vivier.....	153
C'est un crime.....	161
La coupe amère.....	172
La lettre.....	181
Nouvelle blessure.....	189
Pensées.....	198
L'abandon.....	207
Châtiment.....	233
La justice de Dieu.....	244
Jours sombres.....	252
L'abîme.....	260
Les bijoux.....	268
Le nouveau propriétaire.....	279
Le départ.....	290
La vengeresse.....	301

	PAGES.
Douloureuses étapes	308
Les enfants perdus	317
Une vieille connaissance	325
Le malade	334
Une amie	342
La lettre de Mercédès	346
Le réveil	347
Deux amies	355
Retour d'Etienne	363
Un misérable	369
La religieuse	389
L'enlèvement	398
Affreuse nouvelle	414
Nouveau drame	419
La délivrance	429
Petites scènes	440
Retour au village	449
Huit ans après	459
Dénouement	468
Conclusion	477



